

2357 / 2
1966
Vol. 21/22 (50/51)



BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

ÉTUDES GÉORGIENNES ET CAUCASIENNES

VOLUME
XXI XXII

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(N° 50-51)
Paris 1966



BEDI KARTLISA

revue de kartvélologie

(Le Destin de la Géorgie)

VOLUME

XXI-XXII

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

(N° 50-51)

Paris 1966



DIRECTEUR :

Kalistrat SALIA, Professeur honoraire de Lettres, Membre de l'Accademia del Mediterraneo, de la Société Asiatique de Paris, de la Société de Linguistique de Paris, Vice-président de l'Union Internationale de la Presse Scientifique.
8, rue Berlioz, Paris 16^e, Tél. : Passy 75-35.

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

Julius ASSFALG, Dozent à l'Université de Munich, Membre de la Commission Patristique des Académies des Sciences de Göttingen, Heidelberg, Mayence et Munich, Directeur de la section arabe du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.

Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Membre de l'Académie Royale de Belgique, Directeur de la Revue d'études orientales *Le Muséon*.

François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la *Patrologia Orientalis*.

René LAFON, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université de Bordeaux, Membre du Comité National de la Recherche Scientifique, Correspondant de l'Institut de France.

David Marshall LANG, Litt. D., D.Lit., Professeur des études caucasiennes à l'Université de Londres, Membre du Conseil de la Société Royale Asiatique de Londres.

Irène MÉLIKOFF, Docteur ès Lettres de l'Université de Paris, Maître de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique.

Charles MERCIER, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Président de l'École des Langues Orientales Anciennes de l'Institut Catholique de Paris.

Joseph MOLITOR, Prorecteur de Phil.-Theol. Hochschule de Bamberg, Editeur de *Oriens Christianus*, Directeur de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*.

Gertrude PÄTSCH, Professeur à Friedrich-Schiller-Universität Jena.

Karl Horst SCHMIDT, Professeur à l'Université de Münster.

Hans VOGT, Recteur de l'Université d'Oslo, Membre des Académies des Sciences et des Lettres de Norvège et de Danemark, Membre hon. de Linguistic Society of America, Membre des Sociétés linguistiques de Paris, d'Oslo et de Tbilisi.

Comité de Soutien :

Nino SALIA, S. ZAZADZÉ, G. GOGOLACHVILI

Abonnements :

8, rue Berlioz, Paris 16^e

Tél. : PASsy 75-35

Compte 45410 A. Crédit Lyonnais,

61 ter, avenue de la Grande-Armée, Paris

Prix du numéro : 22 Fr.

SOMMAIRE



René LAFON. — L'art du récit dans «Le Chevalier à la peau de tigre»	7
Irakli ABACHIDZÉ. — La prière de Rustaveli	18
René LAFON. — Notes de phonétique comparée des langues caucasiennes de nord-ouest	19
G.V. TSERETELI. — La théorie des sonantes et des ablauts dans les langues kartvéliennes	30
Nino SALIA. — Notice sur la conversion de la Géorgie par sainte Nino	52
K. SALIA. — La littérature géorgienne : I. Tchavtchavadzé, A. Tsereteli, Vaja Pchavela	65
K. SALIA. — G. Tchoubinachvili et ses œuvres	90
David PANTCHOULIDZÉ. — La littérature française en Géorgie	94
Julius ASSFALG. — Jaromir Jedlíčka (avec une bibliographie redigée par Helena Kurzova)	98
Gertrud PÄTSCH. — Linguistische Bemerkungen zur Textgeschichte der georgischen Bibel	103
Joseph MOLITOR. — Neuere Ergebnisse zur Textgeschichte des georgischen Neuen Testaments	111
K.H. SCHMIDT. — Zur Syntax des Kausativums im Georgischen und in indogermanischen Sprachen	121
M. TSERETELI. — Zur Frage der Verwandtschaft des Georgischen	128
Al. NIKURADSE. — Beitrag zur Frage des Ursprungslandes der Sumerer. Kaukasien eine mögliche Urheimat der Metall-Sumerer	140
S. DSCHIKIA. — Ausführliches Register des Wilajets Gürgüstan	169
Anthony BRYER. — Some notes on the Laz and Tzan	174
Gertrud PÄTSCH. — Eri, Nacia, Xalxi in georgischer und fremdsprachlicher Korrespondenz	196

COMPTES RENDUS

I. KUTSCHUCHIDZE. — Salomon Schweiger. — Ein neue Reyssbeschreibung auss Teutschland nach Constantinopel und Jerusalem.	201
C. CHERVACHIDZÉ. — Miniatures médiévales géorgiennes	206
D. KLDIACHVILI. — Vins et cognacs de Géorgie	208
B. JGHENTLI. — Géorgie, terre de poésie	213
La dextre du Grand maître et David le Constructeur de Constantin Gamsakhourdia	214
M.R. HOFMANN. — La musique géorgienne.	215
Célébration du centenaire de la Société de Linguistique de Paris	217
Bibliographie.	218



L'ART DU RÉCIT DANS « LE CHEVALIER A LA PEAU DE TIGRE » : L'ÉPISODE DE PHATMANE

Bedi Kartlisa n'a pas oublié que la Géorgie tout entière devait célébrer le 25 septembre 1966 le 800^e anniversaire de la naissance de Chotha Rousthaveli, ou plutôt Rousthvéli, comme il se nomme lui-même, l'auteur du « Chevalier à la peau de tigre », l'œuvre la plus célèbre de la littérature géorgienne. Le volume XIX-XX (1965) de notre revue a publié deux articles importants sur le poète et son œuvre : l'un de Nino Salia, « Le Chevalier à la peau de tigre » (*Vepxis t'q'aosani*). Son importance littéraire et scientifique », p. 15-30, où l'auteur a utilisé des travaux d'éminents spécialistes géorgiens de Rousthvéli, et auquel est joint le portrait du poète découvert à Jérusalem en 1960 ; l'autre de l'académicien Alexandre Baramidzé, « Chota Rustaveli et ses contemporains (A propos d'un article du Professeur G. Deeters) », p. 31-39. L'auteur de ce dernier article « est considéré aujourd'hui, ainsi que le dit une note de la rédaction, comme la plus grande autorité en matière d'étude de la littérature géorgienne depuis la mort de K. Kékélidzé ». J'ai moi-même, au nom du conseil scientifique de *Bedi Kartlisa*, dit en quelques lignes, p. 14, les raisons pour lesquelles la revue s'associait par avance à l'hommage national que la Géorgie rendra à l'un de ses fils les plus illustres.

J'ai voulu, à mon tour, d'accord avec la rédaction, exprimer mon admiration pour le grand poète géorgien, bien que je ne sois pas spécialiste de la littérature géorgienne. Je sais fort bien qu'une œuvre comme « Le Chevalier à la peau de tigre » est un monde, et qu'il faut, pour pénétrer dans ce monde et y évoluer sans trop de difficulté, une initiation que, surtout lorsqu'on n'est pas géorgien, on ne peut acquérir qu'au prix de nombreuses lectures. Mais j'ai pensé qu'un linguiste qui aime la langue géorgienne, qui a lu le poème avec un intérêt passionné et qui en a traduit, pour son plaisir, plusieurs passages dont ceux qui sont cités ici, pouvait dire ce qu'il pense de l'art du récit et de l'analyse des sentiments dans un épisode très curieux et très attachant, celui de l'aventure amoureuse d'Avthandil avec Phatmane.

Cet épisode en lui-même est bref. Car Avthandil et Phatmane ont été des amants d'une seule nuit, d'ailleurs fort troublée. Mais il est important, car c'est grâce à cette aventure que le chevalier Avthandil parvient à re-



trouver la trace de la princesse Nestane-Daredjane. Rappelons en quelques mots la situation psychologique des principaux personnages. Un serment d'amour unit Avthandil, commandant en chef des armées du royaume d'Arabie, et Thinathine, fille du roi d'Arabie, couronnée reine. Un autre serment unit Tariel, fils d'un des sept rois des Indes, et Nestane-Daredjane, fille du grand roi des Indes. Dans les deux cas, la jeune fille est d'une condition encore plus élevée que le jeune homme, et c'est elle qui la première déclare son amour, un amour qu'elle sait partagé, et donne sa foi. Tariel, à la demande de sa bien-aimée, a tué le prince que ses parents lui destinaient pour époux. Tous deux se sont enfuis, mais séparément. Le premier court bois et forêts, vêtu d'une peau de tigre. Il fuit le contact des hommes ; si d'aventure il en rencontre, il se bat avec eux et le plus souvent les tue. C'est ainsi que, lors des fêtes du couronnement de Thinathine, il a tué des guerriers du roi d'Arabie. Celui-ci et sa fille veulent savoir quel est ce « chevalier étrange et merveilleux » (109, 1), qu'ils redoutent. Thinathine, en déclarant son amour à Avthandil, lui demande de le chercher partout et lui donne un délai de trois ans (132, 1), au bout duquel il reviendra. Avthandil s'engage à le faire et il part. Tariel, dans les intervalles de ses courses errantes, a pour gîte une caverne, où une jeune femme prend soin de lui, Asmath, qui était la dame de compagnie de Nestane, avec deux esclaves qui ont pu s'enfuir elles aussi ; elles avaient été dès son enfance les compagnes de jeu de la princesse (331, 3 ; 590, 1). Avthandil finit par rencontrer Asmath, qui le présente à Tariel. Celui-ci lui raconte ses malheurs. Là-dessus ils se jurent amitié (668). Avthandil est violemment ému par la passion que Tariel éprouve pour Nestane et par son désespoir. Il fera l'impossible pour retrouver celle que son ami adore. Mais auparavant il doit retourner en Arabie, où il rend compte à Thinathine de ce qu'il a appris. Elle est parfaitement d'accord pour qu'il accomplisse le serment qu'il a fait à Tariel et qu'il a juré sur Thinathine elle-même (702, 4). Il part, pour rejoindre son ami Tariel. Il le retrouve, puis s'en va de nouveau, à la recherche de Nestane. Après diverses péripéties, il arrive par mer à Goulancharo, capitale du royaume des Mers, grande ville commerciale, « pleine d'une foule de belles choses ».

C'est ici que commence l'épisode de Phatmane (1063). Avthandil est vêtu en marchand ; des porteurs qu'il a loués l'accompagnent. Dès son arrivée, il s'informe. L'homme à qui il s'adresse le contemple avec ravissement. C'est le jardinier d'Hussein, doyen des marchands et personnage considérable du pays. Il parle tout de suite de l'épouse de son maître :

« Phatmane Khatoune, sa dame et épouse, est chez elle : bonne et généreuse hôtesse, joyeuse, enjouée. Je lui ferai connaître ton arrivée ; elle te

recevra comme un proche. Elle enverra un homme à ta rencontre; tu entreras dans la ville au point du jour.» (1073).

Le jardinier fait à Phatmane un portrait enthousiaste du nouveau venu : il resplendit comme le soleil; il est le maître d'une grande caravane. Elle l'invite et envoie à sa rencontre dix esclaves. En ville il fait sensation. Tout le monde accourt pour le voir. « Certains le contemplaient avec passion, d'autres en perdaient l'esprit ». (1077, 3)

Phatmane est ravie d'avoir eu la visite d'Avthandil. Le poète, alors, nous la présente :

« Phatmane Khatoune était agréable à voir, pas toute jeune, mais vive, bien faite, teint basané, figure pleine et sans sécheresse, aimant les joueuses de harpe et les chanteurs, buveuse de vin. Elle portait une coiffure et des vêtements élégants. » (1079)

Désormais ils passent tous deux leur temps ensemble, tantôt chez elle, tantôt chez lui, tenant des propos enjoués. « Son absence [celle d'Avthandil] mettait à Phatmane la mort dans l'âme, comme à Vis celle de Ramine. » (1082, 3). Nous le savons maintenant; l'allusion aux deux célèbres amoureux nous le dit : Phatmane est tombée amoureuse du bel étranger. Vis et Ramine sont les héros d'un roman persan célèbre qui avait été traduit en géorgien sous le titre de « Visramiani ». Une passion ardente lie Vis, jeune épouse d'un roi âgé, et Ramine, son beau-frère, qui est de son âge et a été élevé avec elle. Si le poète compare l'état d'âme de Phatmane, épouse d'un marchand, qui n'appartient pas à la classe noble, à celui de Vis, épouse d'un roi, c'est que la passion qui naît dans son cœur ne le cède pas en intensité à celle que cette dernière éprouve pour Ramine. Les idées et l'atmosphère morales de « Visramiani » sont très différentes de celles du « Chevalier à la peau de tigre ». Le roman dépeint et exalte l'amour comme un désir physique, comme une passion qui ne connaît pas de répit et qu'on ne peut pas maîtriser. L'idéologie qu'il exprime et défend est celle d'une aristocratie qui ne se soucie pas des valeurs morales.

On devine ce qui va arriver. Mais le poète, avec un art consommé, mêle l'imprévu au prévu et tient sans cesse le lecteur en haleine. Quelle va être la réaction d'Avthandil? Car il n'est pas Ramine, et les situations sont fort différentes.

Le titre qui précède le groupe des strophes 1083-1085 ne surprend pas : « Phatmane s'éprend d'Avthandil ». Le verbe *gamižnureba* indique qu'il s'agit d'un amour passionné. « Le désir d'Avthandil entra dans le cœur de Phatmane Khatoune » (1084, 1). Que faire? Si elle lui déclare son amour et qu'il se mette en colère, elle le verra plus rarement. « Si je ne le lui dis pas, comment le supporterai-je? Le feu qui me brûle redoublera encore ». (1085, 2). Un vers formulaire, comme il y en a beaucoup dans le poème,

exprime la pensée qui emporte sa décision : « Comment le médecin guérira-t-il si on ne lui dit pas de quoi l'on souffre ? » (1085, 4). Elle écrit donc à Avthandil une lettre où elle lui fait connaître « son amour et ses tourments » (1086, 2). Avthandil est embarrassé, d'autant plus que Phatmane appartient à une classe inférieure à la sienne. Il n'a pas cherché cette aventure. Elle s'offre à lui, ou plutôt elle s'impose à lui, en vertu du serment qu'il a juré, de retrouver Nestane. « Je n'ai aucun aide hors moi. Puisque j'y suis résolu, puisque je veux la chercher, j'emploierai tous les moyens possibles pour la trouver ». (1093) Phatmane doit être une excellente informatrice. « Cette femme habite ici ; elle voit beaucoup de gens ; elle reçoit et aime les voyageurs qui viennent de partout » (1094, 1-2). « Une femme à celui qu'elle aime se lie étroitement et donne son cœur. Elle lui révèle ce qu'elle sait, lui raconte tous ses secrets. Il vaut mieux que je la suive ; j'apprendrai de quelque manière ce qui est caché ». (1095). Quelques considérations sur la destinée et sur le monde le confirment dans sa décision.

Avthandil répond à Phatmane par un billet court, mais enflammé. « J'ai lu ta lettre et tes louanges. Tu m'as devancé ; mais plus encore que toi je souffre de l'embrassement » (1097, 1-2). Il veut être sans cesse, dit-il, près d'elle. Phatmane est folle de joie. Il la trouvera seule chez elle ce soir. Elle lui écrit : « Hâte-toi de me rejoindre quand il fera nuit ».

Mais en se rendant chez elle, Avthandil rencontre un esclave porteur d'un autre billet. « Ne viens pas cette nuit. Tu ne me trouveras pas prête à te recevoir ; c'est impossible ». Mécontent, il poursuit tout de même son chemin. Il trouve Phatmane contrariée. Mais elle ne veut pas lui déplaire. « Ils s'assirent ensemble, se mirent à s'embrasser et à prendre de doux ébats. A la porte apparut un homme jeune, élégant, à la taille bien prise. Il entra et s'approcha, suivi d'un esclave portant épée et bouclier. Il tressaillit à la vue d'Avthandil » (1101). Phatmane frémit et fut prise de frissons. « Lui les regarda avec surprise, couchés, prenant leurs ébats. » (1102, 2). Le nouveau venu invectiva et menaça Phatmane. « Je te ferai regretter la présence de ce jeune homme. Tu m'as outragé, garce, tu as fait de moi un objet de honte. Mais tu connaîtras demain ma réponse et tu me paieras ta conduite. Je suis décidé à te faire dévorer tes enfants de tes propres dents » (1102, 4 et 1103). Puis il part. Phatmane se frappe la tête, se griffe les joues, se lamente. « Avthandil entendait tout cela, troublé » (1106). Il lui demande pourquoi elle est si effrayée, qui est cet homme, quelle faute il lui reproche. Elle lui répond : « Ne me demande rien sur cette affaire ; je ne peux rien te dire » (1107, 2). Il faut agir, et vite. Si le bel étranger veut la sauver, elle et les siens, il faut tuer l'autre « en secret, cette nuit », pour l'empêcher d'aller au palais le lendemain. « A ces mots, le hardi Avthandil, au naturel généreux, se leva et prit une masse d'armes » (1111, 1). Que Phatmane lui

donne seulement un esclave pour le guider, et il ira tout de suite tuer cet homme. Elle le supplie avant qu'il parte de lui rapporter, s'il le tue, une bague à elle qu'il a au doigt. Avthandil tue d'abord les deux gardes du corps qui sont couchés à la porte. Leur maître « était couché, seul, sur son lit, le cœur courroucé ». Avthandil l'assomme sans bruit, puis le poignarde. Le récit est sobre et fort. Il coupe le doigt qui porte la bague, puis jette le corps par le fenêtre, du côté de la mer, où il se perd dans les sables. « Pour lui, il n'y a nulle part ni tombe, ni pelle pour la creuser » (1118, 4). « Le bruit de ces meurtres ne fut entendu nulle part ». (1119, 1). Avthandil revient chez Phatmane et lui dit : « Je l'ai tué; cet homme ne verra plus la lumière du soleil. J'ai pour témoin ton esclave lui-même. Fais-le jurer sur Dieu. Voici le doigt et la bague, et mon poignard ensanglanté. Maintenant dis-moi ce que tu voulais dire, et le motif de cette terreur folle. Pourquoi cet homme te menaçait-il? J'ai grande hâte de l'apprendre ». Phatmane n'ose pas encore le lui dire. Elle va d'abord lui raconter des événements qui ont un rapport avec ce qui vient de se passer et ne manqueront pas d'émouvoir son sauveur et de le disposer à l'indulgence envers elle. Phatmane embrassa ses pieds : « Je ne suis pas digne de regarder ta face. Mon cœur blessé est guéri. Maintenant le feu qui me brûlait s'éteint. Moi-même, Hussein et mes enfants, nous venons maintenant de rénaître. O lion, comment pourrions-nous grandir encore tes louanges? Puisque tu t'es résolu à verser son sang, je te raconterai tout depuis le début; prépare-toi à l'entendre » (1120-1122).

Le récit est long, car il s'est passé beaucoup de choses, et il contient des dialogues et des réflexions personnelles. L'intérêt ne faiblit à aucun moment. D'ailleurs, l'auteur l'a coupé fort adroitement à plusieurs reprises.

Le récit de l'histoire de Nestane-Daredjane par Phatmane commence à la strophe 1123. Un soir, alors qu'elle prenait l'air, chez elle, seule et triste, à une fenêtre donnant sur la mer, elle aperçut une barque où se tenaient deux noirs. Ils abordèrent au jardin et tirèrent de la barque un coffre. Ils l'ouvrirent. Il en sortit une femme d'une éblouissante beauté. Phatmane ordonna aussitôt à quatre esclaves qu'elle avait auprès d'elle d'aller trouver les deux noirs, de leur offrir d'acheter cette femme à n'importe quel prix et, s'ils refusaient, de les tuer et de l'enlever. Elle comprit que les noirs refusaient. « Je criai à mes gens : « Tuez-les ! » Ils se saisirent d'eux et leur tranchèrent la tête. Ils les jetèrent à la mer ». Phatmane alla à la rencontre de la femme. « Comment puis-je faire son éloge? Quelle beauté! quelle finesse! je jure qu'elle est le soleil; le soleil n'a plus le droit de verser son éclat. Qui peut supporter ses rayons? Qui pourrait, et comment, peindre ses traits? Si elle doit me brûler, m'y voici prête » (1138).

Phatmane s'arrête. Le récit marque un bref temps d'arrêt. « Quand



elle eut achevé ces paroles, Phatmane se frappa le visage des mains. Avthandil et elle se mirent à pleurer, en versant de brûlantes larmes. Chacun des deux oublia l'autre; ils étaient devenus fous d'elle. » (1131) La notation des sentiments est très délicate : Phatmane et Avthandil sont si émus, pour des raisons d'ailleurs différentes, par le récit précédent qu'ils en oublient le motif de leur rencontre, un rendez-vous d'amour, et qu'ils s'oublient même l'un l'autre.

« Ils pleurèrent. Le chevalier lui dit : Ne t'interromps plus; achève » (1140, 1). Phatmane reprend son récit. Elle fit entrer chez elle et y cacha la belle inconnue. Bien qu'elle lui prodiguât des marques de tendresse, elle ne put en tirer aucun renseignement. « Tu es pour moi mieux qu'une mère » (1143). Mais à quoi bon, dit-elle, raconter son histoire, qui est « un conte de bavard »? « Je suis un pauvre être, qui va au devant d'un destin malheureux. Si tu m'interrogeais, tu réprouverais la force qui voit les êtres ». Le portrait que le poète a fait précédemment de Phatmane se précise et se complète. Elle montre ici une âme compatissante et dévouée. D'ailleurs, on nous a dit un peu plus haut (1129-1130) qu'en ce soir de fête, elle avait ressenti une poussée de tristesse et que c'était pour l'atténuer que, seule après le départ de ses invitées, elle promenait ses regards sur la mer. Nous comprendrons un peu plus tard pourquoi, si enjouée qu'elle fût, et aimant les plaisirs, elle devait avoir des accès de mélancolie. Phatmane, donc, garda l'inconnue chez elle. Elle n'allait la voir qu'en cachette. Mais ce secret lui pesait. Elle ne savait pas ce que l'inconnue voulait, ni qui pouvait lui venir en aide, et en quoi. Elle n'avait aucune confiance en son mari; mais il avait bon cœur. Elle décida finalement de lui raconter tout et d'obtenir de lui le serment qu'il garderait lui aussi le secret. Elle usa de ses charmes. « J'allai, seule, trouver mon mari; je lui tins des propos enjoués et je l'aguichai. Puis je lui dis : « Je vais te dire quelque chose; mais d'abord jure-moi que tu ne le diras à âme qui vive; donne m'en la promesse ferme. » Il jura le serment terrible : Que je me fracasse la tête contre des rochers! » (1155). Hussein fut ébloui lui aussi par la beauté de l'inconnue. Mais les paroles des deux époux ne firent que l'irriter. Farouche comme une tigresse, elle leur répondit : « Je ne sais rien; laissez-moi ». Les jours passèrent. Hussein s'en fut à la cour, pour présenter ses respects et offrir des cadeaux au roi. Il jura de nouveau à son épouse que, même frappé à coups d'épée, il ne révélerait pas l'existence de cette femme. Mais le roi, qui avait déjà bu, le fit boire. Il était compatissant, on nous l'a dit; mais il ne pouvait pas retenir sa langue quand il était ivre. Malgré les serments jurés sur le Coran et sur la Mecque, il parla. Les présents qu'il vient d'offrir au roi ne méritent pas de remerciements. « Je possède autre chose : une future belle-fille pour vous, une future épouse pour votre fils ». (1171, 2). Le roi ordonna

qu'on amenât au palais cette merveille. Phatmane dut l'y laisser partir. Le roi lui parla doucement, mais n'obtint pas de réponse. De toute façon, son fils, qui était à la guerre, l'épouserait à son retour. On donna en son honneur un festin qui dura longtemps et où l'on but beaucoup. Elle put s'enfuir, profitant de l'ivresse générale, et alla frapper à la porte de Phatmane. Elle avait pu gagner ses esclaves grâce aux bijoux et à l'or que celle-ci lui avait donnés. Phatmane lui donna le meilleur de ses chevaux. Elle partit joyeuse. L'alerte fut donnée trop tard. On interrogea Phatmane. On reconnut que, comme elle le disait, l'inconnue n'était pas chez elle. La cour fut dans le deuil.

La strophe 1206 marque un tournant du récit de Phatmane. Elle a encore beaucoup de choses à dire sur l'inconnue. Mais elle pense qu'elle doit auparavant expliquer à Avthandil les événements du début de la nuit. Elle le fait brièvement ; avec franchise, en termes réalistes ; on notera le caractère formulaire du vers qui termine la str. 1206. Mais elle ne manque pas d'excuses à invoquer :

« Je te reparlerai de nouveau de cet astre (Nestane) : d'où elle vient, ce qui lui est arrivé. Mais auparavant je te dirai les motifs des menaces de cet homme. J'étais, hélas ! sa chèvre, et il était mon bouc. Manque de cœur souille l'homme, ventre lubrique souille la femme.

« Mon mari ne m'est pas assorti ; il est maigre et laid. Cet homme était au palais, goûteur des breuvages, courtisan important. Nous nous aimions. Je ne porte pourtant pas de vêtements de deuil. Plût au ciel que l'on me fit boire à petits coups une coupe de son sang !

« Je lui ai raconté cette histoire ; j'ai agi à la manière d'une femme, d'une folle ; j'ai dit son arrivée chez moi et sa fuite par ruse. Il me menaçait de le révéler, agissant non en homme qui aime, mais en ennemi. Maintenant je l'évoque mort. Ah ! quelle libération pour moi !

« Il me menaçait chaque fois que nous nous disputions en tête à tête. Quand je t'avais appelé, je ne pensais pas qu'il était chez lui. Il était arrivé ; il avait dit qu'il viendrait. Toi aussi tu devais venir. J'avais peur. C'est pourquoi je t'ai fait dire : ne viens pas. J'ai envoyé un esclave au devant de toi » (1206-1209).

« Si tu ne l'avais pas tué : il serait allé au palais ; dans sa colère, il m'aurait dénoncée ; son cœur brûlait comme s'il avait été en feu. Le roi, courroucé, aurait nettoyé et balayé ma famille. Il m'aurait, ô mon Dieu ! fait manger mes enfants, puis il m'aurait fait lapider.

« Que Dieu, en retour, te récompense ! Comment pourrais-je te remercier, toi qui m'as si bien délivrée du regard de ce serpent ? » (1211-1212, 1-2).

Avthandil ne lui répond pas longuement, car il a hâte de connaître la suite de l'histoire. Elle n'a plus rien à craindre. Qu'elle lui raconte aussi



ce qui s'est passé depuis qu'elle a mis cette femme en route. A-t-elle entendu parler d'elle ?

Une autre partie du récit commence à la str. 1215. Depuis le départ de l'inconnue, Phatmane avait pris en haine maison, enfants et mari. Elle pensait à cette femme dans la veille et dans le sommeil. Un soir, elle aperçut à la porte d'une auberge quatre hommes, des étrangers, dont un soldat, compagnons de rencontre, qui mangeaient, buvaient et parlaient joyeusement. Chacun raconta une histoire. Le dernier qui parla fut le soldat. Il était au service du grand roi qui régnait sur les Khadjs et qui est mort. C'est sa sœur qui occupe son trône et élève ses deux fils. Il faisait partie d'une expédition militaire. Une nuit, ils aperçurent de grandes lueurs, et ils virent en s'approchant quelque chose comme un cavalier, beau comme le soleil, qui leur dit : « Qui êtes-vous, cavaliers ? Dites-moi vos noms. Je vais en Khadjétie comme messenger de Goulancharo. Laissez-moi passer ». (1229, 1-2). Ils l'entourèrent. Ils sentirent que ce n'était pas un soldat. Leur chef reconnut que c'était une femme, et leur dit qu'il fallait cesser de l'interroger et la conduire à leur reine. Le narrateur était venu à Goulancharo pour faire des achats. Il allait repartir. Phatmane, qui avait reconnu qu'il s'agissait de Nestane, le fit appeler et lui fit répéter l'histoire. Ce qu'elle avait appris la fit revivre. Elle avait deux esclaves noirs fort experts en magie, qui allaient et venaient sans être vus, grâce à leur art. Elle les envoya aussitôt en Khadjétie, pour qu'ils lui apportent des nouvelles de l'inconnue. Ils revinrent au bout de trois jours. La reine, dirent-ils, la destine à un de ses neveux. Mais pour le moment elle est en voyage. En attendant, la femme est sévèrement gardée dans la ville des Khadjs, place forte imprenable. Les deux esclaves donnent des indications précises, d'ordre militaire, dont Avthandil se servira. Celui-ci se réjouit d'avoir obtenu tous ces renseignements ; mais il ne manifeste pas sa joie. Il dit à Phatmane : « Ma chère, tu es pour moi aimable à souhait. Tu m'as raconté gentiment cette histoire délectable ». Il ne veut pas laisser paraître quel intérêt il y porte. Mais il se dit brûlé de pitié envers cette femme. Il désire un dernier renseignement. Si les Khadjs sont, comme l'on dit, des magiciens, et s'ils sont immatériels, que feront-ils de cette femme ? Phatmane lui répond que tous les Khadjs ne sont pas magiciens ; il y a parmi eux des hommes, qui ont comme nous un corps, mais qui disposent, grâce aux autres, de pouvoirs magiques redoutables.

Le récit de Phatmane est fini ; mais la nuit ne l'est pas. Phatmane, libérée de tout souci, va pouvoir prodiguer ses caresses à son aimé, qui est devenu son sauveur. Lui ne peut pas s'y soustraire ; il doit même y répondre. Mais il pense à sa bien-aimée. Quel cas de conscience ! Il remercie d'abord sa compagne : « Tu as éteint les feux qui me brûlaient. Ces histoires que tu

viens de raconter m'ont fait grand plaisir ». (1151, 3-4). Il magnifiait Dieu en pleurant. Phatmane s'imaginait que s'était pour elle ; elle s'enflammait encore plus pour lui. Le chevalier cachait son secret ; il simulait l'amour. Phatmane enlaçait son cou, et baisait le visage de l'astre.

« La nuit fut un plaisir pour Phatmane, heureuse de coucher avec Avthandil. Le preux, sans que le cœur y soit, lui enlace le cou de son cou de cristal. La mort dans l'âme, il pense à Thinathine ; des frissons furtifs l'agitent. Son cœur, devenu une bête sauvage, est en fuite, et court parmi les bêtes sauvages ». (1253-1254).

La pauvre Phatmane a le tort, aux yeux d'Avthandil, et du poète, d'appartenir à une classe inférieure. Le chevalier verse des pleurs furtifs. Sans Thinathine, il se trouve dans une situation indigne de lui. « Sans elle, je suis posé sur le fumier, moi, rossignol, comme un corbeau ». (1255, 4). Phatmane se réjouit de ses pleurs, « tout comme si elle était un rossignol. Si le corbeau trouve une rose, il se prend pour un rossignol » (1256, 3-4).

Le poète, qui est discret, ne donne pas d'autres détails sur la fin de la nuit. « Le jour parut. Le soleil dont les rayons illuminent le monde alla se baigner. Phatmane lui offrit un grand nombre de caftans, de vestes, de voiles, une quantité de parfums, de belles et fines chemises : Revêts ce que tu désireras ; ne te gêne pas avec moi » (1257). Avthandil décide de révéler son identité à Phatmane le jour même. Pour aller souper chez elle, « il mit tous ses habits de jeune preux sur son corps mâle ; sa beauté en fut rehaussée » (1258, 3-4). « Phatmane s'émerveillait de son élégance. Il ne lui répondit pas. Il souriait en lui-même » (1260, 1-2). Après le repas, il rentra chez lui. Le vin l'avait rendu gai ; il se coucha et s'endormit agréablement. Il se réveilla le soir et écrivit à Phatmane : « Viens me voir ; je suis seul, tout seul ». Elle y alla. Il la fit asseoir à côté de lui et lui dit : « Ah ! Phatmane, je te connais bien. Tu vas frémir à cette histoire, tout comme si un serpent t'avait mordue. Mais jusqu'à présent tu n'as pas entendu la vérité à mon sujet ... Tu me prends pour un marchand, patron d'une caravane. Je suis le chef des troupes du grand roi Rostévan, le commandant de la puissante armée qui convient à sa grandeur. Je suis possesseur de nombreux trésors et arsenaux. Je te sais bonne amie, fidèle, sûre. Il n'a qu'une fille, soleil qui illumine la terre. C'est elle qui me brûle et me fait fondre. Elle m'a envoyé ici ; j'ai laissé mon maître, son père. De la femme que tu as eue chez toi je suis à la recherche. J'ai parcouru le monde entier pour celle qui peut remplacer le soleil » (1263-1266).

Avthandil raconte à Phatmane toute son histoire et celle de Tariel. Il lui dit que le salut de Tariel est entre ses mains, car il dépend de la délivrance de Nestane, qu'elle seule peut aider à opérer. « Mande l'esclave

magicien; envoyons-le en Khadjétie. Faisons savoir à cette femme tout ce que nous avons appris. Qu'elle aussi nous fasse savoir la vérité; nous ferons ce qu'elle aura décidé. Que Dieu fasse que tu entendes dire que nous avons vaincu le royaume des Khadjs!» (1269). Phatmane dit: «Gloire à Dieu! Quelles aventures me sont arrivées! Les histoires que j'ai entendues aujourd'hui sont égales aux histoires immortelles». Phatmane envoie aussitôt un esclave magicien en Khadjétie, pour qu'il porte à Nestane une lettre écrite de sa main, où elle lui donne des nouvelles réconfortantes et qui se termine par ces mots: «Si Dieu le veut, j'unirai les amants qui sont faits l'un pour l'autre» (1276).

Nous n'avons pas à raconter la suite en détail. Nestane répond à Phatmane en l'appelant «mère qui es plus qu'une mère». Grâce aux renseignements fournis par la princesse captive et transmis par l'esclave de Phatmane, Avthandil, Tariel et leur ami Pridone, à la tête de leurs guerriers, prennent la forteresse des Khadjs. Nestane est délivrée. On célèbre finalement chez Pridone les noces de Tariel et de Nestane, puis chez le roi d'Arabie celles d'Avthandil et de Thinathine.

L'épisode de Phatmane ne détonne pas dans l'épopée de Rousthvéli, et il est très curieux au point de vue psychologique. Un chevalier qui est lié par un serment d'amour à une princesse se voit contraint de lui être infidèle pour qu'un autre chevalier, à qui il est lié par un serment d'amitié, puisse retrouver la princesse qu'il aime et qui a disparu. Le serment d'amitié semble prendre le pas sur le serment d'amour. Mais il lui est en réalité subordonné, car il n'a de raison d'être que par lui. De plus, la fiancée du premier chevalier, Avthandil, lui a dit: «Je tiens ce que tu fais pour lui pour fait à mon service» (935, 2).

La princesse est retrouvée grâce à une femme mariée, appartenant à une classe sociale inférieure, et qui est tombée amoureuse d'Avthandil. Elle lui a fait des avances, qu'il a acceptées à son corps défendant et sans éprouver d'amour pour elle. Dans ses bras, il n'oublie pas qu'elle est d'une condition inférieure à la sienne, et en outre il pense, la mort dans l'âme, à sa fiancée.

Phatmane, pourtant, lui apparaît par la suite sympathique. Elle est supérieure à son mari, physiquement et moralement. Elle est à plaindre: ni mari ni amant n'ont fait son bonheur. Elle a le cœur généreux. En faisant enlever Nestane, en la cachant chez elle et en l'aidant à fuir, elle a certainement risqué sa vie. Quand elle sait qui est Avthandil et qu'il est le fiancé d'une princesse royale, elle n'essaie pas de le retenir à elle. Dans la suite du poème, on ne fait aucune allusion à son aventure d'une nuit, où d'ailleurs elle et Avthandil ont failli perdre la vie. On oublie qu'elle était une femme

de marchand qui trompait son mari. Lorsque Avthandil reçoit la lettre de Nestane adressée à Tariel et qu'il va se mettre en route pour la lui porter, il dit à Phatmane (1314, 2) : « Grande est la peine que je te cause, et je ne suis pas quitte ». Et Phatmane lui répond : « O lion, maintenant le feu devient plus brûlant. Mon cœur, en s'éloignant de la lumière, s'assombrit. Hâte-toi; ne te soucie pas de moi » (1315). Avthandil n'est pas insensible à sa peine. « Il lui fut pénible de quitter Phatmane au cœur bouillant » (1327, 3). Hussein lui-même, au moment du départ, est à côté de sa femme et verse comme elle des larmes brûlantes (1328, 1).

Tout de suite après la libération de Nestane, les trois héros vainqueurs s'écrient : « Allons voir Phatmane, nous avons envers elle une dette impossible à payer » (1429, 4). Deux d'entre eux ne l'avaient jamais vue. Ils partent pour la ville des Mers, « bien que le chemin pour y aller soit long ». Tariel, dans la lettre qu'il a adressée au roi, l'a prié de faire dire à Hussein que Nestane veut, dès son arrivée, voir Phatmane. Dès qu'elles sont en présence l'une de l'autre, les deux femmes s'embrassent et échangent des propos exprimant une affection profonde (1437-1438). Tariel donne à Phatmane le riche butin qu'il a rapporté de Khadjétie, mais en ajoutant : « Sœur, ma dette envers toi est grande, impossible à payer ». Phatmane reçoit ainsi l'hommage de celui qui avait été le chevalier à la peau de tigre. Elle se prosterne devant lui et dit son émotion. « Roi, ta vue allume en moi un feu inextinguible. Comment m'éloigner de toi? Que deviendrai-je? Tu me laisses comme folle. Ah! heureux tes serviteurs! malheureux qui ne peut pas te contempler! » (1446, 2-4).

Le nom de Phatmane n'apparaît plus qu'une seule fois, quelques vers plus bas. Lorsque le navire qui emporte les trois chevaliers et la princesse s'éloigne, tout le monde pleure. « Les larmes de Phatmane, en coulant, firent grossir la mer elle-même » (1449, 4) : expression hyperbolique dont on trouve d'autres exemples dans le poème.

Phatmane ne s'est pas trouvée et ne se trouvera pas en présence de Thinnathine. Cela vaut mieux : la rencontre eût risqué d'évoquer chez elle, et aussi chez Avthandil, des souvenirs gênants. Phatmane s'efface, une fois son rôle terminé. Ce rôle a été décisif. Sans elle, on n'aurait peut-être pas retrouvé la princesse disparue, ou on l'aurait retrouvée trop tard. Le lecteur ne peut pas oublier, bien qu'elle ne soit pas une héroïne du rang de Thinnathine et de Nestane-Daredjane, Phatmane la mal mariée « au cœur bouillant », au cœur qui bout parfois, trop souvent peut-être, sous l'impulsion des sens, mais aussi pour des causes nobles, par générosité et affection pure.

René LAFON

«*La prière de Rustaveli au Jardin des Oliviers*» extrait du célèbre poème de l'Académicien Irakli Abachidzé «*Palestine, Palestine*», qui a obtenu le prix Rustaveli en 1965.

Publié à l'occasion du 800^e anniversaire de la naissance du grand poète.

„—სხვა რამ არ მწამდა
სამშობლოზე წმიდათა წმიდა, —
შემინდე, ღმერთო,
მამულისთვის ყოვლის დათმობა;
მნათობი შენი
საქართველოს მწამდა მნათობად,
თოვდა თუ წვიმდა,
მამულისთვის თოვდა და წვიმდა.

ო, პალესტინავ,
პალესტინავ!
ყოვლის მომცველის,
ყოვლის მფლობელის
მწამდა შენის
სიტყვის, ცხოვლისა,
მაგრამ უადრეს,
უწინარეს,
უმაღ ყოვლისა,
მე სამშობლოსთვის,
სამშობლოსთვის
ვიყავ მლოცველი.

ნექტრით ის მწვავდა,
მწარე მიხგან გამმწარებია,
მის ცის ქვეშ
ყმობაც
ჩემთვის იყო აღამდარობა;
მე უკვდავება
მამულს გარეთ არ მწამებია,
არ მიძებნია
მამულს გარეთ მამამთავრობა.

თუ ღირს ვარ მისი
მისთა სერთა,
მისთა ტყე-ველთა,
მისი სიმაღლის,
მისი სიღრმის,
მისი განწყობის: —
გულიც და სუნთქვაც,
ყველა ნიჭი
ჩემის კაცობის
მე წმინდად დავდე
საქართველოს
საკურთხეველთან.
იქ მივეც მამულს,
შემოქმედო,
შენის განგებით
რაც მოვიხვეჭე,
რაც დავკარგე,
რაც განვიცადე;
იქ ჩაიბარე,
საქართველოს მართალ მიწაზე,
ის ჩემი სუნთქვაც,
ჩემი ცრემლიც,
ჩემი ჰანგებიც.

შემინდე შენს შვილს,
თუ ცოდვილი ვარ შენს წინაშე.
მაგრამ ვარ ცოცხალ
იმავე სუნთქვით,
იმავე ნაღველით, —
კვლავ მიწა ჩემი
შეგავედრო
ცრემლით მდაგველით,
ამად აღვიძარ,
ამად მოველ პალესტინაშიც“.

NOTES DE PHONÉTIQUE COMPARÉE DES LANGUES CAUCASIQUES DU NORD-OUEST

Il importe d'examiner de nouveau, en tenant compte des travaux récents, soit descriptifs soit comparatifs, les correspondances phonétiques qui ont été établies antérieurement, pour les préciser ou les corriger s'il y a lieu, et d'en chercher de nouvelles. Je les « alignerai » sur l'oubykh, qui est la plus riche en consonnes des trois langues caucasiques du NO, sauf qu'il ne possède pas la spirante latérale sonore *ly* du tcherkesse. Ce dernier, par contre, n'a pas de *l* non spirant. Mais il possède la triade *L/L'/ly*. De plus, l'oubykh et le tcherkesse ignorent les mots commençant par *r*, tandis que l'abkhaz en possède beaucoup (Dumézil, *Introduction à la grammaire comparée des langues caucasiennes du Nord*, 1933, p. 14). Les trois langues du groupe tchéchéne sont comme l'oubykh et le tcherkesse (*op. cit.*, p. 13 et n. 2). Vogt donne (*Dictionnaire oubykh*, n° 1555) un oub. *raq'o'á* « vrille, sarment »; mais ce mot, en réalité *rak'o'á*, vient de l'abkhaz (communication de G. Dumézil).

Oub. *L* : tch. *L* : abkh. *š*, *šj*

Les quatre premières correspondances ci-dessous ont été établies par Troubetsky (*BSL*, t. XXIII, 1922, p. 189) et reprises par Dumézil, qui en a ajouté quatre autres (*Etudes* de 1932, p. 125, avec la n. 3). Je les reproduis, en les précisant sur certains points pour tenir compte des travaux récents de Dumézil sur l'oubykh et de K. Lomtadidzé sur les dialectes tapanta et achkhar de l'abkhaz.

J'ai commis une erreur en écrivant dans un article précédent que deux des quatre dialectes de l'abkhaz, le tapanta et l'achkhar, ignoraient la distinction des chuintantes non-palatalisées et des palatalisées, et qu'ils n'avaient que des non-palatalisées. Elle était due au fait que, dans les tableaux des consonnes de ces deux dialectes (p. 44-45 et 28-29 des livres que Mme Lomtadidzé leur a consacrés respectivement, elle n'indique pas de « *š*, *ž* *rbili* », c'est-à-dire « mou », en regard de « *š*, *ž* *magari* », qui peut signifier « dur » ou « fort », et qu'elle se sert, pour indiquer les durs, du signe dont les linguistes soviétiques se servent d'habitude pour noter les consonnes fortes ou géminées. J'aurais dû tenir compte du tableau de transcription, p. XII de son livre sur l'achkhar, où elle indique que les lettres géorgiennes *š* et *ž* lui servent à noter dans ce dialecte un *š* et un *ž* russes suivis du signe mou, et que ces mêmes lettres suivies du signe mentionné plus haut notent

un *š* et un *ž* russes sans rien de plus, c'est-à-dire durs. Le Dictionnaire de Marr, qui est fondé sur le *bzib* et l'*abjou*, distingue *ša* « corde » et *šja* « sang », *ža* « tremble » (arbre) et *žja* « lièvre », la racine verbale *pš-* « regarder » et le nom de nombre « quatre », *pšjə-*. Guenko, dans son *Abazinskij jazyk*, publié en 1955, mais qui avait été achevé en 1934, et qui est consacré au dialecte *tapanta*, distingue (p. 40-41 et 50) un *š* et un *ž* durs et un *š* et un *ž* mous. Ces derniers sont articulés au moyen de la partie antérieure du dos de la langue. Le *ž* dur est relativement rare. L'auteur cite des mots contenant ces consonnes.

Deux des dialectes *abkhaz*, l'*achkhar* et le *bzib*, distinguent deux séries de sibilantes labialisées : celle du pronom « vous » et celle de « cent », dont la nature exacte n'a pas pu être encore déterminée et qui ont été notées de diverses manières par les divers auteurs :

Marr : 1re série : *š* de l'alphabet russe, plus le signe de la palatalisation, plus le signe de la labialisation ; 2e série : id., sans le signe de la palatalisation.

K. Lomtatzidzé : 1re série : *s* de l'alphabet géorgien, plus le signe de la labialisation ; 2e série : *š* de l'alphabet géorgien, plus le signe de la labialisation. Mais elle donne elle-même ces notations pour « conventionnelles ».

Dialectes où les deux séries sont confondues : K. Lomtatzidzé : *š* géorgien, plus le signe de la labialisation. Guenko : *š* russe plus *v*.

Si l'on transpose ces notations dans la transcription qui est adoptée ici, on a le tableau suivant :

	Marr	K. L.
1re série	<i>šj^o</i>	<i>s^o</i>
2e série	<i>ž^o</i>	<i>šj^o</i>
Dialectes où les deux séries sont confondues : K. L. : <i>šj^o</i> ; G. : <i>šv</i> .		
Correspondants des deux séries en <i>oubykh</i> et en <i>tcherkesse</i> :		
	<i>oub.</i>	<i>tch.</i>
1re série	<i>s^o</i>	<i>s^o</i>
2e série	<i>ž^o</i>	<i>š (mi-chuintante)</i>

Revenons au correspondant *abkhaz* de *oub.* et *tch.* *L* : c'est le plus souvent *šj*, plus rarement *š*.

1^o *Oub.* *pLa-*, *tch.* *pLe-*, *abkh.* *pš-*, « regarder ».

2^o *Oub.* *pL*, *tch.* *pLə-*, *abkh.* *pš-*, « rouge ».

3^o *Oub.* *La*, *tch.* *Lə*, *abkh.* *šja* « sang ».

4^o *Oub.* *La*, *tch.* *Le*, *abkh.* *šja-*, « pied, jambe ».

5^o *Oub.* *Laχa*, *abkh.* *šja*, « montagne ».

6^o *Oub.* *ž^oamLə*, *abkh.* *žjimšjə*. « oignon ».

7^o *Oub.* *žjəLə*, *abkh.* *ješja*, « frère ».

8^o Les suffixes *oub.* *-La*, *abkh.* *-šja* servent à former, à partir de racines

verbaux, des substantifs indiquant la manière d'être ou d'agir : Dumézil, *Etudes* de 1932, p. 100, 101 et 252; *Etudes oubykhs*, p. 14; p. 55, n. 1 : oub. *f-* « manger », *fə-La* « façon de manger », abkh. *fa-*, *fa-šja* « id. ». On trouve un exemple très intéressant de substantif verbal oubykh à suffixe *-La* dans un texte récemment publié par Dumézil (*JA*, CCLII, p. 361, n° 6, et 363, note à 6). Ce texte est la traduction oubykh, due à Tefvik Esenç, d'un conte en besney, suivi d'une traduction en abzakh (tcherkesse occidental). Il s'agit de pétrir la pâte destinée à faire un gâteau. Le texte besney et la version abzakh disent : « comme ni l'un ni l'autre ne savaient la formule (« les proportions ») de la pâte ». Mais TE, qui a « le sens » de sa langue (cf. 328), se sert du substantif en *-La* : *aməšjxa γaq'ayaLa* « la manière (*-La*) de pétrir la pâte », littér. « la pâte son mode de pétrissage ». Il serait très utile de savoir si des sujets connaissant l'oubykh et l'abkhaz et ayant à traduire le texte oubykh en abkhaz se serviraient de la forme abkhaz en *-šja*.

Seul le 4^e de ces mots a des correspondants en dehors du groupe NO. On peut le rapprocher de tab. *lik*, *lek*, ag. *lek*, lak *ličča* (de **likka*) « jambe, pied ». Bouda, qui a présenté ce rapprochement (*Zeitschrift für Phonetik*, IV, 256), en donne d'autres, mais qui portent uniquement sur le tcherkesse parmi les langues du NO :

- tch. *Laže* « haut » : bats *laqe*, lak *laq*, darg. *lag* « id. », tchéth. *laq* « en haut ».
- Tch. *Ləxə* « chercher » : tchéth. *lax*.
- Kab. *Lχə*, d'où tch. *Lfə*, « mettre au monde » : lak *luγi* « id. ».

Je n'avais pas assez tenu compte de ces rapprochements dans les articles précédents.

Donc tch. et oub. *L*, abkh. *š(j)* sont parfois les correspondants de CC et CNE *l* (la sonante sonore ordinaire). Par conséquent, dans certains cas, **l*, avant l'époque du CNO commun, a dû se spirantiser et s'assourdir. Le **L* ainsi produit a subsisté en oubykh et en tcherkesse ; en abkhaz il a gardé son caractère spirant, mais a perdu son caractère latéral.

Oubykh et tch. *L'/λ'* : abkh. *šj*

Ces latérales glottalisées ne figurent que dans un très petit nombre de mots.

- Oub. et tch. *p'L'ə/p'λ'ə* : abkh. *pšj-* « quatre ».
- Tch. *L'-/λ'-* « mourir » (au causatif : « tuer »), abkh. *šj-* « tuer ».

Ces deux correspondances ont été établies par Troubetskoy et reprises par Dumézil.

J'ai montré (*Etudes basques et caucasiennes*, p. 58-61) que oub. et tch. *L'/λ'* a pour correspondant en CC et CNE *q'*, parfois *k'* ; que tch. *p'L'ə* « dos »

a pour correspondants tchéch. et ing. *buq'*, kuri *juq'* et d'autres mots du même type dans d'autres langues CNE.

Ainsi, dans des conditions qui restent à déterminer, $*q'$, $*k'$, une dorsale glottalisée, peut-être articulée tantôt plus en arrière, tantôt plus en avant, tantôt comme affriquée, tantôt comme occlusive, s'est latéralisée avant l'époque du CNO commun et y est devenue $*\lambda'$, alternant facultativement avec $*L'$:

pré-CNO $*q'$, $k' >$ CNO commun $*\lambda'/L' >$ oub. et tcherk. λ'/L' , abkh. *šj*.

Abkh. *šj* répond uniformément à *L* (infraglottal) et à λ'/L' (supraglottal) de l'oubykh et du tcherkesse. Les spirantes glottalisées sont des phonèmes rares dans les langues caucasiennes. Elles attirent l'attention quand on entend parler tcherkesse. L'abkhaz n'en présente qu'une, f' , dans un très petit nombre de mots du dialecte achkhar. Il s'est peut-être passé en abkhaz des phénomènes analogues à ceux qui ont eu lieu dans le dialecte besleney du kabarde (tcherkesse oriental) et sa variété anatolienne dite besney, étudiée par Dumézil (Orhan Alparslan et G. Dumézil, *JA*, CCLI, 1965, p. 337-382; CCLII, p. 327-364).

Le besleney du Caucase, qui forme, avec les variétés du kabarde, le groupe oriental des dialectes tcherkesses, se rapproche cependant du tcherkesse occidental par « une partie du système des sons » (Dumézil, 1er art., 337); une partie seulement, car les sifflantes labialisées du tcherkesse occidental y sont devenues, comme en kabarde, des labiodentales. Il a des chuintantes non-palatalisées et palatalisées, soit une série de 2 sifflantes et 3 affriquées de plus que le kabarde. Mais il n'a pas conservé la spirante mi chuintante glottalisée, s' , que le kabarde et le tcherkesse commun possèdent l'un et l'autre. C'est là, comme le dit N. Yakovlev dans son article de *Caucasica*, 6 (1930), le trait caractéristique qui le distingue du kabarde. Il résulte de ses tableaux que s' est représenté en besleney par diverses consonnes : l'affriquée chuintante glottalisée non-palatalisée (dans *č'ə* « terre ») ou palatalisée (dans *č'jə* « nouveau, jeune ; *č'jalye* « garçon », *p'č'jə* « dix ») ou par la mi-chuintante sourde infraglottale \hat{s} (dans *šə* « fais ! »). C'est le seul dialecte où s' puisse être représenté par une infraglottale. On a donc le tableau que voici :

sifflantes	2 s	3 a
mi-chuintantes	2 s	
chuintantes non-palatalisées	2 s	3 a
chuintantes palatalisées	2 s	3 a
	—	—
	8 s	9 a

En tout, 17 sibilantes : 4 de plus qu'en kabarde (1 en moins et 5 en plus).

En kabarde du Terek et en kabarde littéraire, pas d'opposition phonologique entre non-palatalisées et palatalisées; pas de sifflantes labialisées, ces consonnes, de type *s*^o, étant devenues des labiodentales. Nous avons le tableau suivant :

sifflantes	2 s	3 a
mi-chuintantes	3 s	
chuintantes	2 s	3 a
	—	—
	7 s	6 a

En tout, 13 sibilantes.

G. Dumézil a observé à Istanbul, puis en Anatolie, une variété du besleney, le besney, comme on dit là-bas, « qui se parle chez les descendants des émigrés du dernier siècle, dont le gros se trouve dans les vilayets de Çorum et d'Amasya ». Les deux sujets qu'il a le mieux observés, deux étudiants, avaient, l'un, Memduh Şahin, vingt-trois ans en 1954, l'autre, Orhan Alparslan, dix-sept en 1958. Ce dernier, qui étudie maintenant l'architecture à Paris, est devenu très vite pour lui « un actif collaborateur » et l'assiste dans son cours de linguistique caucasique de l'École des Hautes Études (VI^e section).

Les remarques dont Dumézil accompagne son tableau des consonnes (340) sont d'un grand intérêt, car elles permettent de saisir un système en cours de transformation. On assiste notamment, en besney, à une « simplification du système des chuintantes et des semi-chuintantes » (338), qui est sans doute une altération récente, suivant l'expression de Dumézil, mais qui date déjà de quelque temps, car, dit-il, les parents de ses deux informateurs et les personnes âgées qu'il a pu observer dans le village parlent de même.

Une tendance à la palatalisation se manifeste non seulement dans le groupe des chuintantes et des mi-chuintantes, mais dans les deux spirantes dorsales palatales, *ǰ*- et *χ*. La principale différence avec le besleney du Caucase décrit par Balkarov concerne les spirantes mi-chuintantes et chuintantes. « La tendance à la palatalisation a ramené à la série *ǰj* *ǰj*, complètement la série *ǰ* *ǰ*, et, sauf de rares témoins fossiles, la série *ǰ* *ǰ*. La prononciation est d'ailleurs instable, et l'on a parfois l'impression d'entendre *ǰ* *ǰ* plutôt que *ǰj* *ǰj*, mais dans n'importe quel mot et sans valeur distinctive. » En d'autres termes, les mi-chuintantes *ǰ* et *ǰ* n'ont subsisté que dans quelques mots. Dans les autres, elles ont fait place respectivement à *ǰj* ou *ǰj*, *ǰj* ou *ǰj*, ou encore à l'affriquée *ǰj*, toujours palatalisée. La glottalisée *ǰ*, elle, est remplacée dans certains mots par une spirante infraglottale, dans les autres par une glottalisée, mais affriquée :



kab. <i>s'ə</i> « fais ! »	bn. <i>šjə</i>
<i>p's'ə</i> « dix »	<i>pšjə</i> (<i>p'č'jə</i> en beslenej)
<i>s'alje</i> « enfant »	<i>č'jelye</i>
prév. <i>s'e</i> « sous »	<i>č'je</i>
<i>s'e</i> « nouveau »	<i>č'je</i>

En fait d'affriquées chuintantes, le besney ne possède que des palatalisées, qui forment une triade.

	Système besney	
sifflantes	2 s	3 a
mi-chuintantes	2 s	
chuintantes palatalisées	2 s	3 a
	—	—
	6 s	6 a

En tout, 12 sibilantes. C'est le plus pauvre en sibilantes de tous les dialectes tcherkesses connus.

Ainsi, dans le beslenej du Caucase et dans le besney d'Anatolie, *s'* des autres parlers tcherkesses est parfois représenté par une spirante sourde infraglottale. Ce n'est pas toutefois parce que les sujets qui parlent le beslenej et le besney répugnent absolument à articuler des spirantes glottalisées, car il possèdent la spirante labiodentale glottalisée *f'*, qui provient de la sifflante labialisée *s'o*, qui ne s'est conservée qu'en tcherkesse occidental. Orhan Alparslan l'articule très nettement. Mais ils ont perdu l'habitude d'articuler des spirantes glottalisées mi-chuintantes.

Oub. *šj*, *l*, tch. *ly* : abkh. *žj*

Troubetskoy : correspondances, 1, 2, 3, 5 : BSL, t. XXIII ; NW 73, 22, 56, 37.

G. Dumézil : 1, 2, 3, 4 : *Et. comp.*, 125-126.

R. Lafon : 6 et 7.

1^o Oub. *šja*, tch. *lyə*, abkh. *žjə*, « chair, viande ». En oubykh, la consonne est un *š* « bizarre très antérieur et très fortement articulé, unique en son genre » (Dumézil, 126). Vogt la note comme une vélaire palatalisée.

2^o Oub. *blə*, tch. *blyə*, abkh. *bžj-* « sept ».

3^o Oub. *la*, abkh. *žja* « lièvre ». Le tcherkesse a perdu ce vieux nom du lièvre et l'a remplacé par un composé signifiant « oreille(s) longue(s) » (Dumézil, 96).

4^o Oub. *la-*, abkh. *žja-*, « tromper ».

Correspondants de oub. *š*, *l*, tch. *ly*, abkh. *žj* en CC et CNE (v. Lafon, in *BK*, 1964, p. 9-10).

pour 1 : CC *lx*, *tx* ; CNE **λ'λ'*, d'où av. et artchi *λ'λ'*, lak *k'*.

pour 2 : CC **L* ; CNE : av. *λ'λ'*, artchi *λ*, lak *l*, de **gly*.

pour 3 : andi $\lambda'\lambda'$, de CNE $*\lambda'\lambda'$.

Les trois correspondances qui suivent portent chacune sur une langue CNO et sur des langues CNE :

5° Tch. *malyə* : artchi *mul'λ'a*, lak *mik'* « glace ». Il ne faut pas, m'a dit Dumézil lui-même, tenir compte d'une forme abzakh à γ qu'il a citée dans *Introduction ...* (1933), p. 20, en note. Ici tch. *ly* : CNE $*\lambda'\lambda'$.

6° Kab. *blye* « avant-bras » : av. dial. *raλ'a* « membre antérieur des animaux ». Ici tch. *ly* : CNE $*\lambda'$ (BK, 1964 p. 9),

7° Oub. *la* « intestin » peut sans doute être rapproché de av. *baλ'λ'*, dido *biλ*, artchi *babλ'λ'* « intestin, boyau ». *B-* doit être un préfixe, et la forme artchi une forme à redoublement.

Oub. *la-*, abkh. *žja-* « tromper » n'ont pas à ma connaissance, de correspondant en CC et en CNE. Mais on peut peut-être les rapprocher de gé. *t'q'uv-* « mentir, tromper ». Car oub. *l*, abkh. *žj* peuvent correspondre à CNE $*\lambda'\lambda'$, d'où av. $\lambda'\lambda'$, lak *k'*, qui eux-mêmes ont pour correspondant en géorgien *q'*. Le *t'* de *t'q'uv-* pourrait être un ancien indice de classe. V. Lafon, in BK, 1963, p. 24.

L'oubykh a perdu *l* spirant, et le tcherkesse *l* ordinaire. Oub. *l*, *ğj* dans un seul cas, tch. *ly*, abkh. *žj* proviennent de CNO commun $*ly$ (*l* spirant sonore), qui représente lui-même de plus anciens $*\lambda'$, $*\lambda'\lambda'$ et $*gly$, confondus en $*gly$, puis en $*ly$.

Oub. *l*, abkh. *l*, tch. *r*

(ailleurs qu'à l'initiale, et, semble-t-il, uniquement dans des éléments morphologiques).

Dumézil a signalé (*Etudes comp.*) plusieurs cas où l'on observe cette correspondance :

suffixe d'« instrumental » oub. *-la*, abkh. *-la*, tch. *-re* ; signifie aussi « et », p. 63-67 ;

préverbe signifiant « dans » : oub. *la-*, abkh. *la-*, tch. *re-* (136-137) ;

suffixe d'aspect itératif et habituel : oub. *-l*, abkh. *-l*, tch. *-r* : 212-213.

V. pour le kabarde le Dictionnaire kabarde-russe de Kardanov (1957) : suffixes *-rej* et *-rt*, p. 538-539.

D'après les travaux récents de Dumézil, le suffixe nominal oubykh est *-a-la*, dont le premier *a* est un *a* constant (*Et. oub.*, p. 14 ; p. 31, 2^e texte, n° 1 ; *DA I*, p. 15 bas ; p. 37, l. 6 ; *DA III*, p. 201 bas — 202 haut). Il s'emploie rarement seul au sens de « avec » ; il se joint d'ordinaire à deux substantifs au sens de « et ... et ... ».

Dumézil rapproche les trois suffixes d'aspect, abkh. *l-*, oub. *l-*, tch. *r-* ; mais il indique que l'aspect oubykh en *l-* « a une valeur de définitif, d'exhaustif, parfois de perfectif » (*Et. comp.*, 213). Dans *Et. oub.*, p. 21, il l'appelle

« définitif-exhaustif » : *s-k'ja-la-q'a* « je m'en allai définitivement ». Cf. Vogt, n° 893.

Le suffixe nominal *-la, -re* a des correspondants en *l* dans les autres groupes du caucasique septentrional, même s'il faut éliminer quelques formes des listes dressées par Dumézil dans son *Introd.* de 1933, p. 81-82.

Au Daghestan, on trouve en lak un suffixe *-l* marquant l'aspect duratif ou itératif (Dirr, *Einführung*, p. 246), et en dargwa et en tabassaran un suffixe *-l* marquant l'aspect duratif.

Un nom de l'« oeil » se rencontre dans deux des langues CNO, en CC et en CNE (Troubetskoy, NW 63) : oub. *bla*, abkh. *bla* : kuri *wil*, tab., ag., rout., tsakh. *ul*, oudi *pul*, darg. *huli*; av. *ber*; tchéché. *b^εerig*. On peut y ajouter boud. 'ül, khin. *pil*, artchi *lur* (prob. de *ul-ur). Malheureusement ce mot n'est pas représenté en tcherkesse, où « oeil » se dit *ne*. Dirr avait déjà fait ces rapprochements (*Einf.*, 14). Mais il y ajoutait à tort « adyghé et tcherk. » *pL-* « voir » : cette racine, qui se retrouve en oubykh (*pLa-*) et en abkhaz (*pš-*), contient, comme nous l'avons vu, un *L* : *š* qui est tout autre chose que l'*l* de oub. *bla* abk. *bla*. Dans ces deux derniers mots l'*l* est ancien. Pourquoi y a-t-il *r* en avar et en CC ? *L* est-il devenu *r*, ou s'agit-il de deux variantes d'une même sonante ? On ne peut pas le dire pour le moment.

Oub. *l* : tcherk. *th*

Bouda a rapproché (*JA*, 1960, 200) oub. *γ^oala* « uriner » de tch. *γ^oathə*, tchéché. *hotq'u* « urine ». Le mot tchéché est, d'après le Dictionnaire tchéché-russe de Matsiev (1961), *hatq'a*; thème des cas obliques *hotq'-*, avec *tq'* notant sans doute *t'q'*, car l'occlusive dentale qui précède l'affriquée glottalisée *q'* doit être elle aussi glottalisée. Bouda ajoute que « l'alternance oub. *l*, tch. *th* est assurée par les parallèles » oub. *lala*, tch. *thelye* « étouffer, étrangler, noyer » et oub. *lak^oma*, tch. *thak^ome* « oreille ». Les deux mots oubykhs pour « uriner » et pour « étouffer » sont, dit-il, p. 201, des « racines indivisibles ». Il semble difficile, en effet, de penser que, dans ces trois mots la syllabe commençant respectivement par *th* et par *l* soit un élément, une partie de composé, absolument différent en oubykh et en tcherkesse. Mais ces rapprochements sont difficiles à interpréter. Ces mots n'ont pas de correspondant en abkhaz, où, par exemple, « urine » se dit *rəmc*. On s'attend, sans doute, à trouver en tcherkesse autre chose que *l* dans ces trois mots : ce pourrait être *r* dans « urine », mais non dans les deux autres mots, puisque le tcherkesse n'admet pas *r* à l'initiale. Donc on attend autre chose que *l* ou *r*. Mais pourquoi *th*, un groupe « occlusive dentale plus spirante laryngale », toutes deux infraglottales, auquel correspond en tchéché un groupe « occlusive dentale plus affriquée arrière-vélaire », toutes deux supraglottales ? Il est possible que, dans ces trois mots, la correspondance, au lieu d'être

simple, se double d'une alternance. Mais on n'y voit pour le moment rien de clair.

Conclusion

Les faits qui précèdent peuvent être portés sur les tableaux suivants :

	sonante	spirantes et affriquées		
oub.	<i>l</i>	<i>L</i>	<i>L'/λ'</i>	
tch.		<i>L</i>	<i>L'/λ'</i>	<i>ly</i>
abkh.	<i>l</i>			

L'oubykh a dû avoir *ly* et *l*; mais son *ly* a cessé d'être spirant et s'est confondu avec *l*, qui seul a subsisté.

Le tcherkesse, par contre, a perdu *l* ordinaire; mais *ly* (spirant) du tcherkesse ne repose jamais sur *l* ordinaire, sauf dans les emprunts récents, où *l* est prononcé à la tcherkesse, c'est-à-dire spirant : les mots russes *lom* « pince » (instrument), *lën* « lin » ont en tcherkesse un *ly* sonore; c'est un *L* spirant et sourd que l'on trouve à côté de consonnes sourdes dans *asLan* « lion », de turc *aslan* et dans *paLtev*, de russe *pal'to* (fr. *paletot*) « paletot, pardessus ».

CNO commun	oub.	tch.	abkh.
* <i>L</i>	<i>L</i>	<i>L</i>	š(<i>j</i>)
* <i>L'/λ'</i>	<i>L'/λ'</i>	<i>L'/λ'</i>	š <i>j</i>
* <i>gly</i>	<i>gj, l</i>	<i>ly</i>	ž <i>j</i>
* <i>l</i> non initial	<i>l</i>	<i>r</i>	<i>l</i>
* <i>l</i> (?) init. ou non	<i>l</i>	<i>th</i>	?

Le CNO commun a dû posséder au moins quatre latérales, une sonante sonore de type ordinaire et trois spirantes ou affriquées. Aucune des langues CNO, dans son état actuel, n'a conservé intégralement cet état de choses. L'abkhaz n'a conservé que *l*; les spirantes et affriquées latérales s'y sont changées en chuintantes, le plus souvent palatalisées, sourdes infraglottales ou sonores, sans doute par l'intermédiaire de dorsales palatales. L'oubykh a conservé *L* et *L'/λ'*; mais il a perdu *ly* (spirant sonore), qui s'est confondu avec la sonante *l*. Le tcherkesse, par contre, a perdu cette dernière; elle est devenue, dans plusieurs cas, entre voyelles, *r*; on ne sait pas ce qu'elle est devenue à l'initiale. Mais il a conservé les trois spirantes ou affriquées latérales du CNO commun.



Tableau III

CNO commun	CC commun	CNE commun
*L	*l	*l
*L' / λ'	*q'	*q', *k'
	{	*λ'
*gly, *ly		*tx, lx
	{	*λ'λ'
	*L	*gly
*l non initial	*l, *r	*l, *r

Les correspondances relatives à CNO *L et *l en CC et CNE commun auraient grand besoin d'être consolidées par d'autres exemples. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, on peut les interpréter provisoirement de la façon suivante :

Les *l non spirants du CNO commun devaient provenir de *l analogues. Ses spirantes et affriquées latérales étaient d'origines diverses. La sonore était sans doute prononcée facultativement comme une affriquée ou comme une spirante. Trois affriquées latérales antérieures s'étaient confondues en elle : *λ', *λ'λ', *gly. La spirante sourde infraglottale *L provient, dans des conditions qui restent à déterminer, d'un *l antérieur. L'affriquée sourde supraglottale *λ' provient, dans des conditions qui restent à déterminer, de dorsales supraglottales.

1er stade *l *q', *k' *λ' *λ'λ' *gly

2^e stade *L *λ' *gly, *ly

Un système de trois affriquées latérales anciennes a été réduit à une seule. Mais deux nouvelles latérales, issues respectivement de *l et de *q' ou *k', sont venues s'y joindre. Un nouveau système de latérales s'est ainsi constitué: spirante sourde infraglottale *L, spirante supraglottale *L', variante facultative de *λ', et spirante sonore *ly. Il s'est ensuite défait, complètement en abkhaz, partiellement en oubykh; il ne s'est maintenu qu'en tcherkesse.

Des systèmes de latérales spirantes et affriquées se sont faits, puis parfois défaits, au cours de l'évolution des langues caucasiennes septentrionales. Ceux qui se sont défaits ne se sont jamais refaits par la suite. En CNO, des spirantes et des affriquées latérales se sont formées, tantôt par spirantisation de la sonante latérale l, tantôt par latéralisation de spirantes ou d'affriquées dorsales. Inversement, des spirantes et des affriquées latérales se sont parfois désagrégées, et ont perdu soit leur caractère spirant, tout en continuant d'être des latérales (passage de ly à l en oubykh), soit leur caractère latéral, tout en continuant d'être des spirantes ou des affriquées (*gly: oub. ǧǧ; passage de toutes les spirantes latérales du CNO commun à š, šj, žj en abkhaz).

Il reste encore beaucoup à faire, et d'abord à essayer d'ajouter aux listes de correspondances déjà dressées, en particulier en y faisant entrer des éléments morphologiques (cf. l'article de Dumézil, *Morphologie comparée et phonétique comparée à propos des langues caucasiennes du Nord*, in *BSL*, t. XXXVIII, 1937, p. 122-138).

On sait maintenant d'une manière précise comment, dans diverses langues du Daghestan, des spirantes et des affriquées latérales se sont désagrégées. Il faudra tâcher de trouver par quel mécanisme elles l'ont fait dans une partie du CNO. Il faudra enfin et surtout tâcher de déterminer dans quelles conditions des spirantes et des affriquées latérales nouvelles ont apparu, à côté de plus anciennes, d'une part en CNO commun (**L*, **L'*/*λ'*), d'autre part en CC-CNE commun (**L*, **LL*, **λλ*). Car, comme on sait, les **L* du CNO commun et les **L* et **LL* du CC-CNE commun ne se correspondent pas et n'ont pas même origine, et il en est de même des **λ'*/*L'* du premier et des **λ'* et **λ'λ'* du second.

René LAFON

LA THÉORIE DES SONANTES ET DES ABLAUTS DANS LES LANGUES KARTVÉLIENNES

L'ouvrage de T.V. Gamkrélidzé et de G.I. Matchavariani, « Système des sonantes et des ablauts dans les langues kartvéliennes » * constitue une étude historique comparative dans le domaine des langues kartvéliennes, effectuée d'après les méthodes structurales de l'analyse linguistique. L'œuvre est essentiellement consacrée à l'étude du système des sonantes et de l'ablaut dans les langues kartvéliennes, mais on y examine, en réalité, presque toute la structure de ces langues, depuis leur composition phonologique jusqu'à la construction des morphèmes. Les auteurs durent effectuer une analyse structurale détaillée des langues kartvéliennes à différents niveaux de la hiérarchie linguistique, dans le but de définir les questions se rapportant au système des sonantes et de l'apophonie, du fait qu'en dehors de l'étude de ces niveaux, dans leurs liaisons mutuelles, les résultats des recherches linguistiques ne pourraient guère être productifs.

L'analyse de n'importe quel haut niveau de structure linguistique exige, comme on le sait, la prise en considération de phénomènes d'ordre inférieur ¹. On ne peut, par exemple, réaliser l'analyse des structures morphologiques d'une langue sans étudier ses données phonologiques. D'autre part, comme E. Benveniste en fait la juste remarque, il est impossible de déterminer la distribution du phonème, le volume de ses possibilités combinatoires, syntagmatiques ou paradigmatiques, c.à.d. la réalité même du phonème, si on ne se réfère pas continuellement à une certaine unité de niveau supérieur dans la composition de laquelle entre le phonème donné, car une unité n'est distinctive que pour autant qu'on puisse l'identifier en tant qu'élément constitutif d'unités d'un niveau plus élevé, où elle est utilisée en tant qu'intégrante ². Il est particulièrement important de tenir compte de cette cir-

* G.T. GAMKRÉLIDZÉ, G. Matchavariani : *Système des sonantes et des ablauts dans les langues kartvéliennes*, édition de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie (en géorgien) — 1965.

¹ H.A. GLEASON. *An Introduction to Descriptive Linguistics*, New York, 1956, 6, 2, p. 66. Traduction russe, Moscou 1959, p. 108.

² Voir le Rapport de E. Benveniste au IX^e Congrès international des linguistes. Au sujet de cet article de E. Benveniste, voir B.A. Sérébriankov « Les rapports principaux du IX^e Congrès international des linguistes. Questions de linguistique, I. 1963, p. 153 et suiv. Comp. égal. E.A. Makaev, Notion de pression du système et hiérarchie des unités linguistiques. *Vla.* 5, 1962, p. 47 et suiv.

constance lorsqu'il est question d'analyse diachronique de la structure linguistique dans le but de reconstruire des modèles phonologiques et morphologiques³.

L'un des buts essentiels de la linguistique diachronique est la détermination, grâce à une reconstruction comparative (externe) et interne, de la chronologie relative des modifications linguistiques de l'époque d'où ne nous est parvenu aucun monument fixé par l'écriture⁴. Mais atteindre ce but serait un problème difficile à réaliser si, grâce à une analyse comparative, on n'arrivait pas à établir les corrélations régulières entre les structures phonologiques et morphologiques de langues parentes. C'est pour cette raison que la linguistique indo-européenne s'est passionnée pour les questions de correspondance à un point tel que E. Benveniste a estimé possible de commencer son célèbre ouvrage sur la formation nominale indo-européenne des mots par un certain reproche : « Au cours de soixante années, l'objet essentiel de la grammaire comparée a été l'établissement de correspondances entre les langues indo-européennes, et en partant de la situation déterminée par ces correspondances, d'expliquer la façon dont se sont développés les dialectes qui nous sont connus »⁵.

Si on reproche à la linguistique indo-européenne de ne s'être guère aventurée hors des limites de l'étude des correspondances, on ne saurait accuser la linguistique kartvélienne d'accorder une attention excessive à ces questions de correspondances.

Il est vrai que ces derniers temps la linguistique kartvélienne a obtenu d'importants succès dans ce domaine; la situation est cependant telle que V.T. Topouria estime possible de déclarer : « non seulement les questions de reconstruction sont sujettes à discussion, mais les réflexes des sons eux-mêmes et les écarts qu'ils provoquent dans les correspondances ne sont

³ L'histoire de l'étude des correspondances telles que le géorg. caxv-i « le tilleul », le laze duxu; le géorg. cecxl-i « le feu », le mingr. — laze daǰir-i/daǰur-i; le géorg. sixl-i « sang », le laze dixir-i, etc. montre bien à quels résultats peut conduire la négligence de ce principe. Ce que A.S. Tchikobava considérait comme le fondement d'une classe grammaticale, se révéla n'être qu'une simple dissimilation, ainsi que l'a prouvé récemment de façon convaincante T. Gudava (Un cas de désaffricatisation régressive dans la langue (mingrélo-tchane). Communication à l'A.S. de la RSS de Géorgie, T. XXXIII 1, 2. 1964, p. 487 et suiv.

⁴ Parmi les derniers travaux à ce sujet, voir Henry M. HOENIGSWALD, *Language Change and Linguistic Reconstruction*, Chicago 1960; Winfred P. LEHMANN, *Historical Linguistics*, New York, 1962; V.M. JIRMUNSKI, *Introduction à l'étude historique comparative des langues germaniques*, Moscou-Léninegrad 1964, p. 3, et particulièrement Jerzy Kurylowicz. O tak zwanej wepne trznej rekonstrukcji. Sprawozdania z Prac Naukowych Nauk Społecznych, 1962. z. 3, p. 19-41.

⁵ E. BENVENISTE. *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, 1935; trad. russe, p. 25.



pas encore élucidés, et dans certains cas il faut préciser et même déterminer les équivalents... De ce fait, estime l'auteur, il faut considérer la reconstruction, serait-ce même la reconstruction de la composition phonologique du thème linguistique de la langue mère kartvélienne ou de sa structure grammaticale, comme prématurées »⁶.

Jusqu'à ces derniers temps, la situation a été particulièrement difficile dans le domaine de la correspondance des sibilantes et des affriquées. Dans la documentation linguistique géorgienne s'était répandue l'opinion erronée que les corrélations régulières, exprimées phonétiquement dans des unités phonologiques plus ou moins identiques (par ex. /s:/s/, /z:/z/, /c:/c/, /ç:/ç/, /k:/k/, /p:/p/, /m:/m/, /n:/n/ et autres) ne sont pas des correspondances, du fait que ce qui est « identique »⁷ ne doit pas être considéré comme correspondant, que c'est un « matériel non différencié »⁸ et que dans les cas donnés nous avons, soi-disant, « non des correspondances, mais des coïncidences »⁹.

Si l'on en croit ces affirmations, il faudra rejeter le schéma

$$/*A/ < \frac{|A|}{|A|}^{10}$$

c. à d. que les corrélations établies pour les occlusives indo-européennes, telles que : i.-e. /*p/ /*t/ /*k/ /*b/ /*d/ /*g/ : grec /p/ /t/ /k/ /b/ /d/ /g/, lat. /p/ /t/ /k/ /b/ /d/ /g/ (par ex. le grec patēr, le latin pater; le grec

⁶ V.T. TOPOURIA. *Certaines questions de phonétique comparée des langues kartvéliennes. Linguistique ibéro-caucasienne*, T. III, 1960, p. 149-150 (en langue géorgienne).

⁷ On ne tient pas compte ici du fait que chaque phonème, en tant que membre du système phonologique d'une langue déterminée, n'est identique qu'à lui-même, indépendamment du fait qu'il soit ou non caractérisé par une ressemblance ou une identité phonétique avec un phonème d'une autre langue. A ce sujet voir H.A. GLAESON, *op. cit.* 1955, p. 159, 329 et suiv.; traduction russe pp. 229-323 et suiv.

⁸ Ainsi, par exemple, A.S. Tchikobava considère comme une insuffisance du schéma de A. Tsagaréli le fait que dans ses tableaux de correspondance non seulement les unités « différencié » soient représentés. (Voir A.S. TCHIKOBAVA, *dictionnaire tchano-mingrélo-géorgien*, p. 10-11, rem. I) Dans les tableaux de A.S. Tchikobava il ne figure naturellement pas de correspondances pareilles..

⁹ Chez certains auteurs nous rencontrons même des affirmations comme : « Le seul cas où on observe dans de simples occlusives prélinguales des régularités déterminées, c'est celui du-t-géorgien (txili), du-t-zane (txiri) du šd-svane (šdix) « noisette ». Il s'ensuit que l'on ne considère comme régularités que les corrélations entre les phonèmes phonétiquement différenciés de langues parentes.

¹⁰ Les lettres majuscules en italique représentent les modèles terminaux plus ou moins identiques phonétiquement, représentés dans deux langues parentes. (Comp. H. PENZL, *The evidence for phonemic changes*. Josua WHATMOUGH, *On His Sixtieth Birthday*. 1957, 's-Gravenhage, 195 seqq).

treis, le latin trēs; le grec he-katon, le latin centum; le grec beltī'ōn, le latin dē-bilis; le grec déka, le latin decem; le grec génos, le latin genus)¹¹ ne doivent pas être considérés comme des correspondances. Un tel point de vue conduirait à la négation de la régularité des correspondances phonétiques entre langues parentes, ce qui signifie en réalité la négation des principes sur lesquels la linguistique historique comparative est édiflée.

Avec une telle façon d'envisager le problème, toutes les tentatives d'établir des correspondances entre les phonèmes des langues kartvéliennes furent naturellement vouées à l'échec. On obtint en résultat un tableau disparate de correspondances d'après lequel le même phonème géorgien correspondait, dans la langue parente la plus proche et dans les mêmes conditions, tantôt à un phonème, tantôt à un autre, tantôt à un troisième ou à un quatrième.

Pour expliquer tant bien que mal cette inconséquence, on créa une conception d'après laquelle les correspondances de sons dans les langues ibéro-caucasiennes seraient, soi-disant, soumises à certains principes particuliers, et qu'il fallait de ce fait « spécifier une méthode historico-comparative d'analyse des langues ».

Les corrélations régulières entre phonèmes de langues parentes se rapportent aux diachroniques universelles et s'expriment par la formule « (x)x (-L>... »¹², c.à d. que « pour tous les x, si x est une langue, alors » ... (pour elle, le rapport régulier avec la langue mère est caractéristique). L'affirmation que « chaque langue se modifie » se rapporte à la catégorie universelle, mais il n'est pas obligatoire que tout se « modifie » dans la langue. Au contraire, les modifications, en règle générale, ne s'étendent qu'à une partie du système phonologique, alors que son autre partie reste sans « modifications ».

Les aspects des modifications sont variées, non seulement dans les divers types de langues, mais dans les limites d'une même langue; mais le « modifié » (« différencié ») et l'« invariable »¹³ (« non différencié ») se trouvent au même

¹¹ W.P. LEHMANN, *op. cit.*, p. 85-86.

¹² Voir Joseph H. Greenberg, Charles Osgood, James Jenkins, Memorandum concerning Language Universals. Universals of Language, ed. by Joseph H. Greenberg, Cambridge, Massachusetts, 1963, p. 258.

¹³ « L'inchangé » en tant que segment. Mais du fait que nous avons affaire à une langue « nouvelle », chaque phonème, en tant que membre du système phonologique de la langue donnée, comme cela a déjà été noté ci-dessus, n'est identique qu'à lui-même et est distinct du phonème correspondant d'une autre langue, même s'il est caractérisé par des signes distinctifs « analogues » ou « identiques ». Si on prend d'autre part les divers degrés de développement ou les diverses couches d'une même langue, nous trouverons dans les limites de cette même langue non seulement un matériel « inchangé », mais également un matériel « changé ». Ces questions sont très bien exposées, d'une façon détaillée, dans l'ouvrage bien connu de Henry



degré dans les corrélations régulières avec la langue mère, et par conséquent dans leurs rapports mutuels, s'il est question d'un matériel provenant d'une même source commune, et non d'innovations provoquées par des facteurs linguistiques ou extra-linguistiques.

C'est pour cela que E. Benveniste a indiqué fort justement que « la régularité des correspondances phonétiques et la possibilité de prévoir à un certain degré le processus de développement phonétique ne sont pas limitées à un type de langue déterminé ou un domaine déterminé quelconque. *Il n'y a donc aucune raison de considérer que les langues «exotiques» et «primitives» exigent des principes de comparaison différents de ceux appliqués aux langues indo-européennes ou sémitiques* »¹⁴.

Ainsi, les notions prérelativistes au sujet des correspondances créent l'impression que les correspondances de sons dans les langues kartvéliennes sont soumises à des principes différents de ceux des langues indo-européennes, mais quand, à l'égard de ces langues, on employa, correctement, la méthode d'analyse comparative et de reconstruction interne, un tableau tout à fait différent apparut.

A la suite d'un travail de plusieurs années des auteurs de cette monographie, ainsi que d'autres chercheurs, il se révéla non seulement que les correspondances phonologiques dans les langues kartvéliennes sont caractérisées par les mêmes principes qu'on connaissait à d'autres familles, mais en outre qu'il est rare de trouver un système de correspondances phonologiques aussi conséquent que celui qu'on rencontre chez elles.¹⁵

T.V. Gamkréldzé publia en 1959 une étude¹⁶ dans laquelle il examine les faits de correspondance inversée aux sibilantes et affriquées géorgiennes dans le svane et le mingrélo-laze, de même qu'une corrélation de signe différent du /š/ géorgien, et au moyen d'une analyse distributive, il établit les régularités phonétiques conditionnées par des facteurs de caractère combinatoire. C'est ainsi que fut éliminée la question de l'apparente incon-

M. HOENIGSWALD, *Language Change and Language Reconstruction*, Chicago, 1960; du même auteur: *Are There Universals of Linguistic Change?* *Universals of Language*, p. 23 et suiv., voir aussi Winfred P. LEHMANN, op. cit.

¹⁴ E. BENVENISTE, *La classification des langues*. Conférence de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, XI, années 1952-53, Paris 1954; traduction russe: Du nouveau en linguistique, Moscou 1963; comp. aussi L. Bloomfield, «*Language*», I. p. 30, IV, p. 99; du même auteur: *Language*, pp. 359-360.

¹⁵ Cet exemple montre bien quelle prudence est nécessaire lors de tentatives « de préciser la méthode des recherches » des corrélations régulières, sur la base de langues données, différentes des langues indo-européennes et sémitiques.

¹⁶ T.V. GAMKRÉLDZÉ, *Les Correspondances des Sibilantes et quelques Questions de l'ancienne Structure des Langues Kartvéliennes*. Tbilisi 1959.

séquence des correspondances dans une partie du système phonologique des langues kartvéliennes.

Presque parallèlement à cela, G.I. Matchavariani¹⁷, dans son étude sur le consonantisme des langues kartvéliennes, étaya de façon convaincante l'opinion exprimée auparavant par A.G. Chanidzé, V.A. Klimov¹⁸, V. Polak¹⁹ et autres au sujet de la régularité de la corrélation entre sibilantes sifflantes et affriquées dans les langues kartvéliennes et rétablit, sur cette base, trois séries de sibilantes et d'affriquées pour le système phonologique du proto-kartvélien.

Ce ne fut qu'après cette étude préalable qu'il fut possible d'élaborer les questions du système des sonantes et de l'ablaut dans les langues kartvéliennes.

L'établissement d'un système de sonantes commun à toutes les langues indo-européennes joua en son temps un grand rôle dans l'histoire du développement de la linguistique. Tout le travail ultérieur de recherches dans le domaine de la linguistique historico-comparative indo-européenne fut basé en grande partie sur la théorie des sonantes et de l'ablaut²⁰.

Dans la linguistique kartvélienne, la question du système des sonantes ne fut pas posée jusqu'à ces derniers temps. Il est vrai que des auteurs isolés ont mentionné la possibilité de l'existence de « sonantes » ṛ ḷ ṃ ṇ en

¹⁷ G.I. MATCHAVARIANI. *Au sujet des trois catégories de spirantes, et affriquées sibilantes dans les langues kartvéliennes*. XXV Congrès International des Orientalistes. Rapports de la délégation de l'URSS. Moscou 1960. Le célèbre linguiste norvégien H. Vogt, qui étudie les langues kartvéliennes, a fait des commentaires très élogieux sur cette étude de G.I. Matchavariani. Voir ses Contributions à la reconstruction du phonétisme du Kartvélien commun, RK(*), XV-XVI, Paris, 1963, p. 33 (Critique de l'ouvrage ci-dessous mentionné de K.H. Schmidt. Voir également la critique de l'ouvrage de V. Polak (voir ici même, Note No. 19), faite par G.I. Matchavariani. Questions de la structure des langues kartvéliennes. Tbilisi. II, 1961, p. 256, ainsi que la Note 2. Une importante monographie de G.I. Matchavariani, sur ce thème, est actuellement sous presse.

(*) RK = Revue de Kartvélogie Bedi Kartlisa. (N D L R).

¹⁸ G.A. KLIMOV. *Expérience de Reconstruction de la Composition en Phonèmes de la langue-mère du Kartvélien commun*. *Izvestia de l'A.S. de l'URSS. Section Documentation et langage*. I. 1960, p. 22 et suiv.; du même : *Dictionnaire étymologique des langues kartvéliennes*, Moscou 1964, p. 22. Voir aussi V.T. Topouria, *Certaines Questions de Phonétique Comparée des Langues Kartvéliennes*. *Linguistique Ibéro-caucasienne*, XII, 1960, p. 154. Voir également K.H. SCHMIDT. *Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der südkaukasischen Grundsprache*, Wiesbaden 1962, S. 54 f.

¹⁹ Vaclav POLAK, *Contribution à la grammaire historique des langues kartvéliennes*. *Archiv. Orientalni*, XXIII, Praha, 1951, 1-2, pp. 77.

²⁰ A ce sujet voir ci-dessous, p. 24.

géorgien, mais ces éléments ne furent pas considérés comme des unités phonologiques du système des sonantes ²¹.

La théorie concernant le système des sonantes et de l'ablaut dans la langue kartvélienne commune fut avancée pour la première fois par T.V. Gamkrélidzé en 1959, lors de l'étude des questions de la correspondance des spirantes sibilantes et des affriquées dans les langues kartvéliennes. A partir de ce moment, cette théorie fut élaborée par lui en collaboration avec G.I. Matchavariani sur la base d'un important matériel de langues kartvéliennes. Les résultats de ces recherches sont données dans la monographie dont il est question, qui s'appuie pour une partie importante sur la théorie des sonantes dans les langues kartvéliennes.

D'après cette théorie, on distingue dans le système phonologique du kartvélien commun trois classes de phonèmes.

Les voyelles, c. à d. les phonèmes qui ne fonctionnaient syntagmatiquement qu'en tant qu'éléments syllabiques (de formation des syllabes).

Les consonnes, c. à d. les phonèmes qui ne fonctionnaient syntagmatiquement qu'en tant qu'éléments non syllabiques.

Les sonantes, c. à d. les phonèmes qui se réalisaient suivant leur position en tant qu'éléments syllabiques ou non syllabiques.

On suppose que la classe des sonantes reconstruites du kartvélien commun englobe les phonèmes /**j *w *r *l *m *n*/ dont les allophones sont définis comme des éléments non syllabiques (**j *w *r *l *m, *n*) se trouvant en distribution complémentaire et des syllabiques correspondants (**i *u *ɾ *ɟ *m *n*).

La conduite de position des sonantes /**j*/ et /**w*/ est analogue à la conduite des phonèmes /**r *l *m *n*/.

Au début du mot devant une voyelle, entre deux voyelles, entre une voyelle et une consonne, et en position finale du mot après une voyelle, les sonantes se réalisaient sous l'aspect d'allophones non syllabiques; au début du mot devant une consonne, entre deux consonnes et en position finale du mot après une consonne, les mêmes phonèmes se manifestaient comme éléments syllabiques.

On donne dans cette étude une analyse détaillée des transformations supportées par le système des sonantes du kartvélien commun dans les

²¹ Seul N. Marr, grâce à son étonnante intuition, pressentit la possibilité de l'existence, au temps jadis, dans le géorgien, des sonantes *ɾ ɟ m n* (voir sa Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne. Leningrad 1925, p. 41 et aussi 4).

De la même façon, G.I. Matchavariani, dans son ouvrage non publié, émit la supposition qu'il existait des syllabiques *ɾ* et *ɟ* dans des mots tels que **ɕprɾa* (géorgien *ɕqrta* « coude », mingr. *çqita*, svane *çitx*) et **ɟlde* (géorg. *ɟlde* « rocher », mingr. *ɟirda/ɟirde*, svane *ɟoʒ*).



dialectes kartvéliens historiques et on a créé sur cette base une théorie du système des sonantes du kartvélien commun.

En liaison avec les sonantes, on a effectué dans l'étude la reconstruction du système vocalique du kartvélien commun, et on a suivi les transformations qu'il a subies dans les langues kartvéliennes historiques.

Le phénomène de l'ablaut est étroitement lié au système des sonantes et du vocalisme.

L'ablaut ou apophonie est une alternance de phénomènes vocaliques ayant une fonction morphologique, qui tire son origine historique de l'alternance phonologique simple. Après que l'apophonie est apparue, l'alternance continue à exister côte à côte avec elle à un degré plus ou moins grand (p. ex. dans les langues indo-européennes)²². Cette circonstance a rendu difficile la différenciation de l'apophonie et de l'alternance phonologique, bien que les phénomènes de l'ablaut soient connus, en tout cas pour la langue germanique, depuis l'époque de I. Grimm.

L'ablaut kartvélien, de même que l'ablaut indo-européen, est un phénomène de surabondance morphologique, si bien que les alternances apophoniques e/a pour la distinction des thèmes nominaux et des thèmes verbaux (le mingr. berg-i « pioche », mais barg-un-s « piocher »; le mingr. t̃qeb-i « peau », mais t̃qabar-an-s « il écorche »; le mingr. č̃vet-i « goutte », mais č̃vat-un-s « il tombe goutte à goutte » etc.) ou les alternances e/i pour la formation des thèmes verbaux du présent et du passé ne sont pas obligatoires, du fait qu'il y a suffisamment d'autres moyens morphologiques pour la formation de ces mêmes catégories (désinences casuelles des noms, indices particuliers du verbe et autres affixes). Ceci s'aperçoit nettement dans des exemples tels que : le mingr. tas-i « semence » mais tas-un-s « il sème », ou le géorgien čer-s/čer-a « il écrit »/« il écrivit », etc.²³; comparer avec le phénomène analogue en indo-européen où l'alternance ei>i dans le mot liktós (<*leiq^u) est un indice de surabondance, car des formes comme *pektos (peq^u) témoignent du fait qu'il suffit du morphème -tó pour l'expression de cette même catégorie²⁴.

²² Jerzy KURYLOWICZ, *L'apophonie en sémitique*, Sroclaw, Warszawa, Krakow, 1961, p. 195.

²³ L'existence des formes pen-s/i-pin-eb-a, grex-s/i-grix-eb-a à côté des formes pen-s /pin-a, grex-s/ grix-a, témoigne du fait que l'alternance apophonique e/i est bifonctionnelle et exprime dans différentes classes paradygmatisques des oppositions différentes (présent-passé, voix active — voix passive) naturellement, dans les limites de l'abondance morphologique.

²⁴ Jezy KURILOWICZ, *L'apophonie en indo-européen*, Wroclaw, 1953; du même auteur *L'apophonie en sémitique*, Weoclaw, Warszawa, Krakow, 1961, p. 13.

L'apophonie a un caractère complètement différent en sémitique. Ordinairement nous avons ici non une alternance apophonique des voyelles (de tels cas, comme l'a montré J. Kurilowicz dans sa célèbre étude, se rencontrent aussi en grand nombre dans les langues sémitiques) mais

L'alternance apophonique des phonèmes vocaliques, en tant que moyen de formation des catégories morphologiques, n'a pas été appréciée jusqu'à présent à sa juste valeur dans la documentation linguistique géorgienne, bien que le fait même de l'alternance soit depuis longtemps connu.

L'ablaut dans la langue géorgienne fut noté, pour la première fois, par A.G. Chanidzé dès 1924 lors de l'analyse de formations telles que qew-quwi; urti-ertas, çur-çeri, balax-balaxi, etc. ²⁵.

Une certaine indication du fait que l'alternance e/i dans les formes du présent et du passé du verbe géorgien porte un caractère morphologique se trouve chez Deeters ²⁶ qui, au sujet de formations telles que vdrek/vdrike. vkrëb/vkribe, vçmed/vçmide etc. fait la remarque suivante : « contre l'idée que cette alternance de voyelles est conditionnée de façon purement phonétique plaide la circonstance qu'il existe de nombreux thèmes du présent qui conservent le e dans l'aoriste : vtese « je semai », vroke « je sonnai », vçexe « je brisai » vçere « j'écrivis ».

V.T. Topouria fut le premier ²⁷ à porter son attention sur l'alternance apophonique des voyelles dans les langues svane et géorgienne. Dans son étude sur les phénomènes phonétiques dans les langues kartvéliennes, il écrit : « En langue svane, les verbes qui se rapportent à la deuxième conjugaison distinguent leurs formes active et médio-passive par la métaphonie des thèmes; la première est caractérisée par la voyelle -i- au thème et la deuxième par -e-. Forme active : o-ṭəx, a-ṭəx, a-ṭix, « retourner »; forme médio-passive : ä-ṭwx, ä-ṭx, a-ṭx « s'en retourner ». Dans le thème ə/i appartient à la forme active et -a- à la forme médio-passive. » En comparant les formes indiquées du verbe svane avec le verbe géorgien, l'auteur remarque : « dans le géorgien, il existe également des verbes semblables aux verbes svanes ṭix-e ṭex(e)ni, du type dreḵ-s drḵ-eb-is, avec voyelle -e- aux formes médio-passives et -e-/i- aux formes actives » ²⁸.

une répartition différente entre les phonèmes consonantiques radicaux des affixes ininterrompus, réalisés sous l'aspect de phonèmes vocaliques.

C'est pour cela que K. Petráček (Die innere Flexion in den semitischen Sprachen, Archiv Orientální, 28, 1960, p. 576) a raison lorsqu'il distingue la flexion interne des langues sémitiques de l'ablaut indo-européen. Voir aussi I.A. METCHUK « La flexion interne » dans les langues indo-européennes et sémitiques. Vla, 4, 1963, p. 26 et suiv.

²⁵ A.G. CHANIDZÉ — Sur l'étymologie de celicadi (« année »). *Annuaire de la société de linguistique géorgienne*. Tbilisi 1923-1924, p. 3 et suiv. (en langue géorgienne).

²⁶ G. DEETERS, *Das kharthwelische Verbum*, Leipzig, 1930, p. 106.

²⁷ V.T. TOPOURIA. *Observations phonétiques dans les langues kartvéliennes* — Travaux de l'Université d'état de Tbilisi, t. X, 1930, p. 295 et suiv. (en langue géorgienne).

²⁸ V.T. TOPOURIA, *op. cit.*, p. 295.

Un peu plus tard, ce même auteur indiqua que « dans le mingrélien nous devons avoir une alternance de voyelles de signification morphologique dans les verbes actifs ou passifs, ou dans les noms déverbatifs à thèmes communs, comme par exemple : skiriṭua « éteindre », škiraṭua « s'éteindre ». De même « dans le svane, les formes actives et passives des verbes du 2e groupe se distinguent l'une de l'autre, en même temps que par les affixes, par une flexion des thèmes : dige « éteint », deg-n-i « il s'éteint », a-dig « il a éteint », a-däg « il s'est éteint », kviše « il brise », kvešni « il se brise »; nous avons également dans les noms déverbatifs : læ-qid « apporté », me-qed-e « arrivé », etc. Nous avons partout ici i dans les formes de la voix active et e dans celles de la voix passive. Il apparaît que l'alternance des voyelles, en tant que processus morphologique n'est pas étrangère au mingrélo-svane »²⁹.

« En même temps — d'après l'auteur — la flexion des thèmes, qui est indiscutable dans le mingrélien et le svane, a besoin d'être démontrée pour le géorgien »³⁰.

Revenant de nouveau sur cette question, V.T. Topouria écrit : « les formes actives et passives de plusieurs verbes se distinguent l'une de l'autre, en géorgien, par la flexion du thème, et -e- est lié notamment à la voix passive, tandis que -a- l'est à la voix active (comme par exemple dans les thèmes de voix passive qed-, cet- ← *ced-, qew-, ker-, et dans ceux de la voix active : cad-, qad-, qaw-, kar-) »³¹.

En partant de cela, l'auteur conclut que la langue géorgienne, à un degré tardif de son développement, était aussi caractérisée par la flexion du thème (par l'alternance fonctionnelle des voyelles du thème, par ex. qad/qed)³².

L'auteur mentionne en même temps que « sous ce rapport, le géorgien et le svane se ressemblent, mais dans la question du verbe et de la flexion du thème, on sent entre eux une importante différence : la flexion du thème en svane est un phénomène rigoureusement exprimé : elle se rencontre tant dans les racines primaires biconsonnes que dans les dérivées » tandis que « ... dans le géorgien, l'alternance fonctionnelle n'est pas si nettement exprimée : premièrement il n'existe que quatre verbes où on observe une flexion du thème et où on distingue, grâce à elle, les formes actives et passives,

²⁹ V.T. TOPOURIA — *L'alternance des consonnes r et n dans les verbes svanes*. Travaux de l'Institut d'état de Tbilisi, XVIII, 1941, p. 62 (en géorgien). Analyse logique de l'alternance apophonique des voyelles dans le mingrélien donnée dans l'ouvrage non publié de T. Gudava, Les Verbes avec métaphonique des thèmes dans le mingrélien.

³⁰ V.T. TOPOURIA. *Op. cit.*, p. 66.

³¹ V.T. TOPOURIA. *La formation de la voix passive du troisième type dans le géorgien*. Communication à l'A.S. de la RSS de Géorgie, T. III, No. 9, Tbilisi 1942, p. 968.

³² V.T. TOPOURIA, *op. cit.* p. 969.

deuxièmement, on remarque une alternance sans signification morphologique logique ³³ : daicav et daicev... » ³⁴.

L'auteur en conclut que « le géorgien est aussi caractérisé par la flexion du thème mais par comparaison avec le svane, cette flexion apparaît comme secondaire ; en tout cas, sous ce rapport, le géorgien est sensiblement plus pauvre. » ³⁵

La question de la morphologisation de l'alternance des voyelles dans la langue géorgienne a été particulièrement étudiée par H. Vogt. Au sujet de l'alternance des voyelles dans les thèmes de l'aoriste et du présent (v-kał/kl-a ; v-šal-e/v-šl-i) H. Vogt remarque : « Dans tous ces cas, la syncope de la voyelle a un caractère absolu et obligatoire ; elle est, pour ces verbes, un indice morphologique caractéristique en même temps que d'autres indices, et est utilisée pour la formation d'une série paradigmatique très importante pour le système grammatical ³⁶. »

Considérant de ce point de vue la différence entre les thèmes verbaux et nominaux, H. Vogt écrit : « Il est vrai que le phénomène de la syncope du verbe est aussi conditionné phonétiquement : l'alternance šal-e/šl n'existe que dans les verbes à vocalisme-a, l'alternance kał/kl n'existe que dans les verbes qui se terminent en *simple sonore*, avec vocalisme-e-et-a- (kec/kc est une exception) : mais ici on ne peut prévoir à l'avance si la racine, satisfaisant à ces exigences phonétiques, admettra ou non la syncope de la voyelle radicale. Les racines verbales mal- « cacher », par- « voler », çer- « écrire » ne se distinguent pas à un degré sensible, de par leur structure phonétique, de kał- « tuer », çer- « couper » qui possèdent des thèmes syncopiques. Ils entrent dans des groupes morphologiques différents dont l'existence ne peut être expliquée du point de vue synchronique, mais qui sont maintenus par la tradition et la structure du système lui-même. » ³⁷.

En 1949, G.S. Axvlediani détermina les aspects principaux de l'apophonie en géorgien. Au sujet de l'alternance des voyelles a/e pour la distinction des thèmes de la voix active et passive, notée par V.T. Topouria, il remarque que « c'est un ablaut typique » et qu'« en principe c'est à une morphologisation semblable du processus phonétique que nous avons affaire dans la verbe

³³ Comp. notre remarque ci-dessus au sujet des rapports mutuels entre l'apophonie, pp. 6-7.

³⁴ V.T. TOPOURIA, *op. cit.* p. 969-970.

³⁵ V.T. TOPOURIA, *op. cit.* p. 972.

³⁶ H. VOGT, *Alternances vocaliques en géorgien*. Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, Band XI, Oslo, 1939, p. 126.

³⁷ H. VOGT, *op. cit.* p. 132.

géorgien, quand la différence entre le présent et le passé parfait est liée à la réduction ou non-réduction de son thème.»³⁸.

L'auteur, sur cette base, détermine plusieurs aspects de l'ablaut : « 1. O — O/a (ou e) : *ḳ-lavs-ḳ-la/vḳal(i)*; *x-navs — x-na/vxan(i)* : *ç-ris — ç-ra/vçer(i)*; *c-ris — c-ra/vcer(i)*; 2. e/i — i : *ḳreps/ḳripa — vḳripe*; *grexs/grixa — vgrixe ...* 3. O/a — a : *t lis/tala — vtale — tx-ris/txara — vtxare.* »

G.C. Axvlediani nota en outre que « la réduction du thème, d'après laquelle on distingue en géorgien deux groupes de cas, est moins marquée, mais est cependant rendue grammaticalisée dans un assez grand nombre de noms géorgiens ... »³⁹ et que « la réduction et la non-réduction du thème nominal forme la même alternance de voyelles que celle que nous avons remarquée dans le verbe. Aussi bien là qu'ici, l'alternance des voyelles est conditionnée par l'influence de l'accent tonique et elle est utilisée à un degré plus ou moins grand pour différencier les formes du mot, c'est dire qu'aussi bien là qu'ici le processus phonétique est morphologisé ». ⁴⁰. L'auteur détermine ensuite correctement le rôle de l'ablaut dans le géorgien ⁴¹.

Dans l'ouvrage de T.V. Gamkrélidzé et G.I. Matchavariani, l'alternance apophonique des voyelles est présentée pour la première fois comme un phénomène du kartvélien commun (proto-kartvélien). L'ablaut est considéré ici, non comme un phénomène apparu après la différenciation des langues kartvéliennes, mais plutôt comme le mécanisme de l'alternance apophonique des voyelles du proto-kartvélien, reflété dans les langues particulières kartvéliennes. C'est le postulat du niveau linguistique du kartvélien commun (du protokartvélien). Sur la base de l'analyse des structures de toutes les langues kartvéliennes, on a créé une théorie diachronique de l'ablaut du kartvélien commun. L'étude révèle les cas d'apophonie dans les langues kartvéliennes à différents niveaux chronologiques de leur développement et au moyen de la reconstruction comparative et interne rétablit les modèles d'alternance apophonique du kartvélien commun, qui se trouvent être identiques ou presque identiques à l'ablaut indo-européen.

Les auteurs ont énoncé une théorie d'après laquelle le système des sonantes du kartvélien commun, reconstruit par eux, se manifestait sous l'aspect d'allophones syllabiques et non syllabiques en liaison étroite avec le mé-

³⁸ G.S. AXVLEDIANI, *Les bases de la phonétique générale*. Tbilisi 1949, p. 298.

³⁹ G.S. AXVLEDIANI, *op. cit.* p. 299.

⁴⁰ G.S. AXVLEDIANI, *op. cit.* p. 299-300.

⁴¹ Comme l'indique G.S. Axvlediani, « quand nous disons qu'une fonction morphologique était liée à tel ou tel processus phonétique, cela ne signifie pas que cette fonction ne soit exprimée que par cela : dans les langues dont nous nous occupons, ce processus ne se présente que comme une flexion interne complémentaire. » G.S. AXVLEDIANI, *op. cit.*, p. 299.



canisme apophonique. D'après cette théorie, la réalisation de variantes syllabiques ou non syllabiques de sonantes dépendait entièrement de la vocalisation de la racine et du suffixe. Les degrés de vocalisation déterminaient l'alternance allophonique des sonantes.

La détermination de la chronologie relative des modifications du système des sonantes et des modèles apophoniques a permis aux auteurs de reproduire le tableau de la formation des structures des langues kartvéliennes historiques, d'expliquer toute une série de phénomènes qui, auparavant, ne se prêtaient pas à une explication satisfaisante, ou de donner une nouvelle interprétation à des faits déjà connus. Ainsi, par exemple, d'après cette théorie, la question du caractère primaire « du vocalisme plein du svane » est supprimée. Les formes à vocalisme plein du mingrélien et du laze sont considérées comme le résultat de la vocalisation des sonantes syllabiques dans les formes à degré zéro. On propose un point de vue nouveau au sujet du vocalisme mingrélo-laze et svane : on suppose que les formes svanes à voyelles longues reflètent dans l'une de leurs parties un des degrés de l'ablaut du kartvélien commun, etc...

Comme suite à l'étude de l'alternance apophonique des voyelles dans sa liaison avec le système des sonantes, on a rétabli les types structuraux fondamentaux des morphèmes du kartvélien commun, et on a déterminé les rapports structuraux (syntagmatiques) qui existent entre eux.

Finalement on est arrivé, en ce qui concerne la structure de la racine du kartvélien commun, à des conclusions qui se distinguent sensiblement des opinions existant jusqu'à ce jour.

Au niveau du développement de la langue kartvélienne commune qui précéda immédiatement la différenciation des dialectes svane et mingrélien-géorgien-laze, la structure morphologique de la langue était caractérisée par trois morphèmes : préfixe, racine et suffixe.

La structure C^rV^r et V - caractérise le morphème préfixé; la structure CVC - est caractéristique de la racine et $-V^rC^r$, avec toutes les modifications apophoniques possibles, l'est pour le suffixe. A la place du phonème consonantique, la sonante (S), c. à d. CVS -, SVC , SVS - et $-VS$, peut être représentée dans le morphème.

Les rapports structuraux des morphèmes préfixés avec les morphèmes radicaux n'étaient pas gouvernés par les mêmes règles apophoniques qui sont caractéristiques pour les suffixes, sauf quelques cas isolés, n'ayant pas, cependant, un caractère de norme.

Avec l'apparition de l'alternance apophonique, la structure préfixale ne se soumit que partiellement aux nouveaux modèles structuraux qui

déterminaient les rapports syntagmatiques entre les morphèmes radicaux et suffixaux.

Le thème du mot peut être constitué par un, deux ou plus de deux morphèmes.

Le thème bi-morphème est caractérisé par deux états d'ablaut : dans le premier état on représente le degré normal de vocalisme de la racine (c. à d. le morphème radical avec voyelle brève) et le degré zéro du morphème suffixé : CVS-C-; le deuxième état est caractérisé par le degré zéro du vocalisme du morphème radical et par le degré normal suffixal : CS-VC.

Ces deux états sont autonomes l'un par rapport à l'autre et créent différents degrés d'ablaut dans le système de la langue, agissant synchroniquement.

Dans une forme verbale, un seul morphème peut être représenté au degré normal de vocalisme; l'addition du suffixe à vocalisme plein au thème dans le 1^{er} ou le 2^e état provoque le remplacement du morphème précédent au degré normal de vocalisme par la variante correspondante au degré zéro, du fait que dans la forme verbale deux degrés normaux de vocalisme ne sont pas compatibles.

C'est pour cette raison que le thème bi-morphème du verbe intransitif *der-k- « se courber », « s'incliner », représenté à la première et à la deuxième personnes de l'aoriste à l'état I apparaît dans la forme de la troisième personne avec un vocalisme zéro de la racine, du fait de l'adjonction au thème d'un suffixe à vocalisme plein : *dṛ-k-a (sing.) *dṛ-k-es (pluriel).

Une alternance semblable dans le morphème radical (à côté de l'affixation) exprime l'opposition des formes de la première et de la deuxième personnes de l'aoriste intransitif à la forme de la 3^e personne.

A la différence du verbe intransitif, les formes bi-morphèmes du verbe transitif sont caractérisées par d'autres aspects d'apophonie. Au présent ils sont représentés à l'état II : *dr-eḵ- « plier », « courber » à degré zéro de morphème radical et à degré normal suffixal, c'est ce qui les distingue du thème correspondant du verbe intransitif représenté à l'état I. En outre, l'addition au thème verbal de l'état II d'un suffixe à vocalisme plein (dans les formes de l'aoriste) provoque le remplacement du morphème suffixal précédent, à vocalisme normal, par une variante dans le degré de réduction, obtenue au moyen d'une métaphonie *e → *i : comp. la lère pers. du sing. du prés. *w-dr-eḵ ~ à l'aoriste *w-dr-iḵ-e.

Ces mêmes principes morphologiques régissent également le système des thèmes monomorphèmes, mais ici, naturellement, les possibilités d'alternance apophonique des voyelles sont plus limitées (un thème monomorphème ne peut être caractérisé par deux états). Pour un verbe transitif nous



avons une métaphonie de la racine : au présent athématique, la racine est au degré normal : $CV^c/S-$, à l'aoriste avec suffixe $-e-$ la racine est au degré réduit, $Ci^c/S-e$; pour un verbe intransitif, au présent thématique la racine est au degré zéro : $C^c/S-VS$; à l'aoriste zéro, à la 1ère et à la 2ème personnes, la racine est au degré normal, à la 3ème personne, elle est au degré zéro (le et 2e pers. du sing. $-CV^c/S$, 3e p. $C^c/S-V$).

Dans une classe déterminée des verbes transitifs le degré de durée servait d'indice complémentaire de l'aoriste (en même temps que l'affixation). L'apophonie jouait un grand rôle dans la morphologie du kartvélien commun, surtout dans le système du verbe. Les types structuraux de conjugaison du verbe dépendaient dans une large mesure de la différence dans les modèles d'alternance des voyelles.

Les thèmes nominaux complexes furent également construits d'après les règles de l'ablaut du kartvélien commun, bien qu'il n'ait joué, dans la dérivation et la flexion des noms, qu'un rôle moindre que dans le système du verbe.

Ainsi, on obtient pour la langue kartvélienne commune les mêmes modèles structuraux de morphèmes radicaux et suffixaux et les mêmes rapports syntagmatiques entre eux que ceux qui ont été rétablis pour l'indo-européen par E. Benveniste dans son ouvrage qui fit époque : « Origines de la formation des noms en indo-européen. »

Pour les systèmes phonologiques kartvélien et indo-européen, trois classes de phonèmes sont également caractéristiques : les consonnes, les voyelles et les sonantes (avec inventaire identique dans les classes de voyelles et de sonantes).

Voyelles /e ē a ā o ō/;

Sonantes : /j w r l m n/ (avec allophones syllabiques et non syllabiques).

Dans le kartvélien, de même que dans l'indo-européen, les morphèmes radicaux et suffixaux sont en général construits d'après les mêmes principes : pour les morphèmes radicaux, la structure $CVC-$ est caractéristique, la structure VC l'est pour les suffixaux; les procédés de combinaison des morphèmes radicaux et suffixaux sont identiques ou presque identiques. Ils se soumettent de la même façon aux principes de l'alternance apophonique, dont les aspects, à quelques exceptions près, coïncident entièrement dans les langues kartvélienne commune et indo-européenne.

On obtient ainsi des conclusions de la plus haute importance sur la ressemblance typologique des structures des langues kartvéliennes et indo-européennes ⁴².

⁴² Au VII^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques de Moscou, en août 1964, l'un des auteurs exposa les résultats principaux de ces recherches (voir

En rapport avec ceci, de nouveaux problèmes surgissent pour les langues kartvéliennes (et pas seulement pour ces dernières).

La ressemblance entre langues kartvéliennes et indo-européennes est un fait connu depuis longtemps, dès l'époque de Leibnitz. Par la suite, F. Bopp et ses successeurs tentèrent d'inclure les langues kartvéliennes dans le nombre des langues indo-européennes. Malgré l'échec de la tentative de F. Bopp, le fait même de l'existence de cette ressemblance ou de la présence d'éléments indo-européens dans les langues kartvéliennes n'ont été niés par personne. Un assez grand nombre de nouveaux facteurs de cette ressemblance, à laquelle divers chercheurs ont donné des explications différentes, furent révélés au cours de tout le siècle qui suivit F. Bopp. A présent, alors que la ressemblance typologique et même l'identité des structures des langues kartvéliennes et indo-européennes sont établies, la question se pose de nouveau : comment expliquer cette ressemblance ? Il peut y avoir diverses explications de ce fait.

1. On peut supposer que nous avons ici affaire à une parenté éloignée de la plus haute antiquité (Urverwandschaft) de l'indo-européen avec le kartvélien commun ⁴³ qui s'est « caucasifié » à un plus grand degré que n'importe quelle autre langue indo-européenne, par exemple que l'arménien, qui découvre davantage son caractère indo-européen, mais qui n'est cependant pas exempt de toute une série de traits particuliers aux langues caucasiennes.

2. La ressemblance pourrait être expliquée par une parenté dans les limites de l'unité de l'aire, du fait des contacts ⁴⁴ séculaires entre les langues indo-européennes et kartvéliennes. Les langues kartvéliennes ont eu de tels

G.I. MATCHAVARIANI, *La question des parallèles typologiques indo-européens — kartvéliens* (caucasiens du sud). VII^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnographiques, Moscou, août 1964. Edition « Naouka », Moscou 1964), auxquelles l'un des plus grands linguistes de notre temps, R. Jacobson, qui assistait à ce congrès, reconnut une très grande valeur en tant que recherches découvrant de vastes perspectives.

⁴³ Comp. A. Nikuradse. Versuch einer Deutung der Parallelen der romanischen Baukunst West-Europas und Georgiens. RK, XV-XVI, 1963, p. 116, où sur la base de l'étude des questions historico-culturelles, de vastes matériaux archéologiques et des monuments de l'architecture, les peuples du Caucase sont considérés comme ayant une parenté éloignée avec les peuples de l'Europe.

⁴⁴ Comp. la thèse de G. Deeters, d'après laquelle les traits indogermaniques manifestés par les langues kartvéliennes peuvent être expliqués par un substrat indo-européen (Die Stellung der Khartwelsprachen unter den kaukasischen Sprachen. RK, 23, 1957, p. 12-16. Au sujet de la couche indo-européenne du lexique kartvélien, voir, récemment, René Lafon. Pour mieux faire connaître la langue géorgienne. RK, IV-V, 1958, p. 32; également A. NIKURADSE, *op. cit.*, p. 116 et suiv. A ce sujet, on trouve des explications détaillées dans notre ouvrage : *L'Ibérie du troisième siècle* (sous presse).



contacts avec les langues indo-européennes depuis la plus haute antiquité. On peut, en tout cas, considérer que la liaison avec les langues indo-iraniennes était établie dès l'époque des Mèdes (XIV^e siècle av. J.C.) si l'on se fonde sur les monuments épigraphiques armaziens ⁴⁵, iraniens, gréco-latins ⁴⁶, les sources classiques (gréco-romaines) et les matériaux linguistiques des langues kartvéliennes elles-mêmes. Mais il y a une raison, tant linguistique que culturelle et historique, de supposer que les langues kartvéliennes avaient des contacts avec les langues indo-européennes dès la plus haute antiquité et les traits de ressemblance que l'on a indiqués remontent peut-être à cette époque. Ceci est indiqué en particulier par cette couche lexicographique d'origine indo-européenne dans les langues kartvéliennes qui révèle dans son vocalisme un degré plus ancien, par comparaison avec le proto-indo-iranien.

3. Cette ressemblance des structures des langues kartvéliennes et indo-européennes peut enfin être considérée comme un simple isomorphisme typologique, indépendant de l'espace et du temps, en dehors de toute parenté ou affinité.

Il serait prématuré d'essayer dès maintenant de déterminer lequel de ces facteurs est la cause des ressemblances structurales établies dans l'ouvrage de T.V. Gamkrélidzé et G.I. Matchavariani.

Il se peut que les trois facteurs soient en cause, ou deux seulement, ou bien l'un d'entre eux. Pour avoir la possibilité de répondre à cette question il faut avant tout déterminer les particularités structurales régulières, caractéristiques des autres langues du Caucase, comme cela a été fait dans la présente étude pour les langues kartvéliennes, et effectuer leur étude typologique comparée.

Je veux parler des corrélations typologiques des langues kartvéliennes (isomorphisme et allomorphisme, ressemblances et différences typologiques) non seulement avec les langues dénommées « ibéro-caucasiennes », mais aussi avec les autres langues du Caucase et des pays limitrophes, en particulier avec les langues indo-européennes telles que l'ossète et l'arménien, ainsi qu'avec les langues antiques de l'Asie Mineure, indo-européennes ou non indo-européennes.

Sous ce rapport, l'étude typologique comparative des systèmes phono-

⁴⁵ Ces monuments se rapportent, naturellement, à une époque beaucoup plus tardive (Parthéno-Sassanides et non Médique) mais certains faits particuliers qui y sont conservés (onomasticon, etc.) représentent la continuation d'une tradition antique qui indique des contacts d'une époque beaucoup plus ancienne.

⁴⁶ J'ai en vue les noms géorgiens théophores d'origine iranienne (médique), sans parler des inscriptions armaziennes dont certains chercheurs rattachent la langue au médique.

logiques des langues kartvéliennes et indo-européennes du Caucase possède une importance particulière.

Les chercheurs n'ont accordé jusqu'à présent que peu d'attention au fait que le système phonologique géorgien, au point de vue structural et typologique, sur un plan purement synchronique, n'a en commun avec aucune autre langue (sauf les autres langues kartvéliennes) autant qu'avec les langues indo-européennes du Caucase : l'arménien et l'ossète.

Le système phonologique géorgien est, comme on le sait, caractérisé par le système ternaire des occlusives et des affriquées, dans lequel une catégorie : /p/, /t/ /k/, /c/, /č/, s'oppose aux deux autres en tant qu'*aspirées* ~ aux *non-aspirées* (d'après le système binaire de R. Jakobson et de son école : tense ~ lax); la deuxième catégorie : /p̥/, /t̥/, /k̥/, /c̥/, /č̥/ s'oppose aux autres en tant que *glottalisées* ~ aux *non-glottalisées* (checked — unckecked) et la troisième catégorie : /b/, /d/, /g/, /ʒ/, /ǰ/ s'oppose aux autres en tant que sonores ~ aux sourdes.

L'un de ces indices différentiatifs qui caractérisent les séries ternaires possède un caractère d'abondance phonologique ⁴⁷.

Du point de vue des indices différentiatifs des phonèmes ⁴⁸ et aussi de la place qu'il occupent dans le système il existe une ressemblance ⁴⁹ typologique complète entre les systèmes phonologiques des langues kartvéliennes et indo-européennes du Caucase : l'arménien et l'ossète ⁵⁰.

⁴⁷ Certains auteurs considèrent les aspirées comme n'étant pas marquées (comp. G. DEETERS, *Die kaukasischen Sprachen*. Handbuch der Orientalistik. Herausgegeben von B. Spuler, VII Band, S. 19) d'autres considèrent ainsi les glottalisées ou les sonores.

⁴⁸ Il n'est pas exact de penser que les consonnes glottalisées ne sont caractéristiques que pour ceux des dialectes de la langue arménienne qui se trouvent sous l'influence directe de la langue géorgienne (par exemple pour le tbilissien, l'artvine, etc.) Elles sont tout aussi caractéristiques de tout l'arménien oriental, y compris la langue arménienne littéraire. (voir A. ABEGHIAN, *Neuarmerische Grammatik*, Berlin und Leipzig, 1936, p. 23; comp. aussi A.S. GARBIAN *Le consonantisme arménien*, VIa, 5, 1959, p. 87), et, peut-être même, de certains dialectes occidentaux..

G.R. Solta, dans son important ouvrage récemment publié, relatif à la langue arménienne (*Die armenische Sprache*, Handbuch der Orientalistik. VII Band, Leiden-Köln, 1963, p. 80 et suiv.) indique une analogie entre les occlusives et les affriquées géorgiennes et arméniennes, mais on ne sait pas pourquoi on emploie des signes différents pour les transcrire : pour l'arménien — p, t, k, p', t', k', b, d, g, c, č, č̇, č̈, et pour le géorgien — p̥, t̥, k̥, p̥', t̥', k̥', b, d, g, c', c', č', c̈', č̈'.

⁴⁹ Pour l'étude typologique comparée des occlusives et des affriquées géorgiennes et arméniennes, ce qui est important, ce n'est pas de savoir si nous avons une identité purement acoustique, du point de vue de l'aspiration pour les aspirées, de la glottalisation pour les glottales et de la sonorité avec les sonores, mais c'est le fait que ces catégories sont identiques phonologiques correspondants.

⁵⁰ Ce qui a été dit au sujet de la langue arménienne se rapporte entièrement au système consonantique de l'ossète. Il est intéressant de noter qu'une langue indo-européenne d'aire



L'étude typologique comparée des systèmes phonologiques de ces langues contribuerait à expliquer les rapports mutuels non seulement entre langues kartvéliennes et indo-européennes ⁵¹ mais aussi les rapports du consonantisme arménien ⁵² avec l'indo-européen.

linguistique caucasienne et d'Asie Mineure, telle que le kurde, avec ses catégories ternaires d'occlusives et d'affriquées comme pour l'arménien et l'ossète, se trouve plus proche de la langue géorgienne que des langues indo-iraniennes.

A ce point de vue sont également intéressantes les langues sémitiques de cette même aire, tels les dialectes araméens-orientaux contemporains. D'après l'opinion de certains auteurs (Constantin Tsérétéli. Essai de phonétique comparé des dialectes assyriens contemporains. Tbilissi 1958, p. 64 et suiv. ; comp. A. Kalachev, Dictionnaire russe-aïssor et aïssor-russe. Recueil de matériaux pour la description des régions et des tribus du Caucase. No. XX, Tbilisi 1894 ; du même auteur : Textes Aïssor, dans le même recueil ; N. Osipoff, Syriac. Le Maître phonétique, Paris 1913, pp. 79-80 ; N.V. Iouchmanov, Synharmonisme du dialecte Urmi. En mémoire de l'académicien N. Marr, Moscou-Léningrad 1938, p. 297, 301), au lieu des consonnes « emphatiques » des langues sémitiques, nous avons dans ces dialectes des occlusives et des affriquées glottalisées. Si les données expérimentales les confirment, leur étude, comparativement aux systèmes phonologiques de l'aire linguistique caucasienne et d'Asie Mineure d'une part, et la même comparaison des langues sémitiques d'Abyssinie, (où, comme on le sait, le système des occlusives et affriquées glottalisées est aussi représenté) avec les langues locales, d'autre part, aiderait à élucider la question de savoir si nous avons, en l'espèce des occlusives et affriquées glottalisées des dialectes araméens orientaux et des langues sémitiques d'Afrique, un archaïsme qui se serait conservé des langues marginales (Voir Gotthelf Bergsträsser, Einführung in die semitischen Sprachen, München 1928, p. 5 ; E. Ullendorf, What is a Semitic Language? A Problem of Linguistic Identification. Orientalia, vol. 27, NS, fasc. I, Rome, 1958, p. 72) ou une innovation provoquée par l'influence des langages locaux. Voir Wolf Leslau (Semitic Languages. Repr. from the EB, 1961, p. 3) qui indique très justement qu'il est « difficile de déterminer quelle était la prononciation proto-sémitique originelle. »

⁵¹ G.R. Solta remarque très justement (op. cit. p. 92) que la ressemblance entre le consonantisme arménien et géorgien ne peut pas être accidentelle.

A ce sujet il faut noter que le phénomène de l'ablaut est plus largement répandu dans l'arménien que cela n'est indiqué dans la documentation. Il faut considérer comme alternance apophonique des voyelles dans l'arménien, non seulement les formations telles que anjn/anjnk, mianjn/mianjunk, etc. (comp. R.G. SOLTA, *op. cit.* p. 107) mais aussi une série d'autres cas. (le degré normal, zéro et réduit de l'ablaut). En ce qui concerne la structure typologique dans le cas donné, nous avons également une ressemblance entre l'ablaut kartvélien et l'ablaut arménien.

⁵² On n'a pas tenu compte de cet aspect de la question lors de la discussion relative au consonantisme arménien, conduite dans les colonnes de Questions de Linguistique, en 1959-1962. Si, auparavant, une partie des auteurs (A. Meillet, G. Deeters) expliquaient le système ternaire des occlusives et des affriquées arméniennes, de même que toute une série d'autres phénomènes (par ex. la syncope des voyelles, etc.), simplement par l'influence de la langue géorgienne, maintenant, au cours de la discussion, personne (à l'exception de H. Vogt) n'a rappelé, ne fût-ce que par un mot, que ce système est typologiquement proche du géorgien et se distingue essentiellement des systèmes contemporains des langues indo-européennes, par ex. du persan (voir Ch. GABRINDACHVILI et Dj. GIUNACHVILI, *Phonétique de la langue persane*, Tbilisi 1964).

Il en est de même en ce qui concerne les rapports mutuels entre les langues kartvéliennes et celles des montagnards du Caucase. L'étude des liens génétiques entre ces langues ne sera vraiment féconde que si, une fois achevée l'étude, dans le plan synchronique, des structures des langues particulières, on rétablit, au moyen d'une reconstruction comparative et interne, les modèles structuraux des groupes particuliers de langues (abkhazo-adyghéens, naxo-daghestaniens) comme cela a été fait pour les langues kartvéliennes, si on définit les traits de ressemblance et de divergence du point de vue typologique comparatif et si on arrive à déterminer les corrélations régulières entre elles et les langues kartvéliennes à différents niveaux de la hiérarchie linguistique, dans le domaine de la phonologie, de la morphologie, du lexique, etc. Tant que ces corrélations régulières ne seront pas établies, la question des liens génétiques entre langues kartvéliennes et langues des montagnards du Caucase restera plutôt un objet de foi que de connaissance, et quelque grande que soit cette foi, elle n'ajoutera aucune force de démonstration à la théorie de parenté.

Il découle de tout ce qui a été dit que la tâche qui se situe actuellement

Toute l'attention, au cours de la discussion, a été centrée sur la façon dont on pourrait déduire directement le consonantisme arménien de l'indo-européen reconstruit, bien que la reconstruction elle-même de l'archétype indo-européen dépende en grande partie de la façon dont seront qualifiés les systèmes phonologiques existant actuellement dans les langues indo-européennes, et parmi eux, l'arménien. Cela est d'autant plus évident, à présent qu'il existe des doutes sérieux en ce qui concerne le schéma reconstruit des occlusives indo-européennes (comp. E. PROKOSCH, *Media Aspirata*. Modern Philology VI, 1918-1920; du même auteur : *Grammaire comparée des langues germaniques*, M., 1954, pp. 28-31, 113-114; R. JAKOBSON, *Typological Studies and their Contribution to Historical Comparative Linguistics*. Suppl., Oslo, 1958. pp. 17-25; trad. russe : *Du Nouveau en Linguistique*, III, Moscou, 1963, p. 95 et suiv.; V.V. Ivanov, *Etude du système phonologique du vieil arménien, dans ses rapports avec l'indo-européen*, VIa, 1962, pp. 37-41). C'est pour cela que les tentatives pour déterminer les rapports du consonantisme arménien et ossète avec l'archétype indo-européen, de même que la reconstruction de l'archétype même, ne semblent pas devoir être couronnées de succès, si le travail de recherches est orienté dans une seule direction, sans tenir compte des problèmes de l'aire linguistique caucasienne.

Un bon exemple de l'importance que peuvent avoir pour la linguistique indo-européenne les parallèles typologiques tirés des langues caucasiennes est constitué par l'ouvrage de W. Allen (*Structure and System in the Abaza Verbal Complex*. Transactions of the Philological Society, 1956) et par celui de A.H. Kuipers (*Phoneme and Morpheme in Kabardian (Eastern Adyghe)* s'Gravenhage. 1960 *Janua Linguarum. Studia Memoriae Nicolai van Wijk* dedicata. Edenda curat C.H. van Schooneveld (voir les critiques de D.M. Lang dans BSOAS, XXIII, 1960, pp. 587-598; G.A. Klimov, VIa, 3, 1961, pp. 134-137), où sur la base de matériaux des langues caucasiennes, on fonde des arguments sérieux en faveur de la possibilité d'existence d'un système monovocalique, supposé existant pour l'indo-européen. Comp. aussi S.D. KATZNELSON. *L'interprétation phonologique du système vocalique protoindo-européen*, VIa, 5, 1958.



au premier plan est celle de l'étude du problème de l'aire linguistique du Caucase et de l'Asie Mineure, du point de vue typologique comparatif.

Le Caucase est un microcosme de langues, et en plus des langues apparentées, de nombreuses langues de systèmes divers (indo-européennes, turques sémitiques), s'y trouvent représentées. La détermination de leurs modèles structuraux, la reconstruction des archétypes primitifs et l'exploration de leurs rapports mutuels⁵³ sont importants non seulement pour l'étude de chacune d'elles, mais aussi pour élucider les questions générales du développement, et des rapports mutuels entre les langues et éclairer les problèmes de caractère universel. Ce n'est pas par hasard que la notion d'« union linguistique » est apparue pour la première fois justement lors de l'étude des langues caucasiennes.

L'étude de ces questions acquiert à notre époque une importance particulière, après la publication de l'ouvrage bien connu de R. Jacobson⁵⁴ sur l'importance des recherches typologiques pour la linguistique historique comparée, qui a donné une impulsion à l'étude des langues, au point de vue typologique structural, et a rendu évidente l'importance de telles recherches pour la linguistique diachronique.

Actuellement ce n'est que pour les langues kartvéliennes⁵⁵ que nous avons une première expérience de la détermination des archétypes structuraux communs, à des niveaux phonologiques et morphologiques, au moyen de l'analyse comparative et de la méthode de reconstruction interne.

Le tableau de la structure linguistique présenté dans l'ouvrage de Gamkrélidzé et Matchavariani constitue l'un des modèles possibles du système

⁵³ A ce point de vue, les recherches qui concernent les rapports typologiques entre les langues caucasiennes sont importantes, telles, par exemple, que celle de Nils M. Holmer (Ivero-Caucasian as a Linguistic Type. *Studia Linguistica*, 1947); Ernst Lewy (Der Bau der europäischen Sprachen, Dublin, 1942); les recherches de T. Milewski; l'ouvrage de K.H. Schmidt (Zu den Aspekten im Georgischen und in indogermanischen Sprachen, RK, XV-XVI, 1963, p. 107 et suiv.); les premières études de G. Deeters (Armenisch und Sudkaukasisch, *Causasica*, III, 37-82, IV, 1-64) etc.

⁵⁴ R. JAKOBSON, *Typological Studies and their Contribution to Historical Comparative Linguistics, Proceedings of the 8th International Congress of Linguists*, Oslo 1958, p. 17 et suiv.; trad. russe : « *Du Nouveau en Linguistique*, III, Moscou 1963, p. 95; J.H. GREENBERG, *A Quantitative Approach to the Morphological Typology of Languages, International Journal of American Linguistics*, vol. XXVI, 3, 1960, pp. 178 et suiv.; trad. russe : *Du Nouveau en Linguistique*, III, Moscou, 1963, p. 60 et suiv.; également V. SKALICKA, *Etat actuel de la Typologie*, op. cit., p. 19 et suiv.

⁵⁵ Ce livre était déjà sous presse lorsque parurent deux ouvrages importants dans le domaine de la linguistique historique comparative kartvélienne : G.A. KLIMOV, *Dictionnaire étymologique des langues kartvéliennes*, Moscou 1964, et K.H. SCHMIDT, *Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der sudkaukasischen Grundsprache*, Wiesbaden 1962.

du kartvélien commun. C'est pour cette raison que nous n'estimons pas que les vues exprimées ici sur la structure phonologique et morphologique des langues kartvéliennes et les nombreuses questions particulières qui y sont liées soient les seules justes, et qu'il ne saurait exister d'autres opinions à ce sujet ⁵⁶.

Cette étude est cependant la première à avoir utilisé de façon logique les méthodes structurales d'analyse linguistique, et correspond par conséquent au niveau du développement actuel de la science linguistique. On y a exposé une théorie nouvelle du système kartvélien commun et de ses transformations diachroniques dont le résultat fut la formation des langues kartvéliennes historiques. Elle crée essentiellement une base pour la grammaire historique comparée des langues kartvéliennes et constitue une étape dans la linguistique diachronique kartvélienne. Nous pensons que toute la recherche ultérieure dans ce domaine suivra la même voie, car elle ouvre de larges perspectives à la science.

Ghiorghi V. Tsereteli,
de l'Académie des Sciences
de Géorgie.

⁵⁶ Ainsi, par exemple, le rédacteur, à la différence des auteurs, soutient une opinion quelque peu différente en ce qui concerne la reconstruction des occlusives et des affriquées, et quelques autres questions.

A ce sujet, les déclarations de H.A. Gleason concernant les phonèmes sont très caractéristiques et instructives : « heureusement qu'il n'existe pas, en linguistique, de point de vue orthodoxe unique sur le phonème, bien que certains systèmes particuliers aient obtenu une audience préférentielle dans des cercles linguistiques déterminés. Il en résulte une possibilité de choisir librement telle ou telle théorie, de vérifier les diverses méthodes et diverses théories. Au début il s'ensuivit une certaine confusion, mais finalement cela contribua au progrès de la science linguistique » (H.A. GLAESON, *op. cit.* 1956, p. 222; trad. russe, p. 302).



NOTICE SUR LA CONVERSION DE LA GÉORGIE PAR SAINTE NINO

La religion chrétienne commença à pénétrer en Géorgie de bonne heure. Sur la liste des Pères du premier Concile de Nicée figurent les évêques de Trébizonde et de Bitchvinta (Géorgie occidentale). La tradition géorgienne dit que saint André, après avoir prêché en Géorgie, passa en Scythie. Tous les écrivains anciens et modernes sont unanimes à affirmer que saint André évangélisa la Scythie. Or, pour y aller, l'apôtre dut traverser la Géorgie : c'était le chemin le plus naturel. Dans l'un des plus anciens livres de chants de l'Église géorgienne figure un tropaïre en l'honneur de saint André : « Glorifions l'apôtre André, qui nous a apporté l'image de la très sainte Vierge, et qui, par elle, nous a convertis du paganisme, pour adorer le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Quelques historiens géorgiens et grecs placent en Abxasie le tombeau de l'apôtre saint Simon. La conversion officielle de la Géorgie eut cependant lieu dans la première moitié du IV^e siècle, sous le roi Mirian, par une captive, nommée Nino. Nous ne possédons pas malheureusement les sources primitives géorgiennes sur la vie et l'œuvre de sainte Nino. Les invasions des Arabes ont certainement dû détruire les écrits authentiques relatifs à cette sainte et à l'introduction du christianisme dans le pays.

Cet état de choses a engendré des hypothèses plus ou moins arbitraires, basées, non point sur une étude approfondie des sources, mais plutôt sur des idées préconçues, qui avec le temps ont pour ainsi dire acquis force de loi et continuent à ce jour à induire la science en erreur. ¹

La source la plus ancienne relative à la conversion de la Géorgie par sainte Nino est l'Histoire ecclésiastique de Rufin ² (à peu près contemporain de l'événement), qui est hors de discussion et qui fut composée en l'an 402. Voici ce récit :

« Dans ce même temps, la nation des Ibères, qui habitent vers le Pont, avait, elle aussi, contracté alliance avec le Verbe divin et reçu la foi du règne futur. Une captive leur procura un si grand bienfait. Se trouvant parmi eux,

¹ M. TARCHNICHVILI, Sources arméno-géorgiennes de l'histoire ancienne de l'Église de Géorgie, Le Muséon, t. LX 1-2, 1947, p. 30.

² Histoire ecclésiastique, X 11, éd. T. MOMMSEN, Eusebius Werke, II, 2 Leipzig; 1908, p. 973-76.

elle menait une vie pieuse, sobre, chaste, et faisait monter vers Dieu, nuit et jour, des prières incessantes. La nouveauté de cette manière de vivre attira sur elle l'admiration et la curiosité des habitants, qui commencèrent à l'observer attentivement et à se demander ce que cela voulait dire. La captive leur déclara simplement que, de cette manière, elle servait le Christ son Dieu. Ce nom leur était aussi nouveau que le reste. Mais, comme il arrive souvent, sa persévérance excita également la curiosité d'une certaine femme, qui voulut savoir si ce grand zèle de religion était de quelque utilité. Suivant leur coutume, dit-on, quand un enfant était malade, la mère le portait par les maisons pour s'informer si quelqu'un connaissait un remède. Une femme, ayant ainsi porté son enfant partout inutilement, vint aussi trouver la captive. Celle-ci lui dit qu'elle ne connaissait aucun remède humain, mais que son Dieu, Jésus-Christ, qu'elle adorait, pouvait donner la santé aux malades les plus désespérés. Ayant donc mis l'enfant sur le cilice qui lui servait de couche, et ayant dit sur lui la prière, elle le rendit guéri à sa mère. Le bruit de ce miracle se répand et vient aux oreilles de la reine, qui est cruellement malade et réduite au désespoir. Elle prie qu'on lui amène la captive, qui refuse d'y aller, craignant de paraître avoir trop bonne opinion d'elle-même et de manquer à la bienséance de son sexe. La reine se fait porter à la cellule de la captive; celle-ci la met sur son cilice, et, ayant invoqué le nom de Jésus-Christ, la fait lever aussitôt en parfaite santé. Elle lui apprend que c'est Jésus-Christ, Dieu et Fils de Dieu souverain, qui l'a guérie, et l'exhorte à l'invoquer, disant que c'est lui qui donne la puissance aux rois et la vie aux hommes.

La reine retourna chez elle remplie de joie; le roi lui demanda comment elle avait été guérie si promptement, et, l'ayant appris, ordonna qu'on portât des présents à la captive. Mais la reine lui dit : « Seigneur, elle méprise tout cela; elle ne veut ni or, ni argent; le jeûne est sa nourriture; la seule récompense que nous pouvons lui donner, c'est d'adorer Jésus-Christ, ce Dieu qu'elle a invoqué pour me guérir. » Le roi différa pour lors, et négligea de se convertir, quoique sa femme l'en pressât souvent. Mais un jour, comme il chassait dans les bois, il survint une obscurité si épaisse en plein jour, que toute sa suite s'écarta, et il demeura seul, égaré, ne sachant où se tourner. Dans cet embarras, il lui vint à la pensée que, si ce Christ dont la captive avait parlé à sa femme le délivrait de ces ténèbres, il quitterait tous les autres dieux pour l'adorer. Aussitôt qu'il eut fait ce vœu intérieurement sans prononcer une parole, le jour revint, et il arriva heureusement à la ville. Il conte la chose à la reine; on fait promptement venir la captive; il lui déclare qu'il ne veut plus honorer d'autre Dieu que Jésus-Christ, et lui demande la manière de le servir.

Elle l'explique autant qu'elle en était capable et le prie de construire une église, dont elle décrit la forme. Le roi, ayant assemblé son peuple, raconte ce qui était arrivé à lui et à la reine, l'instruit comme il peut dans la religion chrétienne, et, sans avoir encore reçu le baptême, devient l'apôtre de ses sujets. La reine, de son côté, instruit les femmes. On s'empresse, d'un commun consentement, de bâtir l'église. Les murailles étaient déjà élevées, il était temps de poser les colonnes. On dressa la première et la seconde; mais, quand vint le tour de la troisième, après l'avoir élevée en biais, on ne put



jamais passer outre, quelque force d'hommes et de bœufs, et quelques machines qu'on employât. On fit plusieurs essais, sans pouvoir même l'ébranler; on ne savait plus que faire; le roi commençait à se décourager. Tout le monde s'était retiré à la fin du jour : la captive demeura seule dans le bâtiment et y passa la nuit en prière. Le roi, inquiet, vint de grand matin avec les siens et vit la colonne posée d'aplomb sur la base, mais à un pied de distance, en sorte qu'elle était suspendue en l'air. Tout le peuple commença à louer Dieu, la colonne descendit insensiblement sur sa base, sans qu'on y touchât. Les autres furent si faciles à placer qu'on acheva de les poser le même jour. L'église étant bâtie, comme ce peuple désirait ardemment être instruit dans la foi, on envoya, par le conseil de la captive, une ambassade, au nom de toute la nation, à l'empereur Constantin. On lui exposait la chose et on le priait d'envoyer des prêtres pour achever l'œuvre de Dieu. Il les envoya avec honneur et éprouva plus de joie de cette conversion que s'il avait ajouté à l'empire romain des nations et des royaumes inconnus. C'est ce que nous avons appris de Bacurius, homme très fidèle, très pieux et très sincère, prince de cette même nation, et chez nous comte des domestiques et duc des frontières de la Palestine, quand il était avec nous à Jérusalem dans une intime amitié »³.

Le continuateur de Rufin, Socrate, narre cet événement à peu près dans les mêmes termes, avec ces légères variantes :

« Par la disposition de la divine Providence, les Ibères enlevèrent une femme qui menait une vie chaste et sobre... Il arriva que le jeune fils du roi tomba malade »⁴.

Et Sozomène, après avoir rapporté la même histoire, termine ainsi :

« Par le conseil de la captive, les Ibères envoyèrent une ambassade à l'empereur Constantin pour lui offrir leur amitié et leur alliance, afin d'obtenir l'envoi de prêtres pour leur nation »⁵.

Il est vrai que ces deux écrivains ont copié le passage de Rufin; mais nous avons des raisons de croire qu'ils avaient aussi entendu ce récit de la bouche des Géorgiens. A cette époque, en effet, il y avait en Palestine, outre le prince Bacurius, beaucoup d'autres Géorgiens, qui, poussés par la ferveur de la nouvelle religion, aimaient à s'y rendre et racontaient avec plaisir les merveilles opérées dans leur pays. Théodoret aussi rapporte ce récit à peu près dans les mêmes termes⁶.

L'identification du prince Bacurius qui raconte ces faits, présente assez de difficultés. Dans la chronique intitulée *Conversion de la Géorgie*, nous voyons un Bacour, troisième roi chrétien et petit-fils de Mirian, qui fut le premier roi chrétien; tandis que, dans les *Annales Géorgiennes*, ce même Bacour est présenté comme deuxième roi chrétien et fils de Mirian.

Ce doit avoir été un prince quelconque de ce pays, inconnu dans l'histoire. Mais cette circonstance n'a aucune importance pour la question qui nous

³ Hist. Eccl. lib. I, cap 10, Migne, P.L., t. XXI, coll. 480-482.

⁴ MIGNE, P.G., t. LXVII, coll. 129-132.

⁵ Ib., col. 953.

⁶ Cf. MIGNE, P.G., t. LXXXII, coll. 972-974.



occupe ; il nous suffit de savoir que c'est un personnage géorgien qui raconte ce qu'il tient des témoins mêmes de l'événement et dont la crédibilité n'est mise en doute par personne ⁷.

En dehors des écrivains byzantins, les auteurs arabes, syriens, coptes, etc. nous ont conservé quelques passages anciens, plus ou moins altérés, sur la conversion de la Géorgie. Ils donnent à sainte Nino le nom de Théognoste. Les écrivains modernes disent que c'est un nom symbolique donné à celle qui fit connaître le vrai Dieu aux Géorgiens ⁸. Malheureusement, il ne nous reste de ces auteurs que des fragments qui ne nous donnent pas le sens complet du récit. Voici un fragment saïdique, qui se trouve dans les papyrus Borgia ⁹ :

... Le bienheureux Théophane, de retour dans la région de l'Ibérie, trouva l'église construite avec zèle et magnificence ; on l'instruisit du miracle arrivé par la prière de la vierge sainte Théognoste ou plutôt par la vertu du Christ et de sa croix sainte. Il s'en réjouit grandement, et aussitôt il écrivit au roi et à l'archevêque des lettres ainsi conçues : L'humble Théophane *se permet* d'écrire lui-même à ceux qui ont eu confiance en lui et l'ont établi évêque de la région d'Ibérie ¹⁰...

Il est très probable que l'évêque Théophane est un de ceux que Constantin le Grand envoya en Géorgie puisque l'historien Théodoret (387-458) dit que l'envoyé était évêque ¹¹.

Dans le synaxaire arabe à l'usage des Coptes dissidents, le même fait est raconté plus en détail, mais quelque peu défiguré ¹². Nous ne pouvons pas établir la date exacte du synaxaire qui contient l'histoire de l'apôtre de la Géorgie ; mais il est hors de doute qu'il doit remonter à l'époque même de l'événement, puisque la liturgie alexandrine copte est une des plus anciennes de l'Église ¹³.

Abstraction faite de Socrate, Sozomène, Théodoret, Gélase de Cyzique, Théopane et Michel le Syrien ¹⁴, qui dépendent tous directement ou indirectement de Rufin, le récit de ce dernier se retrouve, avec quelques variantes et quelques éléments supplémentaires, dans le Socrate arménien, dans Moïse de Khorène ¹⁵ et dans les sources géorgiennes.

⁷ M. TAMARATI, L'Église géorgienne, Rome 1910, p. 164.

⁸ *Analecta Bollandiana*, 1901, t. XX, p. 339.

⁹ En 1904, toutes les collections du fonds Borgia, qui se trouvaient dans le musée de la Propagande, ont été transportées à la Bibliothèque du Vatican.

¹⁰ Bibl. Vat. manuscrit saïdique, n. 168, p. 161-162, Musée Borgia.

¹¹ MIGNE, *P.G.*, t. LXXXII, col. 973.

¹² Dans le *Bessarione*, II^e série, 1904, t. VI, p. 122-123.

¹³ M. TAMARATI, *ouv. cité*, p. 170.

¹⁴ P. PEETERS, Les débuts du christianisme en Géorgie d'après les sources hagiographiques, dans *Anal. Boll.*, 50 (1932) p. 30-33 ; J.-B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien*, I, Paris, 1899, p. 258-259.

¹⁵ V. LANGLOIS, *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, II, Paris, 1864, p. 125-127 (II, 86).

Comme nous l'avons dit plus haut, il n'y a en géorgien aucun écrit contemporain et authentique sur la vie et les œuvres de sainte Nino, ni sur la conversion de la Géorgie. Ceux que nous possédons, *Mokceva Kartlisa* (la conversion de la Géorgie) et la *Vie de sainte Nino* remontent au VII^e ou VIII^e siècle, ce qui n'exclut pas cependant l'existence des sources géorgiennes plus anciennes comme nous verrons par la suite. Dans ces sources, nous tirons trois choses certaines : sainte Nino est captive et étrangère ; elle convertit la reine, le roi et le peuple par ses miracles ; une ambassade des Géorgiens est envoyée à l'empereur Constantin pour lui demander des prêtres. Rufin et tous les autres écrivains byzantins, arabes, syriens et coptes sont d'accord sur ces trois points.

On ne peut pas en dire autant des écrivains arméniens. Dans l'histoire de Moïse de Khorène, nous lisons notamment : « La Bienheureuse Nouné, ayant obtenu des hommes fidèles, les envoya à saint Grégoire pour lui demander ce qu'il lui ordonnait de faire désormais, car les Ibères avaient embrassé de bon cœur la doctrine de l'Évangile ». A la fin de son récit, Moïse de Khorène cite comme source *Agathange*¹⁶, d'où aurait également tiré ses renseignements, selon Moïse, Bacurius, prince géorgien, l'informateur de Rufin.

Comme il est établi, les écrits de Moïse de Khorène ne présentent pas toutes les garanties requises par la critique pour l'authenticité de l'histoire. Pour juger de la valeur de ses écrits, il faut lire l'opinion de deux auteurs les plus compétents en la matière : E. Quatrème, qui déclare que tout ce que raconte Moïse de Khorène présente le caractère d'une fable¹⁷, et M.A. Carrière, professeur à l'École des Langues Orientales de Paris, qui a publié plusieurs ouvrages sur Moïse de Khorène et qui, « met en évidence l'inauthenticité des récits de l'historien arménien »¹⁸. Ainsi, quand Moïse de

¹⁶ Moïse de Khorène, Venise, 1865, liv. II, c. 87, p. 169-171.

¹⁷ Journal des savants, Paris, 1850, p. 364-5. — Cf. FÉRET, *Memoire sur l'ère arménienne*, dans ses œuvres complètes, t. XII, p. 187-254 ; Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XLVII, p. 98 et s.

¹⁸ A. CARRIÈRE, *Moïse de Khorène et les généalogies patriarcales ; Nouvelles sources de Moïse de Khorène ; Les huit sanctuaires de l'Arménie païenne*, Paris 1899. *Journal Asiatique*, série IX, 1892, t. II p. 86 : M. Carrière établit d'une façon décisive que le prétendu historien syrien, Mar Abas Katina, auquel il se réfère, n'est qu'une fiction de Moïse, qui, voulant raconter un ensemble de faits dont personne, jusque-là, n'avait entendu parler, a couvert ses élucubrations de l'autorité d'un historien syrien, non moins fictif que les récits qu'il lui prête... Carrière avait porté déjà des coups funestes à l'authenticité des prétendues sources nationales dont s'est servi le père de l'histoire arménienne, et lui donne le dernier coup en montrant qu'il a suivi le texte arménien de l'histoire ecclésiastique de Socrate : or cette histoire n'a été traduite en arménien qu'en 690 ou 692 ; d'où il suit que l'histoire attribuée à Moïse de Khorène ne

Khorène cite comme source de ses récits *Agathange*, dont la première rédaction a disparu et, environ un siècle et demi plus tard a été remplacée par une autre rédaction où l'élément historique a fait place à toute une série de légendes, et quand il rapporte qu'une prétendue ambassade a été envoyée par sainte Nino à saint Grégoire en Arménie pour lui demander des ordres et des missionnaires, il ne faut voir dans ces assertions qu'un des artifices de métier dont Moïse de Khorène est assez coutumier. Personne ne peut dire aujourd'hui avec certitude qui était en réalité *Agathange*. Tout ce que nous connaissons actuellement d'*Agathange* est un tissu de légendes qui ne remontent guère au-delà du VIII^e siècle, et où il est presque impossible de démêler le vrai du faux ¹⁹.

On ne peut admettre l'envoi de l'ambassade de sainte Nino à saint Grégoire l'Illuminateur, comme le prétend Moïse de Khorène, car une pareille assertion est en contradiction avec l'histoire authentique de Rufin et d'autres écrivains qui disent expressément que l'ambassade des Géorgiens a été envoyée à l'empereur Constantin pour lui demander des prêtres. Citons encore à ce sujet une source arabe du moine melkite Nikon, dont les écrits sont conservés à la bibliothèque du Vatican et qui affirme avoir lu dans Théodoret et dans d'autres livres ce qu'il raconte sur la conversion de la Géorgie : « Les Géorgiens se convertirent au christianisme sous l'empereur Constantin le Grand... La prodigieuse femme (Nino) prit l'initiative et persuada le roi de cette nation d'écrire à l'empereur des Grecs pour lui demander un pieux maître spirituel. L'empereur Constantin le Grand en fut bien content, et lui envoya Eusthate, patriarche d'Antioche, avec beaucoup d'honneurs. Dès que le patriarche arriva chez les Géorgiens, il les baptisa tous avec leur roi et consacra l'église nouvellement construite. Il consacra également pour eux un catholicos qu'il mit sous la juridiction du patriarche d'Antioche ²⁰ ».

L'affirmation des historiens arméniens selon laquelle les Géorgiens, comme les Arméniens, auraient reçu leur foi de Jérusalem par l'intermédiaire de saint Grégoire l'Illuminateur ne correspond pas à la vérité non plus en ce qui concerne les Géorgiens. Elle provient d'une falsification de la correspondance entre le catholicos géorgien Kyrion et le catholicos arménien Abraham. Des quelque vingt-six pièces concernant les relations arméno-géorgiennes et conservées dans le *Livre des Lettres*, quatre lettres seulement

saurait remonter au delà du VIII^e siècle. Toute la chronologie de la littérature arménienne est ébranlée du même coup : elle est à refaire ». (*Journal Asiatique* 1893, t. II, p. 117.)

¹⁹ M. TARCHNICHVILI, Sources arméno-géorgiennes, Le Muséon, t. LX, 1-2, 1947, p. 34.

²⁰ Bibliothèque du Vatican, cod. arab. n. 76, p. 367.



ont pour auteur le catholicos Kyrion. Toutes les autres proviennent de représentants de l'Église arménienne. « Or nous savons avec certitude par le recueil lui-même, dit M. Tarnichvili, que les Géorgiens ont adressé aux Arméniens d'autres lettres, qui sont aujourd'hui perdues. A lui seul le fait que, sur sept lettres (et peut-être y en eut-il plus), quatre seulement ont trouvé place dans le *Livre des Lettres* doit éveiller la suspicion. Le choix est donc tendancieux et il est peu vraisemblable que, lors de ce choix, des lettres jugées dignes d'être retenues aient été incorporées au recueil dans leur état originel, sans retouches, ni remaniements »²¹. Voici un passage du *Livre des Lettres* dont l'authenticité est très contestable. Le marzpan Smbat, troisième dignitaire de l'empire perse, et qui a été éduqué à Mxeta « devant la Sainte Croix », écrit à Moïse, ex-évêque de Curt'avi : « On lit dans sa lettre (de Kyrion) : Nos pères et vos pères avaient la foi de Jérusalem, et saint Grégoire leur a donné cette foi, et nous sommes en possession de la même foi ; le catholicos est précisément en train de répondre à cette affirmation²² ». Abraham répète la même phrase dans sa lettre à Kyrion : « Quant à ce que vous nous écrivez si orgueilleusement, que saint Grégoire a donné à nos pères et aux vôtres la foi de Jérusalem, et que nous sommes en possession de la même foi... »²³. Smbat et Abraham font évidemment allusion à la première lettre de Kyrion à Abraham²⁴. Mais le passage incriminé se lit comme suit dans cette lettre : « Nos pères et les vôtres étaient serviteurs du roi (des Perses) et avaient la foi de Jérusalem ; de même, vous et nous, quoique nous soyons serviteurs du Roi des rois, sommes en possession de la foi de Jérusalem et nous la garderons »²⁵. On voit qu'il n'est pas question, dans ce texte, de saint Grégoire.

Un autre point à noter. Comment peut-on prétendre que Kyrion pouvait affirmer à plusieurs reprises dans ses lettres que les Géorgiens et les Arméniens ont reçu leur foi de Jérusalem, et cela par saint Grégoire, qui aurait appris cette foi lui-même²⁶ à Jérusalem ? D'où tient-il ce renseignement remarquable ? Ni l'histoire ni la tradition arméniennes ne connaissent rien de pareil. Akinian lui-même ne mentionne que la fondation de monastères arméniens à Jérusalem²⁷, ce qui n'a rien à voir avec l'origine de la foi.

²¹ M. Tarnichvili, Sources arméno-géorgiennes, Le Muséon, 1947, p. 46.

²² *Livre des Lettres*, p. 176.

²³ *Ibid.*, p. 176.

²⁴ *Ibid.*, p. 166-167.

²⁵ *Ibid.*, p. 167.

²⁶ *Ibid.*, p. 171.

²⁷ *Kyrion, catholicos des Ibères*, p. 95-96.

De plus, le fait est exclu par le *Livre des Lettres* lui-même. Abraham admet de pareilles affirmations de Kyrion dans la mesure où elles peuvent lui servir pour le prendre en défaut. « Certainement, dit-il, la vraie foi vient de Jérusalem, ainsi qu'il est écrit : De Sion vient la Loi, et de Jérusalem la parole de Dieu ²⁸, et nous sommes en possession de cette foi ²⁹ ». Sahak et Mesrop, par contre, écrivent à Proclus : Nous gardons la foi « que nous avons reçue, dès le début, de votre école véridique » ³⁰. Il est donc impossible que dans ses lettres, Kyrion ait parlé de la foi reçue directement de Jérusalem par l'intermédiaire de saint Grégoire. La mention de saint Grégoire doit être tenue incontestablement pour une addition tardive.

Il faut noter que la dissidence monophysite de l'Église nationale arménienne, qui eut pour effet de séparer et d'isoler l'Arménie des autres peuples caucasiens, a créé petit à petit une mentalité qui tendit à déformer l'histoire des rapports de l'Arménie avec ses voisins à l'époque ancienne. Ce sont surtout les premiers historiens arméniens qui ont eu à souffrir de cet état de choses ³¹.

Le maximum d'inauthenticité est sans doute atteint par le « document » que le Pape Silvestre I^{er} aurait délivré à saint Grégoire l'Illuminateur lors de son prétendu voyage à Rome ; le faussaire y fait dire notamment au Pape : « Nous décidons qu'à l'avenir le patriarche d'Arménie sacre le patriarche de Géorgie » ³². Ce document à lui seul suffirait pour rendre suspectes toutes les affirmations de ce genre ³³. On rejette généralement le voyage de saint Grégoire et du roi Tiridate à Rome. Si réellement ce voyage avait eu lieu, un tel événement ne serait pas resté inaperçu et aurait laissé des traces. Or aucun écrivain, ni grec ni latin, n'en parle. Cependant, même dans le cas où l'on pourrait en démontrer la réalité, il serait impossible de considérer comme vraie la Charte d'alliance, puisque sa fausseté est tellement évidente que sa teneur même montre qu'elle a été inventée et fabriquée à une époque bien postérieure.

Pour toute réfutation d'un tel document, inventé à dessein au moyen âge, nous ferons simplement remarquer que la Géorgie n'était pas encore convertie au christianisme durant la période qui va de 311 à 324, période pendant laquelle on suppose avoir été accompli le voyage de saint Grégoire à Rome. Par conséquent le pape ne pouvait pas parler de patriarche des

²⁸ ISAÏE, II, 3.

²⁹ *Livre des Lettres*, p. 183, 176.

³⁰ *Ibid.*, p. 9.

³¹ M. Tarnichvili, art. cité, p. 44.

³² VARDAN, *Histoire d'Arménie*, Venise, 1862, p. 50. Akinian, *Kyrion*, p. 9.

³³ M. Tarnichvili, art. cité, p. 45.



Géorgiens. La Géorgie n'a eu son patriarche, ou plus exactement son catholicos, que vers la fin du VI^e siècle.

En effet cette fameuse charte n'accorde rien moins au catholicos d'Arménie que l'égalité de privilèges avec les trois autres patriarches de l'Orient. Le voyage de saint Grégoire l'Illuminateur à Rome aurait eu lieu sous le pontificat de S. Sylvestre I^{er} (314-335): or, à cette époque, il n'était pas encore question de patriarches d'Orient au sens où l'entendait le moyen âge; et même, quelque cinquante ans plus tard, en 381, le second concile œcuménique, premier de Constantinople, expliquant le sixième canon de Nicée, établissait, en dehors de l'Occident, cinq circonscriptions exarchales indépendantes les unes des Autres: l'Égypte (centre, Alexandrie), l'Orient (centre, Anatolie), l'Asie (centre, Ephèse), le Pont (centre, Césarée), et la Thrace (centre, Héraclée). C'est ce qui explique comment le catholicos de l'Église arménienne relevait, avant sa séparation de l'Église orthodoxe, du métropolitain de Césarée de Cappadoce, exarque du Pont. Les patriarchats ne sont venus que plus tard.

Aucune trace non plus, dans la correspondance des papes, de ce vicariat ou de cette délégation apostolique donnée par eux au catholicos d'Arménie, alors qu'on en a en abondance pour ce qui regarde le métropolitain de Thessalonique, vicaire apostolique pour tout ce qu'on appelait l'Illyricum.

La prétendue charte de saint Sylvestre a dû être fabriquée à l'époque des Croisades, à un moment où les Arméniens, réunis de fraîche date à l'Église romaine, cherchaient à se ménager un rang honorable dans la hiérarchie latine d'Orient³⁴.

Étant donné cet état de choses, il est clair que l'on doit utiliser le *Livre des Lettres* avec beaucoup de circonspection. Un examen attentif révèle que même la plus ancienne lettre du recueil, qui est datée de l'an 435, ne peut échapper au soupçon d'être interpolée; il s'agit de la lettre de Proclus de Constantinople aux Arméniens; l'original grec conservé montre que le début et la fin de cette lettre ont subi des altérations favorables aux Arméniens³⁵. «Or si cette lettre, de ton et de contenu assez neutres, a été soumise à un remaniement intentionnel, quel n'aura pas été le sort des documents qui nous intéressent ici, documents où se déroule une polémique extrêmement vive entre Arméniens et Géorgiens et où les intérêts religieux des deux pays apparaissent étroitement liés aux intérêts nationaux?»

³⁴ M. TAMARATI, ouvr. cité, p. 235-236.

³⁵ *Livre des Lettres*, p. 1-8; A. VARDANIAN, *Des Proklos Brief an die Armenier*, dans *Handes Amsorya*, 1921, p. 1-24; IDEM, *Ein Briefwechsel zwischen Proklos und Sahak*, dans *Wiener Zeitschr. Kunde Morgenl.*, 27 (1913), p. 415-441; O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchl. Lit.*, IV, Fribourg-en-Brisgau, 1924, p. 206-208.

« La lettre de Proclus est malheureusement la seule pièce de tout le recueil (*Livre des Lettres*) qui nous soit conservée en deux rédactions (en grec et en arménien). Tout le reste n'existe plus, apparemment, qu'en arménien. Nous en sommes donc réduits, pour apprécier la valeur de ces documents, aux critères internes et aux données fournies par le caractère général de l'historiographie arménienne ». ³⁶

Quelques mots sur les sources géorgiennes relatives à la conversion de la Géorgie. D'après M. Tarnichvili, il faut tenir pour assuré que le *Mokceva* et la *Vita* du manuscrit de Šatberdi ne proviennent pas d'un seul et même auteur. Le *Mokceva* contient déjà en germe la vie de Nino, et il constitue sans conteste un ensemble formé d'éléments empruntés à la *Vie* dans sa forme primitive et à d'autres sources perdues (Chronique des rois, liste des archevêques, campagne d'Héraclius contre la Perse); dès lors, on peut se demander s'il n'y a pas eu au moins une source primitive commune à la *Conversion* et à la *Vie*. Au passage où il est question, dans la *Conversion*, de l'érection des trois croix, nous trouvons dans la recension de Č'elisi (dans le manuscrit de Šatberdi il manque un feuillet à cet endroit), l'indication suivante : « Ils firent trois croix et les érigèrent à Mxeta, comme il est écrit dans le petit livre, rédigé brièvement, du *Mokceva Kartlisa*, qui fut composé par le diacre Grigol ». L'auteur du *Mokceva* et celui de la *Vie* ont utilisé au moins une source beaucoup plus ancienne. Selon toute apparence « ce petit livre » contenait l'essentiel de tout ce que Rufin et les sources arméno-géorgiennes nous ont transmis excepté les additions arméniennes postérieures, bien entendu. Comme on le sait, Philon de Tirak a traduit en arménien l'Histoire ecclésiastique de Socrate, qui raconte la conversion de la Géorgie d'après Rufin, et il a introduit dans sa version l'histoire de l'érection de la Croix à Mxeta, qu'il n'a pu emprunter qu'à une source géorgienne. Voici ce qui est dit dans ce passage :

« La Sainte Femme ordonna qu'une image de la sainte croix fût édiflée en un lieu qu'elle désigna. Mais comme, ce n'était pas une œuvre d'art, les gens, pour la plupart, n'en firent aucun cas. Alors, la Sainte Femme passa toute la nuit en prière, et, le lendemain matin elle vit la croix qui se dressait, éclatante de lumière, si bien que ceux qu'elle éblouissait de loin comme de près étaient transportés d'admiration ».

Ce fait n'a été rapporté par aucun auteur étranger; il émane donc directement d'une tradition géorgienne. Il montre indiscutablement qu'en 696, Philon en savait plus sur Nino que n'en racontait l'histoire qu'il traduisit de l'arménien. Comme cet auteur vivait dans un milieu arméno-géorgien ³⁷, on s'explique qu'il ait pu recevoir son information d'une source géorgienne.

³⁶ M. TARNICHVILI, art. cité, p. 46.

³⁷ P. PEETERS, Les débuts du Christianisme en Géorgie, An. Boll. (50) 1932, p. 47.



Il n'est pas exact, comme le prétend l'écrivain arménien N. Akinian ³⁸ que les Géorgiens aient eu la révélation de Nino par la traduction de l'histoire de Socrate par Philon de Tirak. (On sait que le nom de la Sainte a été assez longtemps oublié). La réputation de Nino en Géorgie dès avant le VII^e siècle est attestée, sans doute possible, par l'érection de l'église Nino-Tsminda (de Sainte Nino) ordonnée au V^e siècle par le roi Vaxtang et par celle de la cathédrale de Bodbe (V-VI^{es} siècle); ainsi, le «foldbil», le compilateur du « Livre des lettres » ³⁹ n'est-il autre que Bodbeli, c'est à dire l'évêque de Bodbé. En ce lieu désolé et abandonné de Bodbé, les Géorgiens n'auraient jamais songé à édifier une église s'ils n'avaient supposé que c'est là qu'était inhumée celle qui les avait convertis.

N. Akinian prétend encore que la relation de Bacurius n'aurait rien à voir avec la conversion des Ibères au christianisme et serait une falsification du 2^e livre de Faustus de Byzance (appelé dans la suite livre d'*Agathange*) relatif à l'œuvre missionnaire de la « chrétienne Ripsime, d'origine romaine » qui aurait enseigné vers 217 dans la métropole arménienne, que « Nino n'aurait jamais existé, elle ne serait qu'une simple figuration de Ripsime ». Faustus aurait rédigé son Histoire d'Arménie aux environs de 387, et, toujours selon Akinian : « On a de bonnes raisons de croire que Bacurius a eu connaissance de L'Histoire de Faustus ». ⁴⁰

« Comment Akinian est-il en droit d'affirmer que Faustus, considéré jusqu'à présent comme un auteur du V^e siècle, avait terminé son ouvrage en 387 et, en tous les cas, avant 394 ? C'est — la raison en est transparente — qu'il faut que Bacurius ait pu le lire avant sa rencontre avec Gélase en 395. D'autre part, nous voudrions bien savoir qui est Ripsime; si c'est un personnage historique et, dans l'affirmative, où il est dit qu'elle vint en Arménie comme missionnaire ? Car, en définitive, comment la connaissons-nous ? D'après le seul Faustus, auteur dépourvu d'esprit critique, chez qui l'on trouve pêle-mêle histoire, légende et récits de sorcellerie grossis et amplifiés. Si l'on s'en tient là, la thèse d'Akinian repose sur des bases bien fragiles au point que l'on peut dire qu'elle ne se soutient pas, qu'elle n'a aucune valeur », écrit M. Tarchnichvili ⁴¹.

Sans aller jusqu'à citer Langlois, Markwart et d'autres, dont est connue l'appréciation de la valeur de écrits de Faustus de Byzance, notons que les écrivains arméniens déclarent aussi que tout le récit de Faustus, à quelques exceptions près, est dépourvu d'authenticité et ne mérite aucune confiance ⁴². Nous savons que Lazare de Pharp se plaignait déjà de ce que l'ouvrage de Faustus était dénaturé par des nombreuses interpolations. C'est Faustus qui raconte que Grégoire, petit-fils de saint Grégoire l'II-

³⁸ N. AKINIAN, *Handes Amsorya*, col. 401-432, 432-443, 489-491, 497-553.

³⁹ Tiflis, éd. Karbelašvili, p. 183.

⁴⁰ N. AKINIAN — id.

⁴¹ M. TARCHNICHVILI, *Die Heilige Nino, Bekehrerin von Georgien*, *Analecta Ord. S. Basilii Magni*, Romae 1953, p. 573, 574, 575, 578.

⁴² Cf. INDJIDJIAN, *Archéologie arménienne*, Venise, 1832, t. II, p. 185. TCHAMITCH, *Histoire d'Arménie*, Venise, 1835, t. I. p. 11.

luminateur, aurait été catholicos d'Albanie et d'Ibérie affirmation que Markwart qualifie d'anachronique. « Cette fiction dit-il, a été visiblement suggérée par une prétention hiérarchique; elle a pour but de justifier canoniquement la prééminence de l'Église arménienne sur les Églises d'Albanie et d'Ibérie ». ⁴³

Si la relation de Bacurius se rapporte non à l'Ibérie mais à l'Arménie, on est amené à se demander qui a fait connaître le Christ à la Géorgie. Akinian semble vouloir en attribuer le mérite à « l'inventeur » de l'alphabet arménien, Machtotz ou Mesrop. Il raconte, en effet, un voyage qu'aurait fait Mesrop auprès du roi des Ibères et de l'évêque du pays afin d'évangéliser ces « barbares », autrement dit ces païens. Et il présente Machtotz comme « l'initiateur » à la doctrine chrétienne de Sakartvelo (nom donné à leur pays par les Géorgiens). En sorte que Mesrop aurait rencontré à Moxeta un évêque chrétien, mais que ce serait néanmoins lui, Mesrop, qui aurait converti le pays au christianisme.

Akinian se réfère ici à la vie de saint Mesrop écrite par Koriun, dont il s'abstient cependant soigneusement de citer le texte, où il est dit : « Entre temps, l'envoyé du Christ voulut entrer en rapport avec les pays environnants habités par des populations étrangères (en arménien : des barbares). Il partit donc pour se rendre au pays des Ibères. Son voyage le conduisit devant leur roi, dont le nom était Bacurius et devant l'évêque de la région, Moses. Le roi, son armée et tout son entourage lui parurent témoigner de leur absolue soumission à la loi divine ». Ce sera au lecteur de décider s'il est fait allusion ici à des chrétiens ou à des païens ⁴⁴.

Nous avons jugé utile d'attirer l'attention de nos lecteurs sur la valeur historique des sources arméniennes relatives à la conversion de la Géorgie, car nombreux sont encore aujourd'hui les savants qui utilisent ces sources sans les soumettre à un examen critique approfondi.

En conclusion :

Il faut tenir pour assuré que la Géorgie a été convertie au christianisme par sainte Nino, une captive dont l'origine est inconnue, probablement de Cappadoce.

La conversion eut lieu sous le règne du roi géorgien Mirian en 332, par le ministère des envoyés de l'empereur des Grecs Constantin le Grand quelques années avant la mort de ce dernier.

L'apôtre de la Géorgie est rangée parmi les saints par l'Église romaine sous le nom de sainte Chrétienne. Le Martyrologe la mentionne en ces termes :

⁴³ J. MARKWART, Die Entstehung der armenischen Bistümer, Orientalia Christiana, 26 (1932), p. 220-221.

⁴⁴ M. TARNICHVILI, Die heilige Nino, Analecta Ord. S. Basilii Magni Romae 1953. III Miscellanea, p. 578.



Apud Iberos trans Pontum Euxinum, S. Christianae ancillae, quae virtute miraculorum gentem illam tempore Constantini ad fidem Christi perduxit.
(Martyr. Rom., p. 186, Decimo octavo Kalendas Ianuarii).

En France, la Congrégation des Religieuses de l'Enfance de Jésus et Marie est placée sous le patronage de sainte Chrétienne.

L'Église géorgienne célèbre la fête de sainte Nino le 14 Janvier.

La Croix que sainte Nino tailla dans du bois de vigne, qu'elle lia de ses cheveux pour la donner à la Géorgie, se trouve aujourd'hui, après bien des odyssees, dans la cathédrale de Sioni à Tbilisi, résidence des patriarches de Géorgie.

Nino SALIA

LA LITTÉRATURE GÉORGIENNE *

III

Cet article est consacré aux trois grands de la littérature géorgienne des XIX^e-XX^e siècles ; Ilya Tchavtchavadzé, Akaki Tsereteli et Vaja-Pchavela, que le peuple géorgien désigne familièrement par leur prénom en signe d'affection.

Ilya TCHAVTCHAVADZÉ (1837-1907)

Ilya Tchavtchavadzé apparaît comme la figure centrale de la vie littéraire et politique géorgienne du XIX^e siècle.

En tant qu'interprète de la pensée nationale géorgienne, il joua un rôle considérable dans le mouvement de libération du pays du joug russe dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il est, avec Akaki Tsereteli, le fondateur de la nouvelle littérature géorgienne et le créateur de la nouvelle langue littéraire. Il enrichit les lettres géorgiennes de véritables chefs-d'œuvre et eut une influence considérable sur tout son développement ultérieur.

La diversité de son œuvre, la gamme très étendue de ses talents, le grand intérêt qu'il portait à tous les phénomènes de la vie, revêtent un caractère véritablement encyclopédique. Il naquit le 27 octobre 1837 en Q'varélie (Kaxétie). Jusqu'à l'âge de dix ans il fut éduqué par ses parents, qui le confièrent ensuite à une pension privée de Tbilisi; deux ans après, il entra au lycée. A sa sortie du lycée, en 1857, le jeune homme se rendit à St-Pétersbourg pour faire ses études supérieures. Il profita de son séjour dans la capitale pour assimiler les disciplines scientifiques et étudia attentivement la philosophie, la sociologie, l'économie politique et l'esthétique.

Inquiété par les tendances révolutionnaires de la jeunesse universitaire, le gouvernement appliqua en 1891 un régime sévère à l'université de St-Pétersbourg. En signe de protestation, les étudiants se mirent en grève et se livrèrent à des démonstrations antigouvernementales. A la suite des désordres universitaires, le jeune homme (comme il le relate dans son « autobiographie ») dut abandonner les études supérieures et revenir en Géorgie.

* V. BEDI KARTLISA, vol. XVII-XVIII, XIX-XX. Littérature utilisée : Al. Baramidzé, Ch. Radiani, B. Jguenti, *Histoire de la littérature géorgienne*, (édition de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, 1958), essentiellement les études de Ch. Radiani, ainsi que de G. Djibladzé, G. Leonidzé, D. Benašvili.

De retour dans sa patrie, I. Tchavtchavadzé se mit à la tête d'une nouvelle tendance nationale et littéraire et se consacra entièrement à la lutte pour la libération du pays.

A partir de 1864, l'écrivain mena de front son activité littéraire et le service de l'État dans différents organismes publics. Pendant près d'un demi-siècle, il n'y aura pas de problème concernant la vie de son pays auquel I. Tchavtchavadzé ne s'attache et au sujet duquel il ne fasse preuve d'une grande érudition. L'activité de l'écrivain laissa une trace particulièrement profonde dans les divers domaines de la vie culturelle géorgienne. Pendant de nombreuses années, il fut président de la « Société pour la diffusion de l'instruction parmi les Géorgiens », qui joua un grand rôle dans la vie du peuple. Quand la possibilité se présenta de faire renaître le théâtre national géorgien, en 1879, il fut élu Président de la Société géorgienne d'Art Dramatique, qui devait se charger de la direction du théâtre et lui procurer les moyens de subsister.

Il accordait une très grande importance au théâtre en tant que foyer de culture nationale. Avant l'ouverture de la saison théâtrale, il écrivit : « Nous allons enfin avoir ne fût-ce qu'un seul endroit public où nous pourrons, dans notre langue maternelle, exprimer nos joies et dire nos peines, où, grâce à cette langue, nous pourrons embrasser du regard toute notre vie, sa sagesse et ses espérances ».

A partir de 1877 parut sous sa rédaction la revue « Ivéria », puis un journal portant la même appellation. Ayant été élu membre du Conseil d'État en 1906, il vécut un certain temps à St-Pétersbourg. Au Conseil d'État, il adhéra au groupe dénommé « académique » et considéra sa mission comme celle de « défenseur des intérêts de toute la Géorgie et des Géorgiens ».

En raison de son active opposition au régime tsariste, et en tant que représentant le plus en vue du mouvement national de libération de la Géorgie, il se trouvait constamment sous la surveillance de la police. Le gouvernement le considérait comme un adversaire sérieux de la politique tsariste de colonisation. Nombres de ses œuvres furent interdites par la censure. Par le caractère de son activité littéraire et politico-sociale, il était devenu un personnage indésirable pour l'autocratie. Au mois de septembre 1907, il fut assassiné par les ennemis de la Géorgie. Il fut inhumé au Panthéon des grands hommes de Géorgie à Mtatsminda, pleuré par le peuple tout entier.

L'œuvre de Tchavtchavadzé marque une étape très importante du développement social de la Géorgie et constitue un phénomène complexe. Écrivain d'une période transitoire, son activité se déroula aux frontières de deux époques, au moment où son pays passait d'un régime de servage

au capitalisme. Il posa dans ses œuvres une série de problèmes sociaux très importants pour l'époque et lutta passionnément, avec l'arme de son idéologie créatrice, pour leur trouver une solution.

Définir en quoi consiste l'essence de l'art, quelle est sa place dans la vie sociale et politique du pays, quelle doit être la nature de l'œuvre artistique pour agir efficacement sur le lecteur — telles furent les préoccupations de l'écrivain dès le début de son activité littéraire. L'intérêt qu'il porta aux problèmes littéraires et esthétiques demeura constant tout au long de son activité créatrice. Aucun écrivain géorgien n'accorda autant d'attention aux problèmes de la littérature, ne posa si magistralement la question de l'importance de l'expression artistique pour le développement de la vie sociale du pays.

I. Tchavtchavadzé estimait que la littérature artistique représente une des formes de la connaissance de la réalité. C'est pourquoi, dans la question des rapports de la littérature et de l'art avec la vie, il défendait la thèse suivant laquelle l'art et la poésie doivent être créés en fonction de la vie pratique, la poésie est l'incarnation de la réalité, de la vie. L'art fait partie de la vie, forme l'un des aspects de l'activité créatrice de l'homme. Il considérait des liens étroits avec la vie, l'étude de la vie, comme le fondement du processus de la création artistique.

« La science et l'art », écrivait-il, « qui observent constamment la vie, pour interpréter consciemment chacun de ses changements et cueillir chacune de ses fleurs, de façon à savoir ce que ces fleurs représentent et pourquoi elles existent, la science et l'art, qui empruntent des voies différentes, se proposent toujours la même tâche : comprendre et expliquer chaque nouveau maillon de son développement et l'inclure dans un système rigoureusement élaboré ».

En même temps, il souligne l'originalité des voies qui mènent à la connaissance de la vie par la science et par l'art. « Le savant, dit-il, ne masque jamais les phénomènes isolés sous une pensée généralisée, tandis que le poète et l'artiste tendent à tout généraliser, à unir des symptômes isolés en un phénomène typique. La différence entre la science et l'art ne réside pas dans la substance, mais dans les méthodes d'élaboration de cette substance. Le savant pense par syllogismes et le poète par images et par tableaux, mais en définitive, ils affirment tous les deux la même chose : l'homme, la nature, le ciel, le monde, l'univers, tout cela forme un grand livre écrit dans une langue énigmatique. La science le traduit dans son propre langage sans images ni tableaux, — la poésie, par contre, l'interprète en une langue faite d'images et de tableaux ». « La vie est la racine, la science et l'art sont les tiges nées de la racine. De même que les plantes sorties de terre donnent

des fruits et rendent leurs graines à la terre pour produire de nouvelles racines, qui donneront de nouvelles tiges, de même la science et l'art, qui prennent naissance dans la vie, donnent des fruits de la vie, et rendent des graines à la vie pour que naisse une vie nouvelle. Tels sont les rapports entre la connaissance et la vie, la vie et la connaissance».

Critiquant la réalité contemporaine, il ressuscite dans la mémoire de ses concitoyens les plus belles pages de l'histoire de la patrie, il célèbre ce qui peut exalter le peuple dans sa lutte pour la libération, pour un avenir meilleur, ce qui peut favoriser l'éducation de patriotes courageux.

I. Tchavtchavadzé débuta dans la carrière littéraire dans les années où le régime de servage approchait déjà en Géorgie de sa fin historique, bien qu'il conservât encore de la force. L'écrivain consacra une grande partie de son œuvre littéraire à la peinture des réalités du servage dans toutes leurs manifestations caractéristiques. Observateur attentif de la vie, il représente de façon frappante le processus de désagrégation du régime de servage. « Vision » (*Ačrdili*), « Quelques tableaux » (*Ramodenime Sourati...*), « Le récit d'un mendiant » (*Glaxis Naambobi*), « Le Laboureur » (*Goutnis Deda*) et une série d'autres œuvres sont consacrés à la vie du peuple et à la mise en accusation du servage.

Dans le poème « Vision », il employa la forme symbolique, afin de révéler d'une façon plus profonde et plus variée l'idée essentielle de son œuvre. C'est dans ce poème que se trouve exprimée la conception du monde de l'auteur. Par la suite, il revint à plusieurs reprises sur ce poème, écrit en 1858-59, le modifiant et le complétant. Sa dernière variante fut terminée en 1872.

Dans « Vision », I. Tchavtchavadzé tourne son regard en arrière, vers le passé de la patrie; il rappelle le dévouement, l'esprit de sacrifice des Géorgiens pour cette patrie à présent oubliée. Il fait une vaste analyse des structures sociales contemporaines et les condamne sévèrement, ainsi que l'injustice sociale et l'arbitraire dont font preuve les possédants. La situation des « malheureux opprimés » inspire d'amères pensées au poète. Mais il ne sombre pas dans le désespoir, car il croit fermement que l'avenir appartient au peuple, que la Géorgie ressuscitera de nouveau. Par la bouche du « fantôme » l'auteur appelle ardemment ses contemporains à unir leurs forces, à lutter ensemble pour le rétablissement de l'indépendance nationale et de la justice sociale.

Les vues sociales du poète, toute son activité littéraire et publique sont pénétrées du souci qu'il a du peuple, de son désir de le servir. L'humanisme qui réchauffe toute l'œuvre de Tchavtchavadzé s'est transmis, comme un testament, à la littérature géorgienne de la période suivante.



Dans ses vers, ses poèmes et ses récits, l'auteur exprime clairement son patriotisme, son profond amour pour sa patrie. Le sort de la Géorgie est le thème principal de ses écrits. Ses œuvres les meilleures, imprégnées d'un amour ardent pour la patrie, sont consacrées à la renaissance de son pays, à la venue de son « printemps ». « Depuis que j'ai conscience de l'amour que je te porte, ô ma patrie, agité est mon sommeil, inquiet est mon bonheur ! » dit le poète.

La pensée de sa patrie ne le quitte jamais au cours des années vécues à St-Pétersbourg. Il se rappelle « son ciel, éclairé et paré d'une façon tout à fait différente ». Il vit de ses souvenirs de Géorgie et évoque dans sa mémoire les tableaux de son pays natal, de sa nature merveilleusement belle. La patrie s'associe dans son esprit au printemps, au réveil de la nature :

« La forêt se pare de suaves coloris,
 Les hirondelles gazouillent dans les cieux.
 La sève des sarments de vigne
 Sourd en larmes printanières.
 Les montagnes sont de plus en plus belles ;
 Agréable est la prairie bariolée.
 Et toi, patrie bien-aimée,
 Quand t'épanouiras-tu ? »

C'est à peu près ce même motif qui retentit dans le poème « Élégie », où se déroule devant le lecteur le majestueux tableau de la nature.

Comprenant parfaitement que les « lamentations romantiques » sur le passé ne sauraient amener la renaissance de la patrie, l'écrivain oriente ses pensées vers le futur, vers les temps à venir, lorsque son pays, déployant ses forces puissantes, rejetterait l'oppression, « éclaterait en une luxuriante floraison », « s'illuminerait d'un sourire radieux ».

Les pensées intimes du peuple au sujet de la liberté à venir sont exprimées avec une grande puissance artistique dans le poème « Le lac de Basaleti » (*Basaletis Tba*). Cet avenir radieux de la Géorgie se présente à lui sous l'aspect d'un enfant, endormi dans un berceau en or au fond d'un lac, dans l'attente du chevalier qui « soulèvera le berceau au-dessus des flots ».

Tout au long de son activité sociale et politique, le poète s'est montré un courageux défenseur de la liberté de sa patrie, de l'honneur et de la dignité du peuple géorgien, de sa langue et de sa culture.

Quand les représentants du tsarisme et leurs valets commencèrent à bannir des écoles la langue géorgienne, le poète engagea une vive polémique avec le curateur du district d'enseignement du Caucase, Ianovski, « Sans la langue maternelle, disait le poète, l'école n'est pas un moyen de développer la raison, mais plutôt de l'opprimer et d'obscurcir la conscience, de la fouler

aux pieds et de la fustiger. Qui donc pourrait désirer cela ? Il est clair que la langue natale est non seulement le moyen le meilleur et le plus nécessaire pour que l'école puisse remplir son office, mais c'est le premier sujet que doit étudier et connaître l'enfant. L'école doit donc assurer ce service au peuple ». Le poète adressa une verte réplique à un autre fieffé réactionnaire, Katkov, rédacteur du journal « Les Nouvelles de Moscou », qui avait tourné le patriotisme géorgien en dérision lors de la mise en scène de la pièce « La Patrie » de David Eristavi.

En 1887 l'écrivain termina une de ses dernières œuvres, « La veuve d'Otar » (*Otaraant Kvrivi*), dans laquelle il s'était assigné la tâche d'éclairer la question des rapports mutuels entre paysans et propriétaires après la suppression du servage en Géorgie.

L'écrivain se rendait compte qu'après l'abolition du servage le fossé entre la noblesse et la paysannerie n'était pas comblé, — c'étaient deux mondes différents ; mais il comprenait parfaitement que l'hostilité entre les classes affaiblissait la lutte du peuple géorgien pour sa libération. En partant de ce point de vue, il milita pour une collaboration des classes, pour « la paix des classes », en tant que base de la renaissance nationale géorgienne.

Dans son œuvre poétique, le poème « L'ermite » (*Gandeghili*) occupe une place particulière ; c'est une œuvre empreinte d'un sens philosophique profond. L'auteur y expose ses vues sur la vie et définit la véritable destinée de l'homme.

L'intérêt de Tchavtchavadzé pour les œuvres populaires, les contes, les légendes, les fables, les récits, les proverbes et les dictons caractérise tant « L'ermite » que ses autres œuvres.

Il a utilisé dans ce poème le thème d'une légende populaire, non seulement pour la restituer au peuple sous une forme plus parfaite et plus artistique, mais aussi pour y exposer une grande idée philosophique.

Les acteurs de ce poème sont un ermite et une bergère. On y raconte qu'une certaine personne se retira du monde, pour se réfugier dans une caverne située très haut sur un rocher recouvert de neiges éternelles. Bannissant de son esprit toute « pensée profane », « impulsions et désirs », il passait les jours et les nuits en prière. Et voilà qu'un jour, au cours d'une tempête, lui parvient une voix humaine, implorant secours. Il laisse pendre une chaîne hors de sa caverne, et au bout d'un certain temps apparaît devant lui une jeune fille : elle faisait paître son troupeau de brebis dans les montagnes quand la colère subite de la nature, l'orage et la tempête, l'obligèrent à chercher un refuge pour sauver sa vie.

L'ermite est saisi d'inquiétude : « le sort le soumettrait-il à une tentation

sous l'aspect d'une femme ? » Il allume le foyer, et le feu qui éclaire la caverne illumine le visage d'une jeune fille d'une rare beauté. La bergère semble être l'incarnation de la plénitude de la vie. Il semble qu'elle éveille chez l'ermitte des sentiments déjà éteints.

Dans une terrible confusion, il fixe son regard sur l'icône de la Sainte Vierge, mais les traits de la bergère remplacent ceux de la Mère de Dieu. La jeune fille trouble la paix de l'ermitte, s'empare de ses pensées.

Entre la bergère et l'ascète s'engage une conversation au sujet de la vie humaine. « Est-il possible, demande la bergère, que tu n'aies personne au monde, ni frère, ni sœur, ni parents ? ». « J'en avais, répond-il, mais je me suis éloigné d'eux pour me consacrer à Dieu ». La jeune fille est frappée de cette réponse :

« Dieu ne se réjouirait-il pas des consolations de la douce vie
Qu'Il a créées Lui-même ?
Pourquoi a-t-Il paré le monde
De l'éclat des eaux, du frémissement des astres ?
Serait-ce pour que l'homme qui l'habite
Le rejette et le confine en son cœur ? »

« Faut-il vraiment, pour le salut de l'âme, tout refuser et se réfugier dans la solitude ? » demande la jeune fille. « Le salut est partout possible », répond l'ermitte, « mais moi, malheureux, tel est mon destin ». A peine a-t-il prononcé « malheureux » qu'il est saisi d'effroi. Comment, n'est-il donc pas content de son sort ? Récrimine-t-il contre Dieu ? Se prenant en mains, il se met à prier, mais il n'est pas en état de se recueillir. Son regard tombe de nouveau sur la belle endormie qui, de toute la splendeur de son corps, provoque la tentation. Brusquement il se sent perdu, mais il se maîtrise de nouveau et s'enfuit dans la cellule où il avait coutume de prier ; il cherche un rayon de soleil ; il place son livre de prières sur le rayon, mais le livre tombe, le rayon ne le soutient plus. L'ermitte se met à hurler d'effroi, s'effondre sur place et rend l'âme. Sa prière n'avait pas été assez pure, assez forte.

Dans « L'Ermitte », l'auteur, avec une rare maîtrise, brosse des tableaux de la nature, de merveilleux paysages qui forment une partie inséparable de son récit.

Son article « Le XIX^e siècle », écrit le 31 décembre 1899 pour caractériser le siècle écoulé, présente un grand intérêt. Au sujet des événements de ce XIX^e siècle, il écrit :

« L'une des plus grandes et des plus glorieuses entreprises du XIX^e siècle fut, notamment, de placer sur une base solide le commandement d'aimer les hommes et de lui permettre de prendre son essor : chaque homme, à quelque degré qu'il soit de l'échelle sociale, est un homme et en tant que

homme il est égal à tous les autres et digne de la même sympathie ou de la même compassion. Il est vrai que les origines de ce commandement sont très anciennes, mais le XIX^e siècle l'a élevé, l'a renforcé, l'a élargi, lui a donné une base scientifique et l'a transformé en commandement qui soutient les pauvres et les faibles. Le XIX^e siècle a proclamé comme idéal de la structure sociale « la suppression de l'inégalité de la distribution des richesses et du profit entre les hommes, la suppression de toute domination de classe et, dans la mesure du possible, de toute différence de classe ».

I. Tchavtchavadzé fait preuve dans ses œuvres d'une très grande maîtrise artistique. Il a inauguré, dans la littérature géorgienne, le style puissant de l'éloquence, qui culmine dans l'expression d'émotions pathétiques, dans des aphorismes, des épithètes bien frappés, dans une déclamation de haute envolée. Sa prose est riche et tourmentée d'une complexité qui représente un aspect nouveau de la prose géorgienne. Il a montré que la langue géorgienne se prête à des formes syntactiques très diverses.

La langue, affirme Tchavtchavadzé, est « l'expression de l'esprit et du cœur du peuple ». C'est pourquoi il accorda la plus grande attention à tout ce qui avait trait à la langue, à la phrase, au choix des mots et aux formes grammaticales. Il burinait soigneusement, minutieusement chaque mot, chaque phrase. C'est de là que vient la précision exceptionnelle, la force, la concision aphoristique, la finesse de la langue de l'écrivain et le véritable caractère populaire de ses œuvres.

L'art d'Ilya Tchavtchavadzé répondait aux besoins de l'époque. Il joua un rôle éminent dans l'histoire de la littérature géorgienne et dans le développement de la pensée nationale ; il fut le porte-parole et l'animateur incontesté de toutes les espérances nationales et sociales de son peuple.

Akaki TSERETELI (1840-1915)

Akaki Tsereteli est l'un des hommes de lettres les plus importants du XIX^e siècle. Il est entré dans l'histoire de la Géorgie, en même temps qu'Ilya Tchavtchavadzé, comme fondateur de la langue et de la littérature géorgiennes nouvelles, et digne représentant de la jeune génération des Géorgiens, qui menèrent une lutte résolue contre la réaction, le tsarisme, et apportèrent un courant nouveau dans la vie politique et culturelle de leur pays.

Au cours de sa longue activité publique et littéraire, Tsereteli fut, comme il s'intitulait lui-même, « le porte-voix de la vie quotidienne ». Il réagissait à tous les événements, il était l'interprète des espérances séculaires

et des aspirations du peuple, l'ardent champion de la liberté et de l'instruction, le héraut de la lutte pour la libération nationale.

Descendant d'une famille de vieille noblesse, il naquit le 9 juin 1840 à Svitor dans la haute Iméretie. D'après une ancienne coutume, il fut confié étant encore à la mamelle, à une nourrice dans le village de Savan, où il demeura jusqu'à l'âge de six ans, vivant dans les mêmes conditions que les enfants des paysans. « Je dois reconnaître », raconta-t-il par la suite, « que si j'ai conservé en moi quelque chose de bon et de beau, c'est principalement parce que j'ai vécu dans un village et que j'ai grandi avec les enfants des paysans ».

Le village, le milieu paysan, furent pour le futur écrivain une excellente école de connaissance de la vie.

En 1852, il entra au lycée de Koutaïsi. A cette époque régnait dans les écoles le système d'éducation russe, très brutal, dont la méthode de base était la punition corporelle. « Chacun avait le droit de flageller un élève, du directeur au gardien », écrit A. Tsereteli, « et en outre, personne ne se préoccupait de savoir si l'enfant était fautif ou non. Dieu sait combien d'enfants restèrent estropiés pour la vie, moralement et physiquement ». Il était interdit à l'élève de parler sa langue maternelle. « A cette époque, rappelle le poète, on se servait dans toutes les écoles de jetons en fer-blanc appelés « marks ». On fourrait un mark dans la main de celui qui se mettait à parler géorgien. Le coupable était frappé à coups de règle sur la paume de la main. Celui qui était « pris en flagrant délit » s'efforçait de toutes manières de refiler le « mark » à un camarade, et en le lui transmettant il le frappait à son tour sur la paume de la main avec une règle. C'est ainsi que ce misérable jeton passait de main en main. L'élève qui n'avait pas réussi à se libérer de son jeton restait toute la journée à l'école sans manger ».

Le poète éprouva souvent à ses dépens la brutalité de la discipline qui régnait dans le lycée. Il accorde en général dans ses œuvres une large part aux questions d'éducation. Dans son poème « L'éducateur » (*Gamzrdeli*), il se sert d'une légende populaire pénétrée d'une haute moralité et de sentiments d'amitié et de fraternité.

En 1859, Tsereteli quitta le lycée pour se rendre à St-Petersbourg. Il pensa d'abord entrer à l'École militaire, mais sur le conseil d'amis, il entra à la section arménienne et géorgienne de la Faculté des langues orientales. Ses années d'étudiant jouèrent un rôle décisif dans la formation de sa conception du monde. Il commença son activité poétique en 1858. En 1860, il publia un poème original « Le Message secret », qui lui acquit tout de suite une grande popularité parmi la grande masse des lecteurs. Il écrivait dans une langue compréhensible pour les masses. Il libéra son style de tous les

archaïsmes et le rapprocha de la langue populaire, lui donnant une harmonie caractéristique de la véritable poésie populaire.

Le critique et publiciste bien connu N. Nikoladzé écrivait au sujet de la poésie de A. Tsereteli : « la langue de ses poèmes se caractérise par un charme et une légèreté jusqu'alors inconnus, apanage du vrai langage populaire ; on n'y trouve pas le moindre apport livresque, artificiel et conventionnel. Du premier jour de son activité littéraire jusqu'au dernier, le poète prit dans la littérature géorgienne la même importance que Pouchkine dans la littérature russe, pour ce qui est de la langue et du genre de ses œuvres. Plus qu'aucun de ses confrères, il fut le premier à rapprocher résolument la langue littéraire de la langue populaire, lui imprimant une souplesse et une grâce incroyables, une grande force d'expression et du pittoresque ». Tout comme Ilya Tchavtchavadzé, il élargit et approfondit considérablement l'importance sociale de la poésie, il y introduisit hardiment des thèmes politiques et sociaux.

Dès l'époque de ses années d'étudiant, il fit paraître des poèmes comme « Le chant des moissonneurs », « La confession d'un paysan », « Berceuse de l'Iméretie » qui décrivaient la vie du peuple opprimé, exprimaient ses sentiments et ses espérances. Le lecteur pouvait déjà percevoir dans les vers du poète une furieuse protestation contre le servage et l'oppression russe.

Il faut noter que c'est justement au cours de ces années qu'eut lieu à St-Petersbourg la rencontre mémorable entre le jeune poète géorgien et le grand troubadour ukrainien Tarass Chevtchenko. Il garda toute sa vie, comme il le dit lui-même, un souvenir radieux de cette rencontre.

Il passa ses derniers examens en 1862 et présenta une thèse ayant pour thème « Sur l'originalité du « Chevalier à la peau de tigre » de Roustaveli qui fut approuvée par la Faculté. Cette même année il revint en Géorgie.

Il fut le seul parmi les écrivains géorgiens à faire des lettres sa profession ; pendant toute sa vie, il n'occupa aucune autre fonction et à partir des années soixante, il collabora à toutes les revues, à tous les journaux de Géorgie.

Son activité sociale et littéraire prit une envergure particulièrement vaste au cours des années 1860-1870, période pendant laquelle il créa une série d'œuvres remarquables.

En 1897 il commença à éditer sa propre revue littéraire mensuelle « Krébouli » (*Recueil*) dans laquelle il imprima ses propres poèmes et des œuvres populaires géorgiennes. Le tirage était assez important pour l'époque et tous les exemplaires en étaient vendus. Cependant, au bout de trois ans, les autorités interdirent la publication de cette revue, où l'écrivain, imprimait en même temps que des œuvres poétiques, ses articles sur la vie politique et sociale du pays.

L'activité du poète se développa fructueusement dans presque tous les domaines de la vie culturelle géorgienne. Il fut l'un des organisateurs et des membres actifs de la « Société pour la diffusion de l'instruction parmi les Géorgiens » et c'est grâce à sa participation active que le théâtre géorgien permanent d'art dramatique fut créé à Tbilisi et commença ses représentations en 1879.

En tant que poète, il fit écho, à presque tous les événements de la vie politico-sociale contemporaine. Le poème « Le poignard » (*Xanǰali*) résonne comme un cri de guerre, incitant à la lutte contre l'oppression russe.

Les idées de libération atteignirent dans l'œuvre de Tsereteli leur point culminant au cours de la première révolution russe de 1905. Il accueillit avec une grande exaltation ses roulements de tonnerre et écrivit une série de poèmes enthousiastes sur des thèmes révolutionnaires. Le puissant essor du mouvement révolutionnaire le transportait de plus en plus. Dans le poème « A bas ! » il appelle le peuple à renverser l'autocratie russe.

« A bas le gouvernement de déshonneur !
Tourmentés par la dure nécessité
Nous unissons nos vœux pour crier
A bas le gouvernement ! A bas ! »

Le poète pénètre profondément le sens des événements, il parle de la révolution comme d'un rêve ardemment désiré par le peuple, en train de se transformer en réalité, pour secouer le joug étranger.

Ces réactions enthousiastes du poète aux événements révolutionnaires de 1905 furent engendrées par sa foi dans la libération nationale et sociale du peuple. Il écrivit pendant la période révolutionnaire l'un de ses plus remarquables poèmes, « Ma Foi », qui fut interdit par la censure et ne parut qu'après sa mort.

En 1907 A. Tsereteli commença à éditer une revue humoristique « Xoumara » (*Le Plaisantin*) mais elle fut interdite dès son premier numéro, son rédacteur fut arrêté et emprisonné à la forteresse de Metexi. La tempête d'indignation populaire soulevée par cette arrestation obligea les autorités à libérer l'éminent poète.

Héraut ardent de la justice, de la lutte pour les intérêts du peuple, il aida ce peuple à garder une foi inextinguible dans le triomphe de ses idéaux.

Toute sa vie créatrice fut consacrée à la Géorgie. Il était extraordinairement populaire dans les grandes masses du peuple. Il n'existait pas de coin en Géorgie où son nom ne fut prononcé avec un profond respect. Ses vers se répandaient rapidement, on les apprenait par cœur, ils devenaient des chants populaires.



La Géorgie fêta solennellement, en 1908, le 50^{ème} anniversaire de son activité littéraire.

En décembre 1914, A. Tsereteli tomba malade ; il s'éteignit le 26 janvier 1915. Malgré son grand âge, il continua à se servir de sa plume jusqu'au dernier jour de son existence. Son dernier poème, « La Guerre », resta inachevé.

La nouvelle de sa mort fut accueillie dans toute la Géorgie avec une profonde affliction. Sa dépouille mortelle fut accompagnée au Panthéon des écrivains, sur la montagne Mtatsminda, par plus de cent mille personnes.

Dans la Géorgie opprimée par la Russie, Akaki Tsereteli, en tant que héraut de la lutte pour la libération nationale, fut l'un des premiers écrivains géorgiens à refléter profondément dans ses œuvres la vie de la société géorgienne, dans toute sa diversité. Il défendit résolument l'idée qui voulait que la vie réelle des hommes, leurs pensées et leurs espérances, servent de sujet à l'art et à la littérature. Il considérait que la littérature était une arme tranchante contre le mal social et pour la libération nationale. Il disait que « le poète est le héraut du temps présent » : le *tchanguri* (instrument de musique) lui est nécessaire pour « qu'il serve la justice », qu'il renforce « la pensée sacrée » et qu'il « réchauffe le cœur ». Le chant du poète doit « sécher les larmes des opprimés et, tel une lance, percer le cœur des oppresseurs ». Tsereteli estimait que la littérature doit constituer un tout organique complet, qu'elle doit harmonieusement refléter la nature, l'homme, la vie et les relations mutuelles entre les hommes.

Le genre littéraire fondamental de Tsereteli était la poésie lyrique, qui lui apporta la gloire d'un grand poète. « Si I. Tchavtchavadzé était essentiellement prosateur et forgeait ses vers du métal, A. Tsereteli était plus essentiellement poète et tissait des fils aériens. » (Gr. Robakidzé). Ses poèmes lyriques sont caractérisés par la profondeur de l'idéologie, la richesse des images et une harmonie exceptionnelle. Ses poèmes lyriques « Souliko », « La luciole », « Ma pauvre tête », transposés en musique et devenus des chansons populaires, sont très bien connus non seulement en Géorgie, mais bien au-delà de ses frontières.

Dans les années où le poète embrassa la carrière littéraire, la paysannerie gémissait sous le joug du servage. Tsereteli vit et comprit que l'abolition du servage n'avait pas, en fait, amélioré la condition des paysans. De toutes ses forces, il orienta son talent satirique contre les oppresseurs. Il se dressa de tout son être contre les vices de la société contemporaine. Mais ses œuvres les meilleures, il les consacra à sa patrie. Toute sa poésie est marquée par un sentiment patriotique profond et généreux, exprimé par les strophes émouvantes du poème « L'Aurore » (*Gantiadi*) :

Pays de turquoises et d'émeraudes
Pour lequel je vis,
Je suis à toi, je mourrai pour toi,
Je porte ton affliction.

La question de la libération de sa patrie, de la conquête d'une vie heureuse, est liée pour le poète au courage de son peuple, à sa force inépuisable, à son énergie invincible. Mais il sait parfaitement que le bonheur futur ne viendra pas tout seul, qu'il faut le conquérir dans une lutte héroïque. C'est à cette lutte suprême que le poète appelle dans son poème « Les chevaux gris » (*Tchağara*) les héros qui surgiront des tréfonds populaires.

C'est dans ces poèmes qu'il exprime avec la plus grande plénitude ses idées libératrices. Brossant divers épisodes de l'histoire de la Géorgie, il se donne pour tâche d'éduquer le peuple suivant des exemples de courage et d'héroïsme, de lui montrer comment, dans le passé, ses ancêtres ont défendu avec abnégation la liberté et l'indépendance de la patrie.

La majorité des héros des poèmes épiques de Tsereteli sont des personnalités historiques. Dans le poème « Torniké Eristavi » il décrit la Géorgie du X^e siècle. Le héros principal est le stratège Torniké Eristavi qui consacra toute sa vie au service de son pays natal. Sous sa direction les Géorgiens combattirent souvent contre les envahisseurs étrangers. Torniké Eristavi se retira, sur ses vieux jours, dans le monastère géorgien du Mont-Athos, mais au premier appel de sa patrie il reprit les armes et écrasa de nouveau les ennemis. Ce fut ce même Torniké qui étouffa l'insurrection de Bardas Scleros. « Torniké Eristavi » est une œuvre d'une grande puissance artistique. Certaines parties de ce poème, comme par exemple l'introduction, le chant sur Amirani enchaîné (Prométhée) et d'autres passages sont très répandues en Géorgie et sont devenues des chansons populaires.

Un autre poème, « Natela », décrit la lutte du peuple géorgien contre le joug mongol, au XIII^e siècle. Les héros principaux du poème sont Natela et Tsotné. Natela représente la femme géorgienne idéale, dans laquelle s'allient harmonieusement la beauté physique et la noblesse de l'âme. De nombreux jeunes gens furent captivés par elle, mais seul celui qui aurait l'audace de teindre de sang ennemi la blanche chemise confectionnée par la jeune fille pourrait subjuguier son cœur. Ce héros fut Tsotné Dadiani, qui conquiert le cœur de Natela. Leur amour plein d'abnégation est lié de façon inséparable à un ardent amour de la patrie.

L'auteur traça dans son poème le portrait de la femme géorgienne; les figures immortelles des héroïnes de Roustaveli lui servirent de modèle.

Un dévouement total à la patrie et au peuple est le thème d'une des meilleures nouvelles de Tsereteli, « Bachi Atchouki », qui retrace l'histoire

de la lutte des Géorgiens contre les envahisseurs persans du XVII^e siècle. Les héros principaux en sont Bidzina Tchelokachvili, Elizbar et Chalva Eristavi. Mais l'inspirateur des forces qui luttent pour la libération du pays est Bachi Atchouki.

A. Tsereteli écrivit quelques pièces historiques, parmi lesquelles se distingue particulièrement « Patara Kaxi » (*Le Petit Kaxétien*). Elle fut écrite en 1886 sous le titre « Le Dauphin Irakli » mais sa représentation fut interdite par la censure. Un an après l'auteur la remania et l'appela « Guela »; toutefois, elle fut de nouveau interdite. Enfin, après de nombreuses modifications, l'auteur réussit à l'éditeur sous l'appellation « Patara Kaxi ».

Dans ses œuvres artistiques, le poète présente toute une galerie de héros historiques, couronnés d'une auréole de gloire, qui avaient incité le peuple à des exploits héroïques. De même qu' Ilya Tchavtchavadzé, Tsereteli utilisait dans ses œuvres des exemples historiques pour exalter le peuple par l'exemple de l'héroïsme du passé.

Les paroles suivantes permettent de comprendre son sentiment patriotique : « Je suis avant tout Géorgien, puisque je suis né en Géorgie, mais cela ne signifie pas que je sois chauviniste, que je m'efforce de construire le bonheur de mon peuple au détriment de celui d'un autre peuple; mon rêve est le bonheur universel de tous les peuples, fondé sur leur amitié réciproque ». Dans toute son activité littéraire et sociale, le poète fut guidé par cette pensée.

A. Tsereteli occupe une place de premier plan dans l'histoire de la littérature et de la pensée nationale géorgiennes. Toute son œuvre artistique, ses vers, ses poèmes, ses nouvelles, ses drames sont imprégnés de préoccupations publiques.

Il créa des formes nouvelles, un rythme nouveau du discours poétique, il rénova et réforma, en même temps qu' Ilya Tchavtchavadzé, la langue littéraire géorgienne, en puisant largement dans le riche trésor de l'art populaire, du langage du peuple. Il estimait qu'en se tournant vers la langue populaire l'écrivain se libère de tout ce qui est artificiel, des « particularismes » et qu'il apprend à écrire dans une langue pleine de substance, compréhensible à tous.

Akaki Tsereteli est avec Ilya Tchavtchavadzé le maître incontesté de la nouvelle littérature géorgienne.

Vaja PCHAVELA (1861-1915)

« Vaja-Pchavéla créée comme un génie impersonnel et, parfois, on croirait que la fantaisie collective des siècles successifs a collaboré à son œuvre ». Gr. Robakidzé.

Vaja Pchavéla occupe une place particulière dans l'histoire de la littérature géorgienne. Il relève d'un genre tout différent, d'inspiration poétique de caractère mythique. Grâce à sa connaissance de la vie du peuple, qui lui a permis de donner à ses œuvres un sens philosophique, grâce aussi à la puissance de son talent poétique, il a révélé au lecteur géorgien un monde poétique original, il a posé de façon nouvelle, et résolu, une série de questions importantes.

L'héritage littéraire qu'il nous laisse est varié. Il comprend des poèmes, de la prose artistique, des esquisses historiques, ethnographiques, des articles critiques théoriques concernant la littérature et des études sur la vie politique et sociale. Son extraordinaire talent s'y reflète avec éclat, de même que sa culture et le monolithisme de sa nature. Tout ce qu'il a écrit est animé d'un amour ardent pour le peuple et d'un patriotisme sublime. Bien que Pchavéla ait vécu la plus grande partie de sa vie dans les montagnes, dans des coins perdus, aucun événement important de la vie géorgienne de l'époque ne lui échappa. De même qu'Ilya Tchavtchavadzé et Akaki Tsereteli, il fut un fils dévoué de son pays natal, il voyait sa vocation, le sens de son activité exclusivement dans le service de sa patrie. C'est pourquoi toutes ses œuvres sont illuminées par un sentiment poétique élevé et pénétrées de nobles pensées.

Vaja Pchavéla (de son vrai nom Luca Razikachvili) naquit le 14 juillet 1861 dans le village pchave de Tchargali. C'est là, au sein de la majestueuse nature de Pchave-Xevsourétie, dans le milieu original des montagnards, que se formèrent ses premières impressions enfantines.

Il reçut sa première éducation à l'école religieuse de Télavi, ensuite à l'école primaire de Tbilisi et puis à l'école normale d'instituteurs de Gori. C'est là qu'il se mit avec fougue à parfaire son instruction, consacrant surtout beaucoup de temps à l'étude de la littérature géorgienne. Il lut presque tous les livres de la bibliothèque de l'école. Il s'initia non seulement à la littérature pure mais s'intéressa également aux ouvrages à caractère historique, social, économique et philosophique. Il étudia aussi la philosophie de la Grèce antique.

Après avoir terminé, en juin 1882, l'école normale de Gori il devint

instituteur. Se consacrant à la diffusion de l'instruction, il s'intéressa particulièrement à la défense des droits et intérêts du peuple, se faisant ainsi des ennemis parmi les « puissants » et les membres des ordres privilégiés.

Désirant acquérir une instruction supérieure, Vaja Pchavéla partit en 1883 à St-Pétersbourg et entra à la Faculté de droit de l'université de la capitale. D'après les souvenirs de ses contemporains, il fut un élève studieux et appliqué qui suivait régulièrement les cours, mais l'absence de moyens matériels l'obligea à revenir dans sa patrie au bout d'un an. A son retour de St-Pétersbourg, Vaja Pchavéla obtint une place d'instituteur dans l'école du village de Didi-Tioneti. Il se mit avec zèle à instruire les enfants, mais quelque temps après il revint dans son village natal, Tchargali, où il vécut jusqu'à sa mort. Il n'allait que rarement à Tbilisi pour remettre ses nouveaux manuscrits aux rédactions et se procurer des revues et des livres nouveaux.

Il vécut constamment dans le besoin, dans des conditions pénibles, et le dur labeur de la campagne mina la santé du poète. Au début de 1915 il contracta une pneumonie qui se compliqua de pleurésie, et au mois d'avril de la même année il se rendit à Tbilisi pour se faire soigner. Le 23 mai, sur l'initiative de la « Société géorgienne des Belles-Lettres » une soirée fut organisée au « Théâtre d'État » en l'honneur de Vaja Pchavéla. Cette soirée se transforma en véritable triomphe pour le poète. Il lut plusieurs de ses poèmes, qui furent acclamés avec enthousiasme par les spectateurs. Mais son état empirait. Le 14 juillet, il fut hospitalisé. Le poète malade n'avait qu'un désir : revenir à l'endroit où il était né, retrouver la nature. A chaque instant, il se rappelait les hautes montagnes et l'air vivifiant de Pchavetie. Le jour de sa mort, il demanda qu'on lui prépare un lit sur le plancher, qu'on l'entoure de fleurs et de branches d'arbres qui lui rappelleraient son village natal. Son organisme affaibli ne pouvait plus lutter contre la maladie et, le 27 juillet 1915, Vaja Pchavéla rendit le dernier soupir. Il fut enterré à Didoubé, au Panthéon des personnalités géorgiennes. Lors du vingtième anniversaire de sa mort, son corps fut transféré au Panthéon de Mtatsminda.

Les Géorgiens originaires des montagnes — Pchaves, Xevsurs, Svanes — ont été convertis au christianisme. Pourtant, leur christianisme comporte un fort élément païen. Gr. Robakidsé, qui le premier découvrit le génie de Vaja-Pchavéla, écrit :

« Les Pchaves et les Xevsurs désignent l'église par le mot « Djwari » ; la croix par « Xati » ; l'icône (image sainte), le plus souvent par le même mot « Xati ». Mais il est employé très rarement dans cette acception, car dans les églises de ces tribus on ne trouve pas une seule icône. Quelle explication faut-il en donner ? C'est que « Xati » désigne proprement l'image

intérieure, le sanctuaire intime de la race. Cette image est hypostasiée sous la forme d'un être mythique : « Lachari » c'est-à-dire « le lumineux ». (En fait, la Géorgie tire son origine de saint Georges auquel on donne habituellement l'épithète de « blanc » ou d'« immaculé »).

Ici, l'individu est environné par sa race, il est constamment tourné vers elle, guidé par elle. Le cordon ombilical qui le relie à la nature n'est pas rompu. Le soleil est pour lui un être vivant, et la terre est, au sens propre, sa mère. Ainsi, ces tribus continuent-elles à vivre dans les premiers âges, et, en quelque sorte, dans l'intemporel ou encore dans une sorte de présent absolu dans lequel les absents ont leur place, sans que cependant soit effacée la différence entre l'en-deçà et l'au-delà, contrairement à ce que l'on voit chez beaucoup de penseurs et de poètes des temps modernes.

C'est dans ce milieu primitif qu'a vécu et travaillé le poète Vaja-Pchavéla. Non qu'il ait plus de génie que d'autres, ses pareils. Mais aucun poète de survivance païenne n'a réussi comme lui à se faire l'écho des mythes traditionnels de son pays et à revêtir d'une forme vivante les entités mythiques.

En voici un exemple. Pendant la première guerre mondiale, il composa un poème intitulé « Lettre d'un soldat pchave à sa mère » où il fait dire à ce soldat, entre autres choses, « Le soir, tandis que tombe le crépuscule et que nous, les combattants pchaves, nous endormons, une figure nous apparaît : un homme de belle stature, monté sur un cheval blanc ; il est d'aspect grave et il brandit une épée nue. Il surgit, inattendu, et on dirait qu'il veille sur nous. Et, dans cet homme, dans ce protecteur silencieux, ma mère, nous avons reconnu notre Lachari ». Cela ressemble à une légende primitive. Mais, c'est exprimé de telle sorte que nous n'avons pas l'impression d'une métaphore. La vision ici a la puissance du réel ». (Gr. ROBAKIDZÉ, *Bedi Kartlisa*, vol. XV-XVI, 1962).

Vaja Pchavéla est un poète lyrique incomparable qui a su, avec une poésie extraordinaire, exprimer les émotions intimes de l'homme. Il créa un genre lyrique nouveau dans la littérature géorgienne du XIX^e siècle, faisant un large usage de « chants ». Chacun de ses poèmes nous enchante par son pittoresque et par la faculté du poète d'exprimer une pensée profonde en deux ou trois mots, parfois même par une seule épithète.

Ses poèmes décrivent la vie sous tous ses aspects. La patrie, l'amour, la nature, le labeur de l'homme, tels sont les thèmes présentés dans ses œuvres en tableaux épiques lumineux. « Ses images ont l'ampleur gigantesque de celle de Gilgamesch ou de l'Iliade, et lui même est comme un fragment de silex détaché de la statue d'Homère », dit encore Robakidzé.

Le motif fondamental de sa poésie est le patriotisme, l'idéalisation des héros. De même qu'Ilya Tchavtchavadzé et Akaki Tsereteli, Vaja Pchavéla

chante avec ferveur l'héroïsme des ancêtres, leur amour de la patrie. On peut dire que toute son œuvre est un majestueux poème dédié à l'héroïsme. Cette majesté, cette ferveur sont exprimés avec une sorte de cordiale intimité, tant par les figures des héros que par le style même des œuvres de l'écrivain. Guigui, tué par ses ennemis, est pleuré par son cheval et son sabre. Affligé par la nouvelle de la mort de son fils, ce que le père regrette par-dessus tout, c'est que ce fils, ce héros, cette panthère, « n'ait pas eu le temps de planter ses crocs dans l'ennemi ». En décrivant les dernières minutes du héros mourant (« La mort du héros ») le poète dit que le mourant veut lutter contre la mort invisible et effrayante, pour avoir encore l'occasion de servir la patrie.

Dans chaque action de ses héros, Vaja Pchavéla cherche à montrer des sentiments nobles, de l'héroïsme. La figure de Gogotour, dans le poème « Gogotour et Apchina » est particulièrement frappant sous ce rapport (le poète raconte dans ce poème une circonstance qu'il avait lui-même vécue). Ses qualités humaines provoquent un revirement dans l'âme du brigand Apchina.

Le poème « Baxtrioni » célèbre le soulèvement des Géorgiens contre les conquérants persans en 1659 et la libération de la forteresse de Baxtrioni. L'époque où se déroule le récit est l'une des plus sombres de l'histoire de la Géorgie. L'ennemi implacable et cruel mit la Géorgie orientale, et en particulier la Kaxétie, à feu et à sang. S'étant emparé des terres des Kaxétiens, Shah-Abbas les peupla de Persans. Shah-Abbas II poursuivit cette même politique de rapines. Au cours des années où Sélim-Khan gouverna la Kaxétie, on y transféra une des tribus turques nomades. Une partie de cette tribu occupa la Kaxétie extérieure et l'autre se retrancha en Albanie. S'étant emparés des forteresses d'Alaverdi et de Baxtrioni, les étrangers se mirent à piller et à dévaster le pays dont ils s'étaient emparé. Le peuple se souleva pour défendre son indépendance. Le chef principal de l'insurrection était Zaal Etistavi d'Aragvi; Chalva et Elizbar Eristavi de Ksani ainsi que le souverain d'Axmet, Bidzina Tcholakachvili, vinrent à son secours. S'étant entendus avec les Touches, les Pchaves et les Xevsours, ils unirent leurs forces pour entamer la lutte contre les conquérants. Les Géorgiens attaquèrent les Persans qui s'étaient retranchés à Baxtrioni, s'emparèrent de la forteresse et poursuivirent l'ennemi défait jusqu'à la forteresse d'Alaverdi; ils s'emparèrent également de cette dernière.

Ces événements historiques, l'héroïsme, le courage, l'élan unanime du peuple sont rendus dans ce poème de Vaja Pchavéla avec une grande puissance artistique. Le poème commence par un épisode qui se produisit un jour de fête près de l'église, qui était un lieu sacré pour les Pchaves.

Malgré la fête on ne voyait personne près de l'église. « Le peuple aurait-il complètement oublié saint Georges ? ». On n'entend ni la voix du xévisbéri, ni le bruit de la gaieté des Pchaves. Seule une vieille femme, Sanata, est venue; elle allume un cierge, s'incline devant le sanctuaire et égorge un mouton en sacrifice. La vieille femme se lamente longuement sur les malheurs qui se sont abattus sur le pays. Brusquement, un homme apparaît, dont l'aspect et l'expression du visage témoignent du fait qu'il a passé par de nombreuses épreuves. C'est le berger Kviria. Une conversation s'engage entre lui et Sanata d'où il ressort que la patrie est en danger, qu'elle est menacée d'anéantissement. De nombreux Pchaves ont déjà donné leur vie pour la liberté du pays. Le mari et sept fils de la vieille femme sont tombés de la mort des héros. Kviria fait savoir à Sanata que le peuple se rassemble de nouveau pour rejeter le joug de l'ennemi.

Les Touches, les Pchaves, les Xevsours se rassemblent sous leurs étendards de combat. Avant la bataille une jeune femme, Léla, apparaît dans le camp géorgien. Elle déclare vouloir prendre part à la lutte contre l'ennemi. Kviria et Léla promettent de se faufiler dans la forteresse de Baxtrioni pour ouvrir les portes à l'armée géorgienne. Au péril de leur vie, ils réussissent à accomplir leur projet.

L'écrivain brosse dans le poème « Baxtrioni » des tableaux émouvants du patriotisme et des exploits héroïques de Kviria, Léla, Sanata et Louxoumi.

Le personnage de Louxoumi est auréolé dans le poème d'une majesté particulière. C'est un homme sage, perspicace et bon. Il est le chef bien-aimé des Pchaves. Au combat il est inflexible et calme. L'image de Louxoumi s'imprime profondément dans la mémoire du lecteur. Après un combat acharné, Louxoumi est étendu dans une forêt, blessé à la poitrine par une balle. Ses gémissements sont entendus par un serpent qui habite un épais fourré. Le serpent rampe vers le héros, l'observe de son regard perçant, et voilà que

C'est comme si sa nature haineuse
S'était subitement transformée.
D'une incompréhensible commisération
S'emplit le cœur du serpent.
Il s'allonge sur la poitrine de Louxoumi
Et lèche sa blessure.

D'après la pensée de l'auteur, la vaillance de Louxoumi arrive à dompter même un être aussi méchant que le serpent, dont la nature reptilienne est transformée :

Il verse de grosses larmes
Sur le héros inanimé,

Il pousse des gémisséments incessants
De telle sorte que la vieille forêt bourdonne.
Il le soigne comme il le ferait d'un enfant,
Il le garde et le protège.

Le poème présente un tableau haut en couleurs non seulement des hommes, des combattants, mais aussi des femmes profondément dévouées à la patrie, jusqu'à s'oublier elles-mêmes. La figure de Sanata, qui a sacrifié un mari et sept fils héroïques, « braves comme des lions », est inoubliable. Mais à présent que le pays est de nouveau menacé, elle oublie son propre chagrin. Elle ne pense qu'à une chose, à la victoire.

S'il plaît à Dieu
De donner la victoire à notre armée
Je cesserai de me lamenter
Sur le sort de mes fils sacrifiés.
Je jure, en ce jour solennel,
De revêtir mes habits de fête
Pour me précipiter la première
Au-devant de nos guerriers.

Sanata est l'incarnation de la noblesse d'âme et du courage de la mère géorgienne.

La figure de Léla est également remarquable dans le poème ; c'est une jeune fille merveilleuse et tendre que les malheurs de la patrie ont transformée en « vase d'affliction ». Son unique désir est de donner toutes ses forces pour venger ses frères tombés sur le champ de bataille, son père grièvement blessé, sa mère qui languit en captivité :

Je ne vous montrerai pas les merveilles
Qu'accomplit le glaive à l'envolée puissante,
Mais, je le jure sur la tombe de mes frères,
Si le ciel me vient en aide
Je me jeterai telle une louve dans la bataille
Sans pitié pour l'ennemi.

L'intrépide et courageuse Léla pénètre avec Kviria dans la forteresse occupée par les Persans et ouvre la porte à l'armée géorgienne. Kviria et Léla périssent au moment où ils viennent d'ouvrir les portes de la forteresse.

Les œuvres épiques de Vaja Pchavéla, dans lesquelles il soulève de nombreux problèmes complexes, sont pleines d'originalité artistique. « Alouda Ketelaouri », « L'invité et le maître de la maison » (*Stoumari da Maspin-*

zeli), « Le mangeur de serpents » (*Gvelis Mč'ameli*), ainsi que d'autres poèmes fondés sur des récits et légendes populaires attirèrent d'emblée l'attention des lecteurs par la richesse de leur teneur et leur maîtrise poétique.

L'origine folklorique apparaît non seulement dans le fond des œuvres du poète, mais aussi dans le caractère héroïque de la rime, dans le rythme et le style aphoristique. Il cultiva inlassablement dans ses œuvres les traditions de la création populaire et s'efforça d'en enrichir sa poésie.

Faisant appel à l'art populaire, Vaja Pchavéla donne un élan poétique au matériau qu'il y puise, lui conférant une intensité accrue. Prenant pour base un conte populaire simple et bref il bâtit un magnifique édifice d'une architecture complexe. La critique littéraire a fait remarquer avec juste raison que la conception philosophique caractéristique de la poésie de l'écrivain est plus profonde et plus vaste que le point de vue que l'on peut rencontrer dans tel ou tel conte pchave ou xevsour. Il ne faut donc pas exagérer le rôle des motifs populaires dans l'œuvre de Vaja Pchavéla en général et dans ses poèmes en particulier (Ch. Radiani).

Les héros de ces poèmes sont des hommes ordinaires, qui se sont élevés au-dessus des gens qui les entourent. Ils s'opposent à la communauté non en tant qu'individualistes, qui mettent leur « moi » au-dessus de tout, mais en tant que combattants pour la liberté, pour une haute morale, pour l'amour de l'humanité. Ce sont des rebelles originaux qui luttent pour les idéaux les plus élevés de l'humanité.

Les règles et les coutumes de la communauté sont sévères et inflexibles. Elles exigent de chacun une subordination complète de leur personnalité à l'ordre social séculaire. La communauté ne veut admettre aucune manifestation d'indépendance quelle qu'elle soit, et les antagonismes entre l'individualisme et la communauté atteignent une tragique intensité.

Le conflit entre l'individualisme et la communauté est représenté avec un grand relief et d'une façon très dramatique dans le poème « Alouda Ketelaouri ». Son héros viole les normes de conduite qui règnent dans la communauté, il considère d'un esprit critique les règles de vie forgées au cours des siècles par la communauté en loi morale suprême. On raconte dans ce poème que les habitants du village xevsour Chatil sont informés que les Kistes ont attaqué les bergers et volé les chevaux. Alouda Ketelaouri « dont la parole est toujours sensée », dont le sabre a bien souvent châtié les brigands kistes, se lance à la poursuite des voleurs. Il rattrape les Kistes et tue l'un d'eux. Mais avec Moutsal, qui veut venger la mort de son frère, il lui faut soutenir une longue lutte. Il est vrai qu'Alouda sort aussi vainqueur de cette lutte, Moutsal est tué, mais le courage de ce dernier face à la mort émeut profondément Alouda Ketelaouri. Il renonce à la coutume séculaire

des montagnards et ne tranche pas la main droite du mort. Il n'a pas le courage de déshonorer un ennemi aussi brave. Ketelaouri revient au village. Le peuple veut voir la preuve confirmant sa valeur guerrière. Mais Alouda tient un discours incompréhensible pour ses concitoyens :

Eh ! Nous considérons que nous seuls
Sommes des hommes dignes du salut

.
Et moi j'ai compris qu'il n'était pas décent
De trancher une dextre courageuse.
Ma gloire en sera peut-être amoindrie.
Mais la voix du cœur m'est plus chère.

Les paroles d'Alouda emplissent les Xevsours de stupeur. Ils considèrent le héros comme un menteur. « Tu as tué, tu n'as pas tranché la dextre, pourquoi donc t'es-tu lancé à leur poursuite ? » Les membres de la communauté se détournent d'Alouda. A ce moment apparaît son ami Mindia. Piqué au vif par les paroles des Xevsours à propos d'Alouda, Mindia décide de le justifier. Il se dirige vers l'endroit où le Kiste est tombé, tranche sa main droite et la rapporte au village. Mais Alouda est mécontent de son acte :

Il n'aurait pas fallu que tu la rapportes !
Je baigne déjà dans le sang jusqu'aux genoux.
Si tu crois en Dieu, je t'en supplie,
Reprends le poignet du héros, —
Depuis qu'il a péri au combat
Je suis privé de repos pour toujours.

Peu à peu le conflit s'approfondit et s'aggrave. Au cours de la fête de l'église, Alouda amène un taureau noir devant le lieu saint et demande au Xévisbéri de le sacrifier pour le repos de l'âme du Kiste. Le Xévisbéri et les Xevsours sont indignés par cette nouvelle et extraordinaire action de Ketelaouri. Il sort alors sa dague et poignarde lui-même la bête sacrifiée. Alouda est alors chassé de la communauté au milieu des malédictions de ses concitoyens.

Il ressort de tout le poème que l'auteur prend parti pour le héros, qu'il le considère moralement vainqueur dans ce conflit, dans cette lutte entre les lois patriarcales sévères et la liberté personnelle.

Dans le poème « L'invité et la maître de la maison », où se heurtent deux traditions, celle de la vengeance sanglante et celle de l'hospitalité, un conflit du même genre est exposé.

Parmi les nombreux poèmes constituant l'héritage littéraire de Vaja

Pchavéla, « Le mangeur de serpents », œuvre d'une grande profondeur de pensée philosophique, occupe une place de premier plan. Le problème fondamental soulevé par le poème est celui de l'omniscience, de la sagesse. Son héros Mindia est l'incarnation de ces qualités.

Ayant été capturé par des êtres mythologiques, les Kadjis, qui l'ont contraint à les servir, Mindia, après douze ans d'esclavage, décide de se suicider. Il sait que les Kadjis mangent les serpents. Voyant un jour, sur le feu, une chaudière pleine de chair de serpent, il décide d'en goûter dans l'espoir qu'elle lui sera mortelle. Se cachant des Kadjis il mange de cette chair. Et voilà que se produit en lui une étrange transformation : il devient un homme entièrement nouveau. Ce qui lui avait semblé être de la chair de serpent était de la sagesse (« On lui montra la sagesse sous l'aspect du serpent »). Mindia acquiert la sagesse des Kadjis « et le ciel, la terre, les forêts, se mirent à lui parler ». Il devient le dépositaire de la connaissance (« il devint un paysan — savant »). Il comprend que « tout ce qui est vivant et tout ce qui est inanimé possède sa langue ». Il converse avec la nature toute entière. Il sait comment se comporter en toute occasion, afin de vaincre l'ennemi, S'il arrive à temps vers le guerrier blessé, ce dernier n'a plus à craindre la mort : ses drogues salutaires peuvent remettre sur pied même un homme fendu en deux.

La nature accueille triomphalement le paysan-savant. Seul Mindia peut comprendre « les gémissements et les plaintes » des arbres et des fleurs. Lorsqu'il moissonne un champ, les épis se tendent vers lui et supplient à qui mieux mieux : « Coupe-moi, mon Mindia, ne m'abandonne pas » appelle l'un d'eux. « Non, moi ! » crie un autre. Le troisième l'appelle encore plus fort : « Ne me rejette pas ! ».

Dans le livre de la nature, Mindia peut lire ce qui est caché aux autres. Il pénètre l'essence même de la vie, il prend possession des secrets de la nature. Entre la nature et lui s'établit un lien direct, organique. Il défend la nature, chacune de ses particules, en tant que manifestation de la vie. Il ne consent pas à la destruction des plantes, à l'abattage des arbres, à la chasse aux bêtes sauvages.

La vie familiale pose cependant à Mindia des problèmes pratiques. Entre lui et sa femme Mzia surgissent des oppositions. Pour Mzia, l'essentiel, ce sont les intérêts personnels et familiaux étroits. Tout ce qui n'a pas de rapport direct avec la vie pratique lui est incompréhensible et étranger. Elle exige de Mindia qu'il satisfasse aux besoins de sa famille. C'est ainsi qu'apparaît une contradiction entre l'idéal et le milieu social. Mindia est obligé de trouver un compromis, de renoncer peu à peu à ses principes. Toutefois, ayant trahi ses principes, il meurt.

Vaja Pchavéla est un poète et un chantre de la nature extraordinaire. Il est en vérité le confident de ses secrets. Peu nombreux sont les représentants de la poésie géorgienne qui peuvent se comparer avec lui sous ce rapport. Les paysages qu'il a créés sont aussi immortels que la nature elle-même. Il a créé ces tableaux et ces images d'une façon tout à fait nouvelle et originale. Il n'est pas exagéré de dire que sa poésie est une brillante poésie de la nature. Mais ce n'est pas seulement la beauté extérieure de la nature, ni son seul charme intérieur qui retiennent l'attention du poète. Il pénètre dans l'âme même de la nature, il s'efforce dans chacun de ses recoins de découvrir la manifestation de la vie. La nature est pour lui un être immense et majestueux, qui vit de sa vie secrète, qui pense, qui parle, qui ressent : dans la nature, tout respire la vie.

« Un jour, nous allions à Tianéti avec Vaja, se remémore un ami du poète. En route nous nous arrê tâmes à proximité du village Vartxli et commençâmes à ramasser des champignons. Au cours de cette occupation je le perdis de vue. Je le découvris ensuite assis sous un cornouiller. Il était en sueur et se parlait avec animation à lui-même. Quand il se fut calmé je m'approchai et lui demandai : « Qu'est-ce qui t'arrive, avec qui parlais-tu ? »

« Je discutais avec quelqu'un, répondit-il, dans la nature tout est vivant, tout possède sa langue, tout se tient ».

Dans son célèbre poème « Les Dieux de l'Hellade » Schiller émet l'opinion que la nature n'était vivante et magnifique qu'aux yeux des peuples anciens, mais qu'en réalité elle est morte. Vaja Pchavéla ne considérait pas la nature comme morte. Il partageait entièrement le point de vue du grand poète géorgien Niko Baratachvili : « Il existe un langage secret entre les créatures inanimées et le sens de leurs conversations est beaucoup plus important que celui des autres langues ». Ainsi, l'opinion des deux poètes, de deux époques différentes, coïncident organiquement.

Vaja Pchavéla a pénétré les secrets de la nature, il est le chantre de son harmonie. Dans ses œuvres en prose « Récit d'un jeune chevreuil », « La violette », « La source de montagne », traduit en français par René Lafon, (voir *Bedi Kartlisa*, vol. XI-XII, 1962), « Le hêtre desséché », « Le rocher pleureur », « Les racines », « Les hautes montagnes », « Le tremble », « Le cerf », « Regardez la forêt », « Au sein de la nature », « La forêt pleure », de même que dans ses vers et ses poèmes, il réfracte tous les phénomènes de la nature à travers le prisme des sentiments humains, des émotions humaines. Il nous fait sentir les liens qui unissent l'homme et la nature.

Vaja Pchavéla estimait que chaque véritable créateur littéraire possède en apanage une langue propre : « L'écrivain, disait-il, doit avant tout posséder une langue propre, car la langue est le visage de l'écrivain, sa physionomie,

ou, pour mieux dire, son âme ; c'est là justement que se cache l'individualité de l'écrivain, sa personnalité, son « moi ». Cette idée servit de fondement à toute son activité littéraire. Dans ses poèmes, il fit un large usage de la langue populaire, des bons mots et des expressions du peuple.

Les Pchaves et les Xevsurs parlent un géorgien archaïque qui survit dans les régions de montagnes. Dans ce dialecte, l'accent est rude et tranchant ; la phrase est brève, lapidaire et elliptique. L'archaïsme de ce dialecte renforce encore le pathétique du mythe poétique de Vaja Pchavéla.

Il ne reproduit cependant pas, comme des clichés, des mots et des expressions empruntés à la langue populaire, mais il leur donne une résonance poétique. Nombre de mots, utilisés pour la première fois par lui dans la littérature, sont devenus partie intégrante du langage littéraire géorgien moderne.

K. SALIA

GHIORGHI TCHoubINACHVILI

(à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance)

Le célèbre savant géorgien, Ghiorghi Tchoubinachvili, membre de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, vient de fêter ses quatre-vingts ans.

Il a rendu d'immenses services à l'art géorgien, auquel il a consacré toute sa vie.

En 1922, G. Tchoubinachvili est élu recteur de l'Académie des Arts de Tbilisi. A partir de 1942, il dirige la section de l'histoire de l'art géorgien à l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie, qui devint par la suite l'Institut de l'art. Cet Institut étudie les divers domaines de l'art ancien et moderne. Des stages y sont organisés pour la formation de cadres de jeunes chercheurs scientifiques.

G. Tchoubinachvili dirigea l'organisation de plusieurs grandes expositions consacrées à l'art géorgien antique, en Géorgie et à l'étranger. Le tableau du développement historique de l'art géorgien fut présenté pour la première fois à ces expositions. Il faut noter particulièrement le grand mérite du savant dans le développement des musées, où il travailla pendant de nombreuses années.

Il fut également l'un des dirigeants de l'organisation chargée de la protection des monuments de la culture et participa lui-même, de façon directe, aux travaux de cette organisation.

G. Tchoubinachvili commença l'étude de l'art géorgien en partant de l'architecture, branche principale de l'art médiéval géorgien. Se basant sur l'énorme quantité de matériaux qu'il avait recueillis, le savant déterminait les étapes fondamentales du développement de l'art géorgien de cette époque, mit en relief les groupes particuliers des principaux monuments, étudia la question des corrélations entre l'art géorgien et l'art de Byzance, d'Arménie et d'autres pays chrétiens, et déterminait le rôle et la place de la Géorgie dans le développement de l'art médiéval.

Les travaux du savant concernant l'orfèvrerie géorgienne ont une très grande importance. Ses recherches ont révélé une énorme quantité de monuments de l'orfèvrerie, ont défini leur valeur artistique, leur place dans le développement de l'art géorgien et mondial (voir compte-rendu de son ouvrage monumental dans *Bedi Kartlisa*, vol. x-xii).



Les études de G. Tchoubinachvili englobent tous les aspects de l'art géorgien (monographies sur le Sion de Bolnisi, sur les monuments du type Djvari, Tsromi, sur les monastères de David-Garedja, l'architecture de Kaxétie, l'orfèvrerie géorgienne). Dans les travaux de ce savant, l'art géorgien est examiné du point de vue de ses corrélations avec la vie historique du peuple géorgien, sur la base du développement politique, économique et social du pays. Un des résultats de cette étude fut de rendre évidente l'originalité de l'art géorgien, sa place et son importance dans l'histoire générale de l'art.

Le soin apporté à l'analyse critique des sources, la diversité des angles sous lesquels toutes les questions sont examinées, la profondeur et la précision dans l'exposé des qualités artistiques et du caractère des monuments, en même temps qu'une érudition extraordinairement vaste dans les questions historiques, artistiques et culturelles, constituent la base de tous ses travaux.

De nombreux articles ont été publiés en Géorgie à l'occasion de l'anniversaire de ce grand savant. Nous en citons quelques extraits :

N. KETSXOVÉLI, Membre de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie :

« Il y a des travaux, des œuvres, des livres qui vivent des siècles ; le livre de Vaxouchti Bagration, par exemple, *Géographie de la Géorgie*, appartient à cette catégorie. Actuellement encore, un siècle après sa parution, les savants géorgiens y puisent d'innombrables renseignements. J'estime que les travaux de G. Tchoubinachvili : *Architecture de la Kaxétie* et *Les Maîtres de l'Orfèvrerie d'or* ont la même importance pour la science. Ils permettront de former plus d'une génération de savants. Des dizaines d'années s'écouleront mais, comme par le passé, je pense que les hommes s'extasieront sur l'exploit scientifique de Tchoubinachvili, sur la profondeur, la variété et l'importance de ses études. Seul un amour immense, véritablement incommensurable, pour le peuple et pour la science a pu inspirer à un homme une semblable entreprise.

Cet amour se reflète dans tout ce que le savant entreprend. Comme on le sait, Tchoubinachvili est un fidèle défenseur des monuments de l'antiquité. À son initiative et sous sa direction ont été restaurés de remarquables monuments de la culture géorgienne, tels que les arcs de triomphe antiques de Svetitsxovéli, de Tsromi, le temple du roi Bagrat à Koutaïsi et bien d'autres. Actuellement Tchoubinachvili dirige les travaux de restauration de l'ensemble de Garedja et il faut voir avec quel amour, quelle prudence il traite ce qui nous est parvenu à travers les siècles, avec quelle décision il rejette tout ce qui peut être contraire à la conception des premiers bâtisseurs.

Ce qui m'attire particulièrement en Tchoubinachvili, c'est la rigueur de ses principes en tant que savant. Depuis 42 ans que je le connais, j'ai eu de nombreuses occasions d'observer comment cet homme doux, aimable, cordial se transformait en combattant acharné lorsqu'ils s'agissait de questions de principe. Dans ces cas-là il se montrait intraitable. J'ai une profonde estime pour Tchoubinachvili qui, surmontant d'innombrables difficultés, est resté jusqu'au bout fidèle à sa tâche, au credo de son œuvre. La vie a prouvé que le savant avait raison : nombre de ses adversaires sont tombés dans l'oubli, mais lui et son œuvre demeurent ».

Outcha DJAPARIDZE, célèbre peintre :

« On peut dire bien des choses intéressantes sur les travaux de Georges N. Tchoubinachvili relatifs à l'histoire de l'art géorgien, sur ses recherches approfondies grâce auxquelles les trésors de la culture géorgienne sont devenus l'apanage de la science mondiale.

Mais aujourd'hui je veux parler d'un autre aspect de l'activité de ce grand savant : de son travail en tant que formateur des jeunes cadres de l'art géorgien. Il fut l'un des fondateurs et des premiers dirigeants de l'Académie des Arts de Tbilisi. Tchoubinachvili a beaucoup fait pour le développement de cette École supérieure d'Art, qui a joué un rôle considérable dans la formation de l'art figuratif géorgien, et non pas du seul art géorgien : en effet, c'était la première École supérieure d'Art de Transcaucasie. Et nous tous, la génération aînée d'artistes géorgiens, avons été ses élèves. Nous nous souvenons bien de ses cours d'histoire de l'art, si profonds, si étoffés. Il a tracé notre parcours sur le chemin de la vie, sur la route de l'Art ».

Le grand architecte V. LORDKIPANIDZE :

« C'est avec la langue précise et claire du savant qu'il explique, qu'il révèle la logique de la beauté d'une chose, qu'il oblige à pénétrer son essence même, et c'est ainsi qu'il révèle la différence entre une œuvre vraie et une imitation.

On a longtemps contesté l'hypothèse avancée par Tchoubinachvili sur la date de la construction de la basilique de Bolnisi. Cette hypothèse n'était fondée que sur l'analyse stylistique des formes architecturales de l'église. Mais quelque temps plus tard les archéologues découvrirent une pierre portant une inscription qui confirmait l'hypothèse émise par le savant, et les historiens les plus sceptiques eux-mêmes furent obligés d'y reconnaître la brillante confirmation de la valeur scientifique de son analyse.

Le nom de Georges Tchoubinachvili est lié non seulement à la création de la critique d'art soviétique en Géorgie, mais à la formation et au développement de l'architecture géorgienne contemporaine. Membre de nombreux

conseils et commissions, il a souvent mis les architectes en garde contre les tentatives de mélange éclectique des formes architecturales d'époques historiques diverses dans les bâtiments modernes ».

Le savant poursuit son activité, déployant une grande énergie. Il est, aujourd'hui, entouré d'une génération de chercheurs formés sous sa direction. Il est devenu le témoin de l'épanouissement de l'art géorgien, auquel il a consacré toutes ses forces.

Depuis l'été dernier, Tchoubinachvili prépare une édition en deux volumes de ses articles et de ses discours critiques, qui paraîtra vraisemblablement au cours de l'année. On y trouvera les matériaux publiés dans la presse au cours d'un demi-siècle, concernant les questions de l'art géorgien ancien et moderne, de même que de l'art du Proche-Orient antique.

Signalons également son dernier ouvrage sur les « Découvertes relatives à l'architecture arménienne », découvertes qui sont le résultat des nombreuses recherches effectuées sur place sur des monuments architecturaux arméniens, permettant de réviser certaines positions prises dans la documentation scientifique.

A cette étude est joint un résumé en langue allemande, qui permettra de la rendre accessible aux spécialistes de l'art de l'Orient chrétien.

La parution de cet ouvrage est attendue avec un grand intérêt.

Bedi Kartlisa s'associe à l'hommage mérité rendu en Géorgie au grand savant et lui souhaite encore de longues années de vie pour le plus grand profit de la science.

K. SALIA

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN GÉORGIE *

Depuis des temps reculés le peuple géorgien manifeste un vif intérêt pour la littérature française. Les relations littéraires entre les deux pays ont de profondes racines historiques.

Nos historiens de la littérature ont beaucoup contribué à faire connaître aux lecteurs géorgiens l'œuvre des grands écrivains français.

Il serait difficile de citer un romancier, un poète, un dramaturge, un homme politique ou un philosophe tant soit peu célèbre dont un ou plusieurs ouvrages n'aient été traduits en géorgien et dont la personnalité et l'œuvre n'aient été commentées en Géorgie.

Dans la seconde partie du dix-huitième siècle, le public géorgien fait la connaissance des idées humanistes et éducatrices de Montesquieu : *l'Esprit des lois* et les *Lettres persanes* sont traduits en géorgien.

Les doctrines de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau ont eu un grand retentissement en Géorgie. Il n'est pas difficile de déceler leur influence dans les travaux de David et Iohan Bagrationi, ainsi que dans les poèmes d'Alexandre Tchavtchavadzé. Citons notamment ses vers « Malheur à ce monde » et son étude philosophique *l'Homme vu de près*, où les idées des Encyclopédistes français trouvent une profonde résonance.

L'éminent poète géorgien du dix-huitième siècle Bessiki (Bessarion Gabachvili) fait souvent allusion dans ses vers au roman *Bélisaire* de Jean-François Marmontel et aux héros du célèbre roman de Lesage *l'Histoire de Gil Blas de Santillane*.

Au XIX^e siècle, l'un des meilleurs spécialistes et propagandistes de la littérature française en Géorgie fut le poète romantique Alexandre Tchavtchavadzé. Possédant parfaitement le français, poète plein de talent, il a traduit avec brio des tragédies de Corneille (*Cinna*, *Œdipe et Héraclius*), *Phèdre* et *Esther* de Racine et les fables de Jean de La Fontaine. Il se passionnait pour la poésie romantique française et surtout pour la poésie de Victor Hugo. Sa traduction du poème *A une femme* de Hugo produisit une profonde impression sur le public géorgien, suscita des polémiques et donna naissance à de nombreuses imitations.

Guiorgui Eristavi, fondateur du théâtre géorgien et éminent auteur dramatique du siècle dernier, réservait dans la revue *Tsiskari*, dont il était le rédacteur, une large place aux traductions d'auteurs français.

Eristavi aimait et connaissait à fond l'œuvre de Molière; lui-même fut souvent appelé le Molière géorgien. Ses comédies raillent la routine et les habitudes surannées de la vie sociale géorgienne. Dans *l'Avare* d'Eristavi on entend les échos de *l'Avare* de Molière.

* *Œuvres et opinions*, N^o 7, 1965, Moscou.

Un autre grand écrivain du XIX^e siècle, Ilya Tchavtchavadzé, éprouva un profond intérêt pour la littérature française. Il était un passionné de Victor Hugo. On peut trouver des traces précises de cette influence dans ses œuvres *le Récit d'un mendiant* et *le Gibet*.

Ilya Tchavtchavadzé fut le premier à entreprendre une véritable étude scientifique de la vie et de l'œuvre de Victor Hugo en Géorgie. Il faut dire que cet écrivain français jouit d'une popularité toute particulière auprès des lecteurs géorgiens, qui saluaient avec joie l'apparition de chaque nouvelle traduction de ses œuvres. *Les Misérables*, publiés en 1862-1863, dans les revues *Tsiskari* et *Sakartvélos moambé*, eurent un succès qui fait date.

Le théâtre de Victor Hugo joua un rôle important dans l'élargissement du répertoire théâtral géorgien. En 1897, pour la première fois, fut représenté à Koutaïsi le drame de Victor Hugo *Hernani*; à différentes époques *les Misérables* et *Ruy Blas* furent aussi joués sur la scène géorgienne.

Les revues *Sakartvélos moambé* et *Ivéria*, que dirigeait Ilya Tchavtchavadzé, publiaient régulièrement les traductions des meilleures œuvres françaises, poèmes, lettres, articles, essais, informations sur la littérature française. Ilya Tchavtchavadzé attachait un grand prix aux pièces de Victorien Sardou. Il appréciait surtout sa *Patrie*, traduite et adaptée par Eristavi. Cette pièce, qui suscita l'enthousiasme des spectateurs géorgiens, est à l'affiche de nos jours encore.

D'éminentes personnalités géorgiennes, Guïorgui Tsérétéli, Sergui Meskhi, Mévéli (David Mikéladzé), Iona Méounarghia et d'autres, ont souvent séjourné en France, ont entretenu des relations étroites avec les écrivains et les hommes politiques français. Tout ceci a trouvé un écho dans leur œuvre.

Les lecteurs géorgiens ont pris connaissance de la littérature française grâce encore aux travaux d'Akaki Tsereteli, Ivané Matchabéli, Boslévéli (Mtchéldidzé), Khomléli (Roman Pantskhava), Zachari Tchitchinadzé, Théo Sakhokia, etc. Ces écrivains ne se sont pas bornés à traduire les auteurs français, ils ont étudié leurs œuvres. Akaki Tsérétéli s'est rendu à deux reprises en France et a publié à la suite de ces visites de très intéressants reportages.

Citons encore le savant Kita Abachidzé, grand spécialiste de la littérature française. Un des aspects les plus importants de son activité a été l'étude comparative des littératures géorgienne et française. Sa confrontation du poème *l'Ermite* d'Ilya Tchavtchavadzé et de *la Faute de l'abbé Mouret* d'Emile Zola, de *la Tentation de saint Antoine* de Gustave Flaubert et de *Thaïs* d'Anatole France présente un grand intérêt.

Parmi les nombreux travaux de recherches effectués par Kita Abachidzé, signalons son étude de l'œuvre de Paul Bourget publiée en 1913 et son livre *l'Evolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle* (1919).

L'étude et la diffusion de la littérature française en Géorgie ont pris plus d'ampleur encore durant ces quarante dernières années. Le nombre de bonnes traductions géorgiennes des classiques français s'est accru dans des proportions considérables, de même que celui des travaux de recherche consacrés à leurs œuvres.

Le voyage en Géorgie d'Henri Barbusse en 1927 a joué un grand rôle dans le renforcement des liens littéraires entre les deux pays. L'écrivain français reçut un accueil chaleureux en Géorgie. L'éminent romancier géorgien Mikheil Djavakhichvili s'adressa à l'hôte français en ces termes :

« Dans la liste de ceux dont la voix s'est élevée contre la première guerre mondiale se trouve votre nom... Votre roman « le Feu » est un document que le feu même ne pourrait faire disparaître de l'histoire de la littérature ».

De nos jours, les écrivains de la Géorgie soviétique continuent à entretenir de chaleureuses et cordiales relations avec les hommes de lettres français. Constantin Gamsakhourdia, Chalva Dadiani, Akaki Gatsérielia, Guiorgui Djibladzé, David Kasradzé et d'autres, ont consacré de nombreux et intéressants essais à la France et à sa littérature.

Les poètes Irakli Abachidzé, Grigol Abachidzé, Guiorgui Léonidzé, Simon Tchikovani, Ioseph Nonékhvili, Khouta Béroulava et tant d'autres, ont largement contribué à faire connaître la poésie française au peuple géorgien.

Il est pratiquement impossible d'énumérer toutes les traductions géorgiennes des auteurs français. Nommons les plus célèbres. Ce sont : la traduction de la *Chanson de Roland* par Gvétadzé, Vardochvili et Abachéli ; la brillante traduction de Guéroni Kikodzé de *Tristan et Yseult* et ses traductions de la *Peau de chagrin* de Balzac, du *Rouge et le Noir* de Stendhal, des *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, des nouvelles de Mérimée, des *Dieux ont soif* d'Anatole France.

Kéto Irémadzé a admirablement traduit *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, *Adolphe* de Benjamin Constant, *Le Neveu de Rameau* de Diderot et plusieurs nouvelles de Maupassant.

Ces dernières années ont paru en géorgien les œuvres choisies de Diderot, l'*Emile* de Rousseau, neuf comédies de Molière en un volume, une nouvelle traduction intégrale des *Misérables* de Victor Hugo, de *Notre-Dame de Paris*, de *Quatre-vingt-treize*, de *l'Homme qui rit*, une centaine de nouvelles de Guy de Maupassant, les romans de Zola *l'Argent*, *Nana*, *Au bonheur des dames*, etc.

Dès le siècle dernier, en dehors des travaux de traduction, une grande activité a été déployée en Géorgie pour l'étude de la littérature française. Beaucoup d'articles, de monographies et d'essais consacrés aux écrivains français et aux problèmes que soulève l'histoire de la littérature française ont vu le jour. Les spécialistes géorgiens ont publié toute une série d'intéressantes monographies sur Rabelais, Rousseau, Stendhal, George Sand, Béranger, Hugo, Barbusse et d'autres écrivains français. Ces dernières années, à l'Université de Tbilisi ont été soutenues des thèses portant notamment sur des sujets concernant la littérature française : « La poésie lyrique, son sens social et politique en France à l'époque de la Renaissance », « Traductions géorgiennes des comédies de Molière », « Victor Hugo et l'Orient », « L'œuvre d'Henri Barbusse », « François Rabelais, champion de l'humanisme combattant », « Les études de la littérature géorgienne par Marie-Félicité Brosset », « L'évolution des conceptions de Jean-Paul Sartre d'après ses œuvres littéraires », « L'œuvre d'André Stil ».

Un recueil d'articles de David Pantchoulidzé, intitulé *Ecrivains français*, est sorti de presse; l'auteur y étudie l'œuvre de Racine, Stendhal, Balzac, Hugo, Zola, Romain Rolland, Henri Barbusse, Louis Aragon et d'autres écrivains français.

Les lecteurs géorgiens manifestent un vif intérêt pour la littérature française moderne. En Géorgie nombreux sont ceux qui connaissent parfaitement le français et lisent les ouvrages des auteurs français dans l'original. De plus, chaque année voit s'accroître considérablement l'activité des gens de lettres géorgiens dans le domaine de la traduction.

Il est naturellement impossible dans un bref article de donner une idée de l'ampleur du travail accompli ou en train de l'être par les éditions géorgiennes, les traducteurs et les historiens de la littérature afin de populariser la littérature française en Géorgie. On a déjà beaucoup fait, mais le plus important reste encore à faire.

Les lecteurs géorgiens éprouvent l'ardent désir d'approfondir et d'élargir leurs connaissances dans le domaine de l'admirable littérature de France.

David PANTCHOULIDZÉ,

Université de Tbilisi



Dr. Jaromír Jedlička

JAROMÍR JEDLIČKA

(1901-1965)

Im Jahre 1965 erlitten die georgischen Studien einen schweren Verlust durch den Tod des tschechischen Gelehrten Jaromír Jedlička.¹

Jaromír Jedlička wurde am 9. Oktober 1901 in Prag geboren. Sein Vater, klassischer Philologe und Indogermanist, starb bereits 1901, kurz vor der Geburt seines Sohnes. Jaromír Jedlička besuchte nach der Volksschule das Akademische Gymnasium in Prag, wo er 1920 die Reifeprüfung ablegte. Anschliessend studierte er an der Karls-Universität zu Prag Anglistik und Slavistik. 1923 verbrachte er als Stipendiat einen Studienaufenthalt in England. 1927 promovierte er in Prag bei dem Linguisten V. Mathesius mit einer Dissertation «Theorie und Praxis des Realismus bei John Galsworthy und Arnold Bennett». Nach Abschluss des Universitätsstudiums arbeitete Jedlička als Journalist und Übersetzer. So übertrug er Werke von H.G. Wells, Jerome K. Jerome, A. Bennett, H. Allen u.a. in das Tschechische. Daneben belegte er Orientalistik bei Prof. V. Lesný und Indogermanische Sprachwissenschaft bei Prof. O. Hujer. Armenisch studierte er 1928 in Wien und betrieb es mit solchem Eifer und Erfolg, dass er 1936 Lektor für Armenisch an der Prager Universität wurde. In diesen Jahren veröffentlichte er kleinere Übersetzungen aus dem Armenischen und Artikel über Leben und Kultur in Armenien, die in verschiedenen Zeitschriften erschienen. Noch vor dem 2. Weltkrieg eignete er sich auch gründliche Kenntnisse des Georgischen an. Nach Schliessung der Hochschulen in der Tschechoslowakei fand er vom 1. Januar 1940 an eine neue Stellung an der Handelsakademie zu Prag, wo er Englisch, Italienisch, Deutsch, Spanisch und Russisch unterrichtete. Dabei kam ihm seine ausserordentliche Sprachbegabung zustatten, die es ihm ermöglichte, sich eine Vielzahl von Sprachen nicht nur theoretisch anzueignen, sondern auch praktisch zu gebrauchen. So beherrschte er neben den schon genannten Sprachen auch noch das Französische und das Ungarische und bemühte sich, auch mit den Zigeunern in ihrer Sprache zu verkehren.

Nach dem Kriege fand er 1946-48 Anstellung am Orientalischen Institut

¹ Für freundliche Mitteilung der biographischen Daten danke ich herzlich der Tochter des Verstorbenen, Frau Helena Kurzová, Prag.

(als sogenannter zugeteilter Professor der Handelsakademie), von 1948-53 war er an der National- und Universitätsbibliothek Prag beschäftigt. 1951-52 wurde er beurlaubt, um sich als Stipendiat der Vereinigung der tschechoslowakischen Schriftsteller - Jedlička war Mitglied der Übersetzerabteilung dieser Vereinigung - ganz der Übersetzungstätigkeit aus dem Georgischen widmen zu können. Von 1951 an war er auch Lektor des Georgischen an der Universität, das armenische Lektorat hatte er bereits seit 1936 inne. Ab 1953 war er an der Philosophischen Fakultät als sogenannter interner Lektor angestellt. 1962 wurde er in den Ruhestand versetzt, was für ihn aber keineswegs das Ende seiner Studien bedeutete. Am 1 August 1965 ereilte ihn in Zdikov bei Prachatice ganz unerwartet der Tod, mitten aus neuen Arbeiten und Plänen heraus.

Jedlička brachte alle Voraussetzungen zu erfolgreichem Wirken auf dem Gebiet der kaukasologischen, besonders der georgischen Studien mit: er beherrschte das Alt- und Neugeorgische, ebenso das Armenische, das ja in vielfältigen literarischen Beziehungen zum Georgischen steht, die Sekundärliteratur in allen europäischen Sprachen bereitete ihm bei seiner Sprachbegabung keine Schwierigkeit und schliesslich verfügte er infolge seiner indogermanischen sprachwissenschaftlichen Schulung auch über das nötige methodische Rüstzeug. Dazu kamen seine persönlichen Kontakte mit Georgien und Armenien, die ihn Land und Leute aus eigener Anschauung kennen lehrten und ihm viele nützliche Beziehungen zu zahlreichen Gelehrten und Schriftstellern dieser beiden Länder verschafften. So weilte er erstmals 1957 auf Einladung der Gesellschaft für kulturelle Beziehungen mit dem Ausland für 5 Wochen in Georgien. 1958 hielt er während eines 6-wöchigen Aufenthaltes in Armenien Vorlesungen an der Universität Erewan. 1960 nahm er am 25. Internationalen Orientalistenkongress in Moskau teil, wo ich seine persönliche Bekanntschaft machen durfte, nachdem wir schon lange mit einander korrespondiert hatten. 1961 reiste er noch einmal nach Georgien und auf Einladung des Institutes für armenische Literatur der armenischen Akademie der Wissenschaften auch nach Armenien. Während dieser Reise hielt er an der Universität von Tbilisi einen Vortrag über die Struktur des Altgeorgischen.

Jedlička hat viel gearbeitet und veröffentlicht. Seine wichtigsten Werke sind in der folgenden Bibliographie, die der freundlichen Hilfe seiner Tochter Frau Helena Kurzová verdankt wird, zusammengestellt. Besonders hervorgehoben seien, neben den rein wissenschaftlichen Arbeiten, seine vielen und z.T. recht umfangreichen Übersetzungen aus der armenischen und vor allem aus der georgischen Literatur, so z.B. « Der Mann im Tigerfell » des Schotha Rusthweli, womit er diese Werke erstmals dem tschechischen Volke in seiner

Muttersprache nahebrachte. Hier verbinden sich philogogische Genauigkeit und sprachliche Schönheit der Übersetzung in glücklicher Weise. Ausserdem wird der Leser im Vor- oder Nachwort eingehend und zuverlässig über Verfasser und Werk unterrichtet. Abgesehen von den in der Bibliographie genannten Werken wären noch zahlreiche Artikel in verschiedenen Zeitschriften anzuführen, in denen sich Jedlička an ein breiteres Publikum wandte, wie z.B. in den Zeitschriften Svět sovětů, Literární noviny, Nový Orient und anderen, sowie in Kindlers Literaturlexikon, Band I, wo er die Artikel aus der georgischen und armenischen Literatur verfasste. Zahlreiche Besprechungen wissenschaftlicher Werke finden sich in Archiv Orientální, Bedi Kartlisa, Indogermanische Forschungen, Deutsche Literaturzeitung, Orientalistische Literaturzeitung, in den georgischen Zeitschriften Mnat'obi, Droša, Literaturuli Gazeti und anderen. Bis zu seinem Tode arbeitete er unermüdlich an einer Anthologie der armenischen Volksdichtung und an der deutschen Bearbeitung von Kekelidzes Geschichte der georgischen Literatur, 2. Band, ohne diese Arbeiten beenden zu können. Noch nicht erschienen ist sein Lehrbuch der tschechischen Sprache für Georgier.

Seine zahlreichen und wichtigen Arbeiten zur georgischen Sprache und Literatur, die vor allen den Lesern dieser Zeitschrift bestens bekannt sind, werden Jedlička immer einen ehrenvollen Platz auf dem Gebiet der georgischen Studien sichern.

München 8
Burggrafenstrasse 5

Julius ASSFALG

BIBLIOGRAPHIE VON JAROMÍR JEDLIČKA

1. Armenskéé miniatyry (Armenische Miniaturen). Nový Orient 1, 1946, Nr. 4, 3-4.
2. Gruzínské národní pohádky (Georgische Volksmärchen). Aus dem georg. Original «K'art'uli xalxuri zghaprebi» übersetzt und mit Nachwort versehen von Jaromír Jedlička, illustriert von Antonín Strnad. Praha, Svět sovětů 1949. 328 S.
3. Leo Kiačeli, Obrácení Gvadiho Bigvy (Die Bekehrung von Gvadi Bigva). Aus dem georg. Original «Gvadi Bigva» übersetzt und mit Nachwort versehen von Jaromír Jedlička. Praha, Svět sovětů 1952. 229 S.
4. Giorgi Leonidze, Zahrada Gruzie (Der Garten von Georgien, Anthologie).

- Übersetzt von Jaromír Jedlička und Jan Alda. Praha, Československý spisovatel 1955. 139 S.
5. K'art'uli xalxuri zghaprebi. Literaturuli gazet'i 1957, Nr 20.
 6. Ilia Čavčavadzis mot'xrobat'a gmirebi. Mnat'obi 34, 1957, Nr. 10, 45-48
 7. Šota Rustaveli, Muž v tygři kůži (Vep'xistqaosani). Aus dem georg. übersetzt, mit Vorwort (S. 9-49), Anmerkungen und Erläuterungen versehen von Jaromír Jedlička. Praha, Státní nakladatelství dětské knihy 1958. 622 S.
 8. Kamenité cesty Gruzie. Povídky gruzínských klasiků. (Die steinigen Wege Georgiens. Erzählungen georgischer Klassiker). Aus dem Georgischen übersetzt, mit Vorwort und Erläuterungen versehen von Jaromír Jedlička. Praha, Státní nakladatelství krásné literatury, hudby a umění 1958. 328 S.
 9. Das Studium der altgeorgischen Sprache in Georgien. Le Muséon 71, 1958, 299-328.
 10. Vachtang Ananjan, Zajatci Pardálí sousěšky (Hovazadzori gerinerë). Aus dem Armenischen übersetzt und mit Anmerkungen versehen von Jaromír Jedlička. Praha, Státní nakladatelství dětské knihy 1959. 594 S.
 11. Komposita in Vep'xistqaosani. Bedi Kartlisa 6-7 (32-33), 1959, 65-76.
 12. J(aromír) Jedlička - K(arel) Petráček, Die Semitologie in der Georgischen SSR. Acta Universitatis Carolinae 1960, Philologica 1, Orientalia Pragensia 1, 83-95.
 13. Das Prager Fragment der altgeorgischen Jakobusliturgie. Archiv Orientální 29, 1961, 183-196.
 14. Iakobis žamiscirvis xelnaceri Prahaši. Mnat'obi 38, 1961, Nr. 6, 175-180.
 15. Zur Struktur des Altgeorgischen. Bedi Kartlisa 11-12 (36-37), 1961, 141-148.
 16. Betrachtungen über das armenische und georgische Volkslied. Handes Amsorya. Wien, 10-12, 1961, Sp. 1007-1020.
 17. Remarks on the Georgian Case Suffixes. Archiv Orientální 30, 1962, 543-558.
 18. Georgische Etymologien und Vergleichen. Bedi Kartlisa 13-14 (41-42), 1962, 106-115.
 19. David Guramišvili, Veselá Vesna (Mxiaruli zapxuli). Aus dem georg. übersetzt und mit einem Nachwort versehen von Jaromír Jedlička. Umgedichtet von Jaroslav Seifert. Illustriert von Antonín Strnadel. Praha, Svět sovětů 1963. 151 S.



20. Derivative Deklination im Georgischen. Bedi Kartlisa 15-16 (43-44), 1963, 103-106.
21. Das Studium des Abchasischen in Georgien. Bedi Kartlisa 17-18 (45-46), 1964, 146-149.
22. Der altgeorgische Adverbial. Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung 17, 1964, 529-548.

Praha 6, Africká 20

Helena KURZOVÁ

LINGUISTISCHE BEMERKUNGEN ZUR TEXTGESCHICHTE DER GEORGISCHEN BIBEL

Es sei dem Linguisten gestattet, seine Meinung zu einigen Aspekten philologischer Quellenforschung zu äussern. Selbstverständlich ist es nicht Sache der Linguistik, sich ein Urteil über Entscheidungen anzumassen, die auf Grund philologischer Erkenntnisse getroffen wurden. Wo aber Fragen offen sind, vermag vielleicht auch der Linguist anhand seiner Methoden etwas zur Lösung beizutragen. Es kann sich vorläufig nur um einige Hinweise handeln, da sich die Probleme erst vor kurzer Zeit aus einer Arbeit ergaben, die zunächst rein sprachgeschichtliche Ziele verfolgte.

Für die Abrundung des Bildes, das uns die Entwicklung des orientalischen Christentums in den ersten Jahrhunderten bietet, ist es von nicht zu unterschätzender Bedeutung, ob wir die Spuren richtig zu lesen verstehen, die sich im Georgischen erhalten haben. Darauf hat z.B. der langjährige Herausgeber des *Oriens Christianus*, A. Baumstark, immer wieder hingewiesen und hat die Tatsache hervorgehoben, dass die Altgeorgische Literatur nicht nur reich ist, sondern auch in mancher Beziehung Älteres zu bieten hat als armenische oder griechische Quellen. Nun ist die Frage: auf welchem Wege ist das Christentum nach Georgien gekommen, welche Traditionen und Einflüsse sind es gewesen, die sich in den bewahrten Dokumenten widerspiegeln? Wegen ihres Alters sind es vor allem die Bibelübersetzungen, die immer wieder zu Versuchen anregen, die historischen Verbindungswege zu rekonstruieren.

Die Diskussion darüber, welches wohl die erste Übersetzungsgrundlage gewesen sei, ist bis heute noch in vollem Gange, da sich schon die ältesten Zeugnisse, die auf uns gekommen sind, als eine umfassende Synthese darstellen, die sowohl aus der syrisch-palästinensischen als auch aus der griechisch-byzantinischen Tradition geschöpft hat. Angesichts dieses Umstands wird deutlich, dass die literarische Quellenforschung in der gleichen Lage ist wie die Sprachgeschichte. Es ist leichter, Differenzierungen und in einer Richtung verlaufende Ableitungen zu erfassen als Prozesse der Integration aus ihren Ergebnissen zu erschliessen. Vielleicht ist es dieser Umstand, der eine Reihe von Forschern veranlasste, auf Grund einiger Indizien die Herkunftsfrage der georgischen Texte auf die Ableitung aus dem Armenischen zu reduzieren.

Diese Anschauung vertritt z.B. H. Goussen¹. Will man ihm beipflichten, so muss man gleichzeitig einige Prämissen anerkennen, die ausserhalb der eigentlichen Textkritik liegen. Als erstes scheint es ihm vom Geographischen her natürlich, dass die syrischen und griechischen Missionsströmungen sich zunächst in Armenien mischten, um von hier aus nach Norden vorzudringen. Zum anderen sind für ihn die historischen Quellen nicht in gleichem Masse glaubwürdig. Er bevorzugt die Darstellungen, die die ursprüngliche Einheit der georgischen und der armenischen Kirche postulieren, in der Annahme, dass die armenische die Mutterkirche gewesen sei. Wenn georgische Schilderungen auf grösserer Selbständigkeit beharren, so sieht er darin eine verstärkte Apologetik, die nach dem Anschluss an das Chalcedonense die monophysitische Vergangenheit überdecken möchte. Aber apologetischen Charakter müssen wir auch den armenischen Aussagen zuschreiben.

Die georgischen Historiker haben inzwischen glaubhaft dargetan, dass die Entwicklung ungleich komplizierter verlaufen ist. Der Kampf zwischen Adel und königlicher Zentralgewalt, der ganz allgemein für den Feudalismus bezeichnend ist, vollzog sich in Georgien unter persischer Oberhoheit. 368 hatte der Krieg mit Persien begonnen, und die georgischen Fürsten hatten sich immer wieder der Hilfe Ostroms versichert. Daraufhin setzten die Perser auch das Mittel weltanschaulicher Beeinflussung ein. Sie wollten damit einmal den Zwiespalt zwischen Adel und Königtum vertiefen, zum anderen ein Bündnis mit dem orthodoxen Ostrom unmöglich machen. Ihr erster radikaler Versuch, den Adel zum Mazdaismus zu bekehren, misslang, da die Adelsgeschlechter die führenden kirchlichen Positionen innehatten. Der Widerstand hat seinen literarischen Niederschlag im "Martyrium der heiligen Schuschanik" gefunden. Aber dem Monophysitismus zeigte sich der hohe Klerus nicht abgeneigt. Damit wurde der Dyophysitismus zu einem patriotischen Anliegen von König und Volk, wie es bereits in den Massnahmen Vachtangs I. zum Ausdruck kommt. Da der persische Einfluss in Armenien stärker und von längerer Dauer war, konnte auch der Monophysitismus hier tiefer Wurzel fassen, so dass es 607 zum Schisma zwischen der georgischen und der armenischen Kirche kam. N. Berdzenischvili, I. Dshavachischvili und S. Dshanaschia² gehen noch einen Schritt weiter. Nach ihrer Meinung ist die Überlieferung von der einheitlichen Missionierung Armeniens, Kartlis und Albaniens sowie von dem Herkommen der Alphabete dieser Länder aus ein und derselben Quelle eine von den Persern aufgebrachte Legende, die sie zu dem Zweck erfunden hätten, die

¹ H. GOUSSEN, *Die georgische Bibelübersetzung*, in: *Oriens Christianus*, Rom 1906.

² *Sakartvelos istoria*, nac'ili I, Tbilisi 1948.

Kirchen zu vereinigen und so leichter zu kontrollieren. Lassen wir diese These vorläufig auf sich beruhen.

Interessant ist, dass auch Goussen, wenn es um die Frage der Übersetzung geht, nicht mehr so unbedingt an dem Mutter-Tochter-Verhältnis der armenischen und georgischen Kirche festhält. Er sagt vielmehr: "An der Tatsache, dass die Georgier ihre alte Bibelübersetzung hatten, und dass diese Übersetzung sozusagen eine Zwillingschwester der berühmten armenischen gewesen ist, dürfte somit nicht mehr zu rütteln sein."³ Nur darf man diese Aussage nicht allzu sehr pressen. Sie soll wohl nur eine zeitliche Annäherung zugeben, denn die nächsten Abschnitte seines Aufsatzes sind dem Nachweis von Armenismen in georgischen Texten gewidmet.

Während N. Marr⁴ seine Meinung über das Zustandekommen der Übersetzungen in einzelnen Punkten wiederholt variiert hat, beharrte er doch stets auf seiner Hauptthese von der armenischen Vorlage. Er gliedert die Beweise in vier Gruppen: 1. Es gibt Eigennamen in armenischer Form; 2. werden armenische Wörter unübersetzt, also als Fremdwörter übernommen; 3. treten Modalsätze auf, die nach armenischem Muster gestaltet sind; 4. lassen Textvarianten auf armenische Vorbilder schliessen. Die ältere Ausgabe der Literaturgeschichte von K. Kekelidze geht ebenfalls von einer armenosyrischen Quelle aus. Auf dem umfassenden, an Fakten reichen Werk von Kekelidze fusst Karst mit seiner "littérature géorgienne chrétienne"⁵, in der er drei Perioden der Übersetzungstätigkeit unterscheidet: die erste Fassung führt er auf die syrische, durch das Armenische vermittelte Bibel zurück, dann folgt eine Bearbeitung nach der Septuaginta, und schliesslich macht sich durch monastischen Einfluss, der vom Athos ausgeht, das byzantinische Element geltend. G. Peradze in seiner Abhandlung über altgeorgische Literatur⁶ referiert die Anschauungen von Kekelidze, um dann mit der kritischen Frage einzusetzen: Was kann denn mit Sicherheit als Armenismus angesehen werden? Er weist daraufhin, dass schon angesichts des kaum ins Gewicht fallenden Altersunterschieds der armenischen und georgischen Kirche eher an ein Schwesternverhältnis als an die Abhängigkeit der Tochter von der Mutter zu denken sei. Nach seiner Ansicht besteht die Möglichkeit, dass mancher Ausdruck nur scheinbar ein Armenismus ist, in Wirklichkeit jedoch in den grösseren Zusammenhang all-

³ H. GOUSSEN, *a.a.O.* S. 309.

⁴ Eine Übersicht die einschlägigen Arbeiten von N. Marr findet sich in K. KEKELIDZE, *sveli kartuli mc'erlobis ist'oria*, Tbilisi 1951, S. 395.

⁵ Libraire Bloud & Gay 1934.

⁶ G. PERADZE, *Die altgeorgische Literatur und ihre Probleme*, in: *Oriens Christianus*, Leipzig 1927.



gemeiner Iranismen gehört, die auf Grund der historischen Verhältnisse sicher auch in Transkaukasien Eingang gefunden haben. Besondere Beachtung verdient seine Feststellung: "Eine Verwandtschaft altgeorgischer oder armenischer Texte biblischen oder nicht biblischen Charakters braucht schliesslich nicht notwendig auf Übersetzung aus dem Armenischen ins Georgische zu beruhen, sondern könnte ihre Erklärung auch darin finden, dass hier und dort gleiche oder verwandte, sei es griechische, sei es syrische Texte zugrunde gelegen hätten." ⁷ Diese kritischere Einstellung zeigt sich auch in der neueren Ausgabe von Kekelidze aus dem Jahre 1951 ⁸. Er lehnt die Ansichten Marrs ab mit dem Hinweis, dass sich griechische Elemente auch schon in den ältesten Übersetzungen finden, dass ausserdem die syrische Vorlage mehr in Betracht gezogen werden müsse. Anlässlich der Frage, welche Septuaginta-Fassung als Vorlage für Georgien in Frage kommt, entscheidet er sich für Lukian unter Hinweis auf die alten Beziehungen zu Antiochien. Auch die frühe Gründung des Hl. Kreuz-Klosters in Jerusalem sowie die Aktion der syrischen Väter lassen mit Recht vermuten, dass direkte Verbindungen zu den ältesten Planzstätten des Christentums von jeher bestanden, so dass der nachbarliche Austausch mit Armenien zwar eine Bereicherung darstellt, nicht aber als der Filter gelten darf, den die christliche Tradition bei ihrem Einzug in Georgien unbedingt zu passieren hatte. Vielleicht lassen sich die damaligen Verhältnisse in gewisser Weise durch Prozesse unserer Zeit illustrieren. Mit der Industrialisierung und der politischen Umgestaltung kamen eine Reihe neuer Begriffe, die nicht sogleich hinreichend und eindeutig aus dem Georgischen bezeichnet werden konnten. Nach der trial-and-error-Methode versucht die Sprache auf drei Wegen, zumeist gleichzeitig, zum Ziel zu kommen: durch die Übernahme von Internationalismen, durch Lehnübersetzung aus dem Russischen und schliesslich durch Ableitung und Bedeutungswandel innerhalb des eigenen Wortschatzes. Diese drei Komplexe sind austauschbar und z.B. selbst bei der Übersetzung russischer Texte nicht unmittelbar von der Vorlage abhängig. In ähnlicher Weise ist auch das Experiment verlaufen, das für die neuen christlichen Begriffe entsprechende Wörter schuf. Dabei ist durchaus denkbar, dass der Übersetzer sich für Bedeutungen, die er aus dem Syrischen oder Griechischen nicht zu erschliessen vermochte, im Armenischen Rat holte, wenn es ihm näher und vertrauter war. Das braucht dann nicht in jedem Falle zu bedeuten, dass die ganze Übersetzung auf armenischer Vorlage beruht.

⁷ G. PERADZE *a.a.O.* S. 208-209.

⁸ vergl. Anm. 4.

Also ist letztlich nicht der einzelne Armenismus, Gräzismus usw. entscheidend, sondern wir brauchen umfassendere Kriterien. Das meint auch Kekelidze, wenn er als Richtschnur formuliert: Da die Texte, die auf uns gekommen sind, bereits mehrere Redaktionen erfahren haben, setzt die Erschliessung ihrer ursprünglichen Fassung die Konfrontierung sowohl mit dem Armenischen als auch mit dem Griechischen, Hebräischen und Syrischen voraus. Dabei ist ein Punkt als selbstverständlich nur angedeutet: die gründliche Kenntnis des Altgeorgischen. Und doch gibt es hier eine Seite, die bisher noch nicht genügend berücksichtigt wurde: das ist die Syntax. M. Schanidze⁹ räumt zwei Möglichkeiten ein, sowohl die syntaktische Lehnübersetzung als auch den Fall, dass der gleiche Inhalt durch verschiedene Konstruktionen wiedergegeben wird, wobei alle Varianten als gutes Georgisch anzusehen sind. Aber es gibt noch keine Übersicht nach genauen Regeln, wie weit das Georgische einer anderssprachigen Vorlage folgen kann, ohne gegen die eigene Sprachstruktur zu verstossen. Allerdings ist im voraus zu sagen, dass das Problem zwar dadurch vertieft, aber keineswegs vereinfacht wird. Denn es ist zunächst die gründliche Analyse jedes einzelnen Textes und anschliessend ein Vergleich erforderlich.

Ich wurde auf diese Frage gestossen, als ich die Konstruktion Modalverb mit konjunktionslos folgendem Begriffsverb untersuchte. Dabei gibt es z.B. für die Fügungen des Wollens zwei Bildungsweisen: einmal die finite Form von nebaj + Verbalnomen des Begriffsverbs im Nominativ oder Adverbial, zum anderen den Konjunktiv-Futur des Begriffsverbs ohne nebaj. Bei der Durchsicht des von A. Schanidze herausgegebenen Genesis-Bruchstücks von 978¹⁰ und der von R.P. Blake edierten Adischi-Handschrift des Matthäus-Evangeliums¹¹ ergab sich, dass der alttestamentliche Text ungleich häufiger den Konjunktiv-Futur verwendet, während das Evangelium die zusammengesetzte Form bevorzugt. In der Genesis liessen sich für den Gebrauch von nebaj insgesamt vier Stellen ausmachen. Einmal die beiden gleichlautenden Formulierungen in Gen. 24,5 und Gen. 24,8: uk'uetu ara inebos dedak'acman man moslvad (vielleicht wird das Weib nicht folgen wollen); dann Gen. 37,35 mas ara unda nugešinis cemis (er wies jeden Trost zurück) und Gen. 39,8 man ara ineba (er weigerte sich).

⁹ M. SCHANIDZE, *Redakcii Grusinskoiĭ Psaltirii*. Moskva 1960.

¹⁰ A. SCHANIDZE, *zveli kartuli enis zeglebi 4*, Tbilisi 1947.

¹¹ R.P. BLAKE, *The Old Georgian Version of the Gospel of Matthew*, *Patrologia orient.* XXIV, 1 Paris 1933.

An dieser Stelle zeigt auch der hebräische als der Grundtext ¹² entsprechende Verben; die ersten beiden Male das Imperfekt von $\text{הבא} + \text{mit } \text{׃}$ abgeschlossenem Infinitiv constructus, für das Folgende das Imperfekt von ׃א . Auch die Septuaginta ¹³ wechselt die Verben, aber in anderer Weise. Gen. 24,5 hat βούλομαι die übrigen Stellen zeigen verschiedene Formen von θέλω . Der Syrer ¹⁴ hat immer den gleichen Stamm כס , stimmt also zum Georgier. Doch sind solche Vereinheitlichungen dem Georgischen eigen- tümlich. Die Modalverben des Wollens und Könnens sind nicht zahlreich und auch im Neuen Testament haben wir verschiedene Schattierungen des Griechischen nur mit einer einzigen georgischen Entsprechung. Wichtiger ist, dass auch die Wortfolge im Satz dem hebräischen bzw. syrischen Schema entspricht: mit "und" eingeführtes Verb am Anfang des Satzes.

Aber diese Kriterien reichen noch nicht aus. Denn auch die Septuaginta hat sich weitgehend diesem Modus angepasst, und die Wortwahl des Georgischen bezeugt zum mindesten eine griechische Redaktion. Nehmen wir z.B. Gen. 22 die Geschichte von der Opferung Isaaks. Die lexikalischen Entsprechungen weisen auf die Septuaginta, V 13 ׃אָבִי hat schon dem Griechen Schwierigkeiten gemacht, er hat sinngemäss ἐν ζυπῶ ergänzt und σαβεκ als Eigennamen stehen lassen. Ebenso verfährt der Georgier, wobei die übereinstimmende Lautung das Entlehnungsverhältnis noch unterstreicht. Übrigens ist nergsa sabeksa noch in der Bibelausgabe von 1884 unverändert zu finden. Auf der anderen Seite bringt R. Meckelein ¹⁵ in seinem neugeorgischen Wörterbuch neben nergi (Setzling, Baum, Strauch) auch sabeki (Strauch, Dickicht). Es dürfte nicht uninteressant sein, den historischen Spuren eines solchen Wortes zu folgen.

Ein solcher Zusatz wie sabeksa, der unzweifelhaft aus der Septuaginta stammt, könnte allerdings später gemacht sein, aus Furcht, den Text unrechtmässiger Weise verkürzt zu haben. Aber den tiefergehenden Einfluss des Griechen beweisen V 2 gleich zwei griechisch-georgische Entsprechungen, die gegen Hebräer und Syrer stehen. Statt "Deinen Sohn, deinen einzigen, den du lieb hast" haben die erstgenannten den Pleonasmus "Deinen geliebten Sohn, den du lieb hast" ($\text{zē šeni saquareli, romeli šequare}$); die gleiche unterschiedliche Formulierung kehrt wieder in V 12. Das Land Morija wurde in der griechischen und georgischen Übersetzung zu deuten versucht und wurde dadurch zu einem "hochgelegenen» Land gemacht. Allerdings

¹² benutzt wurde *Biblia hebraica*, hrsg. von R. Kittel, Stuttgart o.J.

¹³ zugrunde liegt *Septuaginta*, hrsg. von A. Rahlfs, Stuttgart o.J.

¹⁴ nach *Pentateuchus Syriace*, hrsg. von G.E. Barnes, London 1914.

¹⁵ R. MECKELEIN, *Georgisch-deutsches Wörterbuch*, Berlin und Leipzig 1928.

weichen Griechen und Georgier im Verbalgebrauch voneinander ab. Die Septuaginta liebt es, die Aneinanderreihung der finiten Verben durch Partizipien aufzulockern. Für den Georgier ist ein solches Verfahren einfach unmöglich. Ebenso wie der Infinitiv gehört auch das Partizip ausschliesslich der nominalen Sphäre an. Also spricht dieser Befund nicht gegen eine enge Verbindung zur Septuaginta. Andererseits sieht es auf den ersten Blick so aus, als liesse sich trotz des Zweizeitensystems im Semitischen und der grösseren Gegliedertheit im Georgischen im letzteren Text eine Gesetzmässigkeit des Zeitengebrauchs feststellen, die eher dem Semitischen als dem Griechischen entspricht. Diese erste Untersuchung an einem kurzen Text kann nur als Stichprobe gewertet werden. Sie lässt keine Entscheidung zu, lässt aber die Probleme deutlich werden, um die es sich handelt. Es geht vor allem darum, dass vor dem Textvergleich volle Klarheit darüber besteht, was im Bereich des Altgeorgischen syntaktisch üblich, noch möglich und schliesslich ungewöhnlich ist. Erst auf Grund dieser Abgrenzung kann festgestellt werden, welchem Ductus die erste Redaktion gefolgt sein mag.

Es gibt ein interessantes Beispiel in Matthäus Kap. 3, das zeigt, wie das Georgische aus der Nichtbewältigung der griechischen Konstruktion gegen die Regeln der eigenen Sprache verstösst. Von Johannes dem Täufer heisst es in V 3 *οὗτος γάρ ἐστιν ὁ ῥηθεὶς διὰ Ἡσαίου τοῦ προφήτου*. Der Georgier übersetzt wörtlich *rametu ese ars, romeli igi tkumul ars esaja c'inac'armet'qwelisa mier*. Das Passiv auf -ul ist aber nur für Unbelebtes zulässig, für Personen ist es mit Präfix *sa-* und Suffix *-el* zu bilden, wie in V 17 *zē čemi saquareli* (mein geliebter Sohn). Das Griechische schliesst dem Genitiv entsprechend das Partizip *λέγοντος* an. Wie bereits gesagt, ist ein solcher Gebrauch des Passivs georgisch ganz unmöglich. Deshalb erfolgt der Anschluss mit finitem Verb *da it'qwis* (und sagte), das aber aus dem Satzrahmen fällt, da nun nicht mehr klar ist, auf wen es sich bezieht. Dem Übersetzer fällt es offensichtlich schwer, die ihm ungewohnte Anwendung infiniter Formen in seine Sprache umzusetzen. So hat er auch den Bezug in V 9 nicht erkannt: *δύναται ὁ θὸς ἐγείραι τέκνα*. Die verbale Konstruktion vermag er noch wiederzugeben nach der Regel finites Verb + Adverbial. Aber das Objekt zum Infinitiv hat er nicht unterzubringen gewusst. Er setzt einen zweiten Adverbial und schliesst ihn mit « und » an den ersten an: *šemzlebel ars γmerti aydginebad da švilebad*. Das Ganze ist zwar nicht sehr sinnvoll, aber gerade diese Übersetzungsfehler sind ganz natürlich bei der Konfrontation von Griechisch und Georgisch. Vom Wortschatz her lässt sich ebenfalls der griechische Einfluss belegen. Statt des landläufigen



und für die kartvelische Grundsprache nachweisbaren gveli (Schlange)¹⁶ ist in V 7 das griechische ἔχιδνα als ikednē aufgenommen.

Das Georgische verfügt dank seines Formenreichtums über grosse Freiheit in der Satzgestaltung. Da das Griechische dieselbe Fähigkeit besitzt, reichen Züge solcher Anpassung nicht aus, besonders nicht bei Fragen, die das Alte Testament betreffen. Aber die Eigengesetzlichkeit schafft Fälle der Übersetzung, an denen sich ablesen lässt, welche nicht überschreitbaren Grenzen die georgische Struktur von der Vorlage trennen. Deshalb brauchen wir eine gut ausgearbeitete Syntax, mit deren Hilfe wir auch weniger auffällige Daten als bei Matth. 3 erkennen und beurteilen können.

Gertrud PÄTSCH
Friedrich-Schiller
Universität Jena

¹⁶ G.A. KLIMOW, *Etimologičeskij Slovar kartvelskich jazykov*, Moskva 1964.

NEUERE ERGEBNISSE ZUR TEXTGESCHICHTE
DES GEORGISCHEN NEUEN TESTAMENTES ¹

Schon 1906 erschien im *Oriens Christianus VI* ² von meinen verehrten Lehrer Heinrich GOUSSEN ein Aufsatz, betitelt: «*Zur georgischen Bibelübersetzung*». G. ging dabei von der Bedeutung des griechischen Patriarchates Antiochien und seines syrischen Hinterlandes aus für die Christianisierung des «fernen Morgenlandes», wie er es nannte. Nach ihm waren es gegen 300 n. Chr. zwei mächtige Missionsströmungen, die die grossarmenischen Lande durchzogen und auch vor den Grenzen Georgiens nicht haltmachten, die ältere syrische von Edessa her, die andere etwas jüngere griechische mit dem Ausgangspunkt Pontus-Cäsarea. So konnte er schliesslich feststellen: «Wie die armenische Übersetzung ist daher auch die georgische einem Gewebe zu vergleichen, dessen Kette syrisch und dessen Einschlag griechisch ist»³. Leider fehlten G. zu grösseren Arbeiten die notwendigen Ausgaben. Er besass 1906 nur einzelne Photokopien vom Opiza-Tetraevangelium von 913 aus dem Iwiron-Kloster und von den beiden in der Mitte des 10. Jhdts. niedergeschriebenen Vierevangelien von Urbnisi und K'san. Die Ausgabe der altgeorgischen Evangelien durch Wladimir BENEŠEVIČ auf der Basis des Opiza-Tetraevangeliums von 913 (Siglum Op) und des Tbethi-Tetraevangeliums von 995 (Siglum Tb) blieb ein Torso. Es erschienen lediglich das Matthäusevangelium (St Petersburg 1909) und das Markusevangelium (St Petersburg 1911)⁴. 1916 brachte E. TAKAISCHWILI zu Moskau⁵ die phototypische Ausgabe des Adysh-Tetraevangeliums von 897 (Siglum Ad) heraus, des Kronzeugen für die älteste Schicht der georgischen Evangelienübersetzung (=geo1); die Universitätsbibliothek Bonn verdankt dem Sammlerfleiss Goussens ein Exemplar aus seiner Privatbibliothek. Zu seinen Lebzeiten († 13.4.1927) wurden noch die Chanmeti- und Haemeti-Fragmente

¹ Referat, gehalten am 3. August 1965 in Heidelberg (16. Deutscher Orientalistentag), hier in erweiterter Form dargeboten.

² Or Chr VI 300-318.

³ Or Chr VI 309.

⁴ *Quattuor evangeliorum versio georgiana vetus e duobus codicibus.*

⁵ *Materialien zur Archäologie des Kaukasus* 14 (russisch).



grösstenteils ⁶ ediert, ohne dass er sie ganz auswerten konnte. Grünes Licht gab es erst durch die mutige Ausgabe von Robert Pierpont BLAKE in der « Patrologia Orientalis ».

1. Ermöglichung der textkritischen Durchforschung durch planmässige Texteditionen.

a) Evangelienausgaben :

1. R.P. BLAKE, *The Old Georgian Version of the Gospel of Mark from the Adysh Gospels with the Variants of the Opiza and Tbet' Gospels edited with a Latin Translation* Paris 1929 (PO20,3). 1933 erschien das Matthäusevangelium (PO 24,1). Die Edition des Johannesevangeliums erfolgte, durch die widrigen Kriegsverhältnisse verzögert, erst 1950 (PO 26,4) gemeinsam mit Maurice BRIÈRE. Das Lukasevangelium wurde nach dem Tode Blakes († 9.5.1950) von BRIÈRE allein 1955 (PO 27,3) herausgegeben mit wertvollen Textemendationen zu Matthäus, Markus und Johannes im Anhang.

2. Akaki SCHANIDZE, *Two old Recensions of the Georgian Gospels according to three Shatberd manuscripts* Tiflis 1945, wie bei der Ausgabe von Blake-Brière fussend auf dem in Kloster Schatberd in der georgisch-armenischen Grenzlandschaft Tao-Klardjethien (Südwest-Georgien) kopierten Adysh-Tetraevangelium und den aus demselben Kloster stammenden Djrutschie-Evangelien von 936 und den Parchali-Evangelien von 972.

b) Apostelgeschichte :

1 Gérard GARITTE, *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux manuscrits de Sināi* (Bibliothèque du Muséon 38) Löwen 1955. Im Volltext erscheint unter dem Siglum A die heute dreigeteilte Sinai-Hs. 58 + 31 + 60 von 977, ein Apostolos, der also ausser der Apostelgeschichte auch die paulinischen Briefe enthält; die Varianten der Sinai-Hs. 39 von 974 mit dem Siglum B (ebenfalls ein Praxapostolos) sind im Apparat untergebracht. Die begleitende lateinische Übersetzung ist mustergültig.

⁶ Jovane DŽAVACHISCHWILI, *Proben von Chanmeti-Texten*, Bulletin (Moambe neugeorg.) der Universität Tiflis Band 2 (1922/23): Palimpsestfragmente 89, 844 und 999, deren Textcharakter bis ins 5. Jhdt. zurückgehen kann.

Akaki SCHANIDZE, *Textes avec les h superflus et leur importance pour l'histoire de la langue géorgienne* (neugeorg.), Bulletin de l'Université de Tiflis 3 (1923); es handelt sich um das Haemeti-Palimpsestfragment 1329 aus dem 8.-9. Jhdt.

Akaki SCHANIDZE, *Manuscrits géorgiens à Gratz* (neugeorg.), Bulletin de l'Université de Tiflis 9 (1929), d.h. das Grazer Sinai-Chanmetilektionar (Siglum Sin : 5.-8. Jhdt.) mit Evangelienperikopen und 2 Lektionen aus Römer 15 und Galater 6. — 1945 schenkte uns Schanidze eine ausgezeichnete phototypische Reproduktion des gleichen Sinailektionars.

2. Ilia ABULADZE, *Die Apostelgeschichte nach dem Befund alter Handschriften* (Denkmäler der altgeorgischen Sprache 7) Tiflis 1950. Nicht weniger als 8 bis dahin (mit Ausnahme von 14 Seiten der Hs. D) unbekannte Manuskripte aus dem 10-14. Jhdt. sind für diese Ausgabe herangezogen worden, die im Westen erst Jahre nach ihrem Erscheinen bekannt geworden ist⁷. Freilich sind die beiden Sinai-Hss, die Garitte benutzt hat, für die Tifliser Gelehrten unerreichbar geblieben. Und 5 der in Tiflis verwendeten Hss. gehören zum revidierten Text Gregors des Hagioriten († 1065) oder gar Ephräms des Jüngeren (um 1091 Abt des Klosters Kastana auf dem Schwarzen Berge bei Antiochien) und scheiden damit für die Textgeschichte des altgeorgischen Neuen Testaments aus. Es bleiben nur noch übrig die Hss. S 407 (Siglum A) und S 1398 (Siglum K), beide aus Tiflis (10. Jhdt.). die schon erwähnte Iwiron - Hs. 42 (Siglum D), auf dem Berge Olympus in Bithynien unter Kaiser Nikephorus Phokas (963-969) geschrieben und die Hs. 176 aus dem Museum von Kutais (11. Jhdt.), die nicht einmal ein Viertel des Acta-Textes enthält (Siglum C). Diese 4 Hss, aufgeteilt in die Rezension A (Hss. A + K) und die Rezension B (Hss. C + D), nach Abuladze eine Revision der älteren Rezension A, finden sich jeweils auf der linken Seite der Ausgabe.

c) Katholische Briefe :

K'et'evan LORT'KIP'ANIDZE, *Die Version der Katholischen Briefe nach Handschriften des 10.-14. Jahrhunderts* (Denkmäler der altgeorgischen Sprache 9) Tiflis 1956. Die beiden jüngeren Rezensionen von Georg dem Hagioriten und Ephräms dem Jüngeren sind nicht als vollgültige Zeugen für die altgeorgische Version zu betrachten. Als die Drucklegung schon im Gange war, erhielt man in Tiflis aus Washington (Kongressbibliothek) die Mikrofilme der Sinai-Hss. sin georg 39 von 974 (Siglum M), die den vollständigen Text bietet, und sin georg 31 von 977 (Siglum N) lediglich mit einem Bruchstück des Jakobusbriefes (1,1-2,14). Sofort wurde nun der wertvolle Volltext von sin georg 39 mit den wenigen Varianten von sin georg 31 der eigentlichen Tifliser Textausgabe vorangestellt. Dann folgen zunächst die Tifliser Hs. S 407 (10. Jhdt.) mit Fragmenten aus dem Jakobus - und dem 1. und 2. Petrusbrief (Siglum A) und dann das nicht vollständig erhaltene Kala-Lektionar⁸, ebenfalls aus dem 10. Jhdt. (Siglum B). Im *Oriens Christianus*

⁷ Garitte wusste bei der Herausgabe seiner Apostelgeschichte (vgl. S.7 Anm. 11) noch nicht, dass die Tifliser Ausgabe der Apostelgeschichte bereits 1950 erschienen war.

⁸ Aus Kala in Svanethien, 1911 von Kornelius Kekelidze im Kloster der hll. Cyriakus und Julitta aufgefunden, das svanisch Lakurga heisst.



49 (1965) ⁹ wird zum ersten Male mit der Veröffentlichung einer lateinischen Übersetzung von sin georg 39 (M) mit den Varianten der anderen 3 genannten Textzeugen (NAB) begonnen.

d) Apokalypse :

1. IMNAISCHWILI, Die Johannesapokalypse und ihr Kommentar¹⁰ (Arbeiten des Lehrstuhls für Altgeorgisch 7) Tiflis 1961. Die unter Redaktion von A. Schanidze veranstaltete Ausgabe fundiert auf der vollständigen Tifliser Hs. H 1346 (Tzagareli 135) von 978 (Siglum A) mit den Varianten der lückenhaften Hs. A 397 (10.Jhdt; Siglum B) und der vollständigen Sinai-Hs. 85 (12.Jhdt.), die nach dem üblichen Kommentar des Andreas v. Cäsarea noch von Dorotheus v. Gaza die Doctrina XII bringt.

Zur Zeit bereitet A. Schanidze mit einem Stab junger Mitarbeiter die Herausgabe der altgeorgischen Version der Paulusbriefe vor. Damit würde in spätestens zwei Jahren das gesamte altgeorgische Neue Testament in kritischen Texteditionen vorliegen!

2. Neuere Forschungsergebnisse.

a) Kritische Wertung des altgeorgischen Evangelientextes.

Es kann hier nicht unsere Absicht sein, im Einzelnen alles aufzuführen, was bereits in der *Erforschung vor allem des altgeorgischen Evangelientextes* geleistet worden ist, angefangen von Bakradze, Goussen, Marr, Blake, Baumstark, Peradze und Tarnischwili bis auf Vööbus und Lyonnet. Jedenfalls zeichnet sich immer deutlicher das Ergebnis ab, dass die altgeorgische Version letztlich keine leibliche Tochter, sondern höchstens eine Zwillingschwester (Goussen) der altarmenischen Bibelübersetzung ist, die stark vom Syrischen, aber auch vom Griechischen her beeinflusst sein kann. Kann doch auch die älteste Stufe der altarmenischen Version (=arm 1)¹¹ ihren Ursprung aus dem Syrischen nicht verleugnen; dabei zeigt sie meist nicht die Textgestalt der syrischen Vulgata (Peschitta), sondern ältere syrische Textformen (Vetus Syra). Und bei den altgeorgischen Evangelien können wir feststellen: Je mehr sogenannte Armenismen und erst recht je mehr Syriazismen sich in einem Bibelabschnitt finden, desto älter ist seine Textgestalt.

⁹ Or Chr 49 (1965) 1-17 (Jakobus-, 1 und 2 Petrusbrief).

¹⁰ Gemeint ist der Kommentars des Andreas v. Cäsarea.

¹¹ arm 1 ist nicht in kompakter Form (etwa eines Evangeliums) erhalten geblieben: Die Vetus Armena tritt nur noch bei Schriftzitaten altarmenischer Autoren sowie in einigen Stücken des armenischen Breviers und Rituals offen zutage.

Sehr wichtig für die Textgeschichte des altgeorgischen Neuen Testaments, insbesondere der Evangelien, sind die sog. *Chanmeti* — und *Haemetifragmente*¹². Die ersteren sind altertümliche Palimpseste aus dem 5.(6.) — 8. Jahrhundert, die mit einem im Vergleich mit der klassischen Sprache als überflüssig («meti») empfundenen Chan versehen sind, d.h. dem rauhen, gerade in Gebirgsgegenden nicht seltenen Gaumen-Reibelaut «ch», der als Präfix bei Verbalformen und ganz selten bei einem Komparativ erscheint. Gegen Ende des 7. Jhdts. wird allmählich dieses Chan abgeschliffen zu einem «überflüssigen» Hae, d.h. einem milderen «h» (z. B. ჰ-ოყო statt ბ-ოყო für klassisches ოყო). Um 800 verschwinden diese sprachlichen Sondererscheinungen ganz; als das Adysh-Tetraevangelium 879 von einem Schreiber Michael im Kloster von Schatberd abgeschrieben wurde, existierten sie nicht mehr.

Seit 1957 wurden vom Unterzeichneten im *Oriens Christianus*¹³ die neutestamentlichen CHANMETIFRAGMENTE in Parallele zum Adysh-Tetraevangelium (=geo 1) und der etwas jüngeren Vierevangelien von Opiza und Tbethi (geo 2) gesetzt und eingehend untersucht. Der Textcharakter der verschiedenen Chanmetibruchstücke ist nicht einheitlich; teils entspricht er geo 1, wie er vom Adysh-Codex verkörpert wird, teils geht er mit geo 2. Schon bei den Matthäustexten lässt sich feststellen, dass das Adysh-Tetraevangelium, gemessen an diesen Fragmenten, die stärkste syrische Beeinflussung aufweist. Wegen ihrer altsyrischen und altarmenischen Elemente stehen die Chanmetifragmente mit Matthäustext (844, 999, Sin) geo 1 näher als geo 2; dabei ist 844 in seiner Textqualität 999 überlegen und erst recht dem Grazer Sinailektionar (Sin). Die von 844 und 999 aus der Bergpredigt gebrachten Stücke (Mt 6, 31-7, 16) haben einen besseren Textcharakter als die nur durch Sin bekannt gewordenen Chanmetifragmente aus Mt 24, 29-35 und 28, 7-20. — Auch bei den Chanmeti-Markusfragmenten, nämlich Mk 9, 43+45+47+50 aus 844 und Mk 16, 2-8 aus Sin bezeugt das Adysh-Tetraevangelium den grössten altsyrischen Einfluss. Nur Mk 16,7 hat geo 2 (Op + Tb + Sin) anscheinend eine ältere Lesart bewahrt (über den Weg einer armenischen Zwischenschicht?) als die Adysh-Handschrift, die vielleicht an dieser Stelle überarbeitet ist. Jedenfalls sinken

¹² Textausgabe und lateinische Übersetzung bei J. MOLITOR, *Monumenta Iberica Antiquiora* = CSCO (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium) vol. 166 (Löwen 1956) 5-39. (Chanmetibibeltexte), 40-64 (Haemetitexte).

¹³ J. MOLITOR, *Chanmetifragmente. Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung*: 1. Die Matthäustexte = Or Chr 41 (1957) 22-34. — 2. Die Markustexte = Or Chr 43 (1959) 17-23. — 3. Die Lukastexte = Or Chr 44 (1960) 17-24, Or Chr 45 (1961) 115-126, Or Chr 46 (1962) 19-24. — 4. Die Johannestexte = Or Chr 49 (1965) 38-56.

sonst die Chanmetifragmente 844 und Sin in ihren Markusstücken verglichen mit den Matthäusfragmenten in ihrem Wert merklich ab. — Die Chanmetifragmente bei Lukas (89, 844, 999, Sin) sind schon an ihrem Umfang gemessen, für unsere Untersuchungen am ergiebigsten. In dem Bruchstück Lk 2, 18-24 ist 844 wie bei Mt 7, 4 ff und Mk 9, 43 ff wieder in seiner Textqualität Ad unterlegen. Das winzige Fragment bei 89 Lk 6, 31-32a + 34 (nicht einmal ganze drei Verse!) kann nicht besonders viel aussagen und Ad nicht die Hand reichen. Lk 11, 42-44 halten sich 844 und Ad die Waage. Lk 12, 32-35 bietet sich wieder Sin zum Vergleich an; hier liegen Ad und Sin Schulter an Schulter. Lk 15, 22-29 hat 844 eine meist mindere Textqualität als das Adysh-Tetraevangelium. Lk 19, 1-8 tritt 999 wieder auf den Plan; das erste und einzige Mal ist hier Ad eindeutig der unterliegende Teil. Aber, wie wir gleich sehen werden, hat es hier nicht mehr seine ursprüngliche Textgestalt! Und in der grossen Perikope Lk 24, 1-35 konstatieren wir eine weitgehende Übereinstimmung des Sinai-Lektionars mit der sekundären Überlieferung des Opiza- und Tbethicodex (=geo 2). Das wechselnde Verhältnis der Lukas-Chanmetifragmente zum Adyshcodex ist dadurch zu erklären, dass alle Stellen, wo die Chanmetistücke am besten abschneiden, auch was die Armenisten angeht, zu jenen Partien gehören, wo der Adysh-Lukastext nach dem Zeugnis von S. Kakabadze und I. Imnaïschwili¹⁴ (3, 9-15, 17 + 17, 25 — 23,2) schon revidiert ist. Dasselbe gilt von dem altsyrischen Einfluss, der beim Adysh-Tetraevangelium im Gegensatz zu den anderen Paralleltexten durchweg am stärksten ist, natürlich nur dort, wo er nicht der obigen Revision unterzogen wurde. Freilich kommt das Grazer Sinailektionar, bisher der textlich schwächste Vertreter unter den Chanmetifragmenten, als etwaiger Konkurrent in Frage, nicht nur Lk 12,33 + 34, wo Ad notorisch sekundären Text hat, sondern auch Lk 24, 8 + 9. — In den Johannesabschnitten beweist Ad wieder seine Überlegenheit gegenüber 844 (Jo 21,7 — 17) und erst recht gegenüber Sin (Jo 20,1 — 31). Die zahlreichen Armenisten Jo 20 in Adyshcodex sprechen für sich. Es ist geradezu auffällig, dass bei dem relativ geringen Umfang der Johannes-texte mit Chanmetiparallelen (Jo 20 ganz, von Jo 21 nicht einmal die Hälfte) nicht weniger als 44 Stellen die altsyrische Vorlage der altgeorgischen Evangelienversion offenlegen, und nicht nur bei Ad (=geo 1), sondern, wenn auch in natürlich geringerem Masse bei geo 2 (vor allem bei Tb) und den beiden Chanmetifragmenten. Nirgendwo ist der Dreiklang syrisch-armenisch-georgischer Überlieferung volltönender als in diesen Johannesperikopen,

¹⁴ Vgl. A. SCHANIDZE, *Two old Recensions of the Georgian Gospel according to three Shatberd manuscripts* (Tiflis 1945) 57,62.

wobei aber der armenische Text nicht unbedingt das vermittelnden Medium gewesen zu sein braucht.

Die schon in jüngeren Chanmetitexten, besonders im Sinailektionar, ab und zu auftauchenden Haemetiformen führen uns nun hinüber zu dem bisher einzigen geschlossenen HAEMETIFRAGMENT, der Palimpsest - Hs. 1329 der Tifliser Universitätsbibliothek aus dem 8.-9. Jahrhundert. In einer Spezialuntersuchung¹⁵ ergab sich überwiegend geo 2 - Einfluss bei allen mehr oder minder erhaltenen 23 Perikopenstücken aus allen vier Evangelien, nämlich 298 mal Übereinstimmung mit der vom Opiza - und Tbeticodex angeführten geo 2 - Überlieferung und nur 24 mal mit dem Adysh-Tetraevangelium allein. Von den 64 Sonderlesarten erklärten sich fast die Hälfte, nämlich 30 als Angleichungen an das Griechische.

Es wäre nun völlig verfehlt, die Chanmetifragmente in einen ausgesprochenen Gegensatz zu stellen zur «allerältesten Übersetzung»¹⁶, die sich im Adysh-Tetraevangelium verkörpert. An allen uns überkommenen altgeorgischen Texten ist gearbeitet worden im Sinne einer fortschreitenden Hellenisierung. Gerade die von Schanidze besorgte Lichtdruckausgabe des relativ jungen Sinailektionars ermöglicht uns die Feststellung, dass die Form seiner Majuskelschrift mit der der ältesten Kircheninschriften von Bolnisi und Mzchetha (Ende des 5. Jhdts.) fast identisch ist. Zugleich erkennen wir in dieser Ausgabe des Sinailektionars mit aller Deutlichkeit, wie das Chanmetipräfix an vielen Stellen ausradiert wurde und an manchen stehen blieb, weil man es übersah. Andererseits enthält auch das Adysh-Tetraevangelium noch einzelne Chanmeti- und Haemetiformen, ein Beweis dafür, dass sein Archetyp ein Chanmetitext war, der wiederholt revidiert, gesäubert und verschlimmbessert wurde.

Auch EVANGELIENZITATE der altgeorgischen patristischen Übersetzungsliteratur sind von höchster Wichtigkeit. Hier bleibt noch viel zu tun. Die Untersuchung eines von A. Schanidze im Bulletin de l'Université de Tiflis 7 (1927) edierten Chanmeti-Väterfragments¹⁷ (georg. Mravalthavi = πολυκέφαλος «Vielkapitel» im Unterschied zum τέτρακεφαλος georg. Othchthavi «Vierkapitel» des Tetraevangeliums Lektionsbuch für aus-

¹⁵ J. MOLITOR, *Das Haemeti-Palimpsestfragment Tiflis 1329 und sein Verhältnis zum altgeorgischen Evangelientext* = Neutestamentliche Aufsätze (Festschrift für Prof. Josef Schmid) Regensburg 1963, 175-184.

¹⁶ Vgl. M. TARCHNISCHVILI - J. ASSFALG, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* = Studia et Testi 185 (Rom 1955) 314: «Die allerälteste Übersetzung des Othchthavi ist in der sogenannten Adiši - Hs. enthalten».

¹⁷ J. MOLITOR, *Evangelienzitate in einem altgeorgischen Väterfragment* = Or Chr 40 (1956) 16-21. Vgl. *Monumenta Iberica* 65-90.



gewählte Väterlesungen) brachte folgendes Ergebnis: Die Zitate dieses Väterpalimpsests schliessen sich mehr der jüngeren geo 2 - Überlieferung an als dem Adysh-Tetraevangelium (=geo 1); einmal wird aber eine ausgesprochene Tatianlesart bezeugt, die bei Ad nicht erscheint, und an 2 anderen Stellen scheint das Mravalthavifragment eine ältere Textgestalt zu bringen als unser Kronzeuge für geo 1. — Das grosse von A. Schanidze 1959 als Band 5 der Arbeiten des Lehrstuhls für Altgeorgisch herausgegebene Sinai-Mravalthavi von 864, freilich kein Chanmetitext mehr, enthält eine Fülle von Evangelienzitaten (96 aus Mt, 10 aus Mk, 86 aus Lk und 78 aus Jo), die bis heute noch nicht ausgewertet sind. Nur die 29 synoptischen Zitate sind einer Untersuchung unterzogen¹⁸ und folgendes Resultat erzielt worden: Dieses älteste datierte Manuskript vom Jahre 864 — die Adysh-Hs. ist erst 897, über ein Menschenalter später geschrieben! — geht meistens mit geo 2, nämlich an 14 Stellen. An weiteren 11 Stellen haben wir es mit einem Mischtext aus geo 1 + geo 2 zu tun. Freilich in einem einzigen Falle (Mt 19,5) finden wir im Sinai - Mravalthavi einen älteren Text als den des Adysh-Evangeliums. Viermal kann man von Harmonismen sprechen, und zwar einmal von einem Harmonismus, der durch alle 4 Evangelien (Mt + Mk + Lk + Jo) geht und dreimal von einem solchen, der sich auf die Synoptiker (Mt + Mk + Lk) beschränkt.

Das Studium der Harmonismen und TATIANISMEN wird eine Zukunftsaufgabe bleiben. Schon 1957 hat der Unterzeichnete abschliessend konstatieren können¹⁹: « Dass die ältesten armenischen wie georgischen neutestamentlichen Hss. Tetraevangelien sind, kann kein Zufall sein. Darüber hinaus führen die altgeorgischen Tetraevangelien den Namen « Vierkapitel » des *einen* Evangeliums. Sollte nicht diese Bezeichnung eine Reminiszenz sein an eine Evangelienharmonie, die zeitlich dem auch bei den Armeniern in vier « Kapiteln » getrennten Evangelien voranging und einen ähnlichen Namen führt, eben Tatians Diatessaron (« durch vier » *διὰ τεσσάρων*)? » In dieser Zeitschrift²⁰ konnte darauf verwiesen werden, dass die syrische Vulgata, die Peschitta, die auf bester altsyrischer Tradition fusst und nicht erst Bischof Rabbula von Edessa († 435) ihre Entstehung verdankt, auch Tatian-Lesarten bringen kann. A. Strobel hat in einer wertvollen Abhandlung den Nachweis erbracht, dass die merkwürdige Bezeichnung « vierkapiteliges »

¹⁸ J. MOLITOR, *Synoptische Evangelienzitate im Sinai-Mravalthavi von 864* = Or Chr 48 (1964) 180-190.

¹⁹ J. MOLITOR, *Zur Harmonistik des altgeorgischen Evangelientextes (Analyse von Markus 1)* = Bibl. Zeitschr. NF 1 (Paderborn 1957) 289-296 (Zitatseite).

²⁰ J. MOLITOR, *Die syrische Grundlage der altgeorgischen Evangelienübersetzung nach Aussage ihrer Harmonismen* = Bedi Kartlisa 13/14 (Paris 1962) 98-105.

Evangelium erstmals bereits 363 in der armenisch überlieferten altsyrischen Erklärung der Wiederkunftsrede vorkommt, also zu einer Zeit, wo in Ostsyrien das Diatessaron noch durchaus seine vorrangige Bedeutung besass ²¹. Die soeben erschienene Synopse der altgeorgischen Evangelien ²² wird, so Gott will, eine neue Möglichkeit schaffen, unsere Tatianforschungen weiterzuführen!

b) Beginnende Auswertung der übrigen neutestamentlichen Schriften.

Was die APOSTELGESCHICHTE angeht, so glaubt Garitte in der Introduction ²³ über die beiden seiner Edition zugrunde liegenden Sinai-Hss. aussagen zu können, dass die altgeorgische Version der Apostelgeschichte aus dem Armenischen übersetzt worden sei, und zwar aus einer Vorlage, die nicht identisch ist mit der armenischen Vulgata, sondern auf eine altsyrische Version zurückgeht, die von der Peschitta verschieden ist. Die altgeorgische Version der Apostelgeschichte habe verschiedene Revisionen erfahren zwecks immer grösseren Angleichung an den griechischen Text. Unter Berufung auf Lyonnet ²⁴ weist er auf eine ähnliche Entwicklung bei den altgeorgischen Evangelien hin.

Von den PAULUSBRIEFEN waren bisher als zusammenhängende Texte nur Chanmetifragmente aus dem Römerbrief (Rm 15,25 — 29) und dem Galaterbrief (Gal 6, 14-18) bekannt ²⁵; in den kurzen Stücken wird schon syrischer Einfluss spürbar (einmal im Abschnitt aus dem Römerbrief und zweimal in der Lektion aus dem Galaterbrief). Und was die kommende Tifliser Ausgabe der Paulinen angeht, so spricht doch für sich, dass die Mitarbeiter Schanidzes mitten in ihren Vorbereitungen mit intensivem syrischen Sprachstudium begonnen haben.

Bei den KATHOLISCHEN BRIEFEN wird das Ergebnis einer künftigen Spezialuntersuchung nicht anders ausfallen. Bei einer Übersetzung dieser Briefe ins Lateinische für den « Oriens Christianus » fielen gleich en passant beim 1. und 2. Petrusbrief typisch syrische Wendungen auf wie *vita für σωτηρία* 1 Petr 1,5; 2,2 und *vivificator für σωτήρ* 2 Petr 1, 11; 2,20; 3,18.

²¹ A. STROBEL, *Der Begriff des « vierkapiteligen » Evangeliums in Pseudo-Ephräm* = Zeitschr. für Kirchengeschichte (Stuttgart 1959) 112-120.

²² J. MOLITOR, *Synopsis Latina Evangeliorum Ibericorum Antiquissimorum* = CSCO 256 (Löwen 1965).

²³ G. GARITTE, *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres* = Bibliothèque du Muséon 38 (Löwen 1955) 18-20.

²⁴ St. LYONNET, *Les origines de la version arménienne* = Biblica et Orientalia 13 (Rom 1950) 144-165.

²⁵ Vgl. *Monumenta Iberica* 38-39.



Und was die APOKALYPSE betrifft, so ist zu sagen, dass sie streng genommen nicht mehr zur altgeorgischen Version gezählt werden kann, da sie als letzte Schrift des Neuen Testaments erst in der byzantinischen Periode vom hl. Euthymius († 1028) vor 978 ins Georgische übersetzt wurde. Und trotzdem sind schon bei einer Betrachtung der Schreibung der Eigennamen wenn auch schwache armenische und syrische Reminiszenzen unverkennbar.²⁶

Joseph MOLITOR

²⁶ J. MOLITOR, *Die Eigennamen in der Johannesapokalypse des Euthymius* = Bedi Kartlisa 17-18 (Paris 1964) 127-131.

ZUR SYNTAX DES KAUSATIVUMS IM GEORGISCHEN UND IN INDOGERMANISCHEN SPRACHEN

A. Schanidze¹ fasst die durch die morphologische Opposition von *Kausativum*: *transitivum Nichtkausativum*² synchronisch zum Ausdruck gebrachte Verbalkategorie terminologisch als «Kontakt» (= geo. *ḵontḵḵḵi*): «Mit dem Namen Kontakt wird die Verbalform bezeichnet, die uns anzeigt, dass die Person des Subjektes (entweder) unmittelbar³ oder durch die Vermittlung einer anderen Person⁴ auf das direkte Objekt einwirkt. Demzufolge haben wir zwei Kontakte: direkten (= *uṣualo*) und vermittelten (= *ṣualobiti*)⁵.» Als Musterbeispiel für das uns hier besonders interessierende Kausativum (= *ṣualobiti ḵontḵḵḵi*) gibt Schanidze, l.c. den Satz *ṗeṭrem ṗavles kurdi daaḵerina* «Peter liess (durch) Paul den Dieb ergreifen» mit *ṗeṭre* als «Initiator»⁶, *ṗavle* als «faktischem Durchführer»⁷ und *kurdi* «Dieb» als «Gegenstand» oder «Ziel» der Verbalhandlung⁸.

Der im Aorist stehende Satz *ṗeṭrem ṗavles kurdi daaḵerina* ist genau nach den grammatischen Regeln konstruiert, wie sie für den transitiven Aorist des Georgischen gelten: *ṗeṭre* erscheint als Täter im Ergativ (= *ṗeṭrem*), *kurdi* «Dieb» dagegen als direktes Objekt im Nominativ (= *kurdi*). Zugefügt ist lediglich *ṗavle*, das als indirektes Objekt im Dativ auftritt (= *ṗavles*). Dass diese dativisch-oblique Stellung des Agens (= «faktischen Durchführers») vom Tempus unabhängig ist, kann man leicht erkennen, wenn man den aoristischen Mustersatz *ṗeṭrem ṗavles kurdi daaḵerina* ins Präsens umsetzt: *ṗeṭre ṗavles kurds daaḵerinebs* «Peter lässt (durch) Paul den Dieb ergreifen». Dieser Satz zeigt mit *ṗeṭre* im Nominativ (= *ṗeṭre*) und *kurdi* «Dieb» im Dativ (= *kurds*) die für alle «transitiven» Präsenskonstruktionen des Georgischen geltende Kasusverteilung: Täter im Nominativ, Ziel im

¹ Kartuli enis gramaṭiḵa I, morpologia² (Tiflis 1962) 194 ff.

² *Kausativum* wäre dabei das merkmalthaltige Glied der Opposition.

³ = geo. *uṣualo*

⁴ = geo. *ṣva ṗiris ṣualobit*

⁵ A. Schanidze, l.c. 194

⁶ = geo. *iniciaṭori*; häufiger noch gebraucht Schanidze den Terminus *xelmzyvani*, der eigentlich «Führer» bedeutet, hier aber vielleicht besser mit «Veranlasser» zu übersetzen ist.

⁷ = geo. *ṗaktiuri ṣemsrulebeli*, wofür ich im folgenden den Terminus «Agens» verwende.

⁸ = geo. *sagani* oder *samizno*



Dativ. Die Tatsache, dass der Agens *ṗavle* hier wiederum im Dativ auftritt (= *ṗavles*), macht deutlich, dass sich dieser Bestandteil der Kausativkonstruktion gegenüber den für die Syntax der Tempora geltenden Kasusunterschieden neutral verhält.

Wir können demnach feststellen, dass bei der Konstruktion des transitiven Kausativums im Georgischen, wie sie wohl auch für die kartvelische Grundsprache zu gelten hat⁹, der Agens im obliquen Kasus, d.h. im Dativ, steht. Auf den ersten Blick scheint sich darin das Georgische grundlegend von idg. Verhältnissen zu unterscheiden. So stellt Deeters (l.c. 80 f.) fest: «Die georgische Auffassung weicht von der indogermanischen insofern ab, als nicht der Täter, sondern das Ziel des Grundverbs als nächstes Ziel des transitiven Verbs erscheint, während der Täter zum ferneren Ziel gemacht wird: *sues z̄mari* sie tranken den Essig — Strat. 4,3 *asues mas z̄mari* sie tränkten ihn mit Essig...». Ganz entsprechend bemerkt W. Krause¹⁰ beispielsweise zum Indo-Iranischen: «In bezug auf die Syntax ist zu bemerken, dass transitive Grundverben in der Kausativkategorie in der älteren Sprache ein doppeltes Akkusativobjekt verwenden, nämlich eines zur Bezeichnung des eigentlichen Agens (in der Grundverbkonstruktion Subjekt), das zweite zur Bezeichnung des konstanten Objektes, z.B. RV 2,37, 6 *uśán devān uśatáh ṗāyaya*¹¹ *havīh* «willig lass die willigen Götter die Opfergabe trinken!».

Nun ist aber seit langem bekannt, dass seit ältester idg. Zeit neben der Kausativkonstruktion mit doppeltem Akkusativ Beispiele von Kausativsyntax vorliegen, bei denen der Agens, d.h. der *ṗaktiuri šemsrulebeli* in Schanidzes georgischer Terminologie, im Obliquus und das Ziel im Akkusativ stehen. Beispiele aus dem Altnordischen (mit Dativ der Person) und Tocharischen (mit Agens im Genitiv-Dativ oder Perlativ) werden von Krause selbst in dem oben zitierten Artikel gegeben: altnord. *hann kendi honum* (Dat.) *trú* (Akk.) «er lehrte ihn den Glauben» (l.c. 147), tochar. *japoy yesän* (Gen.) *kalpāskau* «das Reich lasse ich euch erlangen» = «das Reich überlasse ich euch», *gānkne olyisa* (Perl.) *tseñe kätkäšsar*! «Auf der Ganga lass du das Schiff (wörtl. «mit dem Schiff») die Flut überschreiten» (l.c. 148).

Wie im Tocharischen finden sich im Altindischen Kausativkonstruktionen mit Agens im Akkusativ neben solchen mit Agens im Obliquus (= Instru-

⁹ Vgl. G. Deeters, Das kharthwelische Verbum (Leipzig 1930) 207 f. der in diesem Zusammenhang besonders auf die, auch im Svanischen auftretenden, objektiven Personalpräfixe hinweist: e.g. svan. *xewsob xabnāswex* «man lässt sie das Frühstück beginnen».

¹⁰ Forschungen und Fortschritte 34 (Berlin 1960) 147

¹¹ Das bei Krause, l.c. gegebene *ṗāyayā* ist Druckfehler

mental) bereits seit ältester Zeit nebeneinander : Typus 1 *kārayati kaṭaṃ* (Akk.) *devadattam* (Akk.) « er lässt den Devadatta eine Matte machen » neben Typus 2 *kārayati kaṭaṃ* (Akk.) *devadattena* (Instr.) « er lässt durch Devadatta eine Matte machen »¹². Thieme hält aus historischen und psychologischen Gründen Typus 2 (mit Agens im Instrumental) für alt, Typus 1 (mit Agens im Akkusativ) dagegen für « eine Analogiekonstruktion nach den intransitiven Verben » (l.c. 19).

Die Verknüpfung eines Kausativums mit doppeltem Akkusativ ist im Veda auf besonders zu erklärende Fälle beschränkt : *gam* « gehen » + Richtungsakkusativ : RV. X 145,4 *pārām evā parāvātaṃ sapātnīm gamayāmasi* « wir machen die Nebenbuhlerin gehen in die weiteste Ferne » (l.c. 20), « Inhaltsakkusativ » : VS. 9,11 *indraṃ vājaṃ jāpayata* « lasst den Indra den Sieg gewinnen »¹³, Verba der Wahrnehmung mit Akkusativ der Erstreckung : AV. IV, 20,6 *darśāya mā yatudhānān* « lass mich sehen die Y. » (l.c. 20), Verba des Genießens, bei denen der Akkusativ (der Erstreckung ?) austauschbar ist mit dem Genitivus partitivus : RV II 37, 6 *usān devān usatāḥ pāyaya havīḥ* « willig lass die willigen Götter die Opfergabe trinken ! »¹⁴. Thieme vermag diese Tatbestände noch besonders dadurch zu stützen, dass sie in Einklang stehen mit einer von dem indischen Grammatiker *Pāṇini* gegebenen Regel, nach der beim Gebrauch des Kausativums der Agens zum Objekt wird bei intransitiven Verben und bei besonderen Bedeutungsgruppen transitiver Verben, d.h. bei Verben des Gehens (*gati-*), Wahrnehmens (*buddhi-*) Genießens (*pratyavasānārtha*) und den *śabdakarmāṇaḥ*¹⁵ (l.c. 21 f.).

Die Regel von *Pāṇini* und die Argumentation von Thieme weisen daraufhin, dass für das historische Verständnis der Kausativa transitiver Verben die Erörterung der Kausativbildungen zu intransitiven Verben unerlässlich ist. Deeters (l.c. 207) unterscheidet diese terminologisch als « Transitiva » von den « Faktitiva », worunter er die oben behandelten Kausativa transitiver Verben versteht. Der häufigste Bildungstypus der « Kausativa des Intransitivs »¹⁶ begegnet uns neugeorgisch in der Kombination von Charaktervokal *a* und Suffix *eb* : *v-cxovr-ob* « ich lebe, wohne » : *v-a-cxovr-eb* « ich lasse jemanden leben, wohnen ». Tschenkéli (l. c. 327) macht darauf aufmerksam, dass diese Kausativa im Präsens die gleiche Bildungsform wie die transitiven Denominativa haben : *v-a-grzel-eb* « ich mache etwas länger, verlängere etwas

¹² P. Thieme, Das Plusquamperfektum im Veda (Göttingen 1929) 19, der den 2. Typus mit « er macht eine Matte durch Devadatta » übersetzt.

¹³ Thieme, l.c. 20 zitiert *indraṃ*

¹⁴ l.c. 20 f.; s. auch im vorhergehenden dieses Beispiel bei Krause

¹⁵ etwa : « die Laute zum Gegenstand der Handlung haben ».

¹⁶ Terminus nach K. Tschenkéli, Einführung in die georgische Sprache I (Zürich 1958) 325.

gehört zu *grzel-i* « lang » während *v-a-cxovr-eb* von *v-cxovr-ob* abgeleitet ist. Der formale Zusammenfall von Kausativ- und Denominativbildungen findet sich auch in idg. Sprachen¹⁷, seine Behandlung gehört aber nicht in den uns hier interessierenden Zusammenhang.

Im Neugeorgischen werden die « Kausativa des Transitivs »¹⁸ gegenüber den « Kausativa des Intransitivs » als ganz verschiedene Kategorien empfunden. Das zeigt sich nicht nur in der Syntax (vorhandener gegenüber fehlendem Agens im Dativ) sondern auch in den unterschiedlichen formalen Bildungsmitteln, die für die Kausativa des Transitivs vornehmlich in der Kombination von Charaktervokal *a* und Suffix *ineb* bzw. *evineb* bestehen: *v-a-ḳeteb* « ich mache »: *v-a-ḳeteb-ineb* « ich lasse jemanden etwas machen ». Allerdings sind sowohl die Suffixverbindungen *in-eb* bzw. *ev-in-eb* als auch die formale Differenzierung zwischen Kausativa des Transitivs bzw. Intransitivs erst als das späte Ergebnis von Sprachentwicklung zu verstehen. Vor dieser findet sich beispielsweise im Altgeorgischen das Kausativsuffix *-ev*, Aorist *ie*¹⁹ sowohl bei Intransitiva als auch bei Transitiva: *moakumie tazari ese* « beräuchere diese Kirche » zu *kumis* « es raucht » (Deeters, l.c. 209) gegenüber *rametu šen tana ars ešmaki romeli gakmnevs magas* « denn mit dir ist der Teufel, der dich das tun heisst » zu *vikm* « ich mache » (Deeters, l.c. 209)²⁰.

Nun hat auf idg. Sprachgebiet Thieme in der oben zitierten Arbeit den Nachweis erbracht, dass im Vedischen die Kausativbildung primär als Transitiv zu intransitiven Verbalstämmen aufgekommen ist: « *Das « Kausativ » ist bei den « faktitiv=transitiven » Verben zum dazugehörigen Intransitiv gebildet »* (Thieme, l.c. 22). Kuryłowicz hat dieses Ergebnis auch für das Iranische bestätigt²¹.

¹⁷ Zum Georgischen vgl. noch Deeters, l.c. 207; zum Idg. vgl. J. Kuryłowicz, L'apophonie en indo-européen (Breslau 1956) 86 ff.; H. Krahe, Indogermanische Sprachwissenschaft II, Formenlehre (Berlin 1959) 78 f.; auch die Frage über das Verhältnis von « Intensivum » zu « Kausativum » (vgl. dazu etwa noch Krause, l.c. 147 f.) kann hier nicht behandelt werden.

¹⁸ Terminus nach Tschenkéli, l.c. 332

¹⁹ Zu dessen Erhaltung im chevsurischen Dialekt vgl. Deeters, l.c. 210; Schanidze, l.c. 197, besonders aber Al. Činčarauli, Chevsurulis taviseburebani (Tiflis 1960) 145 ff.

²⁰ Neugeo. Reste mit *ev* bei Schanidze, l.c. 196 § 327 b): *ḳam-s* « isst »: *a-ḳm-ev-s* « füttert », *svam-s* « trinkt »: *a-sm-ev-s* « trinkt », *i-cvam-s* « zieht sich an »: *a-cm-ev-s*; Beispiele mit fehlendem Nichtkausativum bei Schanidze, l.c. und Tschenkéli, l.c. 338.

²¹ Da mir diese Arbeiten z.Zt. nicht zugänglich sind, verweise ich zunächst auf die Zusammenfassungen in: J. Kuryłowicz, L'apophonie... 89, ders., The Inflectional Categories of Indo-European (Heidelberg 1964) 87. Der sich dabei für das Indo-Iranische ergebende primär intransitive Charakter von Verben der sinnlichen Wahrnehmung ist gerade im Vergleich zu den Kartvelsprachen von grösstem Interesse und verdient eine Sonderbehandlung.

Aus sprachtheoretischen Gründen scheint es darüberhinaus durchaus wahrscheinlich, dass die für das Indo-Iranische faktisch nachweisbare Reihenfolge — Typus 1 = Kausativbildung zur Transitivierung von Intransitiva, Typus 2 = Kausativbildung mit der Ableitung von Faktitiva aus Transitiva als Nachbildung zu Typus 1 — auch für die Vorgeschichte anderer Sprachen zu gelten hat, sofern diese über eine vergleichbare grammatische Kategorie von Kausativa verfügen. Es mag sich dabei sogar um ein Phänomen handeln, das auf der Stufe des « Universal » oder « Near-Universal » steht²². Eine Opposition wie intr. *Paul sitzt* (= 2gliedrig) : kaus. *Peter macht Paul sitzen*, d.h. *setzt ihn (auf den Stuhl)* oder *lässt ihn sitzen* (3gliedrig) kommt den Bedürfnissen der Sprache, die über die Kategorien *transitiv* und *intransitiv* verfügt, entgegen. Das intransitive Verb *sitzen* wird dabei sozusagen « transitiviert » (*sitzen* : *setzen*). Das Kausativum eines intransitiven Verbums entspricht ausserdem grammatisch voll und ganz dem Normaltypus des transitiven Verbums : *Peter ergreift den Dieb* (= 3gliedrig) : *Peter lässt Paul sitzen* (= 3gliedrig).

Anders ist es bei der kausativen Umsetzung eines transitiven Verbums : *Paul ergreift den Dieb* (= 3gliedrig) : *Peter lässt Paul den Dieb ergreifen* (= 4gliedrig). Das Kartvelische ebenso wie die idg. Beispiele mit obliquem Agens weisen daraufhin, dass dem 4gliedrigen Typus mit Agens im Akkusativ ein 4gliedriger Typus mit Agens im Obliquus vorangegangen ist : *Peter lässt durch Paul den Dieb ergreifen*. Das Kausativum findet sich auch 3gliedrig (ohne Agens) : *Peter lässt den Dieb ergreifen*. In dieser (wahrscheinlich ältesten) Form entspricht der Satz grammatisch genau dem Grundschemata der Transitivkonstruktion : *Paul ergreift den Dieb*. Er lässt sich (ohne Agens) natürlich ebenso mit dem Kausativ des Intransitivs vergleichen (*Peter lässt Paul sitzen*) und könnte diesem bereits auf dieser Stufe nachgebildet sein. Daneben bewirkte das Muster des intransitiven Kausativs — *Peter lässt Paul sitzen* : *Paul sitzt* — (später?) die Wiedergabe des ganzen Transitivums (mit Agens) im Kausativum — *Peter lässt den Dieb ergreifen durch Paul* : *Paul ergreift den Dieb*. Dieser Entwicklungsstand ist im Kartvelischen die Regel, in idg. Beispielen die (z.T. als Konservativismus zu deutende) Ausnahme. Die Analogie zum Kausativum des intransitiven Verbums bewirkte dagegen im allgemeinen auf idg. Sprachgebiet den Über-

²² Vgl. J.H. Greenberg, *Universals of Language* (Cambridge Mass. 1963); R. Jakobson, in : *Proceedings of the VIII Int. Congress of Linguists* (Oslo 1958) 20 f.; F.G. Lounsbury, in : A. Kroeber, *Anthropology Today* (Chicago 1952) 408

gang des Agens vom Obliquus zum Akkusativ : *Peter lässt Paul sitzen* : *Paul sitzt* führt zu *Peter lässt Paul den Dieb ergreifen* : *Paul ergreift den Dieb* ²³.

Wir haben im vorhergehenden den dativischen Agens des transitiven Kausativs der Kartvelsprachen mit den funktional geradezu austauschbaren obliquen Kasus (Instrumental, Dativ, Genitiv, Perlativ) idg. Sprachen verglichen. Daraus ergibt sich für den kartvelischen Dativ eine Verwendung, die dem aus der Indogermania bekannten *Dativus auctoris* ²⁴ nahekommt. Von den Funktionen, die G.A. Klimov ²⁵ für den kartvelischen Dativ anführt, weisen die neben seinem Gebrauch als Objektskasus liegenden Verwendungen als lokaler und temporaler Adverbialkasus und seine Verknüpfung mit Präpositionen wie geo. *zeda* « auf », *šina* « in », *tana* « mit » usw. (l.c. 77f.) auf grosse Funktionsbreite hin. In diesen Zusammenhang passt gut der beim Agens des Kausativums eines transitiven Verbuns vorliegende *Dativus auctoris*, der seine Parallele in der Konstruktion des Perfekts hat : *mi-mosies samoseli* « von mir (*mi-* = Dativ) wurde (ihm) das Gewand angelegt = ich habe (ihn) mit dem Gewand bekleidet » (Deeters., l.c. 166).

Zusammenfassend ergibt sich : Wie im Idg. kam wahrscheinlich auch in den Kartvelsprachen das Kausativum zunächst zur Transitivierung intransitiver Verbalstämme auf. Von hier erfolgte seine Übertragung auf transitive Verba, wo es zum Faktitivum wurde, zunächst mit Agens im Obliquus (dieser Stand ist im Kartvelischen immer, in der Indogermania z.T. bewahrt), dann (durch analogische Umformung nach dem älteren Kausativ des Intransitivs) mit Agens im Akkusativ (so in der Mehrzahl der idg. Beispiele). Dass die Transitivierung des Agens im Kartvelischen nicht erfolgt ist, mag damit zusammenhängen, dass die Ausbildung eines Akkusativs im Präsens fehlt. Andererseits hätte die Transitivierung im Aorist durch die Umsetzung des Agens in den Nominativ erfolgen können. Dass dieser Prozess hier nicht eingetreten ist, beweist den obliquen Charakter des Agens.

Die für das Kausativ typische Problemlage lässt sich mit der Passivkategorie konfrontieren. Am Ende einer langen historischen Entwicklung kann ein aktiver Satz ins Passiv umgesetzt werden : *Der Jäger schießt den Hasen* : *der Hase wird von dem Jäger geschossen*. Betrachtet man die Vorgeschichte der Kategorie, so sieht man, dass der Agens beim Passiv ur-

²³ Dagegen braucht nicht zu sprechen, dass Kausativa mit obliquem Kasus auch in späterer Zeit nachgebildet werden können, worauf mit Recht Tschenkéli, l.c. 334 hinweist.

²⁴ Vgl. E. Schwyzer, Zum persönlichen Agens beim Passiv, besonders im Griechischen. Abhdl. Preuss. Ak. Wiss. Jahrgang 1942 Phil.-histor. Klasse. Nr. 10 (Berlin 1943) 15 f.

²⁵ Sklonenie v kartvel'skich jazykach v sravnitel'no-istoričeskom aspekte (Moskau (1962) 69 ff.

sprünglich eher die Ausnahme als die Regel war ²⁶. Primär stellte sich ein 2 gliedriges Passiv (*der Hase wird geschossen*) einem 3 gliedrigen Aktiv (*der Jäger schießt den Hasen*) gegenüber. Das Passiv ist demnach eigentlich die (2 gliedrige) Intransivierung eines (3 gliedrigen) Transitivums (mit Wegfall des auf ein direktes Objekt einwirkenden Agens). Umgekehrt ist das alte (zum Intransitivum zugebildete) Kausativum primär als die (3 gliedrige) Transitivierung eines (2 gliedrigen) Intransitivums (mit Schaffung des auf ein direktes Objekt einwirkenden Agens) zu verstehen. Seine Übertragung auf transitive Verba führt zum Aufkommen der Kategorie der (4 gliedrigen) Faktitiva (mit z.T. durchgeführter Weiterentwicklung des Agens vom Obliquus zum Akkusativ). Beim Passiv kann entsprechend der Einfluss des (3 gliedrigen) aktiven Transitivums die 3 gliedrige Umsetzung (mit Agens) hervorbringen.

Karl Horst SCHMIDT

²⁶ Vgl. Verf., IF 68 (1963) 1 ff. und Bedi Kartlisa 13-14 (1962) 124, L. Weisgerber, Die vier Stufen in der Erforschung der Sprachen (Düsseldorf 1963) 233 ff.

ZUR FRAGE DER VERWANDTSCHAFT DES GEORGISCHEN (KARTVELISCHEN) *

Die vergleichende Sprachwissenschaft versucht seit langem festzustellen, mit welchen anderen Sprachen die georgische Sprachengruppe in genetischer Verwandtschaft steht. Man hat sie mit den indogermanischen, turanischen und semitischen Sprachen verglichen, die Ergebnisse der früheren und auch der neuesten Forschungen sind aber nicht überzeugend. Manche Sprachforscher erklärten die georgische Sprachengruppe sogar für eine vollständig unabhängige, ohne Verwandtschaft mit den anderen, ähnlich wie das Baskische in Europa, und man begnügte sich damit, dass man die linguistische Einheit der georgischen, d.h. südkaukasischen und der nordkaukasischen Sprachen festgestellt zu haben glaubte, leider aber ohne dafür schlagende Beweise zu bringen ¹.

Nach der Entzifferung der Keilschrift und nach der Entdeckung der nicht-semitischen und nicht-indogermanischen Sprachen in keilschriftlichen Texten (neben dem Semitisch-Akkadischen und dem Arisch-Persischen) versuchte man, auch diese unbekanntenen Sprachen mit dem Georgischen zu vergleichen. Man hat behauptet, das Georgische habe viele gemeinsame Charakterzüge mit dem Elamischen, mit dem Urartäischen, mit den nicht-

* Aus dem Nachlass von M. Tsereteli veröffentlicht.

¹ Vgl. hierzu : *M.F. Brosset*, *L'art littéral* (georg. Gramm.) p. 290. (Kritik von *E. Burnouf*, *Journal des Savants*, März 1835). *F. Bopp*, *Die kaukasischen Glieder des indoeuropäischen Sprachstammes*, 1847 (Kritik von *Friedr. Müller*, *Ueber die sprachwissenschaftliche Stellung der kaukasischen Sprachen, Orient und Occident*, herausg. von *Th. Benfey*, Bd. II. 1864, SS 526-535); *Max Müller*, *The languages of the seat of war in the east*, 2nd. Ed., London 1855; und *J. de Morgan*, *Recherches anthropologiques sur la population primitive du Caucase* (Die zwei Letzteren verglichen das Georgische mit dem Turanischen); vgl. auch die Stellungnahme *Schleichers*, *Die Sprachen Europas*, Bonn 1850, S. 100 f.; von demselben, *Die Untersuchung von Nomen und Verbum*, Leipzig 1865, S. 59-555; *A. Fr. Pott* (*Die Ungleichheit menschlicher Rassen usw.* 1856), *C.R. Lepsius* (*Standard Alphabet*, 1863); *Fr. Müller*, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, Bd. III 2, S. 48, 216-229. *Spiegel*, *Eranische Altertumskunde*, Bd. I, 1871, S. 412; *Zagareli* und andere hielten die georgische Sprachengruppe für selbständig; *Hugo Schuchardt*, *Ueber das Georgische*, Wien 1895; *A. Trombetti*, *Delle Relazioni delle lingue caucasiche con le lingue camito-semitiche e con altri gruppi linguistici* (*Giornale della Società Asiatica Italiana*, Bd. 65, 1902, SS. 177-201, Bd. 16, 1903, SS. 131-175), *J. Karst*, *Origines Mediterraneae*; *N. Marr*, *Osnovnyia tablicy k grammatike drevne-gruzinskago jazyka usw.* Petersburg, 1908 (Einleitung), vergleichen das Georgische mit dem Chamito-Semitischen bezw. Baskischen bezw. mit dem Semitischen.

indogermanischen Sprachen des Hatti-Reiches, mit der Mitanni-Sprache ², und wohl auch mit anderen kleinasiatischen Sprachen, dann mit dem Etruskischen usw.

Elemente des Georgischen will man noch in den Mischsprachen sehen, — im Hethitisch-Indogermanischen (d.h. in der offiziellen Sprache des Hatti-Reiches), im Griechischen, das mit kleinasiatischen Elementen durchsetzt sein sollte, im Baskischen, das auch eine Mischsprache ist, wo die kleinasiatisch-kaukasische (!) Elemente neben den afrikanisch-chamitischen festzustellen seien, im Armenischen ³ usw.

Das Ergebnis dieser Forschungen ist aber unbefriedigend. Mit den Ueberresten der kleinasiatischen Sprachen (wie das Lydische, Lykische, Karische usw.), des Etruskischen usw. ist es kaum möglich, zu einem bestimmten Schluss in der Sprachvergleichung zu kommen.

Wie gefährlich es ist, eine noch nicht genau erforschte und verstandene Sprache mit einer anderen zu vergleichen, zeigt am besten die Geschichte der Urartäologie. Die ersten Entzifferer der urartäischen Texte haben diese wohl überhaupt nicht verstanden; kaum vermochten sie wenige Wörter richtig zu übersetzen. Ebensowenig wurde von ihnen der Aufbau der urartäischen Sprache verstanden. Trotzdem verglichen sie diese Sprache mit der georgischen, die sie ebenfalls nicht beherrschten. St. Guyard und D.H. Müller und später P.J.V. Scheil, Lehmann-Haupt, Belck, Nikolski und andere haben wohl zum Verständnis des Urartäischen beigetragen, aber sie vermochten auch nicht, den Bau und den Wortschatz der Sprache soweit zu erforschen, dass man sich eine klare Vorstellung davon hätte machen können.

Lehmann-Haupt hielt noch dazu die pontischen Chalder (Chaldes), d.h. Lasen, für verwandt mit den Urartäern, weil er ganz fälschlich den urartäi-

² Vgl. hierzu : Fr. Lenormant, *Lettres assyriologiques*, I. 1871; A.H. Sayce, *The Cuneiform Inscriptions of Van*, *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 14, 1882. St. Guyard, *Mélanges d'assyriologie*, 1883; Fr. Hommel, *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, Febr. 1884; *Zeitschrift für Keilschriftforschung I* (Die sumero-akkadische Sprache und ihre Verwandtschaftsverhältnisse), *Grundriss der Geographie und Geschichte des alten Orients*, 1904, I, S. 33-75; Heinrich Winkler, *Die Sprache der zweiten Columne der dreisprachigen Inschriften und das Altaische*; F. Bork, *Beiträge zur kaukasischen Sprachwissenschaft*, I, 1907, II, 1908; Marr, (Ueber die Verwandtschaft des Georgischen mit dem Elamischen) *Zapiski vostočn. otdel. imperat. russk. archeol. obšč.*, Bd. XXII, Petersburg 1914; E. Forrer, *Die acht Sprachen der Boghaz-Köi-Inschriften*, *Sitzungsber. der Preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1919; von demselben, *Die Inschriften und Sprachen des Hatti-Reiches*, in der *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*. Neue Folge, B.I. Heft II, S. 174 ff. usw. Auch J. Meszaros, *Die Päkhy-Sprache* (*The oriental Institute of the University of Chicago, Studies in ancient oriental civilization*, n^o. 9).

³ Vgl. hierzu besonders Marr; J. Karst, *Origines Mediterraneae*.



schen Gottesnamen Haldi für den Volks- und Landesnamen hielt. In Wirklichkeit heisst *Haldi* urartäisch *nur Gott Haldi*, das Land (assyrisch Urartu) *Biaina*, Plural *Biainili*, die Bewohner des Landes *Biaina*. L.-H. nannte das urartäische Volk *Halder* und suchte die Verwandtschaft des « Haldischen » mit dem Georgischen, und zwar mit dem Lasischen, aufzudecken. Er ging so weit, dass er die pontischen Halder für einen aus dem Urartu-Lande eingewanderten Stamm hielt, der von den in dieses Land eingebrochenen indogermanischen Armeniern nach Westen verdrängt worden sei. Lehmann-Haupt behauptete bis zu seinem Tode seine Theorie ⁴.

Nun ist es aber mir zum ersten Mal gelungen, die grossen urartäischen Texte *ungefähr richtig* zu übersetzen, den Wortschatz dieser Texte zu erforschen und die Grundzüge der urartäischen Grammatik festzustellen ⁵. Mir folgten A. Götze und J. Friedrich und trugen mächtig zur Erforschung des Urartäischen bei ⁶. Und trotz einiger Abweichungen voneinander vermochten wir drei Forscher den wahren Charakter der urartäischen Sprache endlich zu ergründen. Nach diesen neuen Forschungen hat aber das Urartäische mit der georgischen Sprachengruppe absolut nichts zu tun. Wenn auch die Deklination des Genitivs dem Georgischen und dem Urartäischen gemeinsam ist (behauptet von mir und bestritten von Friedrich), — oder die passive Struktur des Präteritums [behauptet von Friedrich (für das Urartäische) und bestritten von mir], so können diese einzelnen Erscheinun-

⁴ Vgl. hierzu : D.H. Müller, *Aschrot-Darga*, Denkschriften der Kais. Akademie d. Wissenschaften, phil.-hist.Kl., Wien 1888 (Abh. von Nicht-Mitgliedern) SS. 1-26. Lehmann-Haupt, Bericht über die Ergebnisse der von Dr. W. Belck und Dr. C.F. Lehmann 1898-99 ausgeführten Forschungsreise in Armenien (Sitzungsber. der Königl. Preuss. Ak.d.Wiss., zu Berlin, phil. hist. Kl. 1900 XXIX); Armenien einst und jetzt; Verhandlungen der Berl. Anthropol. Gesell. 1899, S. 599; Zeitschrift für Assyriologie IX, SS. 87, 385 usw. Seine unzähligen Schriften in der « Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft », « Klio », « Zeitschrift für Assyriologie », « Verh. der Berl. Anthr. Gesell. » und vor allem « Corpus inscriptionum Chaldicarum » I. 1928, II 1935, wo die Literatur angegeben ist; Belck, « Verh. der Berl. Anthropol. Gesell. » 1895, S. 615; *ibid.* 1900 S. 65 usw.; Scheil, *Recueil de Travaux relatifs à la philologie égyptienne et assyrienne*, Bd. XIV, SS. 153-160 usw. Nikolski .

⁵ M.v. Tseretheli, Die neuen haldischen Inschriften König Sardurs von Urartu (Sitzungsber. der Heidelberger Ak. d. Wiss. phil. hist. Kl., 1927-28, Abh., 5; Vgl. mangelhafte Herausgabe derselben Texte und phantastische Uebersetzung von Marr, *Archeologičeskaja Ekspedicia* 1916 g.v. Wan); *Études Urartéennes*, *Revue d'Assyriologie* 1933, 1934, 1935, 1936.

⁶ A. Götze, Die kelische Stele, *Zeitschrift für Assyriologie*, N.F. Bd. V, 1929; J. Friedrich, *Causasica*. Fasc. 7, 1931, *ibid.* Fasc. 8, 1931; Zur urartäischen Nominalflexion, *Zeitschr. f. Assyrl.* N.F. Bd. VI, 1931; *Archiv Orientalni*. vol. III, n^o. 2. SS. 257-271 (1931), *ibid.* vol. IV, n^o. 1, SS. 55-70 (1932); Einführung ins Urartäische, Leipzig 1933; *Miscellanea Orientalia dedicata Antonio Deimel*, Roma, 1935 (SS. 122-135); « Chalder oder Urartäer? » *Zeitschrift der Deutschen Morgenl. Gesell.* 1936, SS. 60-82 usw.

gen keineswegs zum Beweis der genetischen Verwandtschaft des Urartäischen mit dem Georgischen dienen. Unterschiede im Bau und im Wortschatz dieser Sprachen sind so gross und solchen Charakters, dass von der genetischen Verwandtschaft zwischen ihnen keine Rede sein kann. Es ist auch einwandfrei bewiesen, dass die Urartäer weder sich selbst « Haldi » nannten, noch von den anderen so genannt wurden und dass die pontischen Chalder nicht das Geringste mit den Urartäern zu tun haben.

Ebensowenig gelang es den Sprachforschern, die Verwandtschaft des Neu-Susischen (d.h. der Sprache der 2. Columne der Achämenideninschriften) und des Alt-Susischen, d.h. des Neu- und Alt-Elamischen, mit dem Georgischen zu beweisen. Weder die ersten Forscher, wie Hommel, H. Winkler (siehe oben Literaturangaben) u.a., noch die späteren, wie de Charencey, Bork, Hüsing ⁷ u.a. vermochten Beweise dafür anzuführen. Einige gemeinsame Züge in der Struktur dieser Sprachen, im Wortschatz und in der Syntax, konnten keineswegs auf ihre genetische Verwandtschaft hinweisen und ausserdem, je weiter die Erforschung des Elamischen und des Georgischen fortschritt, desto deutlicher zeigte sich der Unterschied zwischen ihnen, der eine begründete Annahme der Verwandtschaft unmöglich machte.

Auch die Ueberreste des Protohattischen, soweit sie erforscht sind, zeigen noch keine Verwandtschaft mit dem Georgischen und Meszaros' Versuch, das Protohattische mit einem abchasischen Dialekt — der Päkhy-Sprache — zu vergleichen, ist ebensowenig überzeugend, wie so viele andere ähnliche Versuche (Lit. siehe oben). Nicht grösser war das Ergebnis des Versuches, die Mitanni-Sprache mit dem Georgischen bzw. anderen kaukasischen Sprachen zu vergleichen ⁸ usw.

Nun nannte Hommel alle diese angeblich miteinander verwandten Sprachen *alarodische* Sprachengruppe — nach dem griechischen Namen Ἰαλαρόδιοι (Herodot u.a.) für die Urartäer, deren Sprache nicht nur mit dem Georgischen, sondern mit vielen anderen nichtindogermanischen, nichtsemitischen und nichtturansischen Sprachen Asiens und Europas verwandt sein sollte; in Wirklichkeit ist aber gerade das « Alarodische » (= urartäische) am weitesten von dem Georgischen entfernt. Zwischen den anderen Sprachen

⁷ De Charencey, *Journal Asiatique* 1907, vol. IX, S. 542; F. Bork, *Zur elamischen Iteration*, *Orientalische Literaturzeitung* 1900, col. 11; G. Hüsing, *Iteration im Elamischen*, *Orient. Literaturzeitung* 1898, col. 385; *Zur elamischen Genitivkonstruktion*, *ibid.* 1905 col. 552 f; N. Marr; H. Winkler, *Elamisch und Kaukasisch*, *Orient. Literaturzeitung*, 1907, col. 566-573, usw. usw.

⁸ Vgl. z.B. F. Bork, *Die Mitannsprache*, *Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1909, Heft c I-II.

besteht auch keine genetische Verwandtschaft, sogar das Hurrische — eine der nichtindogermanischen Sprachen des Hatti-Reiches — kann man vorläufig nicht ganz sicher für verwandt mit dem Urartäischen erklären⁹, und infolgedessen darf man heute ebensowenig von der *alarodischen Sprachengruppe* wie von der *alarodischen Rasse* reden.

Ungefähr dieselbe Gruppe von Sprachen, die Hommel *alarodisch* nannte, bezeichnete der in Petersburg tätige georgische Gelehrte N. Marr als *japhetisch*. Marr war der Schöpfer der *japhetischen Theorie*, die er oft änderte, wie man es aus seinen unzähligen Schriften in russischer, georgischer u.a. Sprachen ersehen kann. Die letzte Fassung seiner Theorie, wonach die japhetischen Sprachen nur eine gewisse Stufe der Entwicklung der Sprache überhaupt darstellen sollten, dass überhaupt keine Sprachgruppen im eigentlichen Sinne des Wortes vorhanden seien usw., geht hier über unser Interesse hinaus. Uns interessiert die erste Fassung seiner Theorie, wonach die georgische Sprachengruppe mit der semitischen genetisch verwandt sein sollte: neben den eng miteinander verwandten semitischen und chamitischen Sprachengruppen gäbe es eine dritte, mit den beiden genetisch verwandte, *japhetische* Gruppe (um den biblischen Terminus zu gebrauchen), zu der die georgische Sprachengruppe, die nordkaukasischen Sprachen, das Baskische in Europa, die ausgestorbenen Sprachen Vorderasiens, wie z.B. das Urartäische, Elamische u.a., und Europas, wie z.B. das Etruskische u.a., gehören. Die phonetischen Gesetze im Semitischen und Japhetischen seien dieselben, die semitische Nominalflexion sei ähnlich der japhetischen, das partizipiale Präfix des Semitischen *m-* (für *nomina agentis*) — identisch mit dem Japhetischen (Georgischen), die semitischen dreikonsonantigen Wurzeln hätten, der semitisch-japhetischen Phonetik nach, dieselbe Bedeutung wie die dreikonsonantigen japhetischen (georgischen) Wurzeln usw. (Vgl. Osnow. Tabl., Einleitung). — Nach der näheren Untersuchung des Aufbaues der semitischen und der «japhetischen» Sprachen geht aber ganz deutlich hervor, dass gerade diese Behauptungen von Marr nicht richtig sind und dadurch die Grundlage der Theorie selbst sich als falsch erweist: Die Kasuszeichen im Georgischen (und wohl auch in allen Sprachen der georgischen Gruppe) sind ganz anderen Ursprungs als im Semitischen (und zwar pronominalen Ursprungs); das Partizipialpräfix *m-* im Georgischen ist auch pronominalen Ursprungs und seine Identität mit dem semitischen *m-* ist nur scheinbar; nicht der Vokalwechsel im Wortstamme selbst bestimmt im Georgischen die Bildung

⁹ Vgl. J. Friedrich, *Miscellanea Orientalia, dedicata Antonio Deimel* (Roma 1935) SS. 122 ff. (Vgl. auch von demselben: *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*).

des Partizipiums Activi bzw. Passivi wie im Semitischen, sondern der Vokalwechsel im partizipialen Suffix : z.B. m - - *eli* act. und *uli*, *ili* pass., was im Semitischen unbekannt ist; auch von zwei Partiz. Passivi (wie im Semit.) kann im Georgischen keine Rede sein : Es gibt im Georgischen nur ein Partiz. Pass. auf *-ili*, da — *uli*, auch ein Suffix desselben Partizipiums, auf *-ev-ili* — *vili* (*-uli*) zurückgeht. also aus dem Doppelsuffix *-ev* und *-il-i* entstanden ist; die georgischen Wurzeln sind zweikonsonantig, nicht dreikonsonantig, wie im Semitischen, und die ganze vergleichende semitisch-japhetische Phonetik von Marr ist falsch, beruht auf reiner Willkür, da die georgischen Suffix- bzw. Präfixkonsonanten bei ihm als Wurzelkonsonanten betrachtet werden, um aus den zweikonsonantischen georgischen Wurzeln dreikonsonantige zu erhalten.

Ausserdem unterscheidet das Georgische keine grammatischen Geschlechter (im Gegensatz zum Semitischen), und der Versuch von Marr, das georgische Suffix *-ali* usw. als das uralte Zeichen des Feminins zu betrachten, ist ein Ding der Unmöglichkeit, da es sicher ist, dass die Suffixe *-ali*, *-eli*, *-ili*, *-ari*, *-eri*, *-iri* und viele andere Hilfsverbalen Ursprungs sind und nicht das Geringste mit der Femininendung zu tun haben; die georgischen und semitischen Zahlwörter unterscheiden sich gänzlich voneinander; die Bildung der Verbalstämme im Semitischen hat mit der Bildung der Verbalstämme im Georgischen absolut keine Aehnlichkeit, und auch die Bezeichnung des Subjektes, direkten Objektes, indirekten Objektes, des Plurals in der finiten Verbalform, geschieht im Georgischen (durch Präfixe, Infixe und Suffixe) ganz anders als im Semitischen usw. usw.

Marr hat in seinem Buch «Der japhet. Kaukasus» usw. seine Theorie dahin geändert, dass er die Verbreitung der japhetischen Sprachen in ganz Asien, Europa und Nordafrika voraussetzte und die meisten Sprachen dieser Kontinente als Ergebnis der Kreuzung der japhetischen Sprachen mit den indogermanischen, semitischen, turanischen u.a. ansah. (Seine Anhänger suchten sogar in Amerika Sprachen mit den japhetischen Elementen!). So wollte er die wichtigsten ethnographischen Probleme Kleinasiens, Griechenlands, Italiens, der iberischen Halbinsel usw. lösen. Man braucht aber nur seine Etymologien genau zu prüfen, um sich zu überzeugen, dass sie fast alle haltlose Phantasien sind, dass man z.B. die Migration des etruskischen Volksstammes *Rasena* nicht von der Ebene des Araxes verfolgen kann, nur weil die Silbe *RA* in beiden Wörtern *Araxes* und *Rasena* vorhanden ist. Die ähnlichen Namen für verschiedene Volksstämme beweisen bei Marr ebensowenig wie bei Trombetti (siehe Liter. oben) : *Mos'chi* (= georg. *Mes'chi*) in Kleinasien und später im Kaukasus und *Muzuk* in Afrika (bei Trombetti), *Bas'chi* in Spanien = *Abchasi* (bei Marr

Mes'chi = *Bas'chi* = *A-basgi*) im Kaukasus, Iberer in Spanien und Iberer in Georgien, usw. oder *Somechi* (georg. «Armenier») = *Swan-Mes'chi* (bei Marr), *Berdseni* (georg. «Grieche») = Iber + Ion («Iberer» + «Ionier») (bei Marr) usw. — Mit solcher Methode der Forschung kann die Sprachwissenschaft nicht vorgehen, wenn sie nicht im Bereiche der sterilen Hypothesen und Phantasien bleiben will: Sind doch diese angeblichen Aehnlichkeiten nur äusserliche und auch die Etymologie der einzelnen Namen ist nicht bekannt! Die Marr'sche Analyse z.B. des Namens *Somechi* = *Swan-Mes'chi* ist falsch — *Somechi* ist vielmehr der georgische Name eines kleinasiatischen Volksstammes *Kummuchi*, der auf die Armenier, die dieses Land besetzten (VIII Jahrh. v. Chr.) übertragen wurde; auch *Berdseni* = *Iber* + *Ion* ist falsch, — *Berdseni* ist vielmehr *Βοζερες* von Strabo¹⁰, der Name wurde von den Georgiern auf die Griechen übertragen¹¹; *Ἰβηρες* der Griechen ist der georg. Name *Imer-i* (für den westlichen Teil Zentralgeorgiens), den die Griechen später dem spanischen Volksnamen *Ἰβηρες* angeglichen haben u.s.w.

So ist man heute ebenso wie früher gezwungen, die georgische Sprachengruppe als eine unabhängige zu bezeichnen, deren genetischer Zusammenhang mit einer anderen Sprachengruppe oder Sprachenfamilie nicht mit Sicherheit festgestellt werden kann. Sogar die sprachliche Einheit der Idiome des Süd- und Nordkaukasus ist keineswegs als bewiesen zu betrachten. Erst müssen die nordkaukasischen Sprachen besser erforscht werden, und dann wird es ersichtlich sein, welche von ihnen mit den Sprachen der georgischen Gruppe und in welchem Grade verwandt sind, und ob zwischen «nordkaukasischen» und «südkaukasischen» Sprachen überhaupt eine Verwandtschaft besteht. Nach der genauen Erforschung der nordkaukasischen Sprachen und des Baskischen wird sich auch die Frage der Verwandtschaft des Baskischen mit den kaukasischen Sprachen klären, denn, was bisher auf diesem Gebiete der Sprachvergleiche geschehen ist, beweist sehr wenig. Nach der Erforschung des Protohattischen ist auch die Klärung der Frage der Verwandtschaft oder der Nicht-Verwandtschaft der kaukasischen Sprachen mit der Sprache der ältesten Bewohner des Hatti-Reiches zu erwarten, — lauter Fragen, deren Lösung den weiteren hethitologischen und kaukasologischen Forschungen vorbehalten ist.¹² Im übrigen ist das

¹⁰ Geogr. C. 549, S. 771.

¹¹ Berdseni in *Bedi Kartlisa*, n° 30-31, 1958, S. 83.

¹² Vgl. hierzu J. Karst's Schriften, wie «Origines» und die dort angegebene Literatur; Marr's Schriften (Der Japhet. Kaukasus); auch Lafon, Quelques rapprochements entre les langues caucasiennes septentrionales et les langues cartvéennes (Bull. de la Société de linguistique de Paris. XXIX, 3, 1929) usw.

Vorhandensein georgischer Elemente, z.B. im Armenischen, einer Sprache, die von einem den Georgiern seit vielen Jahrhunderten benachbarten Volke gesprochen wird, keine Lösung all dieser Probleme¹³. Solches hat schon Gatteyrias (*L'Arménie et les Arméniens*, Paris, 1882) beobachtet.

Es gibt aber doch eine Sprache, die mit dem Georgischen in genetischer Verwandtschaft zu stehen scheint — das Sumerische, die Sprache eines Volkes, das in Südbabylonien eine der ältesten Kulturen der Menschheit, unabhängig von den Aegyptern und gleichzeitig mit ihnen, geschaffen hat. Die babylonischen Semiten, die nach Mesopotamien vielleicht Ende des V. Jahrtausends v. Chr. aus Arabien eingewandert sind, haben von den Sumerern die von diesen erfundene Keilschrift, und Elemente ihrer Religion und Kultur überhaupt, übernommen.

Die Verwandtschaft des Sumerischen mit dem Georgischen dürften folgende Tatsachen zeigen¹⁴.

1.) Das Sumerische und das Georgische unterscheiden keine grammatischen Geschlechter.

2.) Das Sumerische und das Georgische haben Kasusendungen: Genet. sum. — *ak* (a), georg. *-is* (a), und Dat. sum. *-ra*, georg. *-sa*¹⁵. Die sumerischen Postpositionen *-ta* « aus », « von », und *-da* « mit », « an » usw. entsprechen ganz genau den georgischen Kasusendungen Ablat. *-i-th(a)* « aus », « von » bzw. Kopula *da* « und », enklit. Partikel *-tza* « auch » und Lokat. *-(a)-d(a)* « an », « in » usw. (auch Direkt. « nach » usw.) Auch andere sumerische Postpositionen entsprechen den georgischen (mit dem Genetiv gebrauchten) Postpositionen ihrer Funktion nach.

3.) Der Genetiv dekliniert sich im Sumerischen bzw. nimmt die Postpositionen auf wie das Georgische: sum. *dingir-a-k(a)* « des Gottes », *dingir-a-ka-ra* « dem des Gottes » (Genet. + Dat.), georg. *katz-i-s(a)* « des Menschen », *katz-i-sa-sa* « dem des Menschen », sum. *dingir-a-ka-ta* « von dem des Gottes », georg. *katz-i-sa-(y)-tha* « von dem des Menschen » u.s.w.

4.) Die Pluralendung der Nomina und der Pronomina ist im Sumerischen und im Georgischen gleichlautend mit *e*-Vokal und *n*-Konsonant:

¹³ Vgl. hierzu Marr, *Die japhet. Elemente in Armenischen* (1911, 1912, 1913, 1914 usw.)

¹⁴ Siehe hierzu M. Tsereteli, *Sumerian and Georgian*, Journal of the Royal Asiatic Society, 1913, 1914, 1915, 1916. Vgl. hierzu Victor Christian in « *Babyloniaca* », Bd. XIV (Paris 1930). (Ferner M. Tsereteli, *Das Sumerische und das Georgische*, Bedi Kartlisa, vol. VI-VII, 1959, S. 77-104; vol. X, 1960, S. 1-12. Der vorliegende Aufsatz « Zur Frage der Verwandtschaft des Georgischen » ist schon vor der Veröffentlichung des Aufsatzes « Das Sumerische und das Georgische » geschrieben worden. Anmerkung der Redaktion).

¹⁵ In den georgischen Wortbildungspräfixen, die desselben pronominalen Ursprungs sind wie die Kasusendungen, wechseln *s*, *r*, *k*, (wohl auch andere konson. Elemente, wie *m*, *n*, usw.): *si-tzch-e* « Hitze » « Wärme », *ri-tzch-v-i* « Zahl », *ki-tch-v-a* « fragen » « lesen » usw.

sum. *dingir-ene*, « die Götter », georg. *katz-ni*, *katz-eni* « die Menschen », sum. *enene* (auch *enenene* ene-ene) « sie », georg. *ig-i-ni* (*in-ini*) « sie » u.s.w.

5.) Die sumerischen und georgischen Pronomina enthalten dieselben konsonantischen Elemente : sum. *ma-(e)* « ich », *za-(e)*, « du » *e-n-e* « er, sie ». georg. *me* (tschanisch und megr. *ma*, swan. *mi*) « ich », *šen* = *š-en* (tsch.-megr.- swan, *si s-i*) « du », *i-gi-ni* (*i-n-i*) (megr. *e-n-a*) « er, sie ».

6.) Das sumerische und georgische Verbum konjugieren sich mit Hilfe der Präfixe, Infixe, Suffixe, Hilfsverbalelemente, Praeverbia u.s.w. Partizipialformen liegen den Verbalformen der beiden Sprachen zugrunde, z.B :

Sum. 1.) *mu-un-sar-e* « er schreibt es » = Praeverb *mu-*, *-un-* Infix des direkten Objektes, zusammengeschmolzen mit demselben Infix *-n-*, das als bestimmter Artikel für das Partizipium *-sar-* zu betrachten ist, + *-sar-* Wurzel « schreiben » mit der Bedeutung des aktiven Partizipiums + *-e* Subjektssuffix der 3. P.Sg. des Praesens = Praeverb + der (es) schreibende + er. Georg. *mo-s-tser-s* « er schreibt (wird schreiben) her » = Praeverb *mo-* « her » + *-s* Infix des direkten Objektes + *tser-*. — Wurzel « schreiben » mit der Bedeutung des aktiven Partizipiums + *-s* Subjektssuffix der 3.P.Sg. des Praesens-Futurums. Vollständige Form : *mo-ch-s-tser-av-s* = Praeverb *mo* — bestimmter Artikel für das Partizipium *-ch-* + Objektsinfix *-s-* + aktives Partizipium — *tser* — + Hilfsverbum — *av* — + Subjektssuffix der 3.P.Sg. *-s* = « her + der + es + schreibend + seiender + er ». Hilfsverbum georg. *-av-* erscheint im Sum. in der Form *-en* in der 1. und 2. P.Sg. : *mu-un-sar-en* « ich schreibe » (*-sar-en* = « schreibend + seiender »), 2. P.Sg. = do. — Pl. 3.P. Sum. *mu-un-sar-e-ene* = georg. *mo-(ch)-s-tser-en*, wo die Pluralsuffixe sum. *-ene* und georg. *-en* desselben pronominalen Ursprungs sind.

Sum 2.) *mu-(un)-na-(an)-sar-e* « er schreibt es ihm », wo das Dativsuffix *-na-* « ihm » bedeutet = Praeverb *mu* + (*-un-* Objektsinfix und best. Art. für Partiz.) + *-na-* Dativsuffix + (Subjektinfix *-an-*) + Partizipium *-sar-* + Subjektssuffix *-e* (3.P.Sg.) = Praeverb + « der (es) ihm (er) schreibende er » georg. *mo-(ch-h)-u-tser-s* = Praeverb + bestimmter Artikel für das Partizipium *ch* + Objektsinfix *n* + « für ihn » *u* — *-vi* — + Wurzel « schreiben » *tser* + Subjektssuffix *-s* = « er schreibt bzw. wird schreiben (es) für ihn (her) » (= « her + (der es) für ihn schreibende er »);

Sum 3.) *mu-(um)-na-ni-(in)-sar-e* « er schreibt für ihn darauf », wo *-ni-* — « darauf » bedeutet; vgl. georg. *mo-(ch-h)-a-tser-s* « er schreibt bzw. wird schreiben darauf » = « er unterschreibt bzw. wird unterschreiben », wo *-a-* « darauf » bedeutet = « her + (der + es) + darauf + schreibende + er » u.s.w. Dabei ist zu beachten, dass das Element *-ch-* im Georg. auf *h* zurückgeht, das Element *-h-* auf *-s-*, und dieses (als Pronominalelement) mit *n* wechselt, das im Sumerischen erscheint. — In gleicher Weise werden andere sume-

rische und georgische Verbalformen aktiver und passiver Struktur und verschiedener Tempora und Modi gebildet, worauf wir hier nicht eingehen können.

7.) Auch in der Wortbildung und im Gebrauch verschiedener Partikeln zeigen das Sumerische und Georgische wesentliche Aehnlichkeit miteinander. Vgl. z.B. Negation : sum. *nu* und georg. *nu* (bei den Befehlsformen usw.), *ga-e-* «fürwahr», sumerisches Verbalpräfix (*ge-en-dug-ga* «es werde gesprochen», «fürwahr es wird gesprochen») und *kho-*, *khi* usw. Präfix derselben Funktion bei den lasisch-megrelischen Verbalformen [*kho-tshar-um-s* (las). «fürwahr er schreibt»] usw. Selbstverständlich gibt es im Bau des Sumerischen und des Georgischen viele Unterschiede, was darauf zurückzuführen ist, dass das Sumerische und die Sprachen der georgischen Gruppe Jahrtausende lang ihren eigenen Weg der Entwicklung gegangen sind, doch sind die gemeinsamen Züge in ihren Strukturen wesentlicher als die Unterschiede, was eine ziemlich nahe genetische Verwandtschaft zwischen ihnen durchblicken lässt.

8.) Eine ziemlich grosse Zahl der sumerischen vokalisiertem zweikonsonantigen Wurzeln ist mit den georgischen zweikonsonantigen vokalisiertem bzw. nichtvokalisiertem Wurzeln dem Lautkomplex und der Bedeutung nach identisch bzw. fast identisch, z.B. sum. *us* «Mann», georg. *vaz-(i)=do.*; sum. *gu(n)*, *ki(n)* «Erde», georg. *que*, *quen* «Erde» («Boden») «das Untere»); sum. *gis* «Mann», georg. *katz-(i)*, megr. *kotsch-(i) = do.*; sum. *kus* «sich beruhigen», georg. *kutsch-(eta)* «still werden», «sich beruhigen» sum. *gana* «Feld», georg. *kana = do.* (davon georg. *que-kana* «Erde», «Welt», — zwei sum. Wörter *ki(n) + gona*; sum. *sal* «Ehefrau», georg. *tzol-i = do.*; sum. *kel* (geschr. *ki-el*) «Weib», georg. *gal-(i)*, «Weib»; sum. *tur* «klein» «Kind», las. *tsul* (u) «klein», georg. *tsul-(i)* «Kind» usw.

Da die kartwelischen Stämme (Muskai, Tabalai u.a.) viele Jahrhunderte v. Chr. Gebiete weit süd-westlich vom späteren Georgien bewohnten¹⁶, so muss man voraussetzen, dass die Völker der kartwel. Sprachengruppe einst nicht nur im Kaukasus, sondern auch in Ostkleinasien ansässig waren, und die Verwandtschaft des Georgischen mit dem Sumerischen dürfte wohl darauf hinweisen, dass die georgische Sprachengruppe mehr als die vier übrig gebliebenen Sprachen umfasste. Die von Westen vordringenden kleinasiatischen Völker (Urartäer, Hurriter usw.) trennten die diese Sprachen sprechenden Völker voneinander, von denen die Sumerer nach Süden ihren Weg einschlugen und in Südbabylonien eine der ältesten Kul-

¹⁶ Vgl. Herodot, Xenophon, Strabo usw. Für die früheren Zeiten die Kriegsberichte der assyr. Könige (seit Tiglat Pileser I.).



turen in der Geschichte der Menschheit schufen, die kartwelischen Stämme wanderten aber nach Nord-Osten und vermischten sich weiter mit den mit ihnen verwandten Stämmen im Kaukasus. Daher die erstaunliche Reinheit ihrer Sprachen, die man in der altgeorgischen Literatursprache und noch heute in Georgischen und in anderen Gliedern der georgischen Sprachengruppe sieht.

Selbstverständlich nahm das Georgische auch nichtkartwelische Elemente auf, da das Volk im Laufe seiner tausendjährigen Geschichte nicht nur in verschiedene Beziehungen zu anderen Völkern kommen musste, sondern auch verschiedene nicht kartwelisch sprechende Volkselemente in sich aufgenommen hatte (z.B. Kimerier, Saken, Perser, Skythen, Armenier u.a.). Solche Wörter im Georgischen, wie z.B. *ug-el-i* «Joch» (Wurzel *ug-*) gr. ζυγόν, lat. *jug*(um), slav. *ig*(o), germ. *joh* (deutsch *Joch*); *ts-(ev-a)* (Wurzel *tsk-*) «ziehen», germ. *zioh*-(an), lat. *duc*-(ere) u.s.w., die Tiernamen wie *lom*-(i) «Löwe», lat. *leo*, gr. λέων; *kat*-(a) «Katze», lat. *catta* u.v.a. weisen darauf hin, dass die kartwelischen Stämme schon in älteren Zeiten mit den Indogermanen in Berührung gekommen sind. Späteren Ursprungs sind die griechischen¹⁷ und lateinischen Wörter, wie z.B. *nav-i*, gr. ναῦς «Schiff»; *sira* «Reihe», gr. σειρά «Kette»; *sin(i)disi* «Gewissen», gr. συνείδησις «Mitwissen», «Gewissen» u.s.w. *kubo* «Sänfte», «Tragsessel», «Sarg», lat. *cubo*; *mandiki* «Quersack», lat. *mantica*; *patron*-(i), «Herr» «Besitzer», lat. *patronus*; *skam*-(i) «Stuhl», lat. *scamnum*; *sudara* «Leichtentuch», lat. *sudarium* u.s.w. Diese griechisch-lateinischen u.a. Lehnwörter späteren Ursprungs sind durch die Zugehörigkeit zum gleichen Kulturkreise zu deuten.

Durch die frühere Nachbarschaft und durch politische und kulturelle Beziehungen Georgiens zu Armenien und Persien sind auch armenische und persische Lehnwörter im Georgischen zu erklären, wie z.B. georg. *tscheschmarit*-(i) = arm. *tscheschmarit* «wahr», georg. *ambavi* = arm. *hambav* «Nachricht» «Kunde», georg. *arak*-(i) = arm. *arak* «Fabel», «Erzählung» u.v.a.; bzw. georg. *droscha* = pers. *droscha* «Fahne», georg. *darbas*-(i) = pers. *darbas* = «Palast», «Hof», georg. *laschqar*-(i) = pers. *laschkar* = «Heer» und viele andere.

Später, seit dem 7. Jahrh. n. Chr., erscheinen arabische¹⁸ und noch später türkische Lehnwörter im Georgischen, wie z.B. georg. *aqim*-(i) = arab. *hakim* = «Arzt» («Gelehrter»), georg. *davla* = arab. *davla(tun)* «Beute»,

¹⁷ [Vergl. dazu G. Deeters, Graeco-Georgica, in *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, Band V (Mélanges Emile Boisacq), S. 267-275. Anmerkung der Redaktion].

¹⁸ (Vergl. dazu: H. Faehnrich, Arabische Lehnwörter in der georgischen Sprache, in *Bedi Kartlisa* vol. XVII-XVIII, 1964, S. 155-163. Anmerkung der Redaktion).

«Reichtum», *vasir(-i)* = arab. *wasir* «Wesir» u.v.a., bezw. georg. *gem(-i)* = türk. *gem* «Segelboot», «Schiff», *taitsch(-i)* = türk. *tai* «Ross», georg. *bokhtscha* = türk.tat. *bochtscha* «Bündel», «Sack». und viele andere. — Ende 18. Jahrh. und im 19. beginnen die europäischen und russischen Wörter ins Georgische einzudringen. Seit der Entwicklung der neugeorgischen Literatur versucht man aber, die Sprache von allen unnötigen Lehnwörtern zu reinigen.

Nicht diese Lehnwörter sind aber hier interessant, sondern solche fremde, nichtkartwelische Elemente im Georgischen, besonders indogermanische, die auf uralte Berührung der kartwelischen Stämme mit den nichtkartwelischen, besonders indo-germanischen, hinweisen. Auch im Sumerischen sind solche nicht-sumerische Elemente (abgesehen von den semitischen, die leicht zu erkennen sind, und zwar babylonischen Ursprungs) vorhanden, und da die alte und oft noch heute von einigen Forschern behauptete Theorie der Verwandtschaft des Sumerischen mit den turanischen Sprachen keinen Grund hat, so muss die Sprachwissenschaft sich an das Indogermanische wenden und Fragen stellen: 1) Besteht eine *entfernte genetische* Verwandtschaft zwischen dem Sumerischen und Georgischen und den indogermanischen Sprachen? 2.) Wenn nicht, wo und wann hatte das Georgische und vielleicht auch das Sumerische (falls das bisher ungeklärte, nicht-sumerische Element im Sumerischen sich als indogermanisch erweist) indogermanische Elemente in sich aufgenommen? 3.) Umgekehrt, in welchen Gruppen der indogermanischen Sprachenfamilie sind Elemente festzustellen, die auf die Beziehungen der Indogermanen zu den Völkern der kartwelisch-sumerischen Sprachenfamilie zurückgehen? — Das sind wichtige Probleme der Sprachwissenschaft, deren Lösung den zukünftigen Forschungen vorbehalten bleiben muss.

† M. TSERETELI

BEITRAG ZUR FRAGE DES URSPRUNGSlandes DER SUMERER

Kaukasien, eine mögliche Urheimat der Metall-Sumerer

A. VORBEMERKUNG UND ZIELSETZUNG

1. *Vorbemerkung*

Das Suchen nach weiterer Ergründung der Parallelen zwischen der georgischen und der mittel- und westeuropäischen Romanik und vor allem der hinter dieser wirkenden Wesenszüge machte verschiedene kleinere und grössere Exurse erforderlich *. Diese (anfänglich als verworren erschienenen) Wege führten zum Versuch, die Urgründe in den ethnischen Eigenarten jener Stämme Kaukasiens zu vermuten, aus denen sich das Georgische Volk im Mittelalter herausgebildet hatte. Wir meinen jene Stämme, deren politische Bildungen im tiefsten Altertum das Licht der Geschichte erblickten und von denen eine jede mehrere kleinere Stämme vereinigt zu haben scheint. Wir denken an Kolcher und Saspirer (Iberer), Tibarer (Tibarerer) und Mes'chen (Messiniken), Chalden, Subarer (Churiter oder Churier) und Hethiter.

Ihre Staatenbildungen ergaben sich durch eine Staatenstruktur gekennzeichnet, welche dem mittelalterlichen Lehnssystem ähnlich ist. D. h., es handelt sich um eine Lebensordnung, welche im Mittelalter jene geistigen und seelischen Kräfte entfesselte, die schliesslich zur Entfaltung der Kunst der Romanik führten.

Damit hätten wir uns eigentlich zufrieden geben können. Aber während der Untersuchungen tauchten immer wieder Fäden auf, die von den eben erwähnten Stämmen ausgehend zu den Sumerern führten und die auf gewisse Gemeinsamkeiten dieser Stämme mit den Sumerern hindeuteten (Gemeinsame Göttervorstellung, Heldensage, Mythen u. a. m.). Das Land Sumer und seine erste Hochkultur der Menschheit haben von uns unsere Aufmerksamkeit abverlangt. Damit schälte sich eine neue Aufgabe heraus und zwar die Frage nach der Beziehung zwischen den Sumerern und den genannten Stämmen Kaukasiens.

* Siehe Bedi Kartlisa, *Revue de Kartvéologie* (No 43-44). Paris 1963.

2. Zielsetzung

Sprachwissenschaftliche und archäologische Forschungen ergaben, dass die Schöpfer der Hochkultur Mesopotamiens nicht die Semiten des Assyro-Babyloniens sind, sondern ein anderes Volk, welches den Namen Sumerer erhielt (1).

Die sumerischen Überlieferungen sprechen davon, dass die Sumerer in das Zweistromland eingewandert sind. Die archäologische Forschung bestätigt diese Nachricht. Sie unterscheidet zwei Einwanderungsrichtungen : vom Osten und vom Norden her. Wooley (1, 2) hat gezeigt, dass die Bemalung der Keramik Südmesopotamiens verwandt ist mit der des Elams. Hieraus zog er die Schlussfolgerung. Laut der Archäologie waren die Einwanderer vom Norden her die Träger der Metallbearbeitungskunst und die Begründer der sumerischen Hochkultur. Wir wollen sie einfachheitshalber als *Metall-Sumerer* bezeichnen.

Die archäologische Forschung gibt zwar die Einwanderungsrichtung (vom Norden her) an, lässt aber die Frage nach dem Ursprungsland der Sumerer bis heute ungeklärt. Hält man Umschau nach einem Land, welches nördlich von Mesopotamien liegen soll und in welchem die Metallverarbeitungskunst von uralten Zeiten her zugeschrieben wurde, so führt der Blick nach Kaukasien. Daher dürfte die Untersuchung darüber, ob Kaukasien als Auswanderungsland der Metall-Sumerer angesehen werden kann, zur Klärung der Frage, wer die Sumerer seien, einen wertvollen Beitrag liefern.

Aus der obigen Problemlage ergäbe sich folgende *Arbeitsthese* :

Als Ursprungsland der Metall-Sumerer wird Kaukasien angesehen. In einer Zeit, zu der sich das historische Kräfteverhältnis als günstig erwies, zogen die Metall-Sumerer in das Tal der ihren Heimat entspringenden und ihnen daher vertrauten Flüsse Euphrat und Tigris entlang hinunter.

Das Ziel der Arbeit wäre die Untersuchung, inwieweit Kaukasien als das Herkunftsland der Metall-Sumerer zu gelten hätte.

B. PROBLEMLAGE

1. Wer waren die Begründer der Hochkultur in Südmesopotamien?

Noch im 19. Jh. glaubte man, dass die ersten Träger der Metallbearbeitungskunst in Mesopotamien und die Schöpfer der Keilschrift die semitischen Babylonier und Assyrer waren. Erst in den 80-er Jahren des 19. Jahrh. mit den Ausgrabungen im sumerischen Lagasch begann man daran zu zweifeln. Die erfahrungsreichen französischen Assyrologen und Archä-

ologen, wie Yules Oppert, de Sarzee (11) und andere, vertraten die These, dass die Schreiber der noch bildhaften alten Form der Keilschrift keine Semiten waren. Sie meinten, dass diese Schreiber « Sumerer » genannt werden müssten. Damit entbrannte ein lebhafter Streit unter den Gelehrten. Die Anhänger dieser These wiesen vor allem auf manche Diskrepanzen zwischen dem Sumerischen und dem Babylonisch-Assyrischen hin, vor allem aber auch darauf hin, dass die Namen uralter Könige und Helden semitisch nicht erklärbar erscheinen.

Aus den Gegnern der obigen These sei beispielsweise Franz Delitzsch genannt. In seiner « Assyrischen Grammatik » von 1889 nahm er dagegen Stellung. Unter anderen sagte er : « Die semitischen Babylonier werden Recht behalten, wenn sie ihrem Gott Nebo die Erfindung der Schreibkunst beilegen ; und dass sie nie und nirgends neben den Kossäern auch noch eines dritten, sumerisch-akkadischen Volkes Erwähnung tun, wird sich am Ende daraus erklären, dass ein solches Volk überhaupt nicht existiert hat ». Aber die in Lagasch aufgedeckten Funde von zahlreichen sumerischen Inschriften, Kunstgegenständen, Paläste, Gotteshäusern u.a.m. überzeugten die Welt der Gelehrten sowie die der Weltöffentlichkeit. « Heute besteht kein Zweifel mehr darüber, dass die Sumerer die älteste uns bekannte Schrift erfunden und jene erste Hochkultur geschaffen haben, die uns zuerst in den Schichten Uruk VI-IV begegnet. Wir haben einen unscheinbaren aber bündigen Beweis dafür, dass die Kultur der Djemdet Nasr-Zeit um 2800-2700 eine sumerische war : Hier erscheint nämlich die Niederschrift des Namens Enlilti « Enlil erhalte am Leben », mit dem Bestandteil « Leben » also, und dieser ist mit dem Zeichen eines Pfeils, sumerisch ti, geschrieben. Da nur in der Sumerischen Sprache dieses Wort gleichzeitig « Leben » und « Pfeil » bedeutet, ist ersichtlich, dass die hier verwandte Sprache das Sumerische war. Nun kann man die Djemdet Nasr-Zeit kulturgeschichtlich aber von der vorhergehenden Uruk-Periode nicht trennen ; jene Zeit der Kultur- und Schriftschöpfung ist damit als sumerisch erwiesen (2).

Diese ihrer Herkunft nach unbekannte Sprache — der Streit um sie wurde zu ihren Gunsten gegen *Halevy* durch *F.H. Weissbach* beendet — ist uns im Laufe jahrzehntelanger subtiler Forschung heute einigermassen vertraut »(1).

Zwischen der späteren Kupfersteinzeit (ObedII-Zeit) und der Urukperiode noch vor 3000 v. Chr. setzt sich im Süden Mesopotamiens ein plötzlicher Kulturaufschwung ein, der an Fruchtbarkeit und an in die Zukunft gerichtete Wirksamkeit kaum zu übertreffen war. Von nun an ist eine Aufwärtsbewegung der Kultur im Zweistromland zu verzeichnen, die mehrere Jahrtausende dauerte. Zur Zeit von Uruk IV zeitigte sie einen Höhepunkt

in der monumentalen Baukunst. *Kohlhammer* identifiziert diese Kulturentfaltung «mit dem Einbruch eines begabten und hochentwickelten Volkes, eben der Sumerer. Sie drücken dem neugewonnenen Lande nicht nur für ihre Zeit, sondern für die folgenden drei Jahrtausende ihren Stempel auf und schaffen, noch vor Ägypten, die erste Hochkultur, die wir kennen...

Um die Wende des 4. und 3. Jahrtausends hat sich diese Entwicklung konsolidiert; Eingeborene und Einwanderer verschmelzen zu einem Volk, und die überragenden Fähigkeiten und Kenntnisse, die mit den Eroberern ins Land gekommen sind, verhelfen diesem zu einer ungeahnten Blüte»(1).

EIN BILD VOM GESAMTTYP VON MENSCHEN AUS SUMER

Der französische Archäologe *de Sarzec*, durch das Beispiel seines englischen Kollegen *Taylor* (Ausgrabungen von Ur) angeregt, ging in den 80-er Jahren des 19. Jh. an die Ausgrabung in Lagasch mit Energie heran. Ziegel mit Schriftzeichen, Kegel, Scherben und vor allen das Fragment einer Kolossalstatue, die auf der Schulter mit Inschrift einer bildähnlichen Keilschrift versehen war, ferner Bronzestatuetten, Keilschrifttäfelchen, zwei dicke Tontönnchen bedeckt mit Inschrift, Teile beschrifteten Steinreliefs (als Geierstele des Königs Eannatum von Lagasch (ca 2450) bekannt geworden) wurden aufgedeckt.

Nach einer Unterbrechung setzte *de Sarzec* seine archäologischen Ausgrabungen fort und deckte weitere Schätze auf, wie die weiteren Teile der Geierstele, sieben neue Statuetten des *Priesterkönigs Gudea von Lagasch* (um 2000 v. Chr), die Silbervase *Entemenas* (König von Lagasch um 2400 v. Chr), Tempel, Paläste u.a.m. Bis 1900 wurden diese Untersuchungen fortgesetzt, und während dieser Arbeit wurden nicht nur die «fehlenden Teile der Geierstele» wie oben erwähnt wurde, gefunden, sondern fanden sich auch die fehlenden Köpfe zu den Statuen, die zur grundlegender neuer Erkenntnis führten und die das grösste Aufsehen erregten. *Kohlhammer* fühlt sich veranlasst diese Funde besonders hervorzuheben und sie zu werten. «Es ergab sich — führt er aus — ein vollständiges Bild vom Gesamttyp der Menschen, deren Kultur hier plötzlich lebendig geworden war. Man stiess auf den beschrifteten Streitkolben *Mesilims*, des noch sagenhaften Königs von Kisch, nach dem dann eine ganze Epoche der sumerischen Geschichte um 2600 ihren Namen erhielt. Die Zahl der wieder gefundenen Tontafeln stieg bis zur erstaunlichen Höhe von 30.000 Stück an; diese Texte bieten — heute vorwiegend im Istanbuler Antikenmuseum und bisher nur zu einem geringen Teil ausgewertet — lebendige Zeugnisse vom Handel und Wandel der Zeit von der endenden 1. Dynastie bis zum Schluss



der 3. Dynastie von Ur (etwa 2350-1950). Man wusste nun um die ausgebildete Ziegeltechnik der Sumerer, ihre Kenntnis des Gewölbebaus, ihre fähige Bearbeitung auch der härtesten Gesteine, um ihre Wasserleitung und ihre Metalltechnik; die ergrabenen Schätze hatten unter den Bemühungen *Heuzeys*, *Opperts* und *Amiauds* ihre Sprache wiedererlangt und berichteten von der Kulturhöhe dieser Epoche».

Von den weiteren Ausgrabungen, auf die das vorliegende Problem unsere Aufmerksamkeit hinlenkt, sind die von *Mackay*. Im ältesten sumerischen Kisch fand er einen uralten Königspalast. Man will ihn mit dem Palast des ersten historisch gesicherten sumerischen *Königs Mesilim* identifizieren. In den Bestattungen konnten aufgedeckt werden : goldene und silberne Schmucksachen, Kupferwerkzeuge, Perlen, Siegel, Muscheln oder Eisenglanz (*Hämati*), ein schönes Tonmodell eines zweirädrigen Wagens u.a.m. Etwas weiter vom Palast entfernt wurde ein Bau aus den *plan-konvexen Ziegeln* der Mesilimzeit gefunden. Metallzeugnisse und plan-konvexe Ziegel gehören zu den echt sumerischen Kennzeichnungen.

2. *Einwanderer, die vom Osten und die vom Norden her kamen*

Es wäre von besonderem Interesse, wenn wir uns den Gang einer archäologischen Ausgrabung vergegenwärtigen, die uns gewisse Feinheiten und Einzelheiten des von uns gestellten Problems vermittelt und eine sichere Basis für weitere Überlegungen schafft. Wir wollen Sir Leonard Woolley (2) bei seinen Ausgrabungsarbeiten in Ur soweit folgen, wieweit es unser Thema verlangt. Wir gewinnen auf diesem Wege tieferen Einblick in die Materie des vorliegenden Problems. Seine Grabungsarbeiten in Ur dauerte 12 Winter ununterbrochen von 1922 bis 1934. Sein Ziel war die Königsgräber und Tempel von Ur zu untersuchen. Seine Ergebnisse betrafen 4000 Jahre der Geschichte der sumerischen Stadt Ur. Wir wollen uns der Führung des erfolgreichen und erfahrenen Archäologen S.L. Woolley anvertrauen.

Tempel der Ersten Dynastie. Handgemachte bemalte Keramik

Das grösste Aufsehen erregte die Entdeckung des Tempels der Ersten Dynastie. Etwa 60m von den Tempelruinen entfernt lag ein niedriger Hügel — er erhob sich nur zwei Meter über der Ebene. Seine Oberfläche war mit Feuersteingeräten und Bruchstücken einer handgemachten, bemalten Keramik bestreut, einer Gattung, die schon früher in Eridu südlich von Ur gefunden und als «prähistorisch» erkannt worden war.

In al Ubaid keine Spur von Metall, aber hohe Keramik-Kunst (Späte Steinzeit)

In al Ubaid fand sich nicht eine Spur von Metall, und falls den Bewohnern Kupfer überhaupt bekannt war, kann es nur zu kleinen Luxusgegenständen verarbeitet worden sein. Alle ihre Werkzeuge waren dagegen aus Stein gearbeitet. Grössere Geräte wie Hacken waren von Feuerstein- oder Quarzbrocken abgespaltet, die aus der oberen Wüste beschafft werden konnten. Messer und Pfiemen wurden aus Bergkristall oder Obsidian — vulkanischem Glas — hergestellt, die beide von weither eingeführt werden mussten.

Man kan wohl behaupten, dass diese früheste Keramik Südmesopotamiens künstlerisch höher steht als jede später hier hergestellte Ware bis zur Eroberung des Landes durch die Araber.

Einwanderung vom Osten her (Vor der Flut)

Offenbar brachten die ersten Ansiedler im Flusstal einen keramischen Stil mit, der in ihrer ursprünglichen Heimat entstanden war. Die einzige bis heute bekannte vergleichbare Töpferware ist aber die prähistorische bemalte Keramik Elams, die bei den Ausgrabungen in Susa entdeckt wurde. Es ist keineswegs dieselbe Ware, aber es gibt gewisse unmissverständliche Übereinstimmungen, die den Gedanken an eine gemeinsame Wurzel nahelegen könnten. Wenn das richtig sein sollte, müssten die al *Ubaid-Leute vom Osten her aus den Elamischen Bergen* in das Flusstal hinabgezogen sein. Das austrocknende, reiche Ernten versprechende Sumpfland wird natürlich seine Anziehungskraft zuerst auf die Bewohner der Randgebiete ausgeübt haben. Da die Nomaden der westlichen Wüste wenig Interesse an den Möglichkeiten des Ackerbaus gehabt haben dürften, wird die *Einwanderung vom Osten oder Norden* her erfolgt sein. Was uns an Töpferware aus dem Norden Mesopotamiens bekannt ist, macht eine Verbindung mit al Ubaid nicht wahrscheinlich, und gerade die teilweise Übereinstimmung mit der Keramik Elams dürfte die Frage entscheiden.

Der von den Arabern Rudscheibe genannte Ort lag ungefähr zehn Kilometer nördlich von Ur; es war ein niedriger, kaum wahrnehmbarer Hügel. Dieser Ort war al Ubaid ganz ähnlich, nur war er viel grösser.

Aus der Schichtenfolge in al Ubaid wurde erkannt, dass die Keramik von al Ubaid älter war als die Erste Dynastie von Ur. Sie dürfte der späten Steinzeit angehören.

Rudscheibe lehrte nichts, was über die in al Ubaid gewonnen Erkenntnisse hinausgegangen wäre. Seine Bedeutung lag in der Tatsache



begründet, dass es die Geschichte von al Ubaid genau wiederholte. In beiden Fällen haben wir natürliche Inseln im Sumpfland, die von Einwanderern des gleichen Volkes und der gleichen Kultur bewohnt worden waren, und in beiden Fällen wird der Ort nach einer Periode kontinuierlicher Besiedlung vollständig und endgültig verlassen. Den Grund dafür sollten wir aus den Ausgrabungen in Ur selbst erfahren. Eine andere Frage, deren Lösung Woolley am Herzen lag, war die *relative Datierung dieser Dorfsiedlungen*. Aus der Schichtenfolge in al Ubaid hatte man erkannt, dass sie älter war als die Erste Dynastie von Ur und sehr wahrscheinlich der späten Steinzeit angehörten. Aber man hatte gar keine Möglichkeit, die Zeitlücke zwischen der Steinzeit und der Ersten Dynastie abzuschätzen, noch irgendeinen Anhaltspunkt, den Ablauf der Geschichte während dieser Zeit zu erklären. Die al Ubaid-Kultur war eine vereinzelte Erscheinung. Im Jahre 1929 ging die Ausgrabung des Königsfriedhofs in Ur ihrem Ende zu. An Hand des damals vorliegenden Beweismaterials war man überzeugt, dass der Friedhof nur wenig älter als die Erste Dynastie von Ur sein konnte. Die in den Gräbern *gefundenen Schätze* zeugten von einer erstaunlich hoch entwickelten Kultur und deshalb war es um so wichtiger, den Entwicklungsstufen nachzuforschen, in denen der Mensch diese Höhe der Kunst und Kultur erreicht hatte. Das erforderte vermutlich tiefere Grabungen. Unter der Schicht, in der die Gräber gefunden worden waren, grub Woolley einen kleinen Schacht von nur 1,5 x 1,5m Grundfläche in den darunterliegenden Boden. Er arbeitete sich durch den vielfältig zusammengesetzten Schutt hindurch, der für langbewohnte Orte charakteristisch ist — ein Gemisch aus zerfallenen ungebrannten Ziegeln, Asche und zerbrochenen Tongefäßen, das der Schicht, in der die Gräber angelegt werden waren, sehr ähnlich war. Sie reichte etwa einen Meter tief hinab und hörte dann plötzlich auf: an Stelle der Scherben und Asche fand man nur noch den reinen vom Wasser abgelagerten Lehm.

Plankonvexe Ziegel

Gleich zu Beginn der neuen Grabung stiess Woolley auf Hausruinen. Die Mauern bestanden aus ungebrannten « plankonvexen » — das sind rechteckige aber auf der Oberseite gewölbte — Ziegel, die man auch bei dem Tempel in al Ubaid aus der Zeit der Ersten Dynastie und im Königsfriedhof gefunden hatte.

Tiefer : Flachziegel und andere Gefässtypen

Aber in den drei untersten Bauschichten waren nicht plankonvexe,

sondern Flachziegel verwendet worden, und es tauchten Gefässtypen auf, die sich von jeder Töpferware des Königsfriedhofes unterschieden. Dann hörten die Hausruinen plötzlich auf, und es folgte eine feste Masse zerbrochener Tongefässe, die etwa sechs Meter tief hinabreichte.

Töpferscheibe, veränderter Charakter der Keramik

Es war eine Töpferscheibe, wie sie die Töpfer der «Uruk»-Ware benutzten und das früheste bekannte Beispiel dieser Erfindung, mit deren Hilfe der Mensch vom Zeitalter der reinen Handarbeit in das der Maschine hinüberwechselte. Etwa 30cm unter der Fundstelle der Töpferscheibe änderte sich wiederum der Charakter der Keramik.

Metallkultur. Andere Religion

In einem Grab fand man eine kupferne Speerspitze, das früheste Beispiel für die Verwendung von Metall zu Waffen oder Werkzeugen, das Woolley begegnete. Die Leichen lagen alle lang ausgestreckt auf dem Rücken, die Hände waren über dem Leib zusammengelegt. Diese Lage findet man in späteren mesopotamischen Gräbern bis zur griechischen Zeit niemals wieder. Ein solcher Unterschied im Bestattungsritual ist höchst bedeutsam, denn er schliesst einen Unterschied in den religiösen Vorstellungen eines Volkes ein.

Der durch die langsame Strömung der Flut erzeugte Schlammboden

An dieser Stelle war der reine Schlammboden ungefähr drei und einen halben Meter dick, und ausser einer kaum wahrnehmbaren Schicht von dunklerem Lehm war er durch und durch vollkommen gleichförmig. Die mikroskopische Analyse bewies, dass er unter dem Einfluss sanfter Strömungen vom Wasser abgelagert worden war. Seine Bestandteile stammten vom Mittellauf des Euphrats. Woolley identifizierte somit diesen Schlammboden als eine durch die Sintflut entstandene Ablagerung.

Unter dem Schlammboden : al Ubaid Flachziegel

Unter der Schlammablagerung lag eine Schicht mit Zeugnissen menschlicher Besiedlung — zerfallene Lehmziegel, Asche und Scherben. Man konnte drei aufeinander folgende Fussbodenschichten unterscheiden. Hier war die reichdekorierte al Ubaid-Ware in Fülle vertreten, ferner Feuersteingeräte, Tonfiguren und flache rechteckige Ziegel, die durch einen Zufall gebrannt worden und daher erhalten geblieben waren. Man fand auch Bruchstücke von Lehmverputz, der ebenfalls durch Feuer gehärtet

war. Diese Stücke waren auf der einen Seite glatt und flach oder nach aussen gewölbt, auf der anderen Seite trugen sie die Abdrücke von Schilfstengeln. Es war der Verputz von den Wänden der Schilfhütten, der normalen Häuser der vor der Flut lebenden Menschen, wie wir sie schon in al Ubaid gefunden hatten. In ähnlichen Hütten wohnen auch die heutigen Marschland-Araber.

Bis zum Boden, der keine Spuren vom Menschenleben aufwies, vorgestossen.

Darunter, etwa ein Meter unter dem heutigen Meeresspiegel, lag steifer, grüner Ton von wellenförmigen braunen Flecken durchsetzt, die die Reste einstiger Schilfwurzeln darstellen. Hier hörten alle Spuren menschlichen Wirkens auf. Woolley war auf dem Grunde Mesopotamiens angelangt.

WOOLLEYS GESCHICHTSBILD,
DAS DEN ARCHÄOLOGISCHEN ERGEBNISSEN ENTSPRÄCHE

Erste Siedler (aus dem Osten): Flachziegel-Leute. Die Flut. Die Überlebenden der alten Kultur. Eine neue Welle von Einwanderern vom Norden: Metallbearbeitungskunst, Flachziegel-Leute.

Der grüne Ton auf dem Grunde stellte den ehemaligen Sumpfboden um der Insel dar, die von den ersten Siedlern in diesem Teil des Tales in Besitz genommen wurde. Er war voll von Schilf, und die verwesten Schilfrohre und Blätter und der von der Insel ins Wasser geworfene Abfall liessen den Boden ansteigen, so dass sich allmählich trockenes Land bildete. Als es hinreichend trocken war, bauten die Menschen ihre Hütten darauf am Fusse des inzwischen entstandenen Stadthügels. Dieses ganze tiefliegende Stadtviertel wurde durch eine grosse Flut vernichtet und unter ihrem Schlamm begraben. Es gab natürlich Überlebende, die die alte Kultur weiterführten, wie aus den Gräbern ersichtlich ist, aber es waren entmutigte und verarmte Überlebende. Als dann später die Brennöfen über dem alten Friedhof errichtet wurden, war die altüberlieferte Kunst in Verfall geraten.

Ein neuer Einwandererstrom aus dem Norden her ergoss sich in das Zweistromland.

Plankonvexe-Ziegel-Leute, Träger der Metallbearbeitungskunst, Dreifarben-Keramik, Töpferscheibe, Entdeckung der Schrift, das Auftreten der roten, schwarzen und grauen « Uruk » — Ware in der Brennschicht

bezeichnen ein neues Kapitel in der Geschichte des Deltas. In das reiche, aber jetzt dünnbesiedelte Tal ergoss sich eine neue Welle von Einwanderern, die diesmal von Norden kamen und eine höher entwickelte Kultur mit sich brachten — sie verstanden sich auf die Verarbeitung von Metall, und sie waren kunstfertige Kupferschmiede. Sie formten ihre Tongefässe nicht mehr mit der Hand, sondern auf der Töpferscheibe. Obleich sie sich begnügten, Seite an Seite mit den Überlebenden der al Ubaid-Zeit zu wohnen, machten sie sich doch sehr bald zu Herren des Landes.

ZUR FRAGE DER DSCHEMDET-NASR-PERIODE

Dschemet-Nasr-Ware. Flachziegel.

Über den Scherben der «Uruk»-Ware lag die bemalte Dschemet-Nasr-Ware, die auf demselben Töpferplatz hergestellt wurde. Auch ihr Erscheinen bedeutet eine neue Einwanderungswelle, wahrscheinlich (wenn wir es auch noch nicht mit Sicherheit sagen können) von Osten her. Die Herrschaft ging an ein neues Volk über. Sie baute mit Elachziegeln.

Bauwerke der Dschemet-Nasr-Zeit gewaltsam zerstört.

Wiederkehr der roten, schwarzen und grauen Keramik und der plankonvexen Ziegel.

Die dreifarbig bemalte Keramik findet sich gleichermassen in den frühesten wie in den spätesten Gräbern. Aber nicht eine einzige Dschemet-Nasr-Scherbe kommt in der Frühdynastischen Zeit vor. Alle Bauwerke der Dschemet-Nasr-Zeit scheinen gewaltsam zerstört worden zu sein, und bei denen, die an ihre Stelle traten, ist eine merkwürdige und ziemlich rätselhafte Veränderung festzustellen. Die Baumeister der Dschemet-Nasr-Zeit verwendeten einen rechteckigen flachen Ziegel, der dem heute verwendeten sehr ähnlich ist — es ist die handlichste und praktischste Form. Der Beginn der Frühdynastischen Zeit ist jedoch durch die allgemeine und ausschliessliche Verwendung eines auf der Oberseite wie ein Brotlaib gewölbten Ziegels gekennzeichnete, des « plankonvexen » Ziegels.

Wer waren die Sumer nach Woolley?

Nach Woolley ist das Adjektiv «sumerisch» von modernen Fachgelehrten

aus dem Ländernamen «Sumer» abgeleitet worden, der seit dem späten dritten Jahrtausend v. Chr. die übliche Bezeichnung für Südmesopotamien war im Gegensatz zu «Akkad», das den nördlichen Teil des Flusstales bezeichnete. Aber die Bewohner selbst nannten sich nicht «Sumerer», sie waren einfach «das Volk von Sumer». Dem modernen Historiker kam die Einführung des Adjektivs «sumerisch» sehr gelegen zur Kennzeichnung einer bestimmten Sprache, eines bestimmten Volkes und einer bestimmten Kultur. Die Sprache der Tafeln unterscheidet sich völlig von jeder anderen, die jemals in Mesopotamien gesprochen worden ist (aber es war bis vor kurzem ungeklärt, zu welcher Sprachfamilie sie gehört). Wir können viele Elemente in der materiellen Kultur des klassischen Sumer bis zu dem ursprünglichen al Ubaid-Volk zurückverfolgen, und sehr wahrscheinlich verhält es sich mit der Sprache ebenso. Dank der reichen Ergebnisse der Ausgrabung wissen wir genau, was wir unter «sumerischer Kultur» verstehen. Aber die Frage «wer waren die Sumerer?» bleibt weiterhin ungelöst.

Wir dürfen jene Stelle der «sumerischen» Überlieferung unerwähnt lassen, die darüber erzählt, wie unter der Führung des Oannes ein Geschlecht von Ungeheuern, halb Mensch halb Fisch, aus dem Osten über den Persischen Golf kam und sich in den Städten Summers ansiedelte, die Schreibkunst, den Ackerbau und die Metallbearbeitung einführte, und seit dieser Zeit wurden keine weiteren Erfindungen gemacht». Was uns hier wesentlich erscheint, ist der Hinweis, dass *die Einwanderung aus dem Osten über den Persischen Golf* erfolgte. Den von Woolley aus seinen Ausgrabungen gezogenen Schlussfolgerungen folgend dürfte es sich bei den hier angesprochenen Einwanderern wohl um das Al-Ubaid-Volk, also um das Flachziegel-Volk handeln. Diese Flachziegel-Leute werden nach Woolley als erste Einwanderer aus dem Osten angesehen, und zwar aus den elamischen Bergen, aber nicht aus dem Persischen Golf. Dafür sprechen die von Woolley festgestellten verwandten Züge zwischen der Bemalung der al Ubaid-Keramik und den des Elams. Für die Möglichkeit der Einwanderung über den Persischen Golf fand Woolley bei seinen ausgiebigen Ausgrabungen keine Anhaltspunkte. Kohlhammer (1) widmet sich der Diskussion dieser Einwanderungsfrage über den Persischen Golf, kommt aber zu keinem positiven Ergebnis. Liegt hier nicht eventuell eine willkürliche und unpassende Einfügung seitens der Überträger des Mythos bzw. gar seitens seines Aufschreibers vor? Oder handelt es sich um eine unkorrekte Zusammenfügung verschiedener Varianten der Sage?

Die Vorstellung vom Ungeheuer halb Mensch und halb Fisch dürfte von den tatsächlich sehr grossen Fischen, die die Fischer aus den Hauptflüssen Mesopotamiens herauszogen, entstanden sein. Wenn ein Fischer solchen

Fisch, der oft größer war als der Mensch, auf seinem Rücken nach Hause trug, erweckte er tatsächlich den Eindruck eines "Ungeheuers" (halb Mensch-half Fisch).

Wie wir bereits erfuhren, gehören unsere Metall-Sumerer zu dem zweiten Einwandererstrom, der vom Norden her erfolgt zu denken ist (Woolley).

C. KAUKASIEN EINE MÖGLICHE URHEIMAT DER METALL-SUMERER

1. *Einleitendes*

Es steht fest, dass die Metallbearbeitungskunst die Sumerer in das Zweistromland mitgebracht haben. Folglich müsste die Metallbearbeitung in ihrer Ursprungsheimat lange vor der Auswanderung bestanden haben. Unter normalen Bedingungen dürften die mit den Sumerern verwandten und auf ihren Sitzen in Kaukasien gebliebenen Stämme dieses ihr Handwerk auch weiterhin ausgeübt haben.

Wenn die These, nach welcher Kaukasien als Urheimat der Sumerer gelten sollte, zu recht besteht, sollte dort die Metallbearbeitung vor und nach der Auswanderungszeit nachweisbar sein.

Aus dieser Sachlage entsteht folgende Frage : war die Metallbearbeitungskunst in Kaukasien beheimatet? Falls ja, so setzt das eine allgemeine Entfaltung der Stämme und Völker Kaukasiens voraus, in welche sich die Entfaltung der Metallurgie organisch einordnen lässt. Somit würde es nicht ausreichen, im folgenden nur auf die Frage der Metallurgie in Kaukasien einzugehen, sondern es wäre zweckdienlich nach Möglichkeit die Entwicklung der Metallurgie in grösseren Zusammenhängen der Geschichte Kaukasiens zu beleuchten, und zwar vor und nach der Auswanderungszeit der Sumerer, d.h. von allen Anfängen der Kupfer- und Bronzezeit bis einschliesslich zur Eisenzeit.

In diesem Zusammenhang erhebt sich die Frage, um welche Stämme und Völker es sich handelte, die Kaukasien bewohnt hatten und die auch weiterhin dort geblieben sind. Für die Klärung dieser Frage benötigen wir einen geschichtsgeographischen Exkurs über Kaukasien, um die Siedlungsverteilung der betreffenden Stämme annäherungsweise festzuhalten.

2. *Geschichtsgeographisches und Ethnisches*

Es gibt einige wenige Gegenden, die den Menschen noch in den ersten ihren Anfängen klima- und ernährungsmässig in ihrer Entfaltung besonders begünstigt hatten. Zu diesen gehört auch Kaukasien.

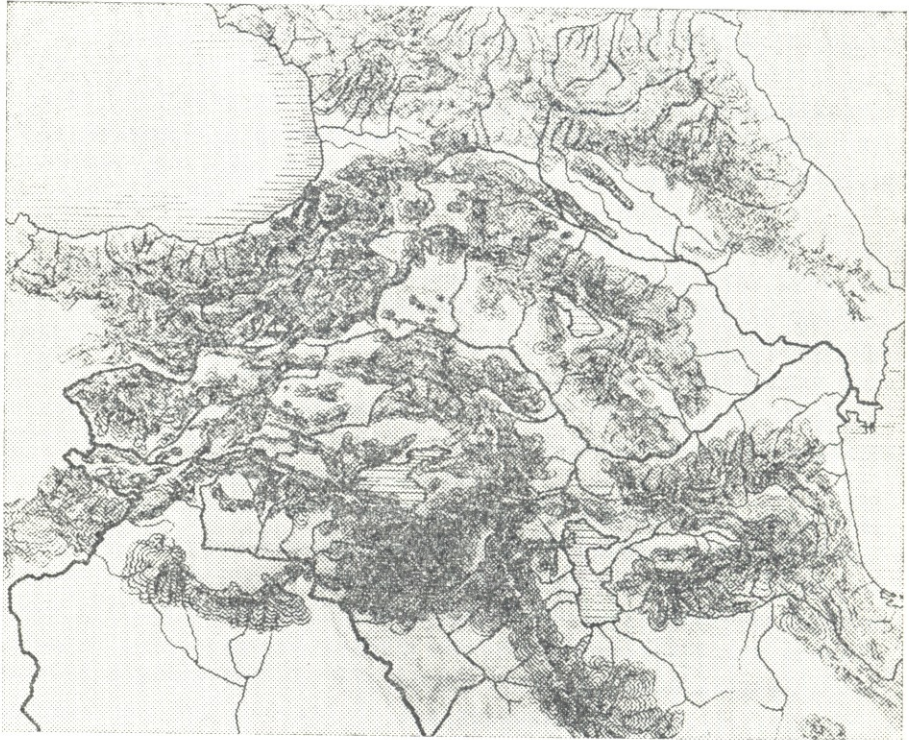


In Kaukasien erkennen wir eine Festung, unter deren Schutz den Menschen und Völkern eine ungestörte und langdauernde Entfaltung gewährleistet wurde.

Bildungen von grösseren und kleineren leicht verteidigbaren Lebensräumen (Kammerbildung) gewährleisteten für längere Zeitabschnitte ungestörte Sesshaftwerdung, Züchtung von Tieren und Pflanzen, Ausbildung des Hirtenwesens und des Bauerntums, Fertigung der standortgebundenen Geräte (z.B. Keramik), Ausbildung und Funktionieren grösserer Organisationen (Gemeinde, Wirtschaft, Kultur, Staat u.a.)

Zwei grosse Gebirgsketten ziehen sich von der Kaspisee zum Schwarzen Meer : 1. *im Norden* die nördliche Wasserscheide (der grosse Kaukasus), die über das Kimerische Bosphorus (heute Kertsch) auf die Krim-Halbinsel hinüberreicht und den südlichen Teil der Halbinsel Krim (Kimr!?) in die historischen Geschehnisse Kaukasiens hineinzieht. Sie bestimmt die Richtung der Flüsse Kuban und Rion (Phasis) zum Schwarzen Meer und Terek und Kuma zur Kaspisee, und 2. *im Süden* Kaukasiens die südliche Wasserscheide, die die Ströme Tschoroch Lykos und Halys zum Schwarzen Meer, die Kur und Araxes zum Kaspischen Meer und Euphrat und Tigris zum persischen Golf ausrichtet. Diese beiden Gebirgsketten gliedern Kaukasien in *drei grossräumige Kammern auf* : 1. Die *Grosskammern des Zentralbeckens* mit Tschoroch-, Rion-, Kur- und Araxes-Tälern 2. Die *Grosskammer des Nordabhanges* mit den Tälern von Kuban Terek und Kuma. Sie läuft in der nordkaukasischen Niederung bis Manytsch bzw. bis zum Don-Wolga-Knie aus. 3. Die *Grosskammer des Südabhanges* ; sie läuft in Zweistromniederungen aus ohne jedoch auf eine von der Natur vorgezeichnete grenzbildende Wirksamkeit zu stossen. Die nördliche Gebirgskette des grossen Kaukasus öffnet sich für einen Durchgang an drei Stellen : a) die Senke am kimmerischen Bosphorus (heute Meerenge Kertsch) verbunden mit dem sich längs der Schwarzmeerufer hinziehenden engen Weg, b) Darialpass mit darauffolgender georgischer Heeresstrasse und c) längs der Ufer des Kaspimeeres über Derbend (georgisch *Dorubandi* (Tor und Band?)) führender breiter und bequemer Durchgang. Durch die südliche Gebirgsmassiv-Kette gab es vier Möglichkeiten ihrer Überwindung : längs a) des Schwarzmeeres (enger beschwerlicher Weg), b) des Kaspimeeres, c) durch die Senke Djulfa-Marand und d) Gebirgsmassiv mit dem Mittelpunkt Erserum. Die Karte 1, die das Landschaftsrelief Kaukasiens darstellt, verdeutlicht das oben gesagte. Sie verdeutlicht ausserdem, dass eine jede Grosskammer in kleinere Kammern aufgegliedert erscheint. Die kleineren Kammern begünstigten die Herausbildung verschiedener Stämme.

Vom Standpunkt unserer Themastellung aus betrachtet erscheint der



Karte 1 : Landschaftsrelief Kaukasiens.

Teil Kaukasiens von grösserer Bedeutung, welcher südlicher von dem grossen Kaukasus liegt.

Sucht man den Gesamtüberblick über den Entwicklungsgang Kaukasiens, so fällt seine West-Ost-Zweiglidrigkeit auf: Westliches und Östliches Glied. Als Grenze zwischen der westlichen Entwicklung und der östlichen dürfte man jene innerkaukasische Wasserscheide ansehen, welche den Flüssen Kuban, Rion, Tschoroch und Hyprus in das Schwarze Meer und den Flüssen Kuma, Kur und Araxes in die Kaspisee die Richtung weist. Ethnisch, kulturpolitisch und wirtschaftspolitisch lässt dieser *innerkaukasische Süd-Nord-Querriegel* einen Raum entstehen, der die Gestade der Osthälfte des Schwarzen Meeres zusammenfasst.

Die grösseren und kleineren Kammerbildungen Kaukasiens boten den Völkern Schutz gegen feindlichen Übergriffe und gab ihnen die Sicherheit langer ungestörter Entfaltung. Gewiss unterblieben deswegen nicht Unterwanderungen oder gar Einbrüche andersgearteter Stämme und Völker. Aber die Eingewanderten und Eingebrochenen assimilierten sich mit der Bevölkerung; sie eigneten sich von den Kaukasiern vieles an und gaben diesen manches. Gäste und Gastgeber, Eroberer und Eroberte glichen sich einander an und verschmolzen sich.

Wenn auch die nördliche Grosskammer Kaukasiens durch Don-Wolga abgegrenzt wird, so bleibt die grenzbildende Wirksamkeit des Don-Wolga-Walles über das ganze Jahr nicht gleichmässig von gleicher Stärke, vor allem, wenn im Winter die Ströme zu Eis werden. Dann wird diese nördliche Grosskammer Kaukasiens zugleich ein wesentliches Glied des pontisch-kaspischen Steppengürtels. Wir müssen deswegen unsere Aufmerksamkeit im gegebenen Fall auch auf die Steppen-Gürtel lenken.

Der Pont.-Kasp. Steppengürtel zieht sich vom Mittelauf der Donau bis nach Sibirien und zum Tarimbecken. Er bietet den Anreiz den Menschen und Völkern grossräumiger Bewegungen und Entfaltungen. Die Möglichkeit dieser weltweiten Bewegung wird an mehreren Stellen durch starke Ströme unterbunden bzw. gehindert, durch Ströme, die quer durch Steppen hindurch fliessen. In der Sicht unserer Problemstellung aus betrachtet gewinnen auch die Flüsse Don und Wolga an Bedeutung. In ihrem Unterlauf kommen die beiden Ströme sehr nahe zueinander (Don-und Wolga-Knie), um schnell danach auseinander zu laufen und um auf diese Weise grenzbildende Wirksamkeit für den nordkaukasischen Grossraum zu erlangen. Sie bilden sozusagen den nördlichen Wasser-Wall der Hochburg Kaukasien. Sollten diejenigen Gelehrten, die dazu neigen, das Ursprungsland der Indoeuropäer in diesen Pontisch-Kaspischen Steppen-Gegenden zu sehen, so dürfte die Bedeutung Kaukasiens bei der Ausbildung von Stämmen indo-europäischer Art nicht übersehen werden.

Der Anreiz grossräumiger Bewegungen bedingte eben die Herausbildung der Pontisch-Kaspischen Ebene zur Strasse der Völkerbewegungen, welche sich in der Weltgeschichte oftmals auch durch ihre Unruhe auszeichnete. Es leuchtet ein, dass dieser « unruhige » Charakterzug dieser « Völkerstrasse » die Herausbildung gewisser Lebensarten begünstigte, der anderen hingegen entgegen wirkte, jener Art nämlich, derer Ausbildung einen langen, wenig gestörten Prozess voraussetzt. Diese Voraussetzung konnte beispielsweise « Gebirgskammern » geboten haben, und zwar im Westen die der Alpen und Voralpen und im Osten die des Kaukasus. Es ist sicher, dass für die Kommunikation zwischen diesen westlichen und östlichen Gebirgskammern der Pontisch-Kaspischen Völkerstrasse eine entscheidende Rolle zukommt. Dieser Fragenkomplex erscheint sowohl für die Frage der Früh-Arier als auch für die der indoeuropäischen Ausbreitung. In diesem Zusammenhang sei beispielsweise an die aus Transkaukasien ausgegangenen und nach Iran und Indien gerichteten Bewegungen der (von der Wissenschaft als indoeuropäisch bezeichneten) Völkerstämme (Suchard). Sie sind nach ihren Zielländern als Indoarier und Iranier genannt worden. Ähnliche nach Süden gerichtete Völkerbewegungen aus dem transkaukasischen « Staubecken » ereigneten sich auch vor der Zeit dieser Bewegungen nach Indien und Iran, wie beispielsweise die der Hethiter, Subarer (Churriter), Mos'chen u.a.

Das Hauptanliegen unseres Themas bildet diese südliche Grosskammer Kaukasiens, und hier vor allem jene Gegende, die den Oberlauf der Flüsse Hypsus (heute) Kisil Irmak), Tschoroch, Araxes, Euphrat und Tigris ausmachen. Kaukasien, in Höhenlinien seiner Gebirgzüge dargestellt, ergibt ein über die Grundfläche erhaben hervorragendes Bildwerk, ein geographisches Bildwerk, welches ein arteigener Schauplatz der Geschichte wurde. Die Aufgliedertheit dieses Landschaftsreliefs (Karte 1). trug bei der Aufgliederung der Stämme und später auch der Staaten und Machtentfaltungen in Kaukasien vieles bei. Wohnsitze der hethito-iberischen (hethitosubarischen) Stämme gegen Ende des 2. Jt. v. Chr. erstreckten sich nach dem Süden bis einschliesslich Oberlauf von Euphrat und Tigris und nach dem Westen- etwa die Nordhälfte Anatoliens einnehmend — bis zum Flusse Halys (heute Kisil Irmak). Bevor wir aber auf die Stämme näher eingehen, scheint es geboten die Frage in Kürze zu streifen, wann und wie sie sich herausgebildet haben.

Kaukasien seit der Urzeit des Menschenlebens

Die archäologischen Ausgrabungen haben im heutigen Georgien die Spuren der *Urmenschen* festgestellt, und zwar in Ober- und Nieder-Imerethi, Mingrelien und Abchasien. In der Gegend von Sochumi sind sogar Behau-

sungen aufgedeckt worden, die zu den ältesten in der Sowjet-Union gerechnet werden. An verschiedenen Orten sind *primitive Werkzeuge* von *Höhlenmenschen* aufgefunden worden, wie beispielsweise in der *Berghöhle* von Dewis-Chwreli (Riesenhöhle) bei der Ortschaft Charagouli. Sie werden zur Altsteinzeit gerechnet. Mit dem Eintritt dieser Zeit d.h. des Jungpaläolithikums (ca. 40.000 Jahren) scheint sich, ähnlich wie auch sonst wo, die Entwicklung des menschlichen Lebens plötzlich beschleunigt zu haben : von nun an geschieht in gleichen Zeitabschnitten vielmehr als zuvor. Alles was diese Periode charakterisiert, beobachtet man auch in Kaukasien. Der Mensch tritt näher der Fauna und Flora und erkennt in ihnen neue Möglichkeiten für die eigene Ernährung und für die Erleichterung seiner Arbeit. Für die wichtigsten jungpaläolithischen Funde sprechen die verfeinerte Knochen- und Steintechnik, Fernwaffen (Wurfspeere später auch Pfeil und Bogen), Kunstwerke, Zelt- und Hüttenbauten. Die Züchtung von Tieren und Pflanzen und die Ausbildung von Hirtenwesen und Bauerntum nimmt ihren Anfang. Aus den Wildtieren wurden Haustiere, als erstes der Hund, dann folgten Reh, Ziege, Schaf, Schwein und noch später Rind. Das bedingte die Sesshaftwerdung und Inbesitznahme von Grund und Boden, Fertigung der standortgebundenen Geräte (Keramik), systematische Gruppenbildungen und Artikulierung von Freundschaft und Feindschaft und von Zusammengehörigkeit und Fremdheit. Stämme beginnen sich zu bilden.

Das Handwerk und der Handwerker

Auftreten von Menschentypen, die im Handwerk erfahren waren, und vorwiegend ihr Handwerk ausübten und zwar einzeln oder sogar in Vereinigung von mehreren. Die Funde von Bodenbearbeitungs-Werkzeugen und Produkten bezeugen, wie das Handwerk und die Landbebauung verflochten waren. Das gleiche gilt auch auf anderen Zweigen des Lebensunterhaltes. Z.b. für den Zweig der Holzbearbeitungs-Werkzeuge (Beil, Axt, Meißel, Säge u.a. Funde) und Produkte (Hausgeschirr, Schlitten, Hütten u.a.).

Beim *Übergang zum Mesolithikum* (etwa um 8000 v. Chr.) scheinen in Kaukasien Bodenbearbeitungskulturen wie beispielsweise von Knollengewächsen, Fruchtbäumen u.a. aufgekommen zu sein. Von hier dürften sie Verbreitung gefunden haben. Es erhebt sich die Frage, ob die ungeklärte Frage der Einführung dieser und mancher anderer Kulturpflanzen in das nördliche und westliche Europa nicht von Kaukasien her erfolgt sein könnte? Wenn ja, dann wäre denkbar, dass diese auf dem Wege längs des Schwarzmeer-Ufers, nördlich (auf der kaspisch-pontischen Völkerstrasse) und südlich (über Anatolien) nach Nord- und Westeuropa (ca. 7 Jt. v. Chr.) gewandert



sein könnten. Das gleiche dürfte auch für andere Pflanzenkulturen (Weizen, Hülsen, Hirse, u.a.) und Tierhaltung (Hund, Ziege, u.a. auch Pferd?)

Erst mit dem Beginn der *Jungsteinzeit* dürfte man das Aufgehen der bedeutungsvollen Übergangszone zur historischen Zeit erkennen. Die reichhaltigen Funde in Georgien, die zum Neolitikum gerechnet werden und die auch ausserhalb des heutigen Territoriums Georgiens in Kaukasien aufgedeckt worden sind, sprechen dafür. Die bereits seit älterer Steinzeit her bekannte Waffe aus Bogen und Pfeil wird in der Jungsteinzeit so weit vervollkommenet, dass sie ausser Jagd auch für Kriegszwecke mit grossem Erfolg verwendet werden konnte. Neolithische Gegenstände sind gefunden worden in Mingrelien, Imerethi, Letschumi, Abchasien. In Mingrelien in der Ortschaft *Odishi* hat man sogar Werkstätten für die Herstellung für neolithische Gegenstände aufgedeckt (3).

DIE HETHITO-SUBARISCHEN STÄMME ALS TRÄGER DER
METALLBEARBEITUNGSKUNST (3, 4)

Die Zeit der Einwanderung der Sumerer in das südliche Mesopotamien. (Um die Wende des 4 und 3 Jt. v. Chr.)

Für die Klärung unserer Frage ist die Datierung der Zeit der Einwanderung der Sumerer in das Zweistromland sehr bedeutsam. Eine eindeutige und sichere Antwort auf diese Frage besteht doch nicht, aber trotzdem wäre es sehr von Nutzen, wenn wir die bestehende Vorstellung darüber kennen lernen würden. Kohlhammer nimmt Stellung zu dieser Frage. Wir wollen ihm folgen.

«Die Einwanderung eines ganzen Volkes übers Meer freilich ist grundsätzlich schwer vorstellbar, die Annahme eines Erkundungs- oder Vortrupps zu Schiff liegt anderseits nahe. Südpersien scheint nun aber im Altertum nicht derart unbewohnbar gewesen zu sein, wie dies heute der Fall ist; das beweisen die zahlreichen Tells, die wir dort finden. Lagen hier eine Zeitlang die Siedlungen der Protosumerer, deren Wanderung ja gewiss stationenweise mit zeitlichen Zwischenräumen anzunehmen ist, und erklärt sich so die frappante Verwandtschaft der altelamischen mit der sumerischen Kultur? Vielleicht stiegen ihre Träger einst von Osten, aus Elams Bergen, ins südmesopotamische Schwemmland hinab». (1)

Die Ausgrabung von Woolley hat tatsächlich eine solche Einwanderung für sehr wahrscheinlich gemacht, indem er die verwandten Züge der zwischen Bemalung der handgemachten Keramik, der Flachziegel-Leute des südlichen Mesopotamiens und der Bemalung der Keramik von Elam aufgezeigt hat. Woolley identifiziert aber doch diese Einwanderer aus dem

Osten mit den Flachziegel-Leuten, deren Kultur die Flut ein Ende bereitete. Die wenigen « Überlebenden » waren nach Woolley nicht in der Lage eine neue Initiative aufkommen zu lassen. Die Neueinwanderer (nach der Flut), die nach Woolley vom Norden her gekommen sein sollen, die Leute der Töpferscheibe, der plankonvexen Ziegel und der Metallbearbeitungskunst, welche von uns kurz Metall-Sumerer bezeichnet wurden, die sind es, welche die Hochkultur Mesopotamiens schufen. Kohlhammer geht weiter auf eine Arbeitshypothese ein, die er dann ablehnt. Er sagt : der deutliche Bruch zwischen Djemdet Nasr- und Mesilimzeit, das Ende der ersteren durch eine Katastrophe und das in vielem veränderte Gesicht der letzteren hat manche Forscher glauben lassen, dass erst jetzt das Eindringen der Sumerer anzusetzen sei — kaum mit Recht. Vielmehr dürfte der ebenso plötzliche wie ungeheure Kulturaufschwung, der zwischen der späteren Kulturzeit (der sogenannten Obed II- Zeit) und der Urukperiode noch vor 3000 v. Chr. einsetzt, und die von da aus durch mehrere Jahrhunderte geradlinig fortlaufende Entwicklung, die aber im Architektonischen unbedingt zur Zeit von Uruk IV einen monumentalen Höhepunkt aufweist, am ehesten mit dem Einbruch eines begabten und hochentwickelten Volkes zu erklären sein, eben den Sumerern. Sie drücken dem neugewonnen Lande nicht nur für ihre Zeit, sondern für die folgenden drei Jahrtausende ihren Stempel auf und schaffen, noch vor Ägypten, die erste Hochkultur, die wir kennen. *Danach durfte die Einwanderungszeit der Metall-Sumerer in Sud-Mesopotamien noch vor 3000 v. Chr. angesetzt werden.*

Kohlhammer sagt weiter : « *Um die Wende des 4. und 3. Jahrtausends hat sich diese Entwicklung konsolidiert*; Eingeborene und Einwanderer haben sich verschmolzen zu einem Volk, und die überragenden Fähigkeiten und Kenntnisse, die mit den Eroberern ins Land gekommen sind, verhelfen diesem zu einer ungeahnten Blüte ».

Von Odischi bis Sarkinethi

Vom Standpunkt unserer Themastellung aus betrachtet verdient die Entdeckung der Werkstätte von Odischi eine erhöhte Aufmerksamkeit. Wir haben vorher darauf hingewiesen, dass Odischi eine Ortschaft in Mingrelieu ist. Es handelt sich nicht um irgend eine Ortschaft, sondern um die Ortschaft, deren Name die Mégrerier selbst zum Landesnamen erhoben haben und sich auch heute als Odisch-el-i, d.h. auf deutsch Odischen (el-er) bezeichnen. Vielleicht war Odischi in einer sehr weit zurückliegenden Zeit gar die Hauptstadt vom heutigen Megrelieu. Leider ist die Datierung dieser Werkstätte unbekannt. Wir sind deswegen gezwungen die Grenzen des Zeitabschnittes grob zu taxieren.



Der einzige sichere Anhaltspunkt, den wir hier im Auslande besitzen, ist die Angabe, dass die Werkstätte von Odischi zum Neolithikum gerechnet wird(3). Das ist einleuchtend. Damit haben wir eine sichere Ausgangsbasis gewonnen. Aber die Streubreite des möglichen Gründungsdatums und der möglichen Zeitspanne ihrer Betätigung ist sehr gross.

Wir fragen aus diesem Grunde danach, wann könnte die Werkstätte von Odischi spätestens errichtet worden sein? Die sicherste Datierung dieses Zeitpunktes würde lauten: spätestens am Ende der Jungsteinzeit. Während wir vor dem Beginn des Neolithikums die Einheit der Vorgeschichte gelten lassen können, gilt sie für die spätere Zeit nicht mehr. Jede Region wäre getrennt zu behandeln. In Mittel-Europa wird als erste jungsteinzeitliche Kultur die Bandkeramik angesehen. Wir wissen, dass sie sich im 4 Jt. v. Chr. in der Blüte befindet: Dörfer auf fruchtbaren Lössböden mit Langhäusern, Getreide, Rind, Schaf, Ziege, Schweine und Hund als Haustiere werden bekannt. Für Ägypten endet das Neolithikum im 4. Jt. v. Chr. Wir dürften sicherlich nicht nennenswert fehl gehen, wenn wir das Ende des Neolithikums in Kaukasien ca. in die Anfänge des 4. Jt. v. Chr. legen und die *Errichtung der Werkstätte von Odischi nicht später als gegen Ende des 5. und Anfangs des 4. Jt. v. Chr.* ansetzen würden. Jeder, der mit der Geschichte der Naturwissenschaften und Technik vertraut ist, weiss, welche Tragweite eine Werkstatt-welcher Art sie auch sein möge-auf ihrem *Lebenszweig* für die Gesamtheit der Kultur eines Volkes in jener Zeit hatte.

In den Werkstätten Kaukasiens, als deren Repräsentant wir die Werkstätte von Odischi (Georgien) kennengelernt haben, konnten die Träger der Technik und der Kunst der jeweiligen Epoche ausgebildet werden, nach der Entdeckung der Metalle auch die Träger der Metallbearbeitungskunst.

Kaukasien als das Land der Metallbearbeitungskunst war seit uralten Zeiten bekannt. Funde zahlreicher Geräte und Schmuck aus Gold, Silber, Kupfer, Bronze und Eisen, die in Kaukasien und speziell auch in Georgien die archäologischen Ausgrabungen an das Tageslicht gefördert haben, erbrachten den Beweis dafür, dass der noch aus der Frühgeschichte und dem Altertum her bekannte Ruf georgischer Stämme als Völker des Metalls zu Recht besteht.

Allein mit der Feststellung dieser letzten Tatsache dürfen wir uns jedoch nicht zufrieden geben. Wir wollen im Folgenden auf die Metall-Zeit Kaukasiens etwas näher eingehen. Hierfür dürfte es von grossem Vorteil sein vorher sich ein Bild darüber zu verschaffen, welche Stämme Kaukasiens in Metallurgie bewandert waren. Falls unsere These richtig ist, dürften gerade diesen Stämmen den Metall-Sumerern nahe gestanden haben.

Der Vergleich der Karten 1, 2 und 3 erschöpft die Fragen über die Urheimat der hethito-subarischen Stämmen (Karte 1) ihrer Sitze und ihrer politischen Bildungen gegen Ende des 2 Jt. v. Chr. (Karte 2) und im 6. Jh. v. Chr. (Karte 3).

3. *Von Kupfer zur Bronze*

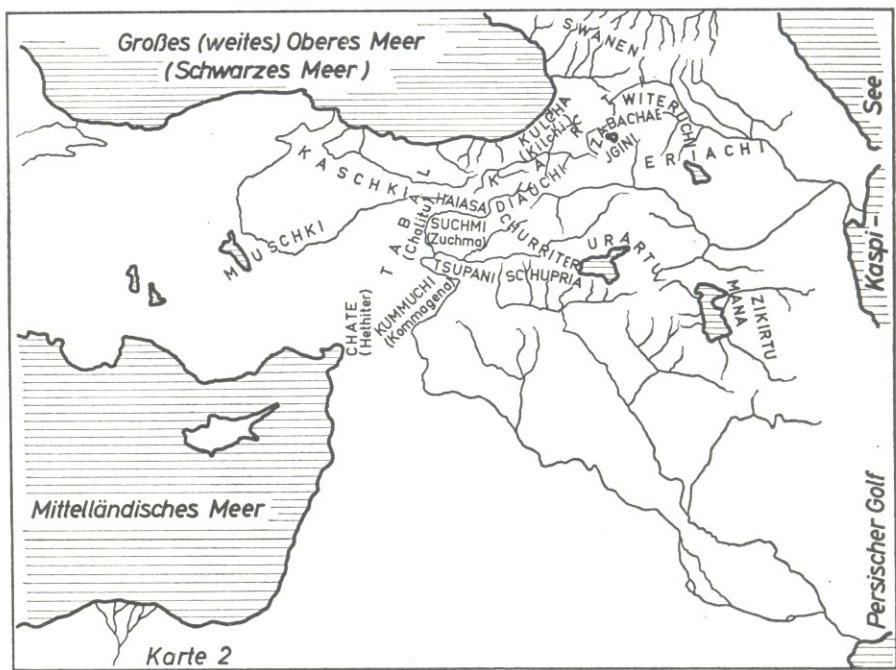
Es ist einleuchtend, dass die georgische Erzählungskunst bei der Darstellung des Prometheus-Mythos dem Schmied einen interessanten Platz einräumt. Ohne die Tat von Prometheus hätte er die Metallschmelze und hochwertige Metalle nicht erzeugen können. Beim Kupferschmelzen beispielsweise benötigten die Schmiede eine Temperatur von ca. 1000° C, und mit Temperaturen dieser Grössenordnung scheinen die hethito-iberischen Metallerzeuger der Bronzezeit tatsächlich noch im 4. Jt. gearbeitet zu haben. Nach den Funden beurteilt, müssen die Schmiede jener Zeit nicht nur das Handwerk der Schmiede-Arbeiten, sondern auch das der Giesserei und zugleich das der Metallbearbeitung beherrscht haben. Damit nicht genug; sie müssen systematisch ihre Erfahrungen gesammelt und ebenso systematisch die Verbesserung der Metalleigenschaften gesucht haben. Durch Zusätze von Antimon oder Blei müssen sie einen höheren Härtegrad des Produktes festgestellt haben. Später müssen sie zu der Erkenntnis gelangt sein, dass durch Zusatz von Zinn zum Kupfer eine Bronze mit noch besseren Eigenschaften erzeugt werden kann, vorallem Bronze mit bedeutend höherer Festigkeit, als zuvor.

Schweissen, Nieten, Löten, Erzeugung von Metallfolien (als Metallüberzug), Hämmern, Treiben, Schmieden und andere Metallbearbeitungsarten waren den Schmieden der Kaukasischen Stämmen vertraut (in der ersten Hälfte des 3. Jt v. Chr bekannt).

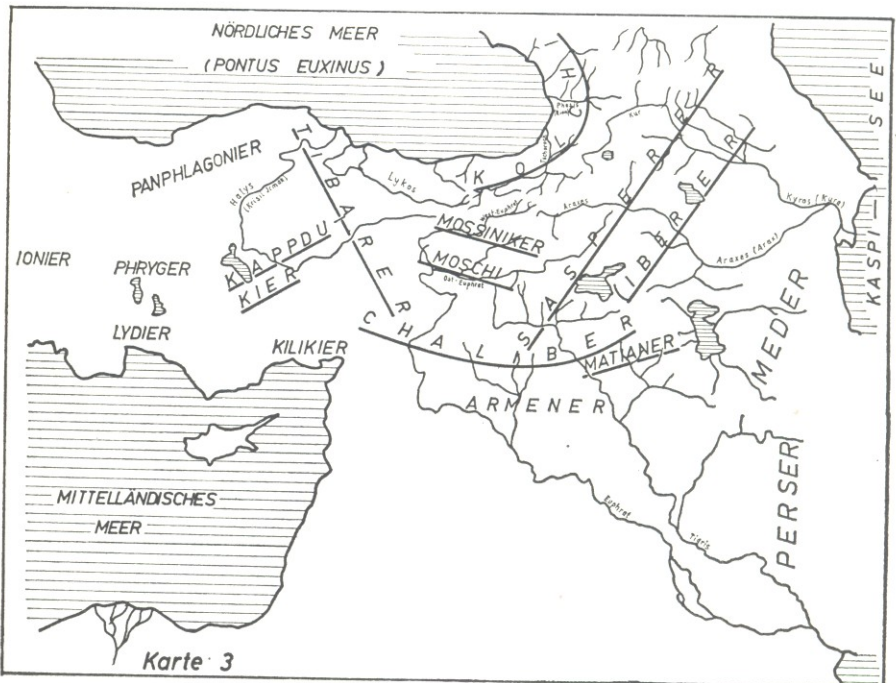
Eisen und Stahl

Bergbau und Metallurgie bei den Hethito-Suberern

Archäologische Ausgrabungen sowie Überlieferungen, Mythen, geographische Nomenklatur und alte schriftliche Quellen sprechen dafür, dass die Stämme, aus denen sich das georgische Volk herausgebildet hat, noch in prähistorischen Zeiten Erzgewinnung und Metallbearbeitung betrieben haben. Erzgewinnung, Herstellung von Metallen, und speziell Kunstschmiedearbeit waren ihnen seit alten Zeiten geläufig. Durch Jahrhunderte hindurch gesammelte Erfahrungen und gefestigte Tradition wussten sie von Generation zu Generation zu übertragen und zu überantworten. So hat sich



Karte 2 : Ethnische und politische Bildungen Transkaukasiens gegen Ende des 2. Jahrtausend v. Chr. entsprechend den Untersuchungen von G.A. Melikischwili (4).



Karte 3 : Ethnische und politische Bildungen Transkaukasiens und anliegender Gebiete vor dem 6 Jh. v. Chr. entsprechend der Untersuchungen von N. Berdsenischwili, J. Djawachischwili und S. Djanaschia (3).

manches bis zum 20. Jh. n. Chr. erhalten können. Hierzu gehört beispielsweise die Vereinigung von Schmieden von «*Sarkinethi*» (Sa-rkin-ethi; Sa = Präfix, entspricht dem Suffix -si; rkin-a = Eisen. *thi* = Suffix für die Bezeichnung der Ortschaft. «Sarkinethi = Ort, wo es Eisen gibt) liegt in der Schlucht der Flüsse Djedjori und Kwedrula (Provinz Radja in West-Georgien). Die hier ansässigen Schmiede betrieben sowohl die Erzgewinnung und Verarbeitung zum Eisen, als auch die Verbesserung der Eiseneigenschaften und die Verarbeitung des Eisens zu Gegenständen des Verbrauches und zu Waffen. Um hochwertige Eigenschaften zu erreichen gaben sie dem Eisen verschiedene Zusätze. Vor allem war ihnen auch der Wert des Mangans als Zusatzmaterial bekannt. Manganerze gewannen sie in einer benachbarten Ortschaft (Tschiaturi in Ober-Imerethi). Aus den Erfahrungen unserer Zeit wissen wir, dass durch Zusätze von Manganerzen die Festigkeit und Elastizität des Stahls wesentlich gesteigert und seine Oxydationsfähigkeit (Rostbildung) ausserordentlich herabgesetzt (rostfreie Stähle) wird. Es ist daher leicht verständlich, dass der Stahl, dieses schmiedbare Eisen, mit ausgezeichneten Eigenschaften ähnlich wie in unserer Zeit auch in früheren Zeiten von Völkern, die ihn nicht besaßen, sehr begehrenswert war. Wenn bei den westlichen georgischen (hethito-subarischen) Stämmen, beispielsweise bei dem Stamm der Tubal, das Eisen bereits in der Mitte des 2. Jt. v. Chr. bekannt war, so dürfte die Möglichkeit nicht von der Hand zu weisen sein, dass das Eisen zur gleichen Zeit auch bei anderen Stämmen, beispielsweise bei den Kolchern in Sarkinethi oder bei Hethitern oder bei Chalden oder bei Mes'chen, ebenfalls bekannt wurde. Bei den Hethitern gibt es sogar ein schriftliches Zeugnis : Aus einem hethitischem Briefentwurf an Salmanassar I (1276-1246 v. Chr.) ist zu entnehmen dass das Verhältnis zu Hatti eine Zeitlang gut war, da offenbar die Assyrer das von den Hethitern gewonnene Eisen brauchten.

Beim Einbruch des industriellen Zeitalters spielte die georgische Manganerzgewinnung auch für die westeuropäischen Stahlproduktionen eine grosse Rolle (siehe Gelsenkirchener Gesellschaft).

Hethito-Subarer waren den Völkern der alten Welt als Metallbearbeiter (Bronze und Eisen) gut bekannt.

Ihre Länder waren an Kupfer, Silber und Eisen reich. Metallzeugnisse, zweirädrige Kampfwagen bzw. Material für den Bau solcher Kampfwagen wurden bisch nach Ägypten geliefert. Mit den Erzen aus Hethito-Subarischen Bergwerken wurden zunächst die Handwerker des Landes versorgt, deren Erzeugnisse in der ganzen damaligen Kulturwelt grosse

Verbreitung fanden. Auch das Reich von Urartu entwickelte intensive Eisenbearbeitung. Insbesondere waren die Chaliben in der Antike als hervorragende Meister für Eisenerzeugnisse und als Entdecker von Stahl bekannt. Strabon berichtet über sie als von hochwertigen Architekten und Meistern für Metallbearbeitung.

Im 2. und 1. Jt. v. Chr. besitzen die hethito-subarischen Stämme Kausasiens Waffenschmiede, die den Gang der Weltgeschichte in und um Kaukasien und im und um den Nahen-Osten einschliesslich Ägypten mitbestimmen.

MUSKEN (*Mes'chen*). *Tubalen Chalden (Urartu)*.
Metallbearbeitung, Pferdezzucht.

Gegen Ende des 2. Jt. v. Chr. haben die Assyrer das Übergewicht gewonnen und die Macht der hethito-subarischen Stämme (Hethiter-und Mitanni-Reich) wurde zerschlagen; hieraus entstanden einzelne Königreiche und Fürstentümer. Von diesen war die bedeutendste Machtbildung die der *Musken* (Mus'chen), der späteren Meschen (Mes'chen), welche (laut assyrischer Quellen) den Assyrern viel zu schaffen machten. Im 9. Jh.v. Chr. hat der Stamm *Tubal* sehr an Macht gewonnen. Das führte zur Auseinandersetzung zwischen Tubal und Assyrern. Der Hauptgrund der Kämpfe sieht die Spezialforschung im Reichtum der Tubalen an Metallen (Gold, Silber, Kupfer, Eisen u.a.) und an hochwertigen Pferden. Die Tubalen waren in der damaligen Welt und auch zuvor für ihre Metalle und Pferde bekannt und berühmt. Die Bibel übermittelt alte historische Überlieferungen über die Tubalen, nennt sie Tubal-Kain (Kain : Schmied) und spricht davon, dass dieses Volk « der Schmied aller Waffen aus Kupfer und Eisen war » Das bezeugt wohl, dass die Tubalen als Metallurgen hochgeschätzt wurden. Die georgische Forschung datiert den Zeitpunkt der Einführung des Eisens bei den Tubalen gegen die Mitte des 2. Jt.v.Chr.; es blieb jedoch noch lange ein seltenes Metall. Es gewann seine starke Verbreitung erst mit den Anfängen des 1. Jt.v. Chr. In dieser Periode beginnen sich Gebrauchsgegenstände, Werkzeuge, verschiedene Waffengattungen aus Eisen zu häufen, ohne jedoch Kupfer und Bronze zu verdrängen.

Diese technische Neuerung verhalf den hethito-subarischen Stämmen ihre Macht im Süden Kaukasiens im 9.Jh.v.Chr. vom Neuen zu begründen. Dieses Reich hat die Nachfolge der früheren Reichsgründungen der hethito-subarischen Stämmen angetreten. In den Assyrischen Quellen wird es als Urartu bezeichnet, sein Volk bezeichnete man als Chalden. Der assyrische König Sargon II (722-705) übermittelt, dass das Volk in Urartu sich Subi nennt. Das dürfte wohl mit Subar identisch sein (Churrier = Churriter).



Im weiteren Verlaufe der Geschichte hat sich dieses Volk durch seine Metallverarbeitungskunst, insbesondere Eisenverarbeitung, durch seine Waffen und Kriegsführung berühmt gemacht.

Während des 9. und 8. Jh. war Urartu massgebend in der Weltgeschichte Kaukasiens und des nahen Ostens. Während dieser Zeit gehörte ihm das Übergewicht im Kräfteressen und Kräftespiel mit seinen Nachbarn. Mit dem Ende des 8. Jh.v.Chr. beginnt die Zeit seiner Schwächung.

Griechen über die Metallbearbeitungskunst der Kolcher und Iberer

Die früheren Gebiete der Chaliben, Mesinaker und Tibarener (Tschorochbecken und Südgebiete des Schwarzen Meeres bis Sinope) waren sehr reich an Metallvorkommen und das sind sie auch heute noch. Hierzu kamen die reichen Vorkommen des Rionbeckens.

Griechische Überlieferungen und schriftliche Quellen sprechen von Kolchis und Iberien als von einem Land, das überreich an Gold, Silber, Kupfer und Eisen ist. Sie sprechen von grossen aufgespeicherten Vorräten von Gold und Silber, dass einer von den ältesten Königen Kolchis insbesondere in Swanethi (Swanethien) anlegen liess. Die Griechen übermitteln auch die Nachricht über die Kunst der Kolcher und Iberer aus Mineralien Quecksilber zu gewinnen und rote Farbstoffe zu erzeugen. Die bei den Kolchern und Iberern entwickelte Metallurgie genoss bei den Griechen hohe Wertschätzung. Auch die Metallbearbeitungs-Technik und -Kunst und der hohe Wert ihrer Erzeugnisse aus Metall südlicher georgischer Stämme Chaliben und Mosa-niken sind den Griechen gut bekannt gewesen. Schriftliche Quellen sprechen von einem besonderen Herstellungsverfahren des chalibischen Eisens, durch welches die Qualität des mit diesem Verfahren erzeugten Eisens alle andere Verfahren übertraf. Es heisst in den Quellen, dass das chalibische Eisen von Silber schwer zu unterscheiden ist und dieses Eisen nicht rostet. (Es handelt sich wohl um die Stahlerzeugung durch Mangan-Zusatz). Griechische Quellen heben die Besonderheit des Kupfers hervor. Sie berichten: Mesanikisches Kupfer zeichnet sich durch seinen hellen Glanz und durch ausserordentliche Weissheit aus, ihm wird kein Quecksilber zugesetzt, sondern eine besondere Sorte von der dortigen Erde (Zinn?), die gemeinsam mit dem Kupfer geschmolzen wird.

Die alten Griechen kannten die Metallbearbeitungskunst der kolch-iberischen Stämme bevor sie in das Licht der Geschichte eintraten. Noch vor der Zeit ihrer Mythenbildung müssen sie in engere Beziehung mit Kolchis gekommen sein, als die schriftlich festgehaltenen Überlieferungen es erkannten. Sie müssen wohl stark von Kolchis beeindruckt worden sein,

denn bei ihren Mythenbildungen räumen die Griechen dem Lande Kolchis einen besonderen Schauplatz ein : Der Sohn der Sonne Aetes ist der König von Kolchis, die Frauen-Gestalten wie die Circe (die Tochter der Sonne), und die Medea (die Tochter des Kolcherkönigs Aetes), Zeus bestrafte Prometheus und lässt ihn am Kaukasus anketten, die Helden Griechenlands ziehen nach Kolchis, um das goldene Fliess zu holen.

Unser Thema veranlasste uns einen Exkurs in die Mythologie der alten Griechen zu unternehmen. Drei Gestalten haben mit unserem Thema unmittelbar zu tun : Prometheus, Medea und Jason, der Führer der griechischen Helden. Prometheus wurde an dem Gipfel des Kaukasus angekettet, weil er unerlaubterweise den Menschen das Feuer übergab. Er bezweckte damit die Menschen von Finsternis und Kälte zu befreien und ihnen zu ermöglichen mit Hilfe des Feuers *Metalle zu bearbeiten*. Die georgischen Überlieferungen haben ihren eigenen Prometheus. Er heisst bei den Georgiern Amirani. Auch dieser wird an dem höchsten Gipfel des Kaukasus (Elbrus) angekettet. Es handelt sich wohl um den gleichen Mythos. Was uns hier besonders interessiert ist die Tatsache, dass die georgische Erzählung den *Schmied*, der mit dem Schicksal des angeketteten Prometheus eng verbunden ist, gern hervorhebt und ihn nicht vermissen möchte. Man muss die Erzählung als Kind von der Grossmutter in Georgien erzählt bekommen haben, um sich zu fragen, sind hier nicht die Landesschmiede als Gesamtheit gemeint, die die Erinnerung an ihre Vorfahren und Vorbilder wach halten wollen. Man möchte meinen, dass es sich um die Vorfahren und Vorbilder handelt, deren Reihe ihren Anfang in « Sarkinethis » noch vor der Zeit der Mythenbildung genommen hat. Liegt doch das Gebiet von Sarkinethi in Ratscha am südlichen Abhang des Elbrus.

Unweit von Sarkinethi liegt der Schauplatz unserer zwei weiteren mythologischen Gestalten Medea und Jason und zwar im Lande Argwethi. Argonauten → Fahrer nach Argo in Kolchis? Die Benennung des Schiffes nach dem Zielland? (thi ist der Suffix für die Ortsbezeichnung. Argw-e-thi → Argou-e thi bzw. → Argu-e-thi bzw. → Argo -e-thi.

Das Ziel der Taten der griechischen Helden ist das *goldene Flies*. Daneben spielt auch das Kupfer eine Rolle : vor dem Pflug, mit dem Jason pflügen muss, sind Oxen vorgespannt, deren Hufe aus Kupfer sind.

Strabon nimmt Stellung zum Mythos und berichtet : Im Lande der Kolcher und Swanen die « Ströme tragen mit sich Gold und die Barbaren sammeln es mit Hilfe durchlöcherter Flöchen und Felle » Man sagt, dass daher sich der Mythos vom goldenen Flies gebildet hat. In der Tat tragen einige Ströme in Georgien Gold mit und das Gold wird in diesen Flüssen auch bis zum heutigen Tage gewonnen (3).



Schlussfolgerung

Ein nördlich des Landes Sumer liegendes Land, aus welchen die Metall-Sumerer ausgewandert sein könnten, um in das Zweistromland als Träger der Metallbearbeitungskunst einzuwandern, dürfte wohl demnach nur Kaukasien sein. Die Niederung des Zweistromlandes wies keine Erzvorkommen auf. Reich an Vorkommen von Erzen verschiedener Metalle und an Erfahrungen für die Metallerzeugung war Kaukasien und seine hethito-subarische Völker.

Alexander NIKURADSE
T.-Universität-Berlin

¹ W. Kohlhammer « Das Land Sumer » 2. Auflage W. Kohlhammer-Verlag Stuttgart 1956.

² Sir Leonar Woolley « Ur in Chaldäa » Verlag : F.A. Brockhaus Wiesbaden 1956.

³ N. Berdsenischwili, J. Djawachischwili und C. Djanaschia « Jstoria Grusii » 1. Teil (Geschichte Georgiens 1. Teil, russisch). Staatsverlag der georgischen SSR Tbilisi 1946. Herausgeber : C. Djanaschia.

⁴ G.A. Melikischwili « Zur Geschichte des georgischen Altertums » (Kistorii drewnoi Grusii, russisch). Verlag der Akademie der Wissenschaften der Georgischen SSR. Tbilisi 1959.

⁵ H. Schmökel « Kulturgeschichte des alten Orient ». Alfred Kröner Verlag Stuttgart 1961.

⁶ M. Baltrušaitis, Art sumérien, art roman, Paris 1934.

⁷ Heinrich, E., Die Stellung der Uruktempel in der Baugeschichte Zeitschrift f. Assyriologie N.F. XV.

⁸ Die Entstehung der sumerischen Hochkultur, Der Alte Orient, Bd. 43, Leipzig 1945.

⁹ Bernheimer, R., Romanische Tierplastik und die Ursprünge ihrer Motive, München 1931.

¹⁰ Ranke, A., Zur Vorgeschichte des Gilgameschepos, Zeitschrift f. Assyriologie N.F. XV.

¹¹ Sarzec-Heuzey, Découvertes en Chaldee, Paris 1844-1919.

¹² Schott, A., Das Gilgamesch-Epos, Leipzig (Reclam) 1934.

AUSFÜHRLICHES REGISTER DES WILAJETS GÜRGÜSTAN *

Das Werk, das unter dem Sammelitel «Ausführliches Register des Wiläjets Gürgüstān» (دفتر مفصل ولایت کورجستان) von uns herausgegeben wird, ist das Resultat langjähriger Arbeit über das gleichnamige türkische Dokument aus dem 16. Jahrhundert, das in der Handschriftensammlung des Georgischen Museums der Akademie der Wissenschaften der Georgischen SSR aufbewahrt wird. Bisher sind die folgenden Bände erschienen :

1) Band I — Türkischer Wortlaut mit einer Einleitung in georgischer und russischer Sprache und Textkommentaren (XX + 17 + 516 S. und 15 Tabellen) ¹

2) Band II — Georgische Übersetzung des Dokumentes mit einem Vorwort in russischer und georgischer Sprache und Fussnotenmerkungen (XV - 503 S) ².

3) Band III — enthält die eigentliche wissenschaftliche Auswertung des Dokumentes, die wiederum in zwei Teile zerfällt, und zwar in die Beschreibung des Manuskriptes sowie in Kommentare zur Geographie und Toponomastik des Textes mit einem Vorwort in georgischer und russischer Sprache (16 + 660 S.) ³

Das erforschte Quellenmaterial ist ein Dokument, das von Beamten des Sultans im Jahre 1595 im «Wilājet Gürgüstān» verfasst wurde. An drei verschiedenen Stellen des «Registers» findet sich eine handgezeichnete «Tuğra»⁴, ein in Zierschrift ausgeführtes Monogramm mit dem Namen und Titel des Sultans, das als Staatssiegel des osmanischen Reiches verwendet wurde ⁵. Das «Ausführliche Register» (Defter-i mufassal) war gewissermassen eine Volkszählung im «Wilājet Gürgüstān» (georgische Bezeichnung : Samzche-Saata-

* Vortrag gehalten von Prof. S. Dschikia auf dem 25. Internationalen Orientalistenkongress in Moskau 1960.

¹ Herausgegeben von der Akademie der Wissenschaften der Georgischen SSR, Tbilissi, 1947. Rezensionen : L. Fekete, Arbeiten der grusinischen Orientalistik auf dem Gebiete der türkischen und persischen Paläographie und die Frage der Formel sözüümüz. Acta Orientalia Hung., T. VII, Fasc. I. Budapest, 1957, SS. 1-10; und M. GUBOGLU. Paleografia si diplomatica turco-osmana. Studiu si album. Bucuresti, 1958, p. 10.

² In der gleichen Ausgabe, Tbilissi, 1941. Rezension in der Zeitschrift «Mnat'obi» Nr. 9, 1941, S. 160.

³ In der gleichen Ausgabe, Tbilissi, 1958. Rezension von I. Maissuradse, Eine türkische historische Quelle über Georgien, i.d. Zeitschrift «Mnat'obi» N. 4, 1959, SS. 175-184; Rezension von J. Sicharulidse, Ein grosser Beitrag zur georgischen Sowjetwissenschaft, i.d. Zeitschrift «Literaturuli Adschara» Nr. 4, 1959, SS. 90-92.

⁴ Siehe Original, SS. 3, 11, 25.

⁵ J.W. Redhouse. A Turkish and English Lexicon, 1921, p. 1241.

bago) deren Aufgabe war, alle Objekte einer möglichen Besteuerung ausfindig zu machen und festzulegen, und zwar durch eine Erfassung der gesamten Bevölkerung und Eintragung aller für die korrekte Entrichtung der Steuern verantwortlichen Familienoberhäupter in das Register.

Das « Ausführliche Register des Wiläjets Gürğüstān » mit seinen überaus reichen und vielfältigen Angaben ist eine ausserordentlich wichtige Quelle für das Studium der Wirtschaft und Geschichte Georgiens und der Türkei sowie der historischen und politischen Beziehungen zwischen den beiden Ländern. Die Veröffentlichung dieses Textes erschliesst der Geschichtswissenschaft neues und glaubwürdiges Material, das an Ort und Stelle unter Berücksichtigung aller Angaben gesammelt worden ist, die die wirtschaftliche, finanzielle und allgemein sozialökonomische Lage der gesamten Bevölkerung, sowohl der leibeigenen Bauern als auch der Grundbesitzer, widerspiegeln. Man darf mit Sicherheit sagen, dass wir, was das übrige Georgien der feudalen Epoche betrifft, keine in ökonomischer und geographisch-toponomastischer Hinsicht ebenbürtige Quelle besitzen. Es ist ferner bemerkenswert, dass das Dokument gleichzeitig ein Zeugnis für eine relativ hochentwickelte wirtschaftlich-politische Kultur des damaligen osmanischen Reiches ist. Allein aus der Übersicht der Probleme, die auf Grund der im Register enthaltenen Angaben neu beleuchtet werden können, wird die Wichtigkeit des Studiums der Dokuments ersichtlich.

Das « Ausführliche Register des Wiläjets Gürğüstān » gibt aufschlussreiches und interessantes Material für das Studium der damaligen türkischen Sprache. Es hat darüberhinaus auch gewisse Bedeutung für die Erforschung der wechselseitigen Einflüsse auf die georgische und türkische Sprache. Das Studium der zahlreichen georgischen Eigennamen, die im Register in arabisch-türkischer Transkription wiedergegeben sind, gestattet ausserdem einige beachtenswerte Schlüsse auf dem Gebiet der allgemeinen Phonetik.

Das « Register » ist ferner eine Quelle von erstrangiger Bedeutung zur Erforschung der wirtschaftlichen Verhältnisse im damaligen Georgien. Ansiedlungen, noch bestehende und inzwischen verfallene, sowie andere Besteuerungsobjekte sind im « Register » in ökonomischer Hinsicht beinahe erschöpfend charakterisiert. Ausführlich aufgezählt sind alle landwirtschaftlichen Kulturen, die in diesem oder jenem Dorf angebaut und besteuert wurden. Ferner ist die Höhe der Naturalabgaben nach den einzelnen Kulturen, für jedes Dorf neben dem Geldwert dieser Erzeugnisse in damaligen Währungen und Preisen angegeben. Einige landwirtschaftliche Kulturen wurden nur mit Geldsteuern belegt. Neben dem Anbau von Weizen, Gerste und anderen im Wiläjete vorherrschenden Getreidekulturen führt das Register auch eine ganze Reihe anderer Landwirtschaftszweige an (Weinbau, Gemüseanbau, Feldwirtschaft, Gartenbau, Bienenzucht, Viehzucht). Das beweist zweifellos ein relativ hohes wirtschaftliches Niveau in diesem kleinen Teil Georgiens. Beachtung verdienen auch die im Register oft erwähnten sogenannten « Bezirhāne » — Ölmühlen. ⁶

⁶ Über die Bedeutung ähnlicher « Register » für die Geschichte der Volkswirtschaft siehe auch: G. Jacob. Hilfsbuch für Vorlesungen über das Osmanisch-Türkische. 4. Teil. Bibliografischer Wegweiser. Berlin, 1917, S. 35.

Die im « Register » enthaltenen Angaben über ein bestimmtes Wassernutzungssystem zu Meliorationszwecken sprechen für einen hoch entwickelten Ackerbau im « Wilājet Gürğüstān ». Auch die Angaben über ein wohlentwickeltes Mühlenwesen verdienen bei der Erforschung der Wassernutzung in Georgien grösste Aufmerksamkeit.

Ausser der Natural- und Geldbesteuerung der einzelnen Landwirtschaftszweige dieses Gebietes wurden der neu unterworfenen Bevölkerung, also den Georgiern, verschiedene Geldsteuern auferlegt (« Ispenğ », « Murahhasije » und andere). Dieser Umstand ist sehr bezeichnend für das von der osmanischen Regierung im « Wilājet Gürğüstān » eingeführte System der Besteuerung.

Wissenschaftlich besonders wertvoll sind auch die zahlreichen Ergänzungen und Nachträge zum Text. Sie enthalten für das Studium der Wirtschaftsgeschichte des Landes wichtige Angaben, die u. a. Fälle der Übereignung von Grundbesitz georgischer Feudalherrn an die türkischen Verwalter bezeugen. Die erwähnten Nachträge enthalten auch Personalangaben über die enteigneten und die neuen Grundbesitzer.

Eine anscheinend vollständige Namensliste der für die Entrichtung der Steuern verantwortlichen Familienoberhäupter in den Siedlungen erlaubt es, zumindest ungefähr die Zahl der Bevölkerung im « Wilājet » festzulegen, die im übrigen fast ausschliesslich aus Georgiern bestand.

Studium und Auswertung der angeführten Materialien ermöglicht es dem Fachmann, ein mehr oder weniger vollständiges Bild der Wirtschaft in einem bestimmten Teil von Samzche-Saatabago zu rekonstruieren, was für die Erforschung der Vergangenheit unseres Landes von sehr grosser Bedeutung ist.

Das « Register » enthält auch umfangreiches Material für das Studium der geschichtlichen Geographie und Toponomastik in diesem Teil Georgiens. Da im « Register » von der Besteuerung der unterworfenen Bevölkerung durch die Eroberer die Rede ist, kann man annehmen, dass darin alle Dörfer, alle grossen und kleinen Verwaltungszentren mit genauer geographischer Lage angeführt sind. Das « Register » erwähnt auch Seen und Flüsse mit Angaben über die Besteuerung des Fischereigewerbes, aber auch einige Berge mit Hochalmen, ferner die Namen kleiner, für Bewässerungszwecke geeigneter Flüsse usw. Die zahlreichen und präzisen geographischen Angaben des « Registers » legen einige interessante Schlussfolgerungen nahe über die Lokalisierung einer Reihe von Ortschaften, die zwar in anderen geschichtlichen Quellen erwähnt werden, deren geographische Lage aber bisher nicht zu ermitteln war.

So wird auch im dritten Band unseres Werkes der Versuch unternommen, alle geographischen Angaben des « Registers » in dieser Richtung auszuwerten. Dort werden die ursprünglichen georgischen Namen rekonstruiert, die im Laufe der Zeit bis zur Unkenntlichkeit entstellte wurden. (So z. B. : Sichrudsch, urspr. Zchrotscha ; Sakersin, urspr. Sakarzminda ; Sursuna, urspr. Dsurdna ; Sogordsa, urspr. Zchordsa ; Qurtqa' a urspr. Mgelziche usw.). Im gleichen Band werden nicht nur die ursprünglichen georgischen geographischen Bezeichnungen wiederhergestellt, sondern auch die Ortschaften lokalisiert, die sowohl im Register wie auch in altgeorgischen Schriftdenkmälern



erwähnt werden, auf den heutigen geographischen und geschichtlichen Landkarten von Georgien aber fehlen. Der Band kommentiert ferner auch die einzelnen Abschnitte des « Registers », soweit dies erforderlich ist, um die « Register » — Nomenklatur mit den Angaben der Schriftdenkmäler und der Geographie der Gegenwart in Übereinstimmung zu bringen. ⁷

Onomatologisch interessant ist auch die im « Register » enthaltene grosse Liste von Eigennamen, die damals unter der Bevölkerung von Samzche-Saatabago offenbar am verbreitetsten waren. Das « Register » führt zwar ausschliesslich die männlichen Namen von Familienoberhäuptern an, erfasst aber auf diese Weise alle Familien des « Wiläjets » und gewährt so einen vollständigen Überblick über den Charakter dieser Namen. Das Studium von Eigennamen und die Feststellung ihrer ethnischen Zugehörigkeit ist ein wichtiges Hilfsmittel zur Erforschung der geschichtlich-kulturellen Beziehungen der Völker. Es kann auch zur Untersuchung des Problems der ethnischen Zusammensetzung der Bevölkerung dienen.

Daneben ist das « Register » auch als eine eigentlich historische Quelle zu betrachten. Abgesehen davon, dass der Historiker alle oben angeführten Angaben — die verschiedenen Lebensbedingungen des Volkes betreffend — berücksichtigen muss, beinhaltet das Register auch viele Materialien, die dazu beitragen, so manche Lücke in der Geschichte von Samzche-Saatabago und in der Geschichte der georgisch-türkischen Beziehungen auszufüllen. Für den Historiker aufschlussreich sind die im Register enthaltenen Realien, genaue Angaben über Grenzverlauf, interessante Daten über die Erweiterung der osmanischen Macht in Südgeorgien, sowie beachtenswerte Mitteilungen über viele historische Persönlichkeiten (wie z.B. über Elene, die Tochter des kartlischen Königs, über Atabag Manutschar, Dedisimedi, Hizir-Pascha u.a.).

Besondere Bedeutung kommt dem im « Register » enthaltenen sogenannten « Gesetzbuch » (« Känün-näme ») zu, dessen einzelne Artikel Auszüge aus dem damals gültigen Osmanen-Codex sind. Diese Artikel sind mit Anmerkungen versehen, die den spezifischen Zielen der türkischen Verwaltung im eroberten Lande, manchmal aber auch den örtlichen Verhältnissen Rechnung tragen. Das angeführte « Känün-näme » besteht aus mehreren Abschnitten, deren jeder einen bestimmten Aspekt des Lebens der Bevölkerung zum Gegenstand hat. Behandelt werden unter anderem die Einführung eines neuen osmanischen Ackerbau- und Bodennutzungssystems, die Ordnung der Eintreibung verschiedener Steuern, die Beziehung zwischen den verschiedenen sozialen Schichten, Kriminaldelikte und deren Bestrafung, Bestimmungen, entlaufene leibeigene Bauern und vermischte Nutztiere sowie die Stallhaltung betreffend, ferner die Sätze für Marktpreise verschiedener landwirtschaftlicher Erzeugnisse, Strafen für Falschwiegen etc.

Hervorzuheben ist, dass die veröffentlichte Handschrift in ihrem wesentlichen Teil in sogenannter Siyāqat-Schrift geschrieben ist, deren Entzifferung als besonders schwierig gilt. ⁸ Die Schwierigkeiten liegen nicht nur bei der

⁷ Ausführliches darüber siehe : 3. Band des Werkes, Tbilissi, 1958, 2. Abschnitt « Kommentare zur Geographie und Toponomastik des Textes », SS. 21-603.

⁸ Dazu siehe : G. Jacob. Hilfsbuch für Vorlesungen über das Osmanisch-Türkische. 4. Teil. Bibliografischer Wegweiser. Berlin, 1917, S. 35.

Ein hervorragendes zweibändiges Werk über die Siyāqat-Schrift mit reichem Anschauungs-

weitgehenden Stilisierung der Buchstaben und deren Angleichung an eigene, man möchte sagen, geheime Ziffer-Coden, sondern auch — was besonders wichtig ist — darin, dass die Buchstaben dieser Schrift aller diakritischen Zeichen entbehren.

Das Entziffern unserer Handschrift wurde schliesslich von einer weiteren Besonderheit erschwert: mehr als die Hälfte des « Registers » führt nicht-muslimische, vornehmlich georgische geographische und Eigennamen an, für deren Wiedergabe die arabische Translitterierung im allgemeinen und die Siyāqat-Schrift im besonderen völlig ungeeignet sind.

So ist es wohl zu erklären, dass bisher verhältnismässig wenige Siyāqat-Handschriften veröffentlicht wurden. In diesem Zusammenhang sind die Publikation von A. Velics in Ungarn⁹ zu erwähnen, ferner kleine Veröffentlichungen von J.H. Mordtmann¹⁰ und B. Lewis¹¹ sowie vor allem das wohlfundierte Werk von Prof. L. Fekete¹² in 2 Bänden, dem ein staatlicher Preis der Ungarischen Volksrepublik zugesprochen wurde.

Der demnächst erscheinende IV. Band unseres Werkes wird folgende Probleme behandeln: sprachliche und paläographische Eigenarten des « Registers », phonetische Besonderheiten der Wiedergabe der georgischen geographischen und Eigennamen sowie sozial-wirtschaftliche Terminologie. Im « Register » ist nämlich diese Terminologie reich vertreten, und ihre Untersuchung ist für die Klärung zahlreicher Fragen der sozial-ökonomischen Beziehungen dieser Zeit von Bedeutung.

Das Werk hat hauptsächlich philologischen Charakter, befasst sich aber auch mit kulturgeschichtlichen Problemen. Die Untersuchung der Fragen, die das Studium unserer Handschrift objektiv aufwirft, wird zweifellos auch in Zukunft der Sache der weiteren gründlichen Erforschung der Kultur, der Wirtschaft und anderer Aspekte der Geschichte Georgiens und der Türkei in ihrer Wechselbeziehung dienen. Das Werk wird gewissermassen als Behelf wohl auch bei der möglichen Veröffentlichung ähnlicher « Ausführlicher Register » aus anderen osmanischen « Wilājeten » zur Hand gehen.

S. DSCHIKIA
Universität Tbilisi.

material wurde in Budapest im Jahre 1955, nachdem unser Werk bereits erschienen war, unter dem Titel « Die Siyāqat-Schrift in der türkischen Finanzverwaltung » von L. Fekete veröffentlicht (I-II, Budapest, 1955).

Im übrigen werden die Schrift und die paläographischen Besonderheiten unseres « Registers » eingehend im IV. Band unseres Werkes behandelt werden.

⁹ Velics Antal. Magyarországi török kincstári defterek, I.-II. Budapest, 1886-1890 (S.G. Jacob, Hilfsbuch... T.4, S. 35).

¹⁰ Türkischer Lehenbrief aus dem Jahre 1682: ZDMG, B. 68, T.I, Leipzig, 1914, S. 129f.

¹¹ Studies in the Ottoman Archives-I with III plates: Bulletin of the School of Oriental and African Studies. University of London, 1954, p. 469.

¹² Die Siyāqat-Schrift;... s. auch H. Inalck, Hierî 835 tarihli Süret-i defter-i sancak-i Arvanid. Ankara, 1954.

SOME NOTES ON THE LAZ AND TZAN (I)

The Laz and Tzan are the most distinctive of the peoples of Georgian origin who have made their home in north-eastern Anatolia. Lazistan (Chaneti) is the mountainous district which lies between Trebizond and Batoumi and is bounded by the Çoruh (Akampsis) River. The area has rarely been included in a Georgian state, and Georgian sources for the Laz and Tzan seem meagre. The Laz themselves have a lively folk-lore but no literature, and it is largely through the accounts of invaders, travellers and geographers, dating from the third century B.C. to the present day, that we must approach them.

Certain characteristics, many of which are common to all mountain peoples, recur in each account. In their history the Laz and Tzan have moved steadily south and west along the Black Sea coast: those who settled within the borders of the Byzantine Empire preserved their culture longest. Their language is allied to those of the Caucasus. They are warlike and for centuries their lands formed part of the disputed borders of greater powers: the Persian and Byzantine Empires, the Ottoman and Russian Empires. Their society was once semi-patriarchal and they have had their own kings. They have few towns and live chiefly in scattered settlements in the mountains, taking their flocks to the high pastures in the summer. They cultivate a primitive millet. From animism they were converted first to Christianity and then to Islam, but in both cases perhaps rather imperfectly. In the Middle Ages the Greek Emperors of Trebizond found them a trial in times of peace and defenders of the Empire's independence in times of war.

It could be argued that the Laz and Tzan are essentially the same people, or at least that the Tzan are Laz. An historic confusion has also arisen from the fact that the Georgians and Russians (but not the Laz themselves) call the Laz « Chani ». ¹ But the Laz and Tzan are regarded as distinct, if allied,

¹ See V. Minorsky, S.v. « Laz » in the *Encyclopaedia of Islam*, 1st. edn., Leiden/London 1936; B. Geiger, T. Halasi-Kun, A.H. Kuipers, and K.H. Menges, *Peoples and Languages of the Caucasus*, 'S-Gravenhage 1959, pp. 14-15; W.E.D. Allen, *A History of the Georgian People*, London 1932; pp. 55-6; *idem*, « The March-Lands of Georgia », *The Geographical Journal*, lxxiv (1929), pp. 135-156; and C. Ritter, *Die Erdkunde von Asien*, ix (1), Berlin 1858, pp. 928-943. I have preferred the Greek spelling of 'Tzan' (Tzanoi) to avoid confusion with the Chani (Laz). The Laz must not be confused with the Lezgian Muslims of Daghestan — see Evliya Efendi, *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa, in the seventeenth century*, tr. J. von Hammer,

peoples in the classical, and early medieval, sources, and so they will be examined separately.

1. THE LAZ (CHANI)

It is possible that the original home of the Laz lay on the north-western borders of Abkhazia, where Arrian places Palaia Lazikê (Nebugskaya?).² Then they had a king called Malassas.³ Other classical geographers identify the Laz with the Colchians,⁴ a loose term indicating the peoples of the eastern crescent of the Black Sea. But nearer the future Lazistan, Apollonius of Rhodes placed the arrogant Mossynoekoi: «Whatever is right to do openly before the people or in the market place, all this they do in their homes, but whatever acts we perform at home, these they perform out of doors in the midst of the streets without blame».⁵ Apollonius of Rhodes and Strabo report that, as their Caucasian name suggests, the Mossynoekoi lived in tree huts, from which they would leap upon unsuspecting travellers.⁶ Xenophon and Strabo confirm that the Mossynoekoi were efficient boatmen, lumbermen and fishermen, with a piratical bent.⁷ Such sources are notoriously difficult to interpret and control, but the Mossynoekoi and the later Laz share a common reputation in many respects and may well be connected.

A tenth century, or slightly earlier, tradition maintains that the Crimean Sauromatoi invaded Lazia during the reign of Diocletian (284-303), and that

ii, London 1840, p. 43; and Geiger and others, *op. cit.* p. 38. The Tzan must not be confused with the Chepni (Tzapnides), a Turkic people of the Pontos; or with the Tzanar (Dzanar, Sanar), a Christian people claiming Semitic origin who, in the tenth century, lived to the south-east of the Alan Gates — the pass of Dariel — and were ruled by a chorepiscopus: see Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, ii, Budapest 1943, p. 261 and M. Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, i, St. Petersburg 1874, pp. 609-613. Similarly the land of the Tzan must not be confused with Chanark (Kaheti), the mountainous area north of Tbilisi: see J. Marquart, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzüge*, Leipzig 1903, pp. 187 f., 418f., *idem*, *Skizzen zur historischen Topographie und Geschichte von Kaukasien*, Wien 1928, pp. 33, 35.

² Arrian, *Periplus*, cap. 28; identified in A. Baschmakoff, *La Synthèse des Périples Pontiques*, Paris 1948, p. 177.

³ Arrian, cap. 15.

⁴ Continuator of an anonymous author of a Periplus, following Menippes, cap. 18 (Baschmakoff, p. 136).

⁵ Apollonius Rhodius, *Argonautica*, ii, ll. 1015-1029, 1117: Cf. ps-Skylax, *Periplus*, cap. 86.

⁶ Strabo, *Geographia*, XII, iii, 18: Allen, *art. cit.* p. 153, even suggests that the «-syn-» in the name of the Mossynoekoi may be derived from the name Tzan,

⁷ Xenophon, *Anabasis*, V, iv, 3: see also Cosmas Indicopleustes, *Topographia Christiana*, ed. J.P. Migne, *PG*, lxxxviii, Paris 1860, col. 169.

they reached the Halys (Kizil Irmak).⁸ The first reliable references to the Laz come, however, in the sixth century, when their country became the Perso-Byzantine march lands. Lazia was then regarded as an essential frontier by Justin, Justinian and Herakleios, and by Chosroes I and II. In the sixth and seventh century the Laz dominated Colchis, the area on either side of the Phasis (Rion), and the centres of Petra, Meskhétie and Tbilisi which were imperfectly incorporated into the Byzantine Empire by 591. This was the Lazia of the sixth and seventh centuries, but the Laz themselves were already beginning to move to their final home in the coastland between Bathys (Batumi) at the mouth of the Akampsis (Çoruh) river, the future Lazistan, which lay within the actual, and slightly expanded boundaries of the Empire from at least the reign of Leo VI (886-912), and remained a marcher province until the Seljuk invasions of the eleventh century. Thus the Laz, who had maintained a wide client kingdom in the sixth century had become assimilated within the Byzantine defence system by the ninth.

Agathias and Procopius lay down the characteristics of the Colchian Laz, which are to be repeated by numerous later commentators. In Lazia «neither corn nor wine nor any other good thing is produced. Nor indeed can anything be carried from elsewhere on account of the narrowness of the paths, unless it be carried by men. However the Lazoi were able to live on a certain kind of which grows there, since they were accustomed to it.»⁹ The Laz «have neither salt nor grain nor any other good thing, but by furnishing skins and hides and slaves they secured the supplies they needed».¹⁰ In turn the Byzantines found Lazia a valuable trading outlet to the East.

The Byzantine methods, of dealing with the Laz can be compared, on different scale, with the devices employed in the subjection of other border peoples in Serbia, Bulgaria and Armenia and in their inclusion within the imperial system. The Laz were *foederati*, clients of Justin and Justinian, charged with the guarding of the borders and granted large funds: they themselves claimed the Abasgoi as vassals, a people which traditionally provided eunuchs for the Byzantine and Ottoman courts.¹¹ A Laz ruler had once received his sceptre from Persia: now the Laz kings, Tzathos and Goubazes, were offered Byzantine wives and Byzantine titles of calculated

⁸ Constantine Porphyrogenitus, *De Administrando Imperio*, ed. Gy. Moravcsik and tr. R.J.H. Jenkins, i, Budapest 1949, pp. 258, 262, 266; ii, (commentary) London 1962, p. 205.

⁹ Procopius, *Wars*, I, xii, 17-20.

¹⁰ Procopius, *Wars*, II, xv, 1-6; xxviii, 17-27.

¹¹ Procopius, *Wars*, VIII, xvi, 1-5.

importance; education and baptism at the Byzantine court, and investment in robes of white.¹² But the Laz were never satisfactorily incorporated into the Empire. They were evangelised and the Greek eparchy of Phasis counted four suffragans: ¹³ later an Exarchate of Lazia was established.¹⁴ But the Laz became Christians of an independent kind and appointed their own priests.¹⁵ The most distinguished Greek hierarch whom they encountered was St Maximos the Confessor, who died in exile in the Laz fortress of Schemarion (Muri) on 13 August 662.¹⁶ It was through a chain of frontier fortresses, and through strongholds such as Petra (Tsikhisdziri), that the Byzantines attempted to control them, But both the Persians and Byzantines found the Laz untrustworthy allies; neither power tried to conquer Lazia outright however, although Justinian and Chosroes levelled whole mountain forests in an attempt to subdue them.¹⁷

The Laz had always been on closer terms with the Byzantines than with the Persians. The turning point in their history comes in the late seventh century, with the end of the Persian threat and the beginning of the Arab. In a few years the extensive Lazia known to Agathias and Procopius suffered Arab invasion and the Laz of Colchis did not participate as Laz in Georgian national revivals thereafter. It was the Laz who had been incorporated within the Byzantine marches, Procopius' « Rhomaioi who are called

¹² Agathias Myrinaeus, *Historiarum libri quinque*, ed. J.P. Migne, *PG*, lxxxviii, Paris 1860, coll. 1404, 1408, 1433, 1436; on which see P. Lamma, *Ricerche sulla storia e la cultura del VI^e secolo*, Brescia 1950, pp. 21-6; Joannes Zonaras, *Annales*, ed. J.P. Migne, *PG*, cxxxiv, Paris 1864, col. 1229; Theophanes, *Chronographia*, ed. J.P. Migne, *PG*, cviii, Paris 1861, coll. 645-8. Recent commentators add remarkably little to the fine chapter 42 of Gibbon's *Decline and Fall of the Roman Empire*, but see B. Rubin, *Das Zeitalter Justinians*, i, Berlin 1960, pp. 335-365 and Maps VII and VIII; and A.H.M. Jones, *The Later Roman Empire, 284-602*, Oxford 1964, i, pp. 232, 269, 299; ii, p. 659 and iii, Maps I, II, and VI. The deliberate choice of white, as opposed to imperial purple, may have been influenced by the fact that the Laz coastal towns exported fine white cloth: later in the Empire of Trebizond white was to be the colour of imperial mourning.

¹³ Like Trebizond, the Phasis was supposedly evangelised by the apostle Andrew. The four suffragan sees were at Rhodopolis, Saêsina or Abissêna, Petra and Zigana, all within the Byzantine borders — see E. Honigmann, *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches*, Bruxelles 1935 (= A.A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, iii), pp. 197-8; and P. Goubert, *Byzance avant l'Islam*, Paris 1951, i, p. 233.

¹⁴ Mgr. Chrysanthos Philippides, « He ekklesia Trapezountos, » *Archeion Pontou*, iv-v (1933), pp. 113, 145, 170-1, 153-4, 201, 622, 688.

¹⁵ Procopius, *Wars*, VIII, ii, 15-20.

¹⁶ G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, tr. J. Hussey, Oxford 1956, p. 108, citing the identification of A. Brilliantov, « On the place of the death and burial of St. Maximos the Confessor » (in Russian), *Christ, Vostok*. vi (1917), pp. 1-62.

¹⁷ Procopius, *Wars*, II, xvii, 1-2; Buildings, III, vi, 9-14.



Pontikoi », ¹⁸ whom Minorsky believes to be « certainly Laz », ¹⁹ who retained their national identity when the great Laz state in the Caucasus had been forgotten. As with the Tzan, the history of the Laz after the seventh century is that of a Byzantinized, and now Turkicized, minority only. The ancient dominance of the Laz majority in western Georgia can be gauged by the extent of the Mingrelians and Svans, Zan-speakers who may be « surviving elements of a racial group which was once widespread round the coasts of the Black Sea ». ²⁰

But even the Laz who survived within the Byzantine borders (which now included the coastlands of the future Lazistan), are rarely mentioned in our sources. Unlike their neighbours, the Armenians of Ispir ²¹ and the Georgians of Tao, ²² they made no attempt to erect semi-independent *akritic* lordships after the seventh century.

¹⁸ Procopius, *Wars*, II, xvii, 1-2; Buildings, III, vi, 9-14.

¹⁹ Minorsky, *art. cit.*

²⁰ Allen, *art. cit.*, p. 139.

²¹ Ispir (Sber) lies on the southern border of Lazistan and commands one of the few routes north to the coast. It stands above the Akampsis (Çoruh) which runs north-east to Batumi. The river is swift but M. F. Guarracino managed to take a raft down part of it see « Notes of an excursion from Batum to Artvin », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, xv (1845), pp. 296-305. Ispir may first appear in Strabo (XI, iv, 8 and xiv, 9), as the Syspiritis or Hyspiratis to which Alexander sent an expedition — see Ritter, *op. cit.*, p. 88. The immense ramifications of the Armenian and Georgian Bagratid families, self-styled descendants of Bathsheba and cousins of the Virgin Mary, can perhaps be traced to an origin in Ispir — see K. Salia, « La Tao-klardjetie et ses monastères (II) », *Bedi Kartlisa*, 41-2 (xiii-xiv) (1962), pp. 40-6. From Justinian's reign the Byzantine border seems to have included Paipert (Bayburt), but excluded Ispir — see also K. Salia, « La Tao-klardjéthie et ses monastères (I) », *Bedi Kartlisa*, 36-7 (xi-xii) (1961), pp. 41-62. Basil II probably took Ispir in his expeditions of 1000-1 and 1022-4, but it passed to the Seljuks in about 1049. In 1124 David II of Georgia took the fortress. During part of the first century of the Mongol suzerainty of about 1226-1410, Ispir may have been a border fortress of the Empire of Trebizond — see D. Winfield, « A note on the south-eastern border of the Empire of Trebizond », *Anatolian Studies*, xii (1962), pp. 163-172. Clavijo visited Ispir on 12 September 1405, finding it in the hands of a Muslim Atabeg, who was probably a Georgian Djakeli, a wayward family which apostasized for good in the first half of the sixteenth century and was given the hereditary pashalik of Akhaltzikhe — see Ruy Gonzales le Clavijo, *Travels*, tr. G. Le Strange, London 1928, p. 335. On the church within the citadel of Ispir, see D. Winfield and J. Wainwright, « Some Byzantine Churches from the Pontus », *Anatolian Studies*, xii (1962), pp. 150-2 and Pl. xxv (b); and on the nearby Armenian monastery of St. John, see the Chevalier Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, Paris 1826, p. 418, n. 1.

²² Or, more correctly, of Klardjeti (middle Akampsis), Tao (Tortum and Olti) and Basiani (Olti and Araxes watershed). On the Bagratids of Tao, see S. Runciman, *The Emperor Romanus Lecapenus and his reign*, Cambridge 1929, pp. 167-9 and K. Salia, « La Tao-Klardjéthie et ses monastères, I », *Bedi Kartlisa*, xi-xii (1951), pp. 41-62. Mr. David Winfield is at present working on the Georgian churches of Tao, of which recent reports include M. and N. Thierry, « Notes

By the tenth century, when the Arab geographer Abul Feda regarded Trebizond as being largely a Laz port,²³ the Laz seem to have definitely settled in the area between there and Batumi, later to be known as Lazistan. Local leaders in Chaldia, such as the Gabrades, probably used the Laz in maintaining a vestige of the old Byzantine defence system against the Seljuk Turks from the middle of the eleventh century and the Greek Empire of Trebizond (1204-1461) inherited the Laz lands, which were named as the «*thema*» of Great Lazia.²⁴ Byzantine authors, such as Pachymeres,²⁵ regarded the new Empire as being no more than a Laz border state, and to some extent Trapezuntines such as Lazaropoulos²⁶ and Bessarion concurred.²⁷ Georgian historians, on the other hand, have been tempted to claim Trebizond as a Georgian dominated state.²⁸ In fact, although the Grand Komnenoi were closely related to the Georgian Bagratids and Djakelis, they were chiefly anxious to prove their legitimacy as Byzantine Emperors. Hardly a Georgian trait can be found in the administration and culture of the Empire of Trebizond :²⁹ indeed in their titles and conquests

d'un voyage en Géorgie turque», *Bedi Kartlisa*, 34-5 (viii-ix) (1960), pp. 10-29; D.C. Hills, *My travels in Turkey*, London 1964, pp. 222-8 and in *The Times*, 20 April 1963.

²³ Tr. M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Paris 1848, p. 40.

²⁴ V. Laurent, « Deux Chrysobulles inédits des empereurs de Trébizonde Alexis IV/Jean IV et David II », *Archeion Pontou*, xviii (1954), p. 265; A.A.M. Bryer, « The littoral of the Empire of Trebizond in two fourteenth century portolano maps », *Archeion Pontou*, xxiv (1961), pp. 120-1.

²⁵ George Pachymeres, *CSHB*, i, 520;

²⁶ Lazaropoulos in A. Papadopoulos-Kerameus, *Fontes Trapezuntini*, St. Petersburg 1897 Amsterdam 1965, p. 118.

²⁷ Bessarion, « Egkómion eis Trapezounta », ed. S. Lambros, *Neos Hellénomnêmôn*, xxii (1916), pp. 145-204.

²⁸ E.g. A. Manvelichvili, *Histoire de Géorgie*, Paris 1951, p. 194. Cf. Irène Mélikoff, « Géorgiens Turcomans et Trébizonde : notes sur le 'Livre de Dede Korkut' », *Bedi Kartlisa*, xvii-xviii (1964), p. 19 : in Trebizond « L'influence géorgienne restera prépondérante ».

²⁹ Georgia and Trebizond were closely allied, particularly in the early thirteenth century and early fifteenth century. At least seven members of the Grand Komnenos dynasty married into Georgian royal families. Panaretos, the court chronicler of Trebizond gives the epithet « the Wonderful » to Tbilisi - see *Michael tou Panaretou peri tón Megalón Komnênôn*, ed. O. Lampsides, Athens 1958, f. 310b; (of which there is a Georgian translation and commentary by A. Gamqrelidze, « Mikhel Panaretosis Trapizonis Khronika », *Masalebi sakharthelosa da kavkasiis istoriisathvis, nakv 33*, Tbilisi 1960). But whilst Georgia was, during the period of the Empire of Trebizond (1204-1461) a highly feudalised state, the Grand Komnenoi looked almost exclusively to Constantinople for their political structure and culture. Only in the fields of art, architecture and numismatics does it seem possible to trace any significant Georgian traits. On the architecture, see the conclusions of S. Ballance, « The Byzantine churches of Trebizond », *Anatolian Studies*, x (1960), pp. 172-5. Bessarion (*enc. cit.*, pp. 188-190), appears to describe a Georgian or Armenian pyramid dome which once stood above the palace. In numismatics



the Grand Komnenoi usually claimed Georgian dominion.³⁰ Queen Tamara the Great may have been a co-founder of the Empire of Trebizond,³¹ but Trebizond suffered less than did the kingdoms of Georgia from the Mongol invasions of the thirteenth and fifteenth centuries, which may be a partial explanation for the relative indifference of the Empire towards its Georgian allies. Trebizond looked to the political and cultural world of Constantinople rather than to Tbilisi. Only their large Laz population prevented the Grand Komnenoi from being fully plausible Emperors of the « Rhomaioi. »

The Laz played an active part in imperial politics — the Empress Anna Anachoutlou was brought to the throne in what was virtually a Laz invasion³² — and were probably the most warlike element of the population of the interior. Using almost the same terms as had Procopius, Lazaropoulos remarked in the fourteenth century that the theme of Chaldia was « a region difficult of access and fertile in warlike men ». ³⁴ But the greatest distinction between the Laz of the eastern and central Pontos and the Greeks of the coastal valleys was not ethnic but economic. The Laz were, from Procopius' time until this century, largely transhumant, whilst the coastal people were largely agricultural. The fact that the two patterns of living were not exclusive gave rise to almost annual battles for the high summer grazing pastures (Greek *parchara*, Turkish *yayla*) between the Greeks of the coast and the more purely transhumant people of the interior. The Laz enjoy some of the finest and highest grazing lands in Anatolia and their life must be set

the Empire influenced Georgia and the « Kirmanueli » were based on the asper of the Grand Komnenos (Kyr) Manuel : see Professor D.M. Lang (to whom I am indebted for information), *Studies in the Numismatic History of Georgia* (American Numismatic Society Notes and Monographs, No. 130), 1955; « Georgia in the reign of Giorgi the Brilliant », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, xvii (1) (1955), pp. 87-8; and K.V. Golenko, « Klad monet iz sela tobanieri », *Vizantiysky Vremennik*, xvi, pp. 127-172.

³⁰ The normal title of the Grand Komnenoi included that of Emperor « of the Iberians ». The reference may, however, be to the short-lived Byzantine theme of Iberia (1022-c. 1048/9) rather than to Georgia proper. The Iberian theme corresponded approximately with Tao — see J. Laurent, *op.cit.* p. 108, n.1; and S. Vryonis, Jr., « The Will of a Provincial Magnate, Eustathius Boilas (1059) » *Dumbarton Oaks Papers*, xi (1957), pp. 275-6.

³¹ The conclusions of A.A. Vasiliev, « The foundation of the Empire of Trebizond », *Speculum*, xi (1), p. 3ff. have been questioned by O. Lampsonides, (*op.cit.*, pp. 109-114), who argues against Tamara's influence. See also A.A. Vasiliev, « Mesarites as a source », *Speculum*, xiii (1938), pp. 180-2; C. Toumanoff, « On the relationship between the founder of the Empire of Trebizond and the Georgian Queen Tamara », *Speculum*, xv (3), (1940), p. 299ff. and N. Jorga, « Une nouvelle théorie sur l'origine et le caractère de l'Empire de Trébizonde », *Revue du Sud-Est Européen*, xiii (1936), pp. 172-6.

³² Panaretos, f. 293a.

³⁴ Lazaropoulos, *op. cit.*, p. 118.



against a pattern of annual migration as they follow their herds and flocks into the mountains when the snows clear.³⁵

In September 1405 Clavijo returned from his embassy to Tabriz. He travelled from Tortum to Ispir and then on the coast. Between Ispir and the sea he encountered Georgians « a fine race of men, very handsome in face and gallant in bearing. They are Christians of the Greek rite in matters of religion, but their language is not Greek, being an idiom peculiar to themselves »³⁶ and then the Armenians of Hemshin.³⁷ Between Surmene and Trebizond he travelled through the Trapezuntine *thema* of Greater Lazia. The province « lies along the sea-coast and is very mountainous, the hill sides everywhere being covered by forests. The trees as they stand support many creepers, most of which are grape-vines, and of the wild grapes a wine is made, but no vineyards are tended by these people.³⁸ The population live in hamlets each of which bears the name of *turio*,³⁹ the same consisting of well masoned cottages, a few together standing in one place and elsewhere others. The paths we had to follow going through this country were so abominable, that it cost us the lives of near all the beasts of burden we had with us for our baggage ».⁴⁰

The Laz maintained here a virtual independence for some time after the fall of Trebizond. They were increasingly converted to Islam after about 1580.⁴¹ But they retained an autonomy under their Dere Begs, who ruled the valleys of the interior from high castles, until the 1840s.⁴² They are one of the few non-Turkish peoples of Anatolia to survive in modern Turkey with their language and racial consciousness intact. They have a live folklore, play bagpipes⁴³ and tell interminable folk tales.⁴⁴ As sailors they are great

³⁵ A study of transhumant life in western Pontos is X. de Planhol's « A travers les chaînes pontiques. Plantations côtières et vie montagnarde », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, 311-2 (1963), pp. 2-12. One of the best descriptions of a transhumant society is J.K. Campbell's *Honour, Family and Patronage and Society*, (the Sarakatsanai of Epiros), Oxford 1964.

³⁶ Clavijo, p. 334.

³⁷ See p. 93.

³⁸ The same phenomenon was reported by Barbaro in 1470 and by Bordier in 1609.

³⁹ Clavijo, p. 336, which has, however, the misreading of « *curio* ». The definitive Catalan text (*Embajada a Tamorlán*, ed. F.L. Estrada, Madrid 1943, pp. 245 and cxix) reads « e es todo poblado aturios, que ellos disen por quinterias, e que son vnas pocas de casas ajuntadas en uno, e otras a otra parte ». The text used by C.R. Markham (*Hakluyt Society* xxvi, London 1859, p. 198), omits the sentence. I have not been able to identify the term « *turio* ».

⁴⁰ Clavijo, p. 336.

⁴¹ G. Rosen, « Uber die Sprache der Lazen », *Abh. der k. Akademie der Wiss. zu Berlin aus dem Jahre 1843* (Berlin 1845), *Phil. und his. Abh.*, p.2; Evliya, *op. cit.*, p. 427.

⁴² Allen, *op. cit.*, p. 56; and *art. cit.* p. 149.

⁴³ Mr. Robin Fedden (to whom I am indebted for information) has a photograph of modern Laz bagpipes in « In the steps of the Argonauts », *Geographical Magazine*, xxxcii (4) (1964), p. 313.

⁴⁴ The Laz have no written literature, but claim local poets such as Rashid Hilmi and Peh-



travellers, and have a reputation as pastrycooks in southern Russia and Turkey. Their distinctive black costume consists of a wide knotted kerchief, waistcoat, baggy trousers and cummerbund and has a sombre, swashbuckling air about it. Adopted by the inhabitants of the entire Pontic coast, the Laz costume may be still seen at Bairams in Giresun and Trabzon, and at Greek Pontic refugee reunions in Salonika. ⁴⁵

The most striking trait of the Laz is their ferocious aspect. They provided warriors for the Empire of Trebizond «like terrible lions who never let their prey escape.» ⁴⁶ The Rev. Eli Smith was told by a Turk in 1833 that «they will at any time kill a man for an onion.» ⁴⁷ In 1962 I was told that in the village of Tonya the price of assassination had increased to the equivalent of about £ 5. In 1831 James Brant compared the Laz and Oflis with the Maniots, «carrying on blood-feuds from father to son.» ⁴⁸ In 1955 a murderer was shot dead in the Meidan of Trebizond only a few hours after being released from prison, by the son of his victim who had never seen his father. In 1673 Chardin found the people of Gonia had «inclination à l'impureté au brigandage et au meurtre» and that a Laz tribesman was

livanoğlu. In 1930-1 G. Dumézil collected a dozen Laz folk tales, which follow the Stith-Tompson groups very closely: they concern *divs* and *djinnns*, were-wolves and dragons, girl-kings and princes in the underworld. Dumézil's *Contes Lazes*, Paris 1937, pp. 114-127 contains also valuable oral information on the strict marriage and death customs, and on the dress, of the Laz. Finally, a charming Laz «Gaudriole» may be quoted in Dumézil's translation (pp. 129-130): «Un tulle brodé est à toi./Sous le tulle doré./Un sourcil noir est à toi./Sous le sourcil noir,/Des yeux bruns (?) sont à toi./Sous les yeux bruns,/Un nez pointu est à toi./Sous le nez pointu,/Une bouche rouge comme kaytan est à toi./Sous la bouche comme kaytan,/Un cou (blanc) comme papier est à toi./Sous le cou comme papier,/Des seins comme des œufs sont à toi./Sous les seins comme des œufs,/un nombril profond est à toi./Sous le nombril profond,/Un coffre de cyprès est à toi./Ton coffre de cyprès/J'ai fermé à clef, et la clef — Est à moi!»

⁴⁵ First mentioned, perhaps, by Evliya (p.427) who, in the seventeenth century confused the Laz of Trebizond with the Lezghians, naming also «Chicho», and further to the east in Huban, the «Chagta» Laz.

⁴⁶ Ed. M. Quatremère, «Mesalek Alabsar fi Memalek Alamsar, Voyage des yeux dans les royaumes des différentes contrées», *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi et autres bibliothèques*, xiii (1), 1838), p. 380. (Al Umari).

⁴⁷ E. Smith, *Researches of the Rev. E. Smith and the Rev. H.G.O. Dwight in Armenia...*, Boston 1833, ii, p. 325.

⁴⁸ J. Brant, «Journey through a part of Armenia and Asia Minor in the year 1835», *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vi (1836), p. 192. On Brant, the first English vice-consul to be appointed to Trebizond after the Treaty of Adrianople in 1830, and an adventurous traveller, see A Correspondent, «Trebizond and the Persian transit trade», *Royal Central Asian Journal*, xxxi (1944), pp. 289-291.

« rude, grossière et sauvage ». ⁴⁹ In 1829 Rottiers found the Laz « rusé, vindicatif, enclin au vol et capable de tous les crimes qu'il l'accompagnent » ⁵⁰ and Beauchamp noted their farouche appearance. ⁵¹ The Rev. Horatio Southgate was told in 1837 that they had been « notorious robbers » under « lawless chiefs who once held sway in these high mountains ». ⁵² The Turks are equally censorious about the Laz : in cryptic proverbs such as « the Muslim does not eat Laz jelly » ⁵³ and rhymes such as « the cheapest of all fruits is the *keraz* (cherry); the silliest of all birds the *kaze* (goose); and the lowliest of all nations the *Laz* ». ⁵⁴

Like many mountain people who cannot speak for themselves, the Laz have earned themselves an almost uniformly poor reputation from Byzantine times onwards. Recent travellers have spoken, however, of their almost oppressive hospitality, their vivacity and handsome bearing. ⁵⁵ Denis Hills writes that « in present-day Turkey the Lazes have retained a bad name for violence, quick temper, and the blood feud; and neighbouring Turkish herdsmen will not go near their *yaylas*. But their reputation is curiously paradoxical. Most Turks will tell you that they are a backward, *imam*-ridden, quarrelsome people of mixed blood, speaking a travesty of Turkish, and living a boorish life in a poor, wild part of the country... they are the butt of popular jokes that show them to be both sly and stupid. Others, however, admiring the way a great many Lazes have made good in trade and the professions, stress their cleverness and enterprise, their gaiety and dances. Perhaps the root cause of prejudice against the Lazes (a prejudice extended to gypsies, *yürüks*, Kurds, and Arabs too) is that they are not held to belong to the family of 'true Turks'... To me, at any rate, the Lazes

⁴⁹ The Chevalier Chardin (who travelled through the area in a state of panic in 1673), *Journal du Voyage en Perse, et aux Indes Orientales, par la Mer Noire et par Colchide*, Amsterdam 1686, pp. 134 and 198.

⁵⁰ Le Colonel Rottiers, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, Bruxelles 1829, p. 182.

⁵¹ Le citoyen Beauchamp, *Relation historique et géographique d'un voyage de Constantinople a Trebizonde, par mer, l'an 5 de la république* (= 1796), Paris An 10 (= 1801), p. 131.

⁵² H. Southgate, *Narrative of a tour through Armenia, Kurdistan, Persia and Mesopotamia*, London 1840, i, p. 152. This traveller was told that the Laz « were Mussulmans and spoke a corrupt Greek ». Cf. J. C. Teule, *Pensées...*, Paris 1842, ii, pp. 11-12.

⁵³ Minorsky, *art. cit.*

⁵⁴ F.G. Aflalo, *An idler in the near east*, London 1910, p. 236 and pl. facing p. 235, showing a « curious headgear, neither cap nor turban, but an intermediate form,... worn by the Lazes... an unusually elaborate style, the tassel being as a rule dispensed with, and the material wound about the head rather like a puttee ».

⁵⁵ See Allen, *art. cit.*, p. 139, and Fedden, *art. cit.*, p. 313 and in *The Times*, 29 and 30 August 1963.

have always been hospitable. But one cannot help noticing their unattractive habit of using women as beasts of burden». ⁵⁶

All travellers confirm that the Laz language is of Georgian origin. Smith found that «they have no original language of their own, but speak a kind of *patois*, which is a Mingrelian dialect with a large admixture of Turkish». ⁵⁷ Moritz Wagner equated Laz with Gurian, «a branch of the Georgian tongue». ⁵⁸ In the last hundred years, studies by Rosen, ⁵⁹ Bopp, ⁶⁰ Klaproth, ⁶¹ Chikobava, ⁶² Zhgenti, ⁶³ Peacock, ⁶⁴ Adjarian ⁶⁵ and Marr, ⁶⁶ have established the non-Turkish roots of the Laz dialect. Basically, it is closest to Mingrelian, spoken in the area of the ancient kingdom of Lazia, then to the Georgian of Tblisi and with more distant connections with Suanish, the Svan language. Mingrelian, Laz and Svan all belong to the so-called Zan language group. ⁶⁷ There are relatively few Greek loanwords in Laz, but, if the identifications of Rosen and Klaproth can be trusted, they are to do with the sea, with agriculture, with settled life and with family relationships. They include the sort of words one would expect to be borrowed from the Greek, ⁶⁸ but there is another small range of words which are more

⁵⁶ Denis Hills (to whom I am grateful for information), *op. cit.*, pp. 109-110.

⁵⁷ Smith, *op. cit.*, p. 325.

⁵⁸ M. Wagner, *Travels in Persia, Georgia and Koordistan*;..., London 1856, ii, p. 262.

⁵⁹ G. Rosen, *art. cit.*, pp. 1-38.

⁶⁰ H. Bopp, «Uber das Georgische in Sprachverwandtschaftlicher Beziehung», *Abh. der k. Akad. der Wiss. zu Berlin aus dem Jahre 1846*, Berlin 1848, *Phil. — hist. Abh.* pp. 259-340.

⁶¹ J. Klaproth, *Asia Polyglotta*, 2nd. edn., Paris 1831, pp. 122-4.

⁶² A.S. Chikobava, *Grammaticheskij analiz chanskogo (lazskogo) dialekta*, Tbilisi 1936 (with a summary in french).

⁶³ S.M. Zhgenti, *Chanskie (lazkie) teksty*. (Arxavkij govou), Tbilisi 1938. It must be remembered that both Chikobava and Zhgenti were working on the comparatively few (less than 1,000) Laz speakers within the Soviet Union.

⁶⁴ R.N. Cust (obtaining his information from Mr. Peacock, English vice-consul at Batumi), «Original vocabularies of five west Caucasian languages», *Journal of the Royal Asiatic Society*, N.S., xix (1887), pp. 145-156.

⁶⁵ Adjarian, «Étude sur la langue Laze», *M.S.L.* x (1899), pp. 145-60, 228-40, 364-401, 405-448.

⁶⁶ N.Y. Marr (certainly the most scientific investigator of the Laz dialect), *Grammatika ch'anskago (lazskago) yazika*, St. Petersburg 1910 (a grammar, chrestomathie and glossary); *Kipshidze, doplen svedeniya o ch'anskom yazike*, St. Petersburg 1911; «Iz poezdki v turetskij Lazistan», *Bull. de l'Acad. Imp. des Sciences de St. Pétersbourg*, (1910), pp. 547-570, 607-632).

⁶⁷ Geiger and others, *op. cit.*, pp. 13-16.

⁶⁸ E.g. 'Chir'i' (*kêrion*) = wax; 'mandre' (*mandra*) = sheepfold; 'draponi' (*drepani*) = the rare Byzantine sickle; 'kromi' (*kromodi*) = onion; 'papu' (*pappos*) = grandfather; 'dai' (*theios*) = uncle; 'shire' (*chêra*) = widow; 'karavi' (*karabi*) = ship — see A. Bryer, «Shipping in the Empire of Trebizond», *Mariners Mirror*, lii (1966), p. 8 - 'chope' (*kopion*) = rudder; 'liman' (*limên*) = harbour beach; 'ssabaton' (*sabaton*) = Saturday; 'pareske' (*paraskevê*) = Friday or preparation; and 'skafind' (*skaphê*) = tub.

revealingly taken from the Byzantines : like *oregsi* « appetite », *aghnuse*, « ignorance »; and most significantly, *okori* « house » (from *oikos* ?) and the Laz word for work or servitude itself, *dulia*.

W.E.D. Allen finds Laz origins for many place names of eastern Pontos.⁶⁹ Athenai (Atine) has no obvious Greek origin, as Bessarion claimed for it,⁷⁰ but may be the Laz for « the place where there is shade ». The ancient Rhizaion (Rize) is « the place where people (or soldiers) meet ». Mapavri (Çayeli) may mean « leafy ». Such places, however, lay on the south-western borders only of ancient Lazia.

In the summer months the Laz move from their high valley settlements to the superb pastures of Kachkar.⁷¹ The Laz avoided towns but lived in communes of scattered dwellings. Their houses were wooden chalets, perched on stilts above ground and dispersed about the mountain forests. Even in the nineteenth century, Brant observed that the inhabitants of Lazistan « live in cottages scattered singly over the country », ⁷² and Rottiers speaks of the « pauvres cabanes des pêcheurs du Lazistan ». ⁷³ This kind of dwelling, which was perhaps first noticed among the ancient Mossynoekoi and which was found by Clavijo in 1405, has to some extent survived. Even today the comparatively densely populated Lazistan has no towns of more than 15,000 inhabitants.

The Laz live principally on their own mutton, beef and dairy products of the pastures : they make their own cloth. Additions to this diet include the local fish, ⁷⁴ the famous 'mad' honey of the Pontos, ⁷⁵ and a kind of millet or maize, which is cultivated in the comparatively low *mezraa* below

⁶⁹ Allen, *op. cit.*, p. 56; and *art. cit.* pp. 140, where he suggests that such place names as Amisos (Samsun), Trebizond and Djevezlik (Dikaisimon, Maçka), may have Laz (Zan) names, and that the Black Sea — called in medieval Georgian « The sea of Ispir », or *Speris Zghra* — may in its most remote Greek name (*Pontos Azeinos*, rather than *Euzzeinos*) reveal the epithet of « The Tzanic Sea ». I find these philological analogies improbable.

⁷⁰ Bessarion, *enc. cit.*, p. 36 : c.f. Procopius, *Wars*, II, xxx, 14.

⁷¹ See n. 35.

⁷² Brant., *art. cit.*, p. 192.

⁷³ Rottiers, *op. cit.*, p. 189.

⁷⁴ A fish slightly smaller than the sardine is a staple diet of the Lazic coast — Ancient Greek *amia*, Pontic Greek *chapsi(n)*, and Turkish *hamsi balik*. Evliya (pp. 48-9) found it « an aphrodisiac of extraordinary potency, and its burnt head will smoke snakes to death ». For its history, see Mynoides Mynas in MS Paris Suppl. Gr. 1248, f. 119a; *Pamietniki Janczara, czyli Kronika Turecka Konstantego z Ostrowicy*, ed. J. Łos, Krakowie 1912, p. 261; P.A. Jaubert, *Voyage en Arménie et en Perse fait dans les années 1805 et 1806*, Paris 1821, p. 139; and A.A. Papadopoulos, *Historikon Lexikon tés Pontikés Dialektou*, Athens 1961, s.v. *chapsi(n)*.

⁷⁵ Which devastated Xenophon's Ten Thousand. For recent reports of this singular honey, see Hills, *op. cit.*, p. 108 and Fedden, *art. cit.*, pp. 305-6.

their settlements. Procopius had noted the primitive nature of their grain, which Chardin confirmed in 1673.⁷⁶ They do not grow wheat and in 1850 Walpole diagnosed their bread as being made from Indian corn.⁷⁷ One of the reasons why the Laz have apparently made no advance in their agriculture since classical times lies in the extreme difficulty of pursuing a more elaborate cultivation in the precipitous mountains of Lazistan. In 1833 Smith was told that « the Laz cultivate mountains so nearly perpendicular as to be able to stand to sow and reap only by tying themselves to trees » :⁷⁸ two years later Stuart was told the same story.⁷⁹ In the same year Brant traversed Lazistan and said that « the country is so wooded and mountainous, that it does not produce grain sufficient for the consumption of the population, yet not a spot capable of cultivation appears to be left untilled. Cornfields are to be seen hanging on the precipitous sides of mountains, at which no plough could arrive. The ground is prepared by manual labour, a two-pronged fork, of a construction peculiar to the country, being used for this purpose.⁸⁰ Indian corn is the grain usually grown, and it is seldom that any other is used for bread by the people ». ⁸¹ The Laz had advanced little since Procopius found them « able to live on a certain kind of millet which grows there, since they are accustomed to it ». ⁸² The fate of the Laz was conditioned by the nature of their country. The mountains of Lazistan enabled them to maintain a keen independence and yet prevented them from making any progress in settled agriculture or organising more than a rudimentary polity. It was the achievement of the Grand Komneoi that they persuaded the Laz warlords of the interiors to identify their independence with that of the Trapezuntine Empire. Ever since Goubazes, King of the Laz, had allied himself with Justinian, the Laz have rejected the culture of the Caucasus for that of successive rulers of Anatolia. It was only the Anatolianized Laz of the sixth century who have survived in

⁷⁶ See n. 49.

⁷⁷ F. Walpole, *The Ansayrii and the Assassins, with travels in the Further East in 1850-1...*, London 1851, p. 239-240.

⁷⁸ Smith, *op. cit.* ii, p. 319.

⁷⁹ C. Stuart, *Journal of a residence in northern Persia*, London 1854, p. 83.

⁸⁰ This appears to be the Pontic *eliktrin*, which Mr. David Winfield tells me « might be a very hefty two pronged fork which men use for digging in pairs for digging over ground for cultivation. It is dying out now ». It is mentioned in the Matzouka valley in the thirteenth century in T. Uspenskij and V. Beneshevich, *Actes de Vazélon*, Leningrad 1927, No. 118. See also A. Papadopoulos, *op. cit.*, sv. « eliktrin »; and D.B. Bagiakakos, « Dialektika ek tou mesaiónikou Pontou », *Archeion Pontou*, xxvii (1964), p. 283.

⁸¹ Brant., *art. cit.*, p. 191.

⁸² Procopius, *Wars*, I, xii, 20.

Lazistan, when Colchian Lazia is forgotten. But to some extent neither the Byzantines, nor the Ottoman or modern Turks, have accepted the Laz as being Anatolian. The modern Laz are loyal 'Turks', and remain « a clearly defined minority which possess no political problem ». ⁸³ The Turkish census of 1945 numbered 46, 987 Laz speakers in Turkey, whilst the Russian census of 1926 found only 643 Laz (and 730 Laz speakers) on the eastern side of the border. ⁸⁴ The majority of Laz are today scattered among the quays of Istanbul, in the pastryshops of Izmir and Ankara, in the tea plantations of Rize and in the hazelnut groves of Giresun and Trabzon. But it has been estimated that about 10,000 Laz still follow their ancient pattern of life in the high grazing lands of Lazistan. ⁸⁵

2. THE TZAN

Strabo and Stephen of Byzantium affirm that the Tzan are the ancient Makronai ⁸⁶ whom the Argonauts encountered near the future site of Trebizond. ⁸⁷ The Makronai were known to the anonymous author of the *Periplus* and to Herodotus, Xenophon, Pliny and Skylax (who called them « Makrokephaloi » by false etymology). ⁸⁸ As Tzanoi or horsemen Sanoi they were known to Arrian and Eustathios of Salonika. ⁸⁹ As with the Laz, Procopius' is the first reliable account of the Tzan. He confirms that they are

⁸³ Fedden, *art. cit.*, p. 305.

⁸⁴ Despite the fact that « during the Russo-Turkish campaign of 1916-17, the Georgian Legion was stationed in the mountains east of Tirebolu (Tripolis), on the banks of Harshit (Philabonites) river », and that the headquarters of the Georgian Committee was placed first in Amisos (Saumsun) and later in Kerasous (Giresun), the Muslim Laz « were helping the Turks, tearing up railway lines, wrecking trains and conducting guerilla operations generally » against the embryo Transcaucasian Republic in April 1918 — see D.M. Lang, *A modern history of Georgia*, London, n.d., pp. 183 and 203.

⁸⁵ Fedden, *art. cit.*, p. 305 : nearly forty years ago, Allen (*art. cit.* p. 140) estimated 8,000 Laz in Turkish Lazistan. Mr. Hills, who has visited the Laz recently, tells me that « Laz was spoken among Laz families in the yaylas I visited, but with me everyone spoke Turkish. I gathered that from the hill and coastal areas the people always went into the hills, in summer, with their animals — returning annually to the same grazing grounds. Lazes as well as their 'Turkish' neighbours would be found in contiguous grazing grounds, but they grumbled (to me) about each other. »

⁸⁶ Strabo, *Geographia*, XII, iii, 18; Stephanus Byzantii, *Ethnicorum quae supersunt*, ed. ed. A. Meineke, Berlin 1849, i, p. 429.

⁸⁷ *Argonautica*, II, I. 1242.

⁸⁸ Xenophon, *Anabasis*, IV, 813; Herodotus, *Historia*, VI, 104; VII, 78; Anonymous, *Periplus* 37; ps-Skylax, 85; Pliny, *Nat. Hist.*, VI, ii, 12.

⁸⁹ Arrian, *Periplus*, 15; Eustathios, in *Geographi Graeci Minores*, ed. C. Müller, Paris ii, p. 349.

a different tribe from the Laz, but nevertheless his accounts of the two have many parallels. « The Tzanic nation, subject to no one, called Sanoi in early times ... made plundering expeditions among the Romans who lived about, maintaining a most difficult existence, and always living upon what they stole; for their land produced nothing good for them to eat». The Romans found it easy enough to defeat them in open battle, but their land was « absolutely beyond capture owing to the strength of their fortresses. »⁹⁰ One is immediately reminded of the chain of castles which guards the Trebizond road, of the castle of Tzanicha itself standing above a cliff, and of the assertion of the Armenian Prince Haitoun that the Turks could never take Trebizond because of the formidable castles which surrounded it.⁹¹ Like the Laz, the Tzan lived in a land so mountainous that it was virtually impossible to cultivate, besides having the added disadvantage of being in the grip of endless winter. Like the Laz they were transhumant. « They breed cattle, not in order to plough the earth — for the Tzanoi are altogether indolent and averse to the tasks of husbandry ... — but in order to have a constant supply of milk and to eat their flesh ». ⁹² They were anarchists, living « a life of solitude among themselves in the manner of wild beasts. »⁹³ « From ancient times the Tzanoi have lived as an independent people without rulers, following a savage-like manner of life. »⁹⁴ They were animists, « regarding as gods the trees and birds and sundry creatures besides, and worshipping them... »⁹⁵

The primitive life of the Tzan, of which Procopius was so censorious, was doomed, for as he pointed out, the Tzan boundaries met those of Persarmenia and Byzantium. Justinian made strenuous efforts to subdue them and they accepted fortresses, garrisons, military enrolment, a Duke, missionaries, defoliation of forests and other benefits of Byzantine civilization. Nevertheless, like the Romanized Laz, it seems to have been the Tzan who lived within the Byzantine borders (the Okenite group, as opposed to the more distant Koxyline Tzan)⁹⁶ who retained their identity.

El Masudi, the Arab geographer, summed up the Tzan, or « nation called *Ghumik* » tersely and accurately in the tenth century : « They are Christians,

⁹⁰ Procopius, *Wars*, I, xv, 21-25; II, iii, 39. Cf. Photios, *Bibliothéké*, p, 236.

⁹¹ *Senfuyent les fleurs des histoires de la terre d'orient compilées par frère Hayton seigneur du cort et cousin germain du roy darmenie par le commandement du pape*, Paris n.d. (c. 1500), f.5a.

⁹² Procopius, *Buildings*, III, vi, 21.

⁹³ Procopius, *Buildings*, III, vi, 10-11.

⁹⁴ Procopius, *Buildings*, III, vi, 2.

⁹⁵ Procopius, *Buildings*, III, vi, 2.

⁹⁶ Procopius, *Buildings*, III, vi, 18 and 26.

and have no king, but chieftains, who are on friendly terms with the Laz.»⁹⁷ The later medieval history of the Tzan is known almost entirely from the career of one of these chieftainly families, the Tzanichites. The problem before the Greek Emperors of Trebizond was that the Tzanichitai controlled Tzanicha and part of the main roads to Bayburt and Erzingan, and played the traditionally ambiguous role of Byzantine *akritai*. We do not know whether the Tzanichitai had a large, or genuinely Tzan, following, but they were one of the leading families of the Mesochaldian faction (composed of the great indigenous lords of the interior such as the Tzatzintzaioi, Kabazitai, Meizomatai and Kamachenoi) whose antagonism to the Greek palatine «Scholarioi» comprises much of fourteenth century Trapezuntine history.⁹⁸ The Emperors of Trebizond made great efforts to Byzantinize the Mesochaldian lords, giving them Greek titles and positions at court. We first hear of a Theodore Tzanichites, an official of the Grand Komnenos Alexios II, in an inscription of 1306, significantly in association with such men as his cousin Gregory Kamachenos, and George Torkopoulos.⁹⁹ In 1340 the Grand Stratopedarch Sebastos Tzanichites and a Kamachenos led a Mesochaldian revolt against the Byzantine Scholarioi.¹⁰⁰ Tzanichites was imprisoned and murdered but his successor Stephen Tzanichites was brought back into favour and given the title of Grand Constable in 1344.¹⁰¹ In 1349 Michael Tzanichites, a nobleman, was killed at sea fighting the Genoese¹⁰² and his successor John Tzanichites was given the court title of *Epikernes*.¹⁰³

The policy of the Grand Komnenoi in bringing the Tzanichitai to the capital — thereby isolating them from their tribal domains — and in employing the family in their Byzantine administration, worked well enough in the first half of the fourteenth century, except for the lapse of 1340. But when Alexios III (1349-1390) came of age, it became clear that he was

⁹⁷ *El Masûdî* « *Meadows of Gold and Mines of Gems* ». tr. A. Sprenger, London 1841, p. 433.

⁹⁸ See Lazaropoulos in Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 134 and Andreas Libadenos, *Periégêsis*, ed. M. Paranikas, Constantinople 1894, p. 26.

⁹⁹ G. Millet, « Inscriptions byzantines de Trébizonde », *Bulletin de Correspondance Hellénique*, xx (1896), pp. 496-7 — a dedication inscription in demotic greek, for the church of the Prodomos in Trebizond. In Trebizond, the comparatively common name To(ur)kopoulos may be a surname only, but by Byzantine and Cypriot analogy it might refer to the office of commander of the Turkish mercenaries in Greek service — see Moravcsik, *op. cit.*, ii, p. 275.

¹⁰⁰ Panaretos, f. 292a; Nikephoros Gregoras, *Byzantina Historia*, *CSHB*, 1829, i, p. 551; N.A. Bees, « Eis ton Trapezountiakon Chronikon Michaël Pamaretou », *Byzantinische Zeitschrift*, xvii (1908), p. 487.

¹⁰¹ Panaretos, f. 294b.

¹⁰² Panaretos, f. 295a.

¹⁰³ Panaretos, f. 297a.

to draw together the reins of power more closely than had his predecessors, and that opportunities for a tribal leader masquerading at court under a Byzantine title were lessening. John Tzanichites decided to abandon his position in the capital. In January 1352 he reclaimed his ancestral castle of Tzanicha « in a lawless manner », but two months later the young Alexios III marched there and imposed a peace.¹⁰⁴ This time it was almost thirty years before the next generation of the family is known to have been brought back into favour.

By 1386 Constantine (I?) Tzanichites held the post of Grand Constable (which may have entailed the command of Tzan mercenaries) and was Head of the *bandon* of Palaiomatzouka near his own lands.¹⁰⁵ The Tzanichitai were never entirely accepted back at the capital, but their influence was still important in the interior. The last member of the family of whom we have record, Constantine (II?) Tzanichites, was Head of the Palaiomatzoukan *bandon* in 1415.¹⁰⁶ It might perhaps have been wiser of the Grand Komnenoi to have recognised the Tzanichites position in the interior by giving them an hereditary administrative post a century before (as they did, in effect, to the Kabazitai, Dukes of Chaldia). In any event the Tzanichitai placed an unenviable dilemma before the Emperors and in the end it was left to Alexios III to solve it by force of arms.

The Acts of Vazelon provide about thirty Tzan surnames,¹⁰⁷ but they are less commonly found after the fifteenth century : a very late example from the Pontos is Basil Tzanakakês in 1851.¹⁰⁸ Panaretos suggests that the Tzan also had distinctive first names, such as Lekês or Tzampas.¹⁰⁹ But the Tzan in the Acts of Vazelon have, without exception, common Greek Christian names. It is possible that, like the medieval Vlach, the transhumant life of the Tzan made him of necessity bilingual.¹¹⁰ Equally it is possible that he had two first names, one of which would be an orthodox Byzantine name for use in legal documents. Similarly, during the Tourkokratia, Matzoukans commonly had two names — a Greek Christian name for use among themselves and a Muslim name for official purposes.¹¹¹

¹⁰⁴ Panaretos, f. 297a.

¹⁰⁵ Vazelon N° 103.

¹⁰⁶ Vazelon N° 123.

¹⁰⁷ Or, at least thirty names beginning with « Tza- ».

¹⁰⁸ E. Chatzidakis, « Christianikes epigraphes Mikras Asias kai Pontou », *Mikrasiatika Chronika* viii (1959), p. 56.

¹⁰⁹ Panaretos, f. 291a.

¹¹⁰ See M. Gyoni in *Byzantinoslavica*, xii (1951), pp. 29-42.

¹¹¹ See R. Janin, « Musulmans malgré eux : les Stravriotes », *Echos d'Orient*, xv (1912), pp. 495-505.

One cannot help avoiding the conclusion that the surviving Tzan were by the late middle ages beginning to lose their identity — probably through assimilation with the Greeks or with the Laz who were commonly regarded as « Chani » in any case. The last direct reference to the Tzan as a people may well be as early as Masudi's in the tenth century. The Tzan continue to figure in the pages of Miller¹¹² and of Chrysanthos¹¹³ only through a confusion which has not been fully recognised.

The « Tziapnides » and « Tzapnidai » of Panaretos and Chalkokondyles cannot be identified with the Tzan, a Christian people of Caucasian origin, but are clearly the Chepni, an Oghuz tribe with a Muslim faith. In the thirteenth century they are found in the Kirşehir region, between Ankara and Kayseri, and by the sixteenth century they had settled in places as diverse as Aleppo, Ayntab, Sivas, Izmir, Aydin, Manisa, Balikesir, Erzurum, Konya and Adana. But their chief area of penetration was the Pontic coast. In 1277 the Chepni successfully defended Amisos (Samsun) against the incompetent Grand Komnenos George. They conquered the area which was known as Djanik before their arrival and may well have founded the emirates of Limnia and Chalybia early in the fourteenth century, whose client rulers intermarried with the Grand Komnenoi and may have taken part in the government of the Empire.¹¹⁴ In 1348 the « Tziapnides » took part in a Turkish coalition against Trebizond under a leader called Posdoganes, but were defeated by the Grand Komnenos Michael.¹¹⁵ The Chepni threat against Trebizond was probably felt more in the annual struggles for grazing lands than in frontal assaults on the capital. After pacifying the emirates of the west Alexios III sent a large land and sea expedition against the « Tziapnidai » who had settled along the Philabonites (Harşit) valley, only a few miles west of Trebizond itself, in 1380. For the cost of 42 « Rhomaioi » dead, Alexios III slaughtered 100 Chepni and burnt and looted their winter village. In this passage Panaretos equates the « Tziapnidai » with « Tourkoi », thus making it clear that they cannot be identified with the Tzan.¹¹⁶ Furthermore the Tzanichitai seem to have remained perfectly loyal to the Grand Komnenoi during the incidents of 1348 and 1380.

¹¹² W. Miller, *Trebizond, the last Greek Empire*, London 1926, pp. 54, 57 and 66.

¹¹³ Chrysanthos, *art. cit.*, index.

¹¹⁴ Panaretos, f. 310a; F. Sümer in *EI* (2), s.v. « Čepni » and « Osmanli devrinde Anadolu'da bazı Ücoklu Oğuz boylarina mensup teşekküller », *Iktisat Fakültesi Mecmua'sı*, x (1952), pp. 441-453. It has been suggested that « Altamourios », who is named as the last Grand *Mesazon* in such sources as the *Ecthesis Chronica*, (ed. S.P. Lambros, London 1902, p. 26) was the son of the emir of Limnia — see Miller, *op. cit.*, p. 105.

¹¹⁵ Panaretos, ff. 294b-295a.

¹¹⁶ Panaretos, ff. 308-309a.

By the fifteenth century the Chepni may have infiltrated much of the Empire of Trebizond — Chalkokondyles reports that they lived from the Colchis to Amastris (Amasra), along the entire Pontic coast.¹¹⁷ Uzun Hasan counted Chepni, led by Il-aldi Beg, in his Ak-koyunlu confederation and Mohammed II passed through Chepni lands on his return along the coastal road west from Trebizond.¹¹⁸ After 1461 a number of Chepni Begs were given *timars* in the Trebizond area¹¹⁹ — possibly to offset Greek deportations. In the sixteenth and seventeenth centuries the region round, and to the west of, Trebizond was commonly called the « Vilayet-Chepni », and the Chepni were already colonising east of Trebizond, where they were still waging fierce struggles with the local people in Lazistan in the eighteenth century.¹²⁰

A number of place names can be derived from the Chepni,¹²¹ who are known to have held certain Kizilbach doctrines.¹²² Hadjdji Khalifa found that the inhabitants of the Chepni mountains, south east of Trebizond, were extreme Shiis, « worshipping as their God the Shah of Persia », that they spoke a mixture of Turkish and Persian and were associated with the Laz.¹²³

The Chepni provided yet another people of a somewhat similar name in which the Tzan could lose their identity. If one looks, however, at the area which the Tzan occupied in Procopius' day — that is the mountainous district of the Paryadres (Parhal)¹²⁴ between Ispir and the sea in Lazistan — one finds

¹¹⁷ Chalkokondyles, *CSHB*, p. 65 — « Tzapnidas », but Darkò (i, p. 59) reads « Tzanidas » : it is possible that Chalkokondyles was also confused by the Tzan and Chepni, and thus combined the extent of their lands.

¹¹⁸ F. Sümer, *art. cit.* and Chalkokondyles, *CSHB*, 498, ed. Darkò, ii, 248.

¹¹⁹ I am indebted to Professor Halil Inalcik for this information.

¹²⁰ M. Tayyib Gökbilgin, « XVI. yüzyıl başlarında Trabzon livasi ve doğu Karadeniz bölgesi », *Türk Tarih Kurumu Belleten*, xxvi (101)(1962), pp. 329-330. J.F. Careri, (« A voyage round the world », *Churchill's collection of voyages and travels*, London 1752, iv, p. 97), speaks of Trebizond as being « the head of the province Genich or Jenich » : the confusion with Djanik is probably explained by the Trapezuntine Chepni.

¹²¹ J.P. Fallmerayer, (*Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, München 1827/Hildesheim 1964, pp. 289-290), who confuses the Tzan with the Chepni, finds a Tzapnikon at Eupatoria Magnopolis on the Iris (Yeşil Irmak).

¹²² H. Kiepert, « Der Verbreitung der griechischen Sprache im pontischen Künstengebirge », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, xxv (4) (1890), p. 322.

¹²³ F. Babinger, « Der Islam in Kleinasien », and F. Taeschner, « Mehmed Aschyqs Berichte über Tshepnis », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, lxxvi (N.F.i), (1922), pp. 141 and 282-4.

¹²⁴ Parhal, the name of the mountain range north of Ispir, and of a celebrated medieval Georgian church, may be connected with the Greek *Parchara* (*yayla*). However, the *Söz Derleme*

the Hemshin, a singular people with certain traditional Tzan characteristics, who between the seventh and eleventh centuries had been Armenianized by the Bagratids of Ispir. The Hemshin also provide a clue for Clavijo's route through « Arraquiel » in September 1405. The Spanish ambassador was prevented from using the normal route from Bayburt to Trebizond because of Mongol warfare and instead reached the coast through Ispir, without apparently taking the easy route to Rize. He found the inhabitants of « Arraquiel » had grown discontented with their own lord and had asked the Muslim Atabeg of Ispir to appoint a Muslim governor, who did so but gave him a Christian deputy. Clavijo reported that his route « is very mountainous, with mere pathways that cross the passes, and these so rocky and steep that burdened horses cannot travel them. In some places they have had to build bridges of beams from rock to rock to traverse the hill crests. No sumpter beasts are here in use, but men who are porters have to carry all burdens on their shoulders. There is but little corn grown in this region, and the people are of a barbarous race. As we passed through them we were in some danger, for though they are Armenians and profess to be Christians, all are robbers and brigands; indeed they forced us, before we were let free to pass, to give a present of our goods as toll for right of passage. We were four days journeying through their country and then came to the seashore, at a place on the coast that lies six days journey east of Trebizond, and here journeying along a wretched road soon reached the little (Trapezuntine) port of Surmene. »¹²⁵ Further along the coast, between Surmene and Trebizond, he encountered the Laz. The people whom Clavijo found north of Ispir were almost certainly the Hemshin. The village of Hemshin (Hamsi) lies in the formidable Paryadres mountains due north of Ispir and at the headwaters of the Adiënos (Senes Dere) and the Zagatis (Susa Dere), down either of which Clavijo could have travelled.¹²⁶ It could

Dergesi, s.vv. « barhal », « barhar », « barkar », mentions it as the name of a wind, variously n. and n-w., found in the Gümüşhane-Erzurum-Bayburt area. Osman Turan, s.v. « Bayburd » in the *IA* connects the wind with the name of the mountain. Another Anatolian wind, the Keşisleme, takes its name from a mountain — the Keşis Dag (Bithynian Olumpos).

¹²⁵ Clavijo, pp. 355-6. On the modern Hemshin see G. Dumézil, " Notes sur le parler d'un Arménien musulman de Hemşin ", *Mémoires de l'Acad. roy. de Belgique*, lvii, (1964), fasc. 4.

¹²⁶ Mr. David Winfield tells me that he has reached much the same conclusion through personal exploration of the area. According to Allen, (*art. cit.*, p. 138), W.G. Palgrave travelled from Atine to Ispir, passing within a few thousand feet of the summit of Kaçkar: he might therefore have traversed, in reverse, much of Clavijo's route. Unfortunately Allen gives no reference, and Palgrave's other publications on the area do not mention the journey — see the *Proceedings of the Royal Geographical Society*, xci (1872), pp. 222-4; *The Field*, 20 March 1872, p. 288 and 6 April 1872, p. 317 and *Fraser's Magazine*, N.S. iii (1871), pp. 195-206 (= *Eclectic Magazine*, New York, lxxcii, p. 481ff.); *Ulysses*, London 1887, pp. 2-44.



well be the Hemshin whom Koch found speaking « a language or their own » at Ophis (Of),¹²⁷ whom Marr found spoke an incomprehensible language near Atine¹²⁸ and whom Kazbeg found spoke a language unknown to him in Parhal in 1876.¹²⁹ In Clavijo's day the Hemshin were already showing a leaning towards Islam. An early sixteenth century register shows that the *kaza* of Hemshin had 457 Christian and 214 Muslim households¹³⁰ an exceptionally high Muslim proportion for this part of the Pontos, where the normal ratio of Christian to Muslim was then about 10 : 1. At least one village of Muslim Armenian Hemshin survives in the area and the Russian census of 1926 numbered 629 Muslim Armenian Hemshin (Khemsin, Hamshili) on the Black Sea coast near the Turkish border.¹³¹ The Hemshin almost certainly provide an answer to the vexed question of Clavijo's route north of Ispir,¹³² and, more remotely, they may offer an answer to the apparent disappearance of ancient peoples in the area. But they do not provide a plausible clue to the fate of the ancient Tzan.

Procopius reported that the Tzan had spent « their whole lives among mountains reaching to the sky and covered with forests, and cultivating no land whatever, but robbing and living always on their plunder ». ¹³³ Once again one is reminded of Clavijo's experiences, this time in the area of the medieval Tzanicha. Clavijo met Leo Kabazites, the *akritic* baron of Torul (Ardasa) near the Zigana pass on 1 April 1404. Kabazites « proceeded to explain to us that he lived in that barren land, where indeed we now found him at peace, but that he had continually to defend himself against the Turks who were his neighbours on all sides against whom he was ever at war. Further he said that he and his men had nothing to live on, except it were what they could get given them by those who passed through his country, or what they could come by through plundering the lands of their neighbours ... » ¹³⁴ The fortress of Torul held out against the Ottomans for some twenty years after Trebizond itself had fallen. It is tempting to speculate that its defenders were the last of the Tzan. But more arguable is the proposition that the Tzan had disappeared as a clearly defined group some

¹²⁷ Ritter, *op. cit.*, xciii, pp. 923-8.

¹²⁸ Minorsky, *art. cit.*

¹²⁹ Allen (*art. cit.*, p. 138), remarks that this was « a curious fact, since he was familiar with the languages of the region ».

¹³⁰ Gökbilgin, *art. cit.*, pp 322-3.

¹³¹ Geiger and others, *op. cit.*, p. 46.

¹³² See E. Zdanevitch, « Ruy Gonzales de Clavijo en Géorgie », *XII^e Congrès International des Etudes Byzantines, Résumés des Communications*, Belgrade-Ochride 1961, pp. 115-6.

¹³³ Procopius, *Buildings*, III, vi, 1-8.

¹³⁴ Clavijo, p. 119.

centuries before. The last reference we have to them, as opposed to the Laz, dates from the tenth century. Our only evidence for the Tzan in the Empire of Trebizond is that of the apparently Tzan surnames in Vazelon and Panaretos. But if, as will be demonstrated in the next section, the Laz were commonly known as « Chani » from the late Middle Ages, these surnames become simply Laz — indeed Allen suggests that Tzanichites itself is « a clearly Laz patronymic ». ¹³⁵ After the tenth century the Tzan may well have to be relegated as yet another Pontic chimera. At any rate, despite their Tzan way of life, such people as the Armenians of Hemshin, the Kabazitai of Torul and even the Tzanichitai of Tzanicha, do not represent the ancient Tzan of Procopius.

(à suivre)

ANTHONY BRYER
University of Birmingham

¹³⁵ H. Inalcik, « Mehmed the Conqueror (1432-81) and his time », *Speculum*, xxxv (1960), p. 425; Allen, *op. cit.*, pp. 36, 55-6.

ERI, NACIA, XALXI IN GEORGISCHER UND FREMDSPRACHLICHER KORRESPONDENZ

Die Bedeutung eines Wortes bleibt in keinem Lebensbereich über eine längere Zeitdauer hin absolut identisch. Allerdings unterscheiden sich Tempo und Umfang der Veränderung nach dem Anwendungskreis, dem das Wort zugehört. Bei der Art und Weise des Bedeutungswandels sind verschiedene Möglichkeiten in Betracht zu ziehen: 1. Die Bedeutung des Wortes ändert sich mit der Sache, die es bezeichnet. 2. Das Wort erhält eine Doppelfunktion und wird neben seiner ursprünglichen zugleich in übertragener Bedeutung gebraucht; im Sonderfall setzt es bald die Auffassung einer Ganzheit, bald nur eines Teiles davon voraus. 3. Das Wort ist mit einer Wertung behaftet, sei sie stilistischer oder weltanschaulicher Art, wobei gerade solche Nebentöne oft raschem Wechsel unterliegen. Noch komplizierter wird das Problem, wenn ein Wort gewissermassen zum Abbild der Geschichte geworden ist und im Laufe der Zeit verschiedene Wertungen auf sich vereinigt hat, so dass es geradezu eine Sammlung von Widersprüchen geworden ist. 4. Bedeutungsgrenzen beginnen sich zu verwischen und synonymen Gebrauch scheint sich anzubahnen.

Alle diese Punkte sind bei der lexikalischen Korrespondenz zweier Sprachen zu berücksichtigen. Voraussetzung ist, dass zunächst in der einzelnen Sprache der Wirkungsumfang des betreffenden Wortes so exakt wie möglich festgestellt wird. Da alle aufgeführten Probleme bei der Gegenüberstellung deutsch *Nation*, *Volk* — georgisch *eri*, *nacia*, *xalxi* eine Rolle spielen, erscheint eine nähere Untersuchung notwendig, wie weit sie einander tatsächlich entsprechen.

Beginnen wir mit dem Begriff *Nation*. Er ist in allen bekannteren Sprachen vorhanden und stammt auf direktem oder indirektem Wege von dem lateinischen *natio*, das u.a. bei Georges¹ definiert wird als « die Nation, der Völkerstamm, sofern er gemeinschaftliche Abstammung, Sprache und Sitten hat ». Die beigefügte Belegstelle aus Cicero stellt *natio* und *gens* zusammen. Dadurch wird noch unterstrichen, dass der Gesichtspunkt der ethnischen Gemeinsamkeit ausschlaggebend ist. In den erklärenden Wörterbüchern der modernen Sprachen wird noch das von dieser ethnischen Einheit bewohnte Territorium mit aufgeführt, während die Frage, ob auch die staatliche Organisation dazu gehört, verschieden beantwortet wird. Einige russische Wörterbücher bringen Staat als besondere, zweite Bedeutung für *nacija*², andere lassen dieses Kriterium ganz ausser acht³. Auch in den einschlägigen

¹ Kleines lateinisch-deutsches Handwörterbuch von K.E. GEORGES, Leipzig 1890.

² Ušakov u.a., *Tolkovyj slovar' russkogo jazyka*, Bd. 2, Moskau 1938 *Slovar' russkogo jazyka*, Bd. 2 Moskau 1958.

³ *Enciklopedičeskij slovar'*, Bd. 2, Moskau 1955, Ožegov, *Slovar' russkogo jazyka*, Moskau 1952, Lochovic u.a., *Russko-nemeckij slovar'*, Moskau 1960.

französischen Lexika besteht keine klare Meinung zu diesem Punkt ⁴. Ausserdem wird dort die Gemeinsamkeit «der Sitten» nicht immer als die ererbte Einheit der Kultur verstanden, sondern bald eingengt auf «gemeinsame Interessen», bald auf «Religion». Ziemlich dürftig ist die Behandlung unseres Lemmas im Wörterbuch von Grimm: «Das (eingeborene) Volk eines Landes, einer grossen Staatsgesamtheit» ⁵. Dagegen sucht das umfangreichste englische Nachschlagewerk möglichst alle Kennzeichen in seiner Erklärung unterzubringen: «An extensive aggregate of persons, so closely associated with each other by common descent, language, or history, as to form a distinct race or people, usually organised as a separate political state and occupying a definite territory» ⁶. Die übrigen englischen Lexika halten sich im wesentlichen an diese Definition.

Übereinstimmend ist demnach herauszukristallisieren: Nation ist eine historische Gemeinschaft, die in ihrem Kern bis in die vorgeschichtliche Zeit der Gentilgesellschaft zurückgeht. Daraus erwächst die Behauptung der gemeinsamen Abstammung, die wir heute nicht mehr unbeanstandet stehen lassen können, und zwar aus zwei Gründen: Wohl gibt die Organisationsform der Stämme vor, auf der Blutsverwandtschaft zu basieren, doch ist dieses Prinzip mehr formal-fiktiv und nicht im eigentlichen Sinne aufzufassen, besonders in späterer Zeit. Zweitens möchten wir mit dieser Richtigstellung jeder rassistischen Ausdeutung zuvorkommen. Diese historische Gemeinsamkeit ist erkennbar an der Sprache und an dem besonderen Kulturfonds, den jede Nation besitzt. Um sich zu realisieren, braucht die Nation ihr Territorium, das seine klaren Grenzen erst in der Neuzeit findet, wo es der Nation gelingt, auch einen einheitlichen Wirtschaftskörper darzustellen. Die Frage der staatlichen Organisiertheit ist nicht generell zu lösen.

Nach dieser Inhaltsbestimmung braucht das Georgische das über das Russische aufgenommene Fremdwort *nacia* nicht. Die georgische Sprache hat ihr eigenes Wort, wie aus der Definition von *nacia* im erklärenden Wörterbuch hervorgeht: «*nacia igivea, rac eri*» (*nacia* ist dasselbe wie *eri*) ⁷. Deshalb kommt *nacia* fast ausschliesslich in der Übersetzungsliteratur vor. Doch bei internationalen Prägungen, die Allgemeingut geworden sind, finden wir bereits *eri* anstelle von *nacia*: *gaertianebuli erebi* (die Vereinten Nationen). Die adjektivische Ableitung von *nacia* ist *nacionaluri*, z.B. *nacionaluri šemosavali* (Nationaleinkommen). Aber auch in diesem Falle geht der Zug dahin, *erovnuli* zu bevorzugen. Es gibt Weiterbildungen zu *nacia*, denen keine entsprechende Ableitung von *eri* zur Seite steht. Das sind *nacionalizmi* als gesteigertes, zum Chauvinismus tendierendes Nationalgefühl und *nacionalist'i* als Vertreter eines solchen Nationalismus. Merkwürdig ist das Verhältnis der Wortarten bei *int'ernacionalizmi*, dem als

⁴ Petit Larousse Illustré, 1915 — Larousse du XX^e Siècle, 1932 — Nouveau Larousse Universel 1949 — Petit Larousse, Dictionnaire Encyclopédique pour tous, 1959. Die Ausgaben 1932 und 1949 sagen diplomatisch, dass Nation und Staat nicht identisch zu sein brauchen.

⁵ Grimm, Deutsches Wörterbuch, Bd. VII, Leipzig 1889.

⁶ New English Dictionary, ed. J.A.H. Murray, Oxford 1905.

⁷ Kartuli enis ganmart'ebiti leksik'oni, ed. A. Tschikobava, Bd.5, Tbilisi 1958.



Adjektiv immer die rein georgische Bildung *saertašoriso* entspricht. Der ausschliessliche Gebrauch der georgischen Form zeigt sich auch bei *erovneba* für Nationalität im Sinne einer kleineren Gemeinschaft, die zwar nationale Merkmale besitzt, aber als räumliche Enklave von einer anderen Nation umschlossen ist.

Bemerkenswert ist die Tatsache, dass sich *eri*, aus alten gesellschaftlichen Zuständen stammend, in stets entsprechendem Bedeutungswandel der Entwicklung angepasst hat. Ursprünglich « Heerbann », der allerdings nach Stämmen und Völkerschaften gegliedert war und demnach eine bestimmte Gesellschaft im Hintergrund hatte, bis zum modernen Verständnis der Nation hat es seine Brauchbarkeit und Eindeutigkeit in allen Phasen gewahrt. Die alte Bedeutung scheint mitzuschwingen in dem Gegensatzpaar *saek'lesio* — *saero* (klerikal — profan), das unwillkürlich an die Charakterisierung der beiden Schriftarten als *zucuri* und *mædruli* erinnert.

Für den lexikalischen Vergleich ist der Titel *eristavi* von besonderem Interesse. Ursprünglich Anführer des Heeres, dann im Mittelalter Territorialfürst, hat es die gleiche Wandlung erlebt wie das deutsche *Herzog*. Aber das der deutschen Zusammensetzung zugrunde liegende germanisch *hēr*/*here*/*heri* usw. hat nur die kriegsmässige Seite seiner Bedeutung als *Heer* (*žari*) behalten und machte für die Gesamtgesellschaft eine neue Bildung notwendig.

Es fällt auf, dass die Wörterbuchdefinitionen sehr oft, wie z.B. auch in den beiden angeführten Zitaten, das Wort *Volk*/*people*/*peuple*/*narod* zu Hilfe nehmen, wenn sie den Begriff Nation umschreiben wollen. Wie weit decken sich die Begriffe?

Dem georgischen *xalxi* entspricht: 1. eine Menge Menschen, 2. die breite Masse der Bevölkerung, 3. die gesamte Bevölkerung eines Staates oder Landes.

Im Deutschen ist *Volk* zu allen Zeiten so vielschichtig gewesen, dass Koppelman erklärt, es sei vollkommen undefinierbar⁸. Das Wörterbuch von Grimm bietet dazu vierzehn gesonderte Bedeutungen, die z.T. noch in sich gegliedert sind. Sie lassen sich, wenn man die leicht verständlichen Übertragungen auf Tiere usw. weglässt, in Übereinstimmung mit dem internationalen Gebrauch auf wenige Grundbedeutungen zurückführen, die im wesentlichen mit dem Georgischen übereinstimmen, wobei der Zusammenhang der verschiedenen Aspekte noch zu erläutern ist. Für das Deutsche ist noch zu bemerken, dass das aus dem Slawischen entlehnte *Volk*, ebenfalls zunächst *Heerbann* bezeichnend, einen Bedeutungswandel vollzogen hat, wie ihn das germanische *hēr* nicht zu leisten vermochte.

Um den Unterschied von *Volk* und *Nation* richtig zu interpretieren, ist zunächst auf eins zu verweisen. *Nation* ist Abgrenzung einer gesellschaftlichen Totalität kraft der ihr inwohnenden Eigenart gegen andere eben solche Einheiten. *Volk* dagegen ist in erster Linie eine Menge Menschen, die zusätzlich, und zwar nach verschiedenen Gesichtspunkten zu bestimmen ist. Als erstes lassen sich alle Bürger eines Staates unter *Volk* bzw. *xalxi* begreifen. Daher haben wir den umfassenden Begriff *sabč'ota xalxi*, dem

⁸ H.L. Koppelman, *Nation, Sprache, Nationalismus*, Leiden 1956.

die einzelnen *erebi* angehören ⁹. Während *xalxi* in dieser Bedeutung zunächst auf die Staatsbürger, also die Menschen, verweist, ist dieselbe Sache auch mit *saxelmc'ipo* (Staat) wiederzugeben, wenn die organisatorische und rechtliche Seite im Vordergrund steht, oder mit *kveqana* (Land), wenn es um die politischen Grenzen geht. Die Begriffe können parallel laufen: *čveni kveqnisa da čveni xalxis cxovrebaši* (im Leben unseres Landes und unseres Volkes); oder sie können sich verschränken: *eseni arian evrop'is im kveqnebis xalxebi* (es sind dies jene Völker der Länder Europas). Schliesslich kann als allgemeinsten Ausdruck für die mit allen diesen Wörtern gemeinte Gesamtheit *mosaxleoba* (Bevölkerung, eigentlich Einwohnerschaft) gebraucht werden, das z.B. bei statistischen Erhebungen bevorzugt wird. In der Geschichtsdarstellung des Mittelalters geht *xalxi* (Volk) auf die unteren Schichten, ohne den Adel. Im Absolutismus bekommt das Wort sogar einen stark pejorativen Beigeschmack, da die herrschende Gewalt im Volk nichts anderes mehr sieht als die gehorsamen Untertanen. Obgleich wir heute, von den demokratischen Prinzipien und ihrem Postulat, von der Volkssouveränität ausgehend, *Volk* zumeist als Gesamtheit aller Staatsbürger nehmen, taucht doch auch im modernen Sprachgebrauch der Widerspruch auf, dass *xalxis masa* (Volksmasse) oder *xalxi* schlechthin die breite Bevölkerung ohne oder in direktem Gegensatz zur Regierung bezeichnet. Der letzten Bedeutung nicht allzu weit entfernt steht die Auffassung vom *Volk* als der Masse der einfachen, arbeitenden Menschen, die eine bestimmte kulturelle Tradition wahren und zu anonymen Kulturschöpfern werden. Die beiden von *xalxi* abgeleiteten Adjektive tendieren dahin, sich jeweils einer bestimmten Bedeutungsgruppe anzuschliesse. So finden wir für Volkskunst, Volkslied usw. allgemein *xalxuri xelovneba*, *xalxuri simyera*, während Begriffe, die das Staatswesen betreffen, wie Volkswirtschaft, Volksbildung als *saxalxo meurneoba*, *saxalxo ganatleba* auftreten.

Unsere vier Punkte haben sich als Untersuchungskriterien bewährt. *eri* ist mit der Sache gewachsen und hat sich an Merkmalen bereichert, ohne an Eindeutigkeit verloren zu haben. Daneben tritt *nacia* als Fremdwort auf, das wohl die internationale Kommunikation erleichtert, da es in den viel gebrauchten Sprachen als einziger Begriff für diesen Sachverhalt existiert. *xalxi* dagegen hat genau wie *Volk*, *people*, *peuple*, *narod* mehrere Bedeutungen und Wertungen auf sich vereinigt und wird daher im Gebrauch von einer Mehrdeutigkeit bedroht, die keineswegs in allen Fällen durch den Kontext zu beseitigen ist. Schliesslich, und das ist ein Hauptpunkt, neigen die führenden indogermanischen Sprachen dazu, die Begriffe *Nation* und *Volk* zu vermischen und die entsprechenden Wörter synonym zu gebrauchen. Dagegen protestiert Cohen, und zwar mit Recht: « Nous pouvons parler de *peuple* pour un grand ensemble, comportant des divisions plus ou moins nombreuses. Il vaut mieux ne plus employer comme on l'a fait souvent au 18^e siècle le mot de *nation* comme synonyme de *peuple* en général, mais le réserver à un *peuple* ou une *fraction* de *peuple* ayant diverses caractéristiques de vie commune dont la langue, et souvent une unité politique

⁹ Allerdings finden wir auch, meist bei Übersetzungen, *xalxi* gleichzeitig in beiden Funktionen.

d'état.»¹⁰ Leider zeigen auch die heute greifbaren Wörterbücher, die Georgisch mit anderen Sprachen konfrontieren, die Tendenz, die Grenzen der Bedeutung zu verwischen¹¹. Aber gerade das Georgische könnte uns eine Hilfe sein, beide Inhalte wieder sauber zu trennen, damit der maximale Mitteilungswert der Sprache erhalten bleibt. Abschliessend darf noch hinzugefügt werden, dass derartige Begriffsbestimmungen darüber hinaus dringend notwendig sind sowohl für die Modernisierung unserer Wörterbücher als auch in der Vorarbeit für eine automatische Speicherung des Wortschatzes.

Gertrud PÄTSCH, Jena

¹⁰ M. Cohen, *Pour une Sociologie du Langage*, Paris 1956, S. 124.

¹¹ R. Meckelein, *Georgisch-deutsches Wörterbuch*, Berlin 1928 (eri : Volk, Nation, Heer); K. Tschenkeli, *Georgisch-deutsches Wörterbuch*, Zürich 1962 (eri : 1. Volk., Nation); N. Adamia, *Georgisch-deutsches Wörterbuch*, Tbilisi 1963 (eri : Nation, Volk); E. Cherkesi, *Georgian-English Dictionary*, Oxford 1950 (eri : people, nation); G. Axvlediani und W. Topuria, *Kartulusuli leksik'oni*, Tbilisi 1950, (eri : nacija, narod).

Salomon SCHWEIGGER, « *Ein neue Reysbeschreibung auss Teutschland nach Constantinopel und Jerusalem...* gedruckt und verlegt zu Nürnberg/durch Johann Lantzenberger M.DCVIII (Neudruck: Akademische Druck- und Verlagsanstalt Graz 1964).

Das Buch ist in altertümlichem Deutsch geschrieben. Bevor ich den Inhalt dieses Buches angebe, möchte ich den Autor des Buches vorstellen. Es ist der deutsche Missionar Salomon Schweigger. Er war kein einfacher Reisender, sondern ein sehr gebildeter Mann. Seine ausführliche Biographie ist in der « Allgemeinen deutschen Biographie », Bd. 33, Leipzig 1891, Seite 339-340, enthalten. Ich möchte dem Leser kurz die Lebensgeschichte dieses bedeutenden Mannes im Anschluss an die « Allgemeine deutsche Biographie » darlegen.

Salomon Schweigger, protestantischer Prediger, wurde im Jahre 1551 geboren. Vorgebildet in Latein- und (evangelischen) Klosterschulen des Herzogtums Württemberg bezog Schweigger 1572 die Tübinger Universität als Theologe, verliess dieselbe jedoch, ohne sein Studium beendet zu haben, am 26. September 1576 mit sechs Thalern in der Tasche, um einen Dienst zu suchen, bei welchem sein Drang, fremde Länder zu sehen, Befriedigung finden konnte. Er versuchte sein Heil in Österreich, und da traf es sich endlich, dass Joachim von Sinzendorf, welcher als Botschafter Kaiser Rudolfs II. am 10. November 1577 von Wien nach Konstantinopel ging, den mittlerweile in Graz ordinierten jungen Theologen als Reise- und Gesandtschaftsprediger in sein Gefolge aufnahm. Damals war Komorn der letzte feste Platz der Christenheit an der Donau. In Gran und Ofen begrüßten den Herrn von Sinzendorf bereits Würdenträger des Sultans und sein Prediger begann, die Bräuche der Muselmänner zu studieren. Bei Belgrad verliess die Gesellschaft ihre Schiffe und fuhr von da in Kutschen nach Konstantinopel, wo sie am Neujahrstag 1578 eintraf. Im November 1581 war Schweigger wieder zurück in der Heimat. Er starb am 21. Juni 1622 in Nürnberg. Im Zeichnen und Malen bewandert, hatte Schweigger viele Porträts, Trachten- und Genrebilder nach Hause gebracht, welche zum Teil in Holzschnitt dem Buche beigegeben werden konnten.

Salomon Schweigger hatte oft Berührungen mit Christen aus aller Herren Ländern, welche in türkische Sklaverei geraten waren, und dabei gefunden, wie sehr sie religiöser Nahrung entbehrten. Darum übersetzte er für diese

Menschen den kleinen Katechismus Luthers in die unter denselben am meisten verbreitete italienische Sprache. Herzog Ludwig von Württemberg aber beförderte die Schrift zum Druck und schickte viele Exemplare davon nach Konstantinopel zur Verteilung unter die gefangenen Christen. Der Titel dieses Buches lautet : « Il Catechesimo translato della lingua todescha in la lingua italiana per Salomon Sveigger Allamagno Wirt. predicatore del Evangelio in Constantinopoli. Tub. 1585 ». (Siehe : « Allgemeine deutsche Biographie », Bd. 33, Leipzig 1891, Seite 339f).

Salomon Schweigger behandelt in seiner oben genannten Reisebeschreibung einen Abschnitt der georgischen Geschichte, der die siebziger und achtziger Jahre des 16. Jahrhunderts betrifft, und beschreibt mit grosser Ausführlichkeit und Sympathie die Sitten und Gebräuche des georgischen Volkes. Besonders ausführlich wird die Geschichte von Kwarkware IV., Athabag von Samzche-Saathabago, und seinem Bruder Manutschar berichtet, die beide in Konstantinopel am Hofe des Sultans waren, wo Salomon Schweigger ihnen begegnete. In diesem Buch findet man wichtiges Material zur georgischen Geschichte.

Im XVIII. Kapitel (Seite 82) des Buches beginnt Salomon Schweigger über Georgien zu schreiben. Das Kapitel trägt folgende Überschrift : « Von zweyen Georgianischen Fürsten / die zu Constantinopel ankommen.../ ». « Im Jahr Christi 1579. den 3. Junij / seyn zu Constantinopel ankommen zween Georgianische Fürsten / ungefehrlich mit 150. Personen jhren Dienern / Ursach jhrer ankunfft ist diese : Nachdem Mustapha Wascha / wie oben angezeigt / einen Zug in Persiam fürgenommen / ist er unter wegen auff diese Georgianer gestossen / oder welches mehr zu glauben / ist er jhnen mit fleiss nachgezogen / weil sie vor derselben Zeit den Türcken viel leids zugefügt / dann sie hieltens jeder Zeit mit den Persiern / mit welchen sie viel Jahr in bündnus stunden / da si nun gesehen / dass sie dem gewalt der Türcken zu begegnen viel zu schwach weren / haben sie sich ergeben / und begehrt / er soll jhnen ein järliche Schatzung auff das Land schlagen / unnd sie bey jhrem Land bleiben lassen / so wöllen sie dem Sultan huldigen / welches aber Mustapha nicht wöllen auff sich nemen / sondern sie gen Constantinopel an die Ottomanisch Porten gewiesen / alda jhr sach jhrem begehren nach ausszutragen / welches dem Mustapha fürnemlich darumb zu thun gewesen / dass Sultan Murath sein fleis und ernst in seinem besohlen Generalobristenamt möcht spühren / und also gnad und huld bey jhm erhalten wider seine Missgünstige / deren er viel am Hof hett / die jhn begeherten zu verunglimpffen und in Ungnad zu bringen.

Als nun beyde Fürsten Gebrüder ein gute Zeit bey Hof wurden auffgehalten / unnd jhr begehren nicht wolt stat finden / wurd jhnen dieser

bescheid / dass der Sultan gantzlich entschlossen einen Sansag oder Landsverweser in jr Land zu setzen / da hat der jüngste Fürst aus begiert zu herrschen / und auss des Sathans eingeben... den Christlichen Glauben zu verlaugnen / und die Beschneidung anzunemen / wofern man jn bey dem Regiment wolt lassen bleiben. Da er nun solches erlangt / hat er alsbald sich lassen beschneiden / dessgleiche auch ein junges Knäblein von 10. Jahrn / sein leiblichen Sohn / nicht allein beschneiden lassen / sondern denselben dem Sultan geschenckt als ein Geisel / dass er ein gehorsamer treuer Lehennann dess Ottomanischen Hauses seyn wöll / diesem seyn seiner Diener bey zwanzig nachgefolgt / die alle verlaugnet haben. Sein Bruder Quarquaras Hodabag / wiewol er von den Türcken angemutet war in seines verzweifleten Bruders Fusstapffen zu tretten / ist er doch standhafft geblieben / sampt dem überigen Gesind » (Seite 82).

Manutschar hatte eigene politische Ziele, derentwegen er nach Constantinopel gekommen war. Diese Ziele hat er erreicht, aber dabei seine Heimat und das Christentum verraten. Kwarkware IV. war von ganz anderer Art : Er blieb immer ein grosser Patriot und ein treuer Anhänger seines christlichen Glaubens.

Salomon Schweigger schreibt weiter : « In dieser Zeit / als die Georgianer zu Constantinopel gelegen / seyn sie mit unsern Leuten in kundschaftt gerathen / also dass sie nicht allein oft in unser Haus kommen / sondern auch die Herrn beyderseits einander mit statlichen Gaben verehrt haben / dann Herr Quarquaras verehrt meinem G. Herrn ein schön gülden stück über 60. Ducaten werth / dargegen verehrt mein G. Herr ein schön Uhrenwerk auch über 60. Ducaten werth / welches er zwar mit hohem danck angenommen / aber letztlich ein Baurenzoten drein macht / weil niemand aus seinen Leuten mit diesem köstlichen Werk wust umbzugehn / so schickt er sie meinem G. Herrn wider / mit diesem begehren / er soll ihm Gelt anderselben statt schicken / welches auch beschehen ... Das Wort Hodabag ist in Jberischer Sprach ein Ehrentitel / damit man beydes einen Fürsten und einen König versteht » (Seite 83-84).

Salomon Schweigger schildert ferner die geographische Lage der Georgier, ihre frühere Heimat, Abstammung usw. :

« Diese Georgianer wohnen zwischen der Meotischen unnd Hircanischen See / also dass an der Hircanischen See die Albanier / an der Meotischen See die Colchi / und zwischen diesen beyden die Georgianer mitten innen ligen / in Historijs werden sie Iberi genannt von dem Fluss Ibero in Hispania / da sie jhren Ursprung und erste ankunfft her haben / von dannen sollen sie / weil sie nicht gnugsam Platz in Hispania gehabt / an dieser gegend sich niderglassen haben / Andere halten dafür / dass die Spanier von jhnen



seyen herkommen / sie werden auch alle drey Völcker Cumani genennt / welche sich heraus in Hispanien begeben / die Colchi werden jetziger Zeit Mengreli / unnd die Albanier Cirkassi / in jhrer Sprach genennt / alle drey Völcker seyn Christen / und erkennen den Patriarchen zu Constantinopel für jhrer Kirchen Oberhaupt / haben doch jhre eigne Bischoff unnd Metropolitans / mehrertheils stimmen sie mit den Griechen überein / in etlichen haben sie jhr besondere weis von den Griechen unterschieden / jhr Gottessdienst verrichten sie in jhrer Muttersprach / dann sie haben ein eigne Sprach / jhrer caloierorum oder Mönch einer schrieb mir in ein Buch / auff mein begehren / das A.B.C. auff folgende weis :

Und gelegenhelt der Stadt Konstantinopel. 85

ihrer Caloierorum oder Mönch einer schrieb mir in ein Buch/auff mein begehren/das A.B.C. auff folgende weis:

An kan gan dan en vin fen be tan in can tao man nar chi en bar tschan ret fan

P
r
y
y
o
n
p
h
n
h
w
y
h
v
u
u
z
k

k
u
u
x
p
r
m
u
y
b
e
r
a
u
y
e
k
e
r
m
r

tar. vn. bar. can tgan. gar. eta. dfin. jan. dfa. pa. ofchan. can. car. cigan. bet. ca.

Das Wort
sche A. B. C.

Darneben schrieb er die drey ersten Vers des ersten Psalmen / vnd lauten die Wort also : *Nederas gazi romeli ara miuida si achuuasa ve hmortotasa ; dagesasa Zoduuitasa aratazgada. Das ist: wol dem Menschen / der nicht wandlet im Rah der Gottlosen / ic. Die vnterschrift heist sich also : *Me ioseps Damizeria, ich Josef Damizeria / Charduuelz. aus Iberia / daut feri, schrieb diß / Salomonitois dem Salomon. Die Jahrzal *immsia odat schrasa cur aniconsa at aschudfa samoz. da dschuidmez. das ist / im Jahr Christi 1579.***

Als wenig Tag verlossen waren / sieng dieser Mönch Josef an in : aht der Gottlosen zu wandlen / vnd setze sich zu den spöetern / die Christi vnd desj Evan. aciti froeten / vnd wandlet im Wea der Sünder vnd Tücten / ihm ver. tiena a aller

Dieser Caloierus ward ein Lucd.

Salomon Schweigger erwähnt einen Mönch⁷ Josef, welcher die ersten Verse von Psalm 1 für ihn auf georgisch geschrieben haben soll.

Bemerkenswert scheint die Tatsache, dass in diesem Buch meines Wissens die georgische kirchliche (=nuscha-chuzuri) Schrift zum ersten Mal im Druck erscheint. Wenn man nun berücksichtigt, dass dieses Buch im Jahre 1608 gedruckt wurde, dann wird die Priorität des ersten georgischen Buches, das im Jahre 1629 in Rom erschien, in Frage gestellt. Das erste gedruckte Buch mit georgischer Schrift wurde also schon 21 Jahre früher, nämlich im Jahre 1608, von Salomon Schweigger herausgegeben. Vielleicht ist diese Feststellung unseren georgischen Gelehrten bis heute entgangen.

Salomon Schweigger berichtet weiter: « Es seyn aber mehrgedachte Georgianer von Person ansehliche / lange / gerade / vierschrötige / starcke Leut / von farb schwartzbraun / allerding den Polaken und Ungern gleich / sie seyn auch unerschrockne dapffere Kriegssleut / sie zogen in der Stadt hin und wider / als weren sie viel Jahr Burger darinn gewesen / fragten nach niemands / achteten und verwunderten sich keines dings / wie wir pflegen zuthun / wann wir zu frembden Volck kommen / unnd jhre Gebreuch unnd Sitten mit verwunderung sehen und darauff achtung geben.

Herr Quarquaras zwar fragt unsern Hofmeister viel von unserm Land / Gebreuch und Religion / Er war von Person lang / und fast so dick als lang er war / seines gleichen hab ich nie gesehen / seines alters bey 30. Jahrn / in der Kleidung seyn sie den Persiern gleich / aussgenommen den Hut und Stieffel / dann sie tragen alle Stieffel / und seyn alle in Seiden gekleidt» (Seite 86-87).

Salomon Schweigger reiste von Konstantinopel nach Jerusalem, wo er Sitten und Lebensverhältnisse der Stadtbewohner studierte, insbesondere auch die der Georgier :

« Sie haben besondere Ceremonien / die sie bey jren verstorbnen observieren / sie pflegen die Leich auff einen Tepich zu lege mit Kleidern angezogen / neben derselben ein Säbel und Bogen ligen / ... Also klagen diese Leut jhre Toden auch / sonderlich die Kriegssleut / die sie umb jhr geschwindigkeit und Dapfferkeit loben : O wie ein unerschrockner Held bistu gewesen / wie rund und fertig warst du mit deinem Säbel / wie haben sich die Feind ob deinem Heldenmuth und künheit entsetzt / nun aber / so sie es innen werden / dass du den Bogen / Säbel und Spies nicht mehr magst führen / wie werden sie sich freuen ? Diese und der gleichen Red treiben sie viel nach lenge und fleisset sich ein jeder / dass er mit Lobsprüchen über den andern sey » (Seite 85-86).

Salomon Schweigger berichtet weiter, dass sich Kwarkware IV. von Samzche-Saathabago interessiert über Ordnung, Religion und Sitten im deutschen Lande informierte. Es ist anzunehmen, dass Kwarkware IV mit dem deutschen Botschafter auch über politische Anliegen seines Landes sprach. Es ist ferner nicht ausgeschlossen, dass er den Botschafter in den aussenpolitischen Fragen um Hilfe bat. Das alles konnte Schweigger nicht schreiben, da er dadurch die deutsch-türkischen Beziehungen belastet hätte. Es ist bedauerlich, dass Salomon Schweigger nicht die Möglichkeit hatte, Thbilissi, die Hauptstadt Georgiens, zu besuchen. Bestimmt hätte dieser noble Reisende viel Interessantes über diese Stadt geschrieben.

SUR LE PROBLÈME DES MINIATURES PROFANES DE LA GÉORGIE MÉDIÉVALE
(SUJETS DE BATAILLES DANS LE PSAUTIER DE DJROUTCHI)

Le thème de cette étude est le groupe des miniatures sur des sujets de batailles ornant un des plus précieux manuscrits géorgiens — le psautier provenant du monastère de Djroutchi. Le manuscrit se trouve actuellement à l'Institut des manuscrits de l'Académie des Sciences de Géorgie.

Il ressort de l'ensemble des recherches sur l'illustration du psautier que le nombre de miniatures consacrées aux thèmes de batailles est tributaire à l'origine de la liberté créatrice du peintre ou, inversement, de sa soumission aux instructions de l'église et aux commentaires des cycles religieux.

A ce point de vue le nombre considérable de miniatures du psautier H 1665, avec scènes de batailles, renforce leur importance et leur valeur.

Les publications qui analysent ces miniatures montrent qu'il n'y a pas d'identité d'opinions à propos de la date de ces miniatures : les uns les datent du XIII^e, les autres du XV^es. Cependant la date exacte des miniatures de ce psautier est indispensable pour la conception exacte du développement de la peinture dans les manuscrits géorgiens.

Les miniatures du psautier H 1665 — scènes de batailles en particulier, montrent que le sujet détermine le caractère du style.

Le trait caractéristique de ces miniatures est la planéité complète de tout ce que le peintre s'efforce de représenter. Pas de volumes placés dans l'espace — on ne voit partout que des plans superposés, des figures complètement planes se recouvrant l'une l'autre.

La manière de tracer des contours nets et de couvrir d'une couche de couleur uniforme les différentes parties des objets et des personnages contribue également à l'impression de planéité de la scène représentée.

La disposition symétrique ou, au contraire, le manque de symétrie dans la composition sont déterminés par son sujet et par la manière de montrer l'accomplissement de l'action à l'aide de la matière plate si caractéristique de ces miniatures.

La disposition des personnages en rangées séparées qui s'unissent en formant des raies horizontales ou verticales met en évidence les directions générales fixées dans la composition par le peintre et les souligne. En même temps le miniaturiste exploite parfois la possibilité de disposer les personnages dans une rangée unique si cela permet de mieux faire ressortir le caractère intime de la scène.

Le peintre accentue toujours l'action générale, le sens de chaque épisode,

* L. CHERVACHIDZÉ. — Sur le problème des miniatures profanes de la Géorgie médiévale, Edition de l'Institut d'art géorgien de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, Tbilisi 1964. (Résumé).

même dans les scènes où agissent un assez grand nombre de personnages et dans les scènes au sujet compliqué.

Les personnages principaux sont disposés dans la composition de telle manière qu'il n'est pas nécessaire de les chercher, et cela ne dépend pas de la disposition de ces personnages dans le centre ou à l'extrémité de la scène.

Dans les scènes de batailles, les principes susmentionnés se manifestent plus nettement que dans les scènes de fêtes, basées sur l'iconographie de compositions servant de modèles aux peintres miniaturistes des générations précédentes.

L'ornementation des cadres qui renferment les compositions est restreinte et assez pauvre. Les motifs décoratifs répètent quelques ornements riches et variés créés par les siècles précédents. Dans le présent manuscrit, ils sont aplatis, privés de fraîcheur et de grâce. La diversité des formes d'ornementation n'est que la répétition presque mécanique des motifs anciens, se mariant parfois d'une manière assez formelle.

L'analyse stylistique de la composition, de la manière de dessiner et de former les personnages, les animaux, le paysage etc., les particularités du coloris et de la technique des miniatures ne permettent pas de dater du XIII^e s. le manuscrit H 1665. Il trouve sa place parmi les manuscrits du XV^e s.

L'examen des objets usuels tels que armes de toute sorte, vêtements, coiffures, chaussures, etc. représentés dans ces miniatures permet de séparer les formes qui avaient cours en Géorgie de celles qui ont été reproduites par le peintre suivant une tradition, et qui ont pénétré dans l'illustration du psautier H 1665 avec les schémas canoniques des sujets religieux.

Parfois la présence ou l'absence de telles ou telles formes et d'objets usuels dans les miniatures du psautier fournit des données complémentaires concernant la précision de la date du manuscrit.

Quelques éléments des miniatures de ce psautier notamment ceux qui sont communs aux miniatures des manuscrits byzantins, provenant des types canoniques, ont gardé de leur prototypes non seulement quelques traits stylistiques, mais aussi et principalement les formes iconographiques dans la composition des scènes.

On reconnaît pourtant que le peintre géorgien a radicalement modifié les motifs byzantins au gré de son sentiment national.

La ressemblance de quelques-uns des éléments des miniatures du psautier H 1665 avec les éléments analogues des miniatures byzantines et iraniennes n'est que superficielle, on voit partout que les détails empruntés d'autre part sont traités tout autrement, leur caractère stylistique porte l'empreinte de la nationalité du peintre-miniaturiste.

La paléographie du texte du psautier et le papier de ce précieux manuscrit permettent d'en fixer l'origine au XV^e siècle. Les remarques sur les marges établissent l'histoire du manuscrit au cours de siècles.

L'étude des miniatures du psautier établit leur date. La comparaison de ces miniatures avec celles du XV^e s. H 75, S 1258, et avec les miniatures d'une date plus récente met en évidence les éléments nouveaux qui les distinguent des miniatures de l'étape historique précédente.

La comparaison des traits caractéristiques des miniatures géorgiennes du XV^e s. et de ceux qu'on trouve dans les oeuvres de l'architecture, de

la ciselure et des autres arts mineurs montrent une identité complète. Partout apparaissent des réminiscences de l'art et des éléments décoratifs des époques plus récentes, surtout des X^e et XI^e siècles. On remarque une dégradation de l'art, des symptômes d'éclectisme et d'affaiblissement de la maîtrise dont avaient fait preuve les créateurs précédents.

Tout cela prouve que la miniature géorgienne n'était pas détachée, dans son développement historique, de l'évolution des autres branches de l'art géorgien; au contraire, le processus de ce développement était le même.

L. CHERVACHIDZÉ
Institut d'Art géorgien
de l'Académie des Sciences
de Géorgie.

LES VINS ET COGNACS DE LA GÉORGIE PAR LE PROFESSEUR G.I. BERIDZÉ

Dans un livre paru à Tbilisi en 1964, le savant géorgien G.I. BERIDZÉ fournit une abondante documentation sur l'origine et le développement de la viticulture en Géorgie.

La viticulture et la vinification ont joué un rôle de première importance dans la vie économique du peuple géorgien depuis l'âge préhistorique jusqu'à nos jours.

« La Géorgie est l'un des plus anciens pays vinicoles du monde. Elle est considérée comme l'un des premiers foyers de la viticulture, ce qui est confirmé par un grand nombre de données paléo-botaniques, archéologiques, ainsi que par des textes historiques et la linguistique, » écrit Beridzé.

L'abondante variété et la perfection des objets ayant trait à la technique vinicole remontant à des temps très anciens, (cinq à six mille ans avant notre ère) furent découvertes au cours de fouilles archéologiques faites en Géorgie et nous apportent la preuve de l'ancienneté de la vinification dans ce pays. Un nombre d'objets d'art, de spécimen d'orfèvrerie, ainsi que des échantillons de l'art populaire et bon nombre de coutumes, prouvent que la culture de la vigne existait chez les anciens habitants de la Géorgie. C'est au cours des millénaires que le peuple géorgien a créé sa culture vinicole et sa technique de préparation des vins de table, des vins doux naturels, des vins pétillants, des vins de dessert.

Ce sont des monuments de la culture matérielle — (résultat de fouilles archéologiques) des installations vinicoles, des cruches de dimensions et de formes variées, peintes avec goût. La vaisselle en or, en argent ou en bronze nous permet non seulement d'avoir une idée de l'étendue ou du niveau de développement de la viticulture en Géorgie antique, mais nous fait aussi connaître les procédés de la vinification.

D'après les données historiques, les tribus géorgiennes se sont développées

particulièrement à l'âge de bronze. Mais déjà, bien avant, dès l'âge du cuivre, les peuplades qui vivaient sur ce territoire possédaient une culture originale.

Les fouilles archéologiques de Mtsxéta, de Colchide, de Trialeti, Dzegvi, Tsxinvali, dans la vallée d'Alazani, de Baguineti, près des villages de Vani... ont enrichi la science et l'histoire de la culture matérielle, par la découverte de monuments précieux. (2 & 3 èmes millénaires avant notre ère).

L'existence de la vigne aux époques géologiques passées est prouvée par des vestiges trouvés sur le territoire de la Géorgie. Ce fut l'empreinte, d'un très grand intérêt, d'une feuille de vigne dans un dépôt de diatomite, découverte dans le village de Kisatibi, dans la région d'Axaltsixe.

L'étude de cette empreinte, de même que les empreintes d'autres espèces de vignes de la famille ampélicées, a permis de retracer le tableau du monde végétal de ces régions à l'époque miocène de l'âge tertiaire.

Lors des fouilles effectuées dans les environs de Mtsxeta (Samtavro) on a mis au jour des amphores de grandes dimensions rappelant celles que l'on emploie actuellement pour la fabrication et la conservation des vins par la méthode locale.

Dans l'une des sépultures antiques on a découvert une ceinture de bronze sur laquelle sont représentés deux personnages qui se tendent une coupe. Dans une tombe de l'âge de bronze, on a trouvé des pépins de raisin qui ne laissent aucun doute que l'homme, en ces temps reculés, connaissait les procédés permettant de transformer le jus de raisin en vin.

Sont surtout intéressantes les fouilles de la vallée d'Alazani, mettant au jour des monuments datant du premier millénaire avant notre ère.

La céramique que l'on y a trouvée atteste, sans aucun doute, que leurs propriétaires savaient fabriquer le vin. Cela apparaît nettement, si l'on tient compte du nombre considérable de récipients à vin de formes et de dessins extraordinaires, qui se sont conservés jusqu'à nos jours en Géorgie et sont utilisés dans la vie courante.

Des articles de céramiques, destinés à la fabrication du vin et datant des 3ème et 4ème siècles avant notre ère ont été découverts au cours des fouilles pratiquées à Baguineti par l'archéologue A.N. Apakidzé.

Après l'examen de ces articles, la section de restauration chimique du musée de Géorgie a découvert, dans sa couche sédimentaire, II, 6% d'acide tartrique.

B.A. Kouftin a découvert à Trialeti une coupe d'or sertie de pierres précieuses, ainsi qu'un petit seau en argent recouvert de ciselures. Dans le village de Tchobisxevi on a découvert une ancienne cuverie géorgienne, appelée « marani » qui contenait onze kvevris (amphores d'argile) enfouis dans le sol, à une distance d'un mètre les uns des autres, recouverts d'une couche de terre d'un mètre d'épaisseur. Cinq d'entre eux étaient pleins d'un liquide qui contenait des pépins de raisins de différentes espèces.

Au point de vue morphologique, les pépins rappellent beaucoup ceux des raisins de Tchinouiri, de Gorouli -Mtsvané, très répandus alors en Kartlie.

Le fait d'avoir découvert des pépins de raisin, qui ont séjourné depuis des nombreux siècles dans des « kvevri » indique que les parties solides des raisins participaient à la fermentation du moût.

Dans la deuxième moitié du 6ème siècle avant notre ère, l'une des œuvres



littéraires grecques mentionne qu'un « Colkh » (Géorgien) artiste peintre, tenu en esclavage pour la peinture sur poterie, était un maître célèbre dans son art. On a trouvé, dans les caveaux de la période Ourartou, beaucoup de vaisselle décorée de formes complexes; parmi les objets trouvés, lors des fouilles, dans le village de Bori (Imérétié) on remarque une bague, dont un camée, comme celui découvert par le savant V. Pridika, représente le triomphe de Bacchus—Dionysos.

Les Géorgiens employaient des outres, pour la conservation et le transport des vins.

De nombreux témoignages d'auteurs antiques, de voyageurs étrangers, de même que d'auteurs locaux nous parlent de la haute qualité des vins géorgiens de cette période.

Voici quelques exemples: Homère dans l'Odyssée « Les vins pétillants et parfumés, les vins de Colchide sont riches en raisins dorés. »

Les écrits de source assyrienne disent que les Musci ou Meskhi étaient les peuples les plus puissants à cause de leur agriculture développée, et de leur industrie (au début du 1er millénaire avant notre ère); la viticulture et la vinification étaient chez eux l'une des principales branches de l'agriculture.

Le roi Assyrien Sargon dit: « Le pays de Mana ... abondait en jardins fruitiers et en vignobles, qui donnaient de fécondes récoltes de fruits, de baies et raisins. Les guerriers de Sargon buvaient tout leur content du bon vin du pays, conservé dans des outres ».

Voici comment le roi Sargon nous retrace ses campagnes dans l'une des régions de Mana.

« Avec l'armée d'Assour j'ai conquis le pays et mis le feu à leurs belles habitations. J'ai détruit de magnifiques jardins fruitiers et d'innombrables champs de vignes. J'ai détruit toutes leurs boissons, j'ai incendié 140 villes qui ont flambé comme un fétu de paille et la fumée avait recouvert le ciel comme les nuages pendant un ouragan. »

Le savant Gamba ayant visité les régions vinicoles de Géorgie a trouvé, un peu partout, des vignes vierges grimant comme des lianes. Le fruit de ces vignes, d'après le témoignage de l'explorateur, était utilisé par la population, quoiqu'une grande partie de ces fruits restât non cueillie (Il était difficile d'atteindre les branches supérieures, trop élevées).

Kolénati (de l'Académie des sciences de Russie) constate l'abondance de vignes sauvages. Il rapproche ces types caucasiens de vignes sauvages des genres de vignes cultivées en Europe et conclut que le Caucase était vraisemblablement le cœur de la culture de la vigne.

Apollonius de Rhodes (3ème siècle avant notre ère), dans son œuvre connue sur les Argonautes, mentionne, après avoir décrit les lieux situés dans la région du cours inférieur du fleuve de Rioni, que les Argonautes étant arrivés dans le pays de Colchide à Aia (Koutaïsi de nos jours) avaient vu, à l'entrée du palais du roi de Colchide Aétès, de hautes vignes grimantes. Les Grecs avaient été étonnés à la vue du vaste palais, demeure du roi, par ses larges portes et ses colonnes élancées, couvertes de vignes.

Xénophon (400-401 avant notre ère) dit que les habitants des côtes caucasiennes de la mer Noire préparaient des vins forts et épais et les coupaient avec de l'eau. Cela donnait une boisson aromatique et agréable.

Les historiens de Géorgie affirment que les tribus géorgiennes de Xétie et Soubarie, habitant auparavant dans le Proche Orient, connaissaient différentes branches de l'agriculture y compris la viticulture et la vinification. Ils avaient déjà connaissance de ce genre d'industrie en venant sur ces nouvelles terres. Ce sont eux qui ont amélioré le développement de cette branche de l'économie nationale.

Strabon nous met au courant du large développement de la viticulture et de l'industrie vinicole en Géorgie. Il dit que les vignes en Abxasie avaient atteint une épaisseur étonnante. En décrivant la Géorgie occidentale Strabon note ceci : « Ici les vignes n'étaient pas bêchées et n'étaient taillées que tous les cinq ans. Le raisin est si abondant qu'une grande partie est laissée sur les branches. »

Les annalistes byzantins et arméniens mentionnent que les Meskhis étaient des viticulteurs avisés.

Hérodote (4^{ème} siècle avant notre ère) note que les peuplades géorgiennes savaient cultiver la vigne, connaissaient les procédés de vinification et de conservation du vin, et avaient tout le matériel nécessaire. Ils s'étaient déjà occupés de ces sortes de travaux bien avant ce temps, mais ils n'avaient pas eu une telle abondance dans leur ancienne patrie.

L'annaliste arménien du 4^{ème} siècle Moïse de Kagankabat écrit que la prise de Tbilisi par les Khazars rapporta un gros butin et qu'au festin des Khazars il y avait beaucoup de coupes dorées, destinées à boire le vin.

L'annaliste de l'époque de Justinien 1er, Procope de Césarée, écrit au 6^{ème} siècle : « Les Meskhiens sont laborieux et ils ont des vignes. Le vin de Kartlie est exporté à Egrici. »

L'explorateur Chardin visitant la Transcaucasie (1672-1673) écrit : « On peut affirmer qu'il n'existe pas un pays où le vin soit aussi délicieux qu'en Géorgie. »

L'académicien N.S. Vavilov remarque, que d'après les données déjà connues, le foyer principal de la formation et du développement de la vigne sauvage et cultivée se trouve en Transcaucasie. Un choix varié d'espèces de vigne aborigènes d'une gamme discontinue, riche en couleur et en forme nous indique que c'est ici (en Transcaucasie) que s'était concentré le processus de la formation et du développement de la vigne.

Le Professeur A.N. Bectetov estime que le Caucase réunit en lui-même toutes les conditions d'un pays vinicole. « Le Caucase est la patrie de la vigne. C'est le Caucase qui a dû, sans aucun doute, répandre la vigne dans une grande partie de l'Europe occidentale. »

Le Professeur A.I. Négroul écrit : « et en vérité, l'origine locale de la plupart des espèces anciennes de vigne de Géorgie occidentale de Kaxétie et des autres régions du Caucase ne nous laisse pas de doute. »

D.I. Tabidzé remarque : « Les conditions climatiques et géographiques exceptionnellement favorables en Géorgie et l'existence d'une grande diversité d'espèces de vignes endémiques et des formes multiples des vignes sauvages (avec leur passage de vigne sauvage à la vigne cultivée) ont contribué à la formation de plus de cinq cents espèces de vignes. »

D.I. Mendeleev note que la Kaxétie est considérée comme patrie de la vigne.



La culture de la vigne a beaucoup souffert des invasions des Tatars, Mongols, Turcs et Perses. Les incursions sanglantes de Tamerlan, de Gengis-Khan et de Shah-Abbas ont eu des conséquences néfastes pour le pays et ses richesses.

Sur ordre spécial du Shah Abbas ses armées détruisirent les vignobles, les jardins fruitiers, les plantations de mûriers, de noyers, pensant ainsi parvenir à l'anéantissement économique et politique du pays. La superficie des vignobles fut très fortement diminuée, par suite de ces invasions successives et sanglantes. Mais la culture de la vigne était si précieuse, si aimée du peuple géorgien, qu'elle a été reconstituée. Il est d'un grand intérêt de mentionner que les portes arrières de la cathédrale (monastère) Guélati, de même que les portails du monastère de Mgvimé sont travaillés avec beaucoup d'art, dans le bois des ceps de vignes.

Ce n'est pas par hasard que le peuple représente sainte Nino (qui a converti, au 4^{ème} siècle, les Géorgiens au christianisme) avec, dans la main, une croix faite de cep de vigne.

On compte 500 variétés de raisin en Géorgie, dont 138 ont une valeur industrielle. Les meilleures variétés locales sont; RKATSITELI, SAPERAVI, TSOLIKOOURI, TSITSKA, TCHINOURI, MTSVANE, GOROULI - MTSVANE, ALEXANDROULI, OUSSAXELOOURI, TCHXAVERI, KRAXOUNA, ODJALECHI et beaucoup d'autres, ainsi que des cépages européens cabernet et aligoté.

D'après les prévisions fournies par l'auteur, pour l'année 1965 la puissance totale des usines, pour le traitement du raisin, atteindra près de 350 mille tonnes; la capacité des chais sera de 6.500 mille DAL, la puissance des usines, pour l'embouteillage du vin 13 millions de DAL - le cognac de 300 à 400 mille DAL - le champagne 8 millions de bouteilles, la surface des vignobles 150.000 hectares.

Les cinq dernières années les vins de Géorgie ont reçu 26 médailles d'or, 47 médailles d'argent et 4 médailles de bronze.

Plus de 50 % des vins préparés en Géorgie, 70 % du cognac et 80 % du champagne sont exportés.

Si l'industrie viticole géorgienne date de la nuit des temps, le production du cognac n'a commencé qu'à la fin du 19^e siècle, c'est David Saradjichvili, savant géorgien, qui fut le pionnier de l'industrie du cognac en Géorgie.

En 1888 il a fait construire la première usine de cognac à Tbilisi; par la suite, il a édifié des distilleries dans le Caucase du Nord, en Arménie, en Bessarabie et à Bakou.

Actuellement, l'usine de cognac de Tbilisi est la plus grande entreprise spécialisée de l'Union soviétique, et son rendement atteint un tiers de tout le cognac produit en U.R.S.S.

D. KLDIACHVILI

Géorgie, Terre de poésie, par Besso JGHENTI *

La poésie a toujours occupé une place de premier plan dans la vie spirituelle du peuple géorgien. Faits d'armes, grands travaux, jeux et divertissements, festins nuptiaux et cérémonies funèbres n'allaient jamais sans vers ni chansons. C'est dans la poésie que s'est montré, dans toute son ampleur et sa profondeur, le génie créateur du peuple, que s'est exprimée l'originalité de sa civilisation, de ses aspirations, de sa vie historique.

Cette tradition poétique nationale, qui a existé de tout temps, engendra de grands artistes. Chota Roustavéli, poète de génie du XII^e siècle, les grands poètes du XVIII^e siècle, David Gouramichvili et Bessarion Gabachvili, la célèbre pléiade de poètes romantiques du début du XIX^e siècle : Alexandre Tchavtchavadzé (beau-père d'Alexandre Griboïédov), Grigol Orbéliani et Vakhtang Orbéliani, ainsi que les chefs spirituels de la nation, les porte-parole du mouvement de libération nationale du XIX^e siècle, auréolés de la gloire et de l'amour que leur portait le peuple tout entier : Nikoloz Baratchvili, Ilya Tchavtchavadzé, Akaki Tsereteli et Vaja Pchavéla.

On peut dire avec certitude que si la petite Géorgie a su tenir bon avec un courage héroïque, si elle s'est maintenue sur la terre natale, appelée avec amour par les poètes « *le paradis terrestre* », si elle a su conserver malgré d'innombrables invasions étrangères son existence en tant que nation, sa culture et sa langue foncièrement originales, le mérite en revient pour une grande part à la poésie, qui exhorta le peuple au courage et à la hardiesse, au patriotisme, à l'humanité et à l'amour de la liberté. « *Mieux vaut une mort glorieuse qu'une vie sans honneur* », ces paroles de Roustavéli sont devenues la devise du peuple, qui les inscrivit sur ses bannières quand il dut affronter les tempêtes et les ouragans de l'histoire.

La grande figure d'Amirani, héros invincible qui se dressa contre Dieu, et qui fut comme Prométhée enchaîné par de lourdes chaînes aux montagnes du Caucase, incarne l'esprit indomptable du peuple, son courage et sa témérité dans sa lutte éternelle en faveur du bien et de la vérité.

Le chef-d'œuvre lyrico-épique de la poésie populaire, *Etériani*, qui narre les amours tragiques du jeune prince Abessalom et de la jeune et belle paysanne Etéri, est un hymne aux grands idéaux moraux du peuple géorgien.

Le trésor inépuisable du folklore poétique géorgien est l'une des sources de notre poésie nationale.

La poésie géorgienne, tout au long de son évolution, se caractérise par des tendances patriotiques et populaires. Mais en même temps la poésie classique et contemporaine recouvre toute la gamme des idées et des sentiments humains, des plus subtils mouvements de l'âme. Par exemple *le Chevalier à la peau de tigre*, qui reflète les idées avancées de l'époque dans le domaine social, philosophique et éthique, est en même temps un hymne à l'amour et à l'amitié. A côté de *Méрани* et d'autres chefs-d'œuvre de la poésie lyrique et philosophique, Nikoloz Baratachvili a créé d'immortelles

* Extrait de *Œuvres et Opinions*, n° 7, 1965, Moscou. B. Jghenti est un critique et historien de la littérature géorgienne.

œuvres poétiques, dans lesquelles il chante la beauté des rapports humains. C'est par une conception aussi large du monde spirituel de l'homme que se distingue également l'œuvre poétique d'Akaki Tsereteli et de Vaja Pchavéla.

La poésie géorgienne chante la nature. Même dans les tableaux épiques des poètes géorgiens, la narration se déroule toujours sur un fond de paysages inspirés. C'est avec couleur, relief et pittoresque que sont décrits les paysages de la Géorgie dans leur étonnante variété, depuis les sommets du Kazbek, du Tetnould et de l'Ouchba, couverts de neiges éternelles, jusqu'aux plaines de la Colchide, éternellement vertes et florissantes, berceau de la fameuse légende des Argonautes, chantée par Homère, Ovide et bien d'autres poètes de l'Antiquité.

La poésie géorgienne se distingue par un vif sentiment de la forme, toujours très élaborée, une grande musicalité des vers mélodieux, la variété des rythmes et des intonations, des rimes précises d'une sonorité aigue. L'originalité de la poésie géorgienne réside également dans le mélange intime des courants épiques et lyriques, dans une attitude romantique et inquiète devant la vie, envisagée avec spontanéité et simplicité.

Evoluant à la frontière de deux mondes, l'Occident et l'Orient, en contact avec eux et s'enrichissant de leurs réalisations, la poésie géorgienne s'est créé, au cours de l'histoire, un visage original, une tradition nationale propre. Bien entendu, tradition nationale ne signifie pas catégorie immuable. Au contraire, cette tradition est vivante, elle se transforme et se renouvelle en fonction du processus historique de l'évolution de la société, sans cesser de garder son caractère spécifique...

(L'auteur analyse ensuite les œuvres de poètes géorgiens contemporains que nous ne manquerons pas d'évoquer dans notre prochaine article sur la nouvelle littérature géorgienne. N.D.L.R.)

« *La dextre du grand maître* » et « *David le Constructeur* »
de Constantin GAMSAKHOURDIA. *)

Il y a plus de quarante ans que Constantin Gamsakhourdia, l'un de meilleurs romanciers, mène une activité littéraire (il est né en 1891). Ses œuvres sont bien connues non seulement en Géorgie mais au-delà de ses frontières. Un grand nombre d'entre elles ont été traduites en russe, dans les langues de l'Union Soviétique et éditées à l'étranger.

Nous nous arrêterons sur les romans historiques de Gamsakhourdia, qui jouent un grand rôle aussi bien dans son œuvre que dans la littérature géorgienne.

Dans la *Dextre du grand maître*¹ (1939), l'écrivain dépeint la Géorgie à la limite des X^e et XI^e siècles, quand le pays, morcelé en petites possessions

* N.D.L.R. C. Gamsakhourdia, membre de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, est l'un de plus grands écrivains contemporains de son pays.

¹ Traduit en français : Éditeurs Français Réunis, Paris 1957.

féodales, était soumis aux invasions dévastatrices des envahisseurs étrangers. La lutte pour l'unité du pays et pour son indépendance fait le sujet du roman. Un des principaux personnages de la *Dextre du grand maître* est un jeune architecte issu des couches populaires, Arsakidzé.

Le roman fait revivre avec une grande force artistique l'esprit austère de l'époque, sa civilisation matérielle, ses mœurs et ses coutumes...

Après la *Dextre du grand maître* Constantin Gamsakhourdia écrivit une tétralogie romanesque *David le Constructeur*.

Le héros de ce roman, le roi David IV, fut un homme politique et un homme de guerre hors série. Le peuple l'avait surnommé « le Constructeur ». L'histoire des luttes de la Géorgie contre les agresseurs à la fin du XI^e et du début du XII^e siècle, de l'unification du pays et de sa transformation en une puissante monarchie est liée à cette figure historique.

À une époque très difficile, David le Constructeur dut prendre la tête de l'État. La Géorgie était ruinée et dévastée. Les envahisseurs étrangers avaient sans pitié dépouillé la nation. À cela venaient s'ajouter des catastrophes naturelles, de violents tremblements de terre.

En trente-cinq ans de règne, David IV créa un état puissant et éclairé, fort en avance sur son époque. Les envahisseurs étrangers furent chassés de Géorgie, Tbilisi libéré. Le roi introduisit d'importantes réformes dans différents domaines du gouvernement étatique et ecclésiastique, de la législation et de la codification.

Très cultivé lui-même, David IV s'employa sans relâche au développement culturel de son pays. Fait significatif, le roi fit construire à Tbilisi un palais spécialement destiné aux poètes et philosophes persans et arabes. À la fin du règne de David le Constructeur, la Géorgie était devenue un puissant état.

L'écrivain raconte avec beaucoup d'amour les événements de ce lointain passé. Une parfaite connaissance de l'époque décrite permet à Gamsakhourdia de recréer avec le maximum d'expressivité la vie et les mœurs de ce temps, de retracer les différents détails des coutumes, de peindre les rites, les costumes, les cérémonies. Tout est décrit avec un art véritable qui aide à se faire une idée claire de l'époque et des événements historiques qui l'ont marquée...

Gamsakhourdia est également un maître de la traduction. Il a traduit en géorgien les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe, la *Divine comédie* de Dante (en collaboration avec le poète Tchitchinadzé).

La variété de ses intérêts et son érudition se révèlent dans ses articles consacrés à la littérature géorgienne ainsi qu'à la littérature mondiale.

(*Œuvres et opinions*, N^o. 7, 1965, Moscou).

MUSIQUE GÉORGIENNE

Ce fut pour nous une minute inoubliable de beauté, de *qualité* musicale, écrit M.-R. Hofmann, après avoir entendu les chants géorgiens à Tbilisi. La splendeur de ces chants — qui avaient émerveillé et même stupéfié



Romain Rolland lors de son séjour à Tbilisi en 1935 — ne saurait se décrire. Il y a là une noblesse, une ferveur, une majesté, une sorte de gravité et d'ample, de généreuse mélodie qui appartiennent en propre au folklore géorgien.

Des fouilles relativement récentes ont mis au jour des flûtes en os datant du XV^e siècle avant l'ère chrétienne, et il est certain que la Géorgie possède une culture musicale extrêmement ancienne.

Le premier témoignage dont nous ayons connaissance remonte au VIII^e siècle avant l'ère chrétienne : c'est celui du roi assyrien Sargon qui fait allusion aux chants joyeux que les Géorgiens entonnent en travaillant. Plus tard, au IV^e siècle, Xénophon relate que les habitants de la Géorgie cultivaient les chants guerriers et les chansons à danser.

Si l'on en juge par les premiers documents qui soient parvenus jusqu'à nous, la pratique de la polyphonie vocale a constitué très tôt un des traits dominants du folklore géorgien : une polyphonie à trois voix, les deux voix supérieures étant tenues par des solistes, le chœur faisant la basse. Il y avait des chants de labeur, des chants épiques, des chants d'amour très beaux, des berceuses, des chants rituels païens; il y avait même des incantations qu'on chantait pour guérir un enfant malade.

Convertis au christianisme, les Géorgiens se sont familiarisés avec les modes anciens : la *myxolydien* et l'*éolien* sont d'un emploi particulièrement fréquent dans leur musique populaire; mais on y trouve encore le *phrygien* et l'*ionien*, et — plus rarement — le *dorien* et le *lydien*.

Quintes et quarts parallèles caractérisent l'« harmonie folklorique » qui, en outre, fait appel à l'accord de quinte et de quarte résultant de la fusion d'une quarte et d'une seconde dans les limites de la quinte.

Un autre procédé typique incline naturellement la musique populaire géorgienne vers l'atonalité : une forme de progression qui consiste à monter d'un ton, puis à redescendre d'un demi-ton, et ainsi de suite.

Des instruments populaires, antérieurs à l'ère chrétienne, existent encore en Géorgie : des *tchanghi* (sortes de harpes), des *knari* (lyres), des *soïnari* ou *lartchemi* (flûtes de Pan), des *salamouri* (flûtes), des *bobgani* (sortes de timbales). Depuis sont apparus les *pandouri* et les *tchongouri* qui ressemblent à des luths; les *tchouniri* à trois cordes et les *tchianouri* à deux cordes frottées; les *bouki*, les *sakviri*, les *stviri*, les *tchiboni* et les *avili* qui sont des instruments à vent; les *daira* et les *doli* qui sont des instruments à percussion.

Les *pandouri* et les *tchongouri* sont des instruments populaires par excellence, qu'on trouve encore dans les villages.

Au IV^e siècle naquit la musique d'église géorgienne, très différente de celle des Russes, mais essentiellement vocale, elle aussi, et toujours à trois parties polyphoniques. Elle se développa très rapidement, si bien qu'au IX^e siècle fut créée une école célèbre qui forma d'authentiques professionnels de la musique sacrée. N'est-ce point à ces origines, du moins en partie, que la musique géorgienne doit sa profondeur, sa gravité, sa beauté majestueuse, parfois austère, comme celle des Basques (les analogies sont nombreuses) : une musique essentiellement noble et hiératique...

Contribution à l'histoire de la guerre turco-persane de 1578-1590
 (Campagne de Mustafa Lala Pacha en Transcaucasie, en 1678)

(Résumé)

On possède de nombreuses sources, tant géorgiennes que turques, persanes et en langues européennes, se rapportant à la campagne de Mustafa Lala Pacha dans les pays de Transcaucasie et en particulier en Géorgie. Cependant, malgré l'abondance des sources, cette question n'a jamais fait l'objet d'une étude particulière, bien que certains aspects de ce problème aient été examinés dans les œuvres d'historiens soviétiques et étrangers. Nous avons essayé de combler cette lacune dans une certaine mesure, dans notre article. Dans cette étude, nous avons accordé une attention particulière aux questions des relations mutuelles entre Turcs et Géorgiens.

En 1578, du fait de la campagne de Mustafa Lala Pacha, les Turcs s'emparèrent de la plupart des pays transcaucasiens. Comme ils le faisaient toujours, après la conquête du pays les fonctionnaires osmanlis effectuèrent le recensement de la population, instituèrent des impôts et créèrent des sandjaks et des wilayets, et implantèrent le système d'administration osmanli. Il faut cependant noter que ces activités des envahisseurs turcs rencontrèrent souvent une résistance opiniâtre et ferme de la part de la population locale ; les Turcs ne réussissaient pas toujours à réaliser leurs desseins. Il leur arriva très souvent de rechercher un compromis. Dans ces cas, ils avaient recours à divers moyens : ils proposaient aux gouvernements des pays conquis une forme moins dure de relations avec la Turquie, ils accordaient divers privilèges à la classe dominante, etc...

Après la campagne de Mustafa Lala Pacha en Transcaucasie, cinq provinces (eyalets) furent formées : la Kartlie, la Kaxétie, le Chirvan, l'Abxasie et le Tchilydyr. Cependant, il arrivait souvent que les unités administratives osmanlis revêtent un caractère purement formel, leur domination se limitant en fait à la création de forteresses.

Les peuples de la Transcaucasie se dressèrent dans une lutte pleine d'abnégation contre les conquérants turcs et s'efforcèrent par divers moyens (guerre, lutte de partisans, négociations diplomatiques) de se libérer du joug turc.

Œuvres de l'Université d'Etat de Tbilisi, 116 - 1965.

M. SVANIDZÉ

CÉLÉBRATION A PARIS ET A NANCY (31 mars - 2 avril 1966) DU CENTENAIRE
 DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS ET DE LA
 NAISSANCE D'ANTOINE MEILLET (1866-1936)

Ce double centenaire a été célébré par de nombreux linguistes français et étrangers. Les manifestations avaient été organisées par MM. Paul IMBS, correspondant de l'Institut, recteur de l'Académie de Nancy, président de la Société ; Emile BENVENISTE, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, secrétaire général de la Société ; Michel LEJEUNE, membre de l'Institut, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études, secrétaire-adjoint ; Jacques PERROT, professeur à la Sorbonne, administrateur.

Le 31 mars, au Grand Palais, dans l'annexe de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris, eut lieu la séance solennelle d'ouverture. M. IMBS souhaite la bienvenue aux congressistes, dont la présence attestait le caractère international de la Société. M. BENVENISTE rappela que J. VENDRYES avait publié en 1937, dans le t. XXXVIII du *BSL*, une longue notice sur MEILLET, et en 1955, dans le t. IV de la revue *ORBIS*, un historique de la Société. Puis il montra que le rôle actuel de la Société était de maintenir l'unité de la linguistique devant la multiplicité croissante de ses tâches et de ses méthodes et la diversité des écoles et des tendances. Il rendit hommage à MEILLET et à VENDRYES. Il salua la présence de Mmes MEILLET et VENDRYES et de M. Alfred ERNOUT, membre de l'Institut, le plus ancien membre de la Société (depuis 1904). Puis M. Pierre CHANTRAINE, membre de l'Institut, président de la 4^e section de l'École des Hautes Études, exposa le rôle que MEILLET y avait joué.

Plusieurs savants étrangers lurent des adresses associant les linguistes de leurs pays à ce double hommage.

Les congressistes furent reçus l'après-midi dans les salons de l'Hôtel de ville de Paris par le vice-président du Conseil municipal.

Le 1^{er} avril, au cours d'une séance extraordinaire de la Société, MM. ISAEČNKO (Prague), HAUGEN (Etats-Unis) et DEVOTO (Florence) présentèrent des communications qui furent suivies de discussions.

Le congrès se termina le 2 avril à Nancy. Ses participants visitèrent les installations du Centre de recherche pour un Trésor de la langue française, laboratoire extérieur du C.N.R.S., doté d'un équipement électronique puissant (Gamma 60 Bull), et dont le directeur est M. IMBS.

Après une excursion dans la région de Nancy, les congressistes furent reçus, pour finir, à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nancy, où ils furent accueillis par son doyen, M. Jean SCHNEIDER.

Bedi KARTLISA s'est associé à cette double célébration par la présence de K. SALIA et de R. LAFON, tous deux membres de la Société de Linguistique.

Rappelons que le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris (BSL)*, revue de rayonnement international, a publié des articles sur les langues caucasiennes de TROUBETSKOY, de DUMÉZIL, de LAFON, de VOGT, et la traduction française, avec notes explicatives, par LAFON, d'un article d'Akaki CHANIDZÉ sur le verbe géorgien, qui avait paru en géorgien à Tbilisi. On trouve aussi dans la même revue des comptes rendus, dus à ces quatre linguistes, d'un grand nombre de travaux sur les langues caucasiennes qui paraissent en France et à l'étranger, particulièrement à Moscou, à Tbilisi et à Matkatchkala.

Dictionnaire explicatif de la langue géorgienne (Kartouli enis ganmar-tebiti lexikoni), t. VIII, 1964, Tbilisi. Édition de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie. Extrait du compte rendu de René Lafon dans le *Bulletin de la Société de Linguistique*, t. 60, 1965.

L'élaboration de cette œuvre monumentale et qui fait honneur à l'équipe qui l'a éditée, avait commencé en 1945. Le rédacteur général est Arnold

Tchikobava, un des vétérans et des maîtres de la linguistique en Géorgie.

Examinant les huit tomes de ce Dictionnaire, le système phonologique de la langue géorgienne, la morphologie et la syntaxe, René Lafon conclut :

« Le Dictionnaire nous donne le vocabulaire et un très grand nombre de formes verbales personnelles (plus celles qui sont contenues dans les citations) du géorgien littéraire moderne, dont le fonds, comme le dit Tchikobava, est constitué par l'œuvre de trois grands écrivains, Ilia (Tchavtchavadzé), Akaki (Tsereteli) et Vaja (Pchavéla).

Les Géorgiens ont un véritable culte pour leur langue. La presse géorgienne a salué comme un événement important la publication du dernier volume du Dictionnaire.

Tchikobava termine en ces termes les deux pages qu'il a écrites pour figurer en tête du t. VIII : « Nous avons une littérature riche et vieille de plusieurs siècles; nous avons une Université nationale et une Académie des Sciences nationale. Il eût été déplacé que nous n'eussions pas un grand dictionnaire explicatif. Pour composer et publier le Dictionnaire explicatif de la langue géorgienne en huit volumes, il a fallu presque vingt ans. L'accomplissement de ce travail demandait une aide importante; cette aide, nous l'avons eue. A tous ceux qui ont apporté leur concours à cette œuvre, merci ».

Non seulement les spécialistes du géorgien et des langues caucasiennes, mais tous ceux qui ont à lire du géorgien et s'y intéressent joindront leurs remerciements à ceux de Tchikobava. Ils remercieront aussi l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie et le grand linguiste géorgien qui a été l'âme de cette entreprise scientifique et nationale.

PAATA GUGUCHVILI† — *Développement économique de la Géorgie et de la Transcaucasie*

Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie — Institut d'Économie et de Droit, Tome V, 1962, en géorgien, 618 p.

L'INDUSTRIE

LA DECOMPOSITION DU CORPS DE METIER EN TRANSCAUCASIE

- I. Nature du métier
- II. Origine du corps de métier
- III. Les métiers et les confréries artisanales dans l'économie des monastères et de la féodalité
- IV. Le métier et les corporations artisanales dans les villes
- V. Structure du métier par branches et indices quantitatifs
- VI. Les corporations de métiers (artisanales) au XIX^e siècle
- VII. Situation des artisans
- VIII. Décomposition du métier artisanal
- L'INDUSTRIE ARTISANALE EN GEORGIE ET EN TRANSCAUCASIE
- IX. L'industrie domestique

NDLR. P. Guguchvili, membre correspondant de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, est considéré comme l'un des plus grands économistes de l'U.R.S.S.

- X. Nature de l'industrie artisanale
- XI. Le tissage artisanal
- XII. Le travail du bois, des métaux, la poterie
- XIII. L'industrie alimentaire
- XIV. Les questions générales de l'économie de l'industrie artisanale

L'INDUSTRIE VINICOLE ARTISANALE EN GEORGIE ET EN TRANSCAUCASIE

- XV. Les questions de la production du vin
- XVI. La production commerciale du vin
- XVII. Importance économique de la production du vin

ANNEXES

- I. La question de la classification sociologique des formes de l'industrie
- II. Les formes de l'industrie et le rendement du travail sous l'aspect des rythmes du développement économique

PAATA GUGUCHVILI — *Développement économique de la Géorgie et de la Transcaucasie*

Tome IV, 1965, en géorgien, 664 p.

L'AGRICULTURE

La culture du tabac
La culture du coton
Viticulture

MRAVALTAVI. — Recueil de la société scientifique géorgienne d'Histoire d'Archéologie, d'Ethnographie et du Folklore. Édition de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, t. I, Tbilisi, 1964.
Ce recueil contient des contes géorgiens du XVII^e siècle, découverts en Italie. Texte édité par le professeur M. Tčikovani, avec commentaire et variante.

G. MELIKICHVILI. — *Sur la question des populations anciennes de Géorgie, du Caucase et du Proche-Orient*. Cette importante étude couvre la période qui s'étend du troisième millénaire à la moitié du premier. Édition de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, Tbilisi, 1965.

S. DJIKIA. — Renseignements d'Ibrahim Petchévi sur la Géorgie et la Transcaucasie. Texte turc avec traduction et commentaires. Édition de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, Tbilisi, 1964.

Questions sur la littérature géorgienne ancienne. Deuxième recueil, dédié à l'académicien Alexandre Baramidzé, à l'occasion de son soixantième anniversaire.

Édition de l'Institut Rustaveli de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, Tbilisi, 1964.

Travaux -114- Université d'Etat de Tbilisi. (Série des sciences philologiques). Dédié au Professeur Simon Kauktchichvili, membre correspondant de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. 1965.

Thina KAUKTCHICHVILI. — *Informations d'Hippocrate sur la Géorgie.* Édition : Institut I. Džavaxichvili d'Histoire, d'Archéologie et d'Ethnographie de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, Tbilisi, 1965.

I. MEGRELIDZÉ. — *Chota Rustaveli dans la tradition orale,* à l'occasion du huitième centenaire de sa naissance, Tbilisi, 1965.

K.P. MEGRELIDZE. — *Problèmes fondamentaux de la sociologie de la pensée.* Édition de l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie, Tbilisi, 1965.

S. DJIKIA. — *Defter-i mufaşşae-i Gürgüstan* (Grand registre du Vilayet Gurjistan), trois volumes : I - Texte turc ; II - Traduction géorgienne ; III - Études. Édition de l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de la R.S.S. de Géorgie. (Voir la communication de l'auteur dans ce numéro).

I. SOURGOULADZÉ. — *Études sur l'histoire de l'État et du Droit géorgien,* Tbilisi, 1965.

G. A. KLIMOV. — *Les langues caucasiques.* Édition de l'Académie des Sciences de l'URSS. Moscou, 1965.

NOUVELLE PUBLICATION DE « UNIVERSITY OF CALIFORNIA PRESS »
Berkeley et Los Angeles, 1966

The Balavariani (Barlaam and Josaphat) *A Tale from the Christian East.*
Translated by DAVID MARSHALL LANG

The story of Josaphat, a young Indian prince, and his conversion to Christianity by the ascetic monk Barlaam, has existed in popular romance for more than a thousand years. Mr. Lang's translation of the full Georgian text of the oldest Christian version of this Oriental classic is distinguished by freshness and literary finesse.

Cette traduction est publiée sous les auspices de l'UNESCO.

Préface de Professeur Ilia ABOULADZÉ, Directeur de l'Institut des Manuscrits de l'Académie des Sciences à Tbilisi. — Illustrée. \$6.50

PUBLICATIONS RECENTES SE RAPPORTANT A LA KARTVÉOLOGIE

- Hans VOGT. — Some remarks on Glottochronological Word-lists, Norsk Tidsskrift for Sprogvidenscap, vol XX, Universitetsforlaget, Oslo, 1965.
- Joseph MOLITOR. — Die altgeorgische Version der katholischen Briefe, Oriens Christianus, Band 49-1965. Chanmetifragmente, id.
- David. M. LANG. — Landmarks in Georgian Literature. An inaugural lecture delivered on 2nd november, 1965 School of Oriental and African Studies, University of London. 1966.
- W. DJOBADSE. — Medieval Inscriptions in the Vicinity of Antioch on the-Orontes, Oriens Christianus, Band 49-1965.
- Kita TCHENKELI. — Georgisches-Deutsches Wörterbuch, Faszikel 9, Amirani-Verlag, Zurich 1966.
- W. E. D. ALLEN. — The Georgian Marriage Projects of Boris Godunov, Oxford Slavonic Papers, volume XII (1965).

Revue des Études Arméniennes, nouvelle série, tome II, 1965, publiée avec le concours de la Fondation Calouste Gulbenkian, — contient d'importantes études de H. W. Bailey, E. Benveniste, R. Godel, P. Jungmann, C. J. F. Dowsett, S. Brock, G. Dumézil, V. Minorsky, N. et M. Thierry et de savants arméniens.

Directeur de la Revue : Émile BENVENISTE, Membre de l'Institut.
Secrétaire : H. BERBÉRIAN, 10, Boulevard Delessert, Paris 16^e.

OSTKIRCHLICHE STUDIEN, 15. BAND, 1966

En page 112, Bibliographie, nous lisons :

« K. S. Kekelidze, Neizvzstnyj pamjatnik vizantijskoj literatury v gruzinskom perevode. In : Etjudy po istorii drevnegruzinskoj literatury, T. 8 (Tbilisi 1962) 244-250. (Ein unbekanntes Denkmal byzantinischer Literatur in der armenischen Übersetzung. In : Übungen zur Geschichte der altarmenischen Literatur, Bd. 8). »

Or il est évident que *v gruzinskom perevode* ne saurait être traduit en allemand autrement que par *in der georgischen Übersetzung*, de même qu'il est curieux de voir *drevnegruzinskoj literatury* devenu *altarmenischen Literatur* (et non *altgeorgischen* !).

Il nous arrive malheureusement trop souvent de trouver dans d'autres publications scientifiques ce genre d'erreurs, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont bien regrettables.

Editeur : K. Salia, 8, rue Berlioz, Paris 16

Imprimerie Orientaliste s.p.r.l., Louvain (Belgique))

